

Gwenc'hlan
Le Scouëzec

**MYTHES ET
TERRITOIRES**





LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses admirations avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

Trop d'ouvrages essentiels à la culture de l'âme ou de l'identité de chacun sont aujourd'hui indisponibles dans un marché du livre transformé en industrie lourde. Et quand par chance ils sont disponibles, c'est financièrement que trop souvent ils deviennent inaccessibles.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat. Vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Gwenc'hlan Le Scouëzec

MYTHES ET TERRITOIRES

LA NAISSANCE
DE LA BRETAGNE

Hanes Breizh

Une histoire critique de la Bretagne

Tome I



© Arbre d'Or, Genève, janvier 2008
<http://www.arbredor.com>
Tous droits réservés pour tous pays

PREMIÈRE PARTIE

PRÉHISTOIRES DE LA BRETAGNE

CHAPITRE I^{er} : L'HOMME DE LA PIERRE ANCIENNE

L'Armorique il y a 300 millions d'années

C'est à l'ère primaire, plus précisément au Dévonien moyen, il y a quelques 360 millions d'années, que le plissement hercynien émergea des eaux, d'abord dans la partie est et sud-est de l'île primitive, puis dans la région plus à l'ouest.

Comment appellerons-nous cette masse montagneuse, qui, comme le dos d'un dragon, surgit des profondeurs ? C'est, à vrai dire, une question de convention, bien que la réalité géologique et géographique de ces terres nouvelles soit certaine. On pourrait la nommer Bretagne, mais cela est tout de même un peu trop « moderne ». Même les noms de Letavia, Létavie, ou Llydaw, paraissent bien prématurés.

Des archéologues, peu soucieux d'histoire, l'ont désigné, au paléolithique, comme « l'ouest de la France », mais c'est tout à fait ridicule. La France n'a commencé d'exister, petite région autour de Paris, que des millions d'années plus tard, peuplée de gens, les Francs, qui venaient d'au-delà du Rhin.

L'Armorique, elle, nous est connue depuis César. Il s'agit d'un nom purement géographique, « le pays qui est près de la mer » et la notion qu'il évoque, ne fait intervenir aucun peuple, ni les Francs, ni les Bretons. Les populations circulent, mais les territoires demeurent, au moins tant que de grands bouleversements n'interviennent pas. Nous dirons donc volontiers l'Armorique pour ces montagnes désolées, bien plus tard habitées, dans l'extrême occident d'une Europe embryonnaire.

D'autres pays sont concernés par les surgissements de l'ère primaire. Les territoires que nous appelons aujourd'hui l'Auvergne, les Ardennes font partie du plissement hercynien. L'Écosse relève du mouvement calédonien, l'Irlande, le Pays de Galles et la Cornouaille d'autres formations primaires ou précambriennes.

Ce qui est curieux, c'est que les pays que nous nommons aujourd'hui, à tort ou à raison, celtiques appartiennent tous géologiquement à ces plissements de l'ère primaire. L'Auvergne elle-même ne manque pas de caractères « celtiques ».

Ici apparaît l'importance de la terre dans la détermination de l'identité ethnique.

Les sédiments de la mer des faluns

A l'ère secondaire, tandis que s'abaissait, sous les effets de l'érosion, la chaîne née au primaire, la sédimentation commençait dans les régions immergées. L'océan s'avança sur les estuaires de Loire et de Vilaine, dans toute la plaine intermédiaire et au sud même du grand fleuve. Le golfe de Gascogne s'est constitué au jurassique, il y a 135 millions d'années.

A l'ère tertiaire, les faluns, les argiles et les sables rouges du Miocène et du Pliocène se déposèrent au fond de la mer secondaire. L'émergence et la croissance des Alpes et des Pyrénées redressa le vieux massif arasé. Les rivières s'enfoncèrent de nouveau dans la pénéplaine.

A l'ère quaternaire, le Pleistocène connut plusieurs régressions de la nappe marine, jusqu'à plus de 16 km de l'actuelle ligne de rivage. La glaciation de Würm fit descendre le niveau à 130 m au-dessous de l'estran que nous connaissons aujourd'hui.

Le premier outil à double face à Saint-Malo de Phily

La première trace de l'homme en Armorique est un galet de quartzite aménagé, trouvé à Saint-Malo de Phily, en Ille-et-Vilaine. Il était disposé sur l'une des terrasses de la Vilaine. On l'a daté du début du Pleistocène moyen, soit de 600 000 ans avant notre époque.

Le galet aménagé, ou, comme disent les Américains, le *chopper* ou *chopping-tool*, consiste en un rognon de silex qui a reçu deux ou trois frappes seulement, destinées à en faire un outil simple.

L'homme qui s'en servait, était probablement un *Homo erectus*. Cette espèce, dont on a recueilli d'abord des ossements à Java sous le nom de Pithécanthrope et en Chine, sous celui de Sinanthrope, existait à la même époque en Europe. Dans la vallée de la Segouade, en effet, au sud de Toulouse, on a mis au jour une mâchoire datant de 500 000 à 300 000 ans avant notre époque, attribuable à cette race.

L'homme qui fit du feu à Menez Dregan

L'une des plus anciennes traces de l'homme, outre ses ossements et ses outils de pierre, reste celles du feu, allumé volontairement par ses soins, tel qu'on vient

d'en trouver un à Menez Dregan en Plouhinec, au bord de la mer. Il se tenait dans une grotte qui s'ouvre aujourd'hui au milieu des rochers de la côte, au-dessous de la pointe du Sourc'h et au-devant d'un site néolithique important, formé de plusieurs tumulus, établis là il y a seulement quelques milliers d'années.

Ce foyer vénérable a été préservé et transféré tel quel au Musée préhistorique de Saint-Guenolé de Penmarc'h où l'on peut aujourd'hui le voir. La structure de la profonde caverne n'a pas résisté au temps, mais la partie supérieure s'est effondrée au sol. Selon le découvreur, Jean-Jacques Monnier, spécialiste du paléolithique en Bretagne, il y aurait eu sur le site plusieurs occupations humaines, entre 450 000 et 365 000 ans, réperables aux foyers qu'ils entretenaient.

Les êtres humains qui vécurent sur la côte, au voisinage de Pors Poulhan, en 465 000 avant l'époque présente, n'appartenaient pas à la race qui est la nôtre aujourd'hui. On ne peut le dire avec certitude puisqu'aucun de leurs ossements n'est parvenu jusqu'à nous. Mais la race d'Homo sapiens à laquelle nous appartenons, ne date que de 35 000 ans.

A l'époque qui nous occupe, le monde paraît avoir été en partie peuplée par ces Homo erectus qui couvrirent une partie du monde de 2 millions d'années à 100 000 ans environ. Ils avaient une capacité crânienne proche de la nôtre, de 1000 à 1200 cm³, ils portaient un front fuyant, des bourrelets sus-orbitaires prononcés et manquaient du menton accentué qui est le nôtre. Ils ne mesuraient guère plus de 1,50 m de hauteur.

Les galets de Menez Dregan

L'Homme de Dregan savait donc allumer une flamme, mais aussi fabriquer de ces grossiers outils que l'on nomme *choppers* ou *chopping-tools*. Le type des bifaces acheuléens est encore rare en effet sur les sites du paléolithique inférieur, dans le pays qui deviendra la Bretagne, mais l'on y trouve, à cette époque, des galets à tranchant aménagé, ainsi que des éclats, surtout des denticulés, des encoches et quelques racloirs. Les encoches, ou coches, sont de petites pièces de pierre dans lesquelles on a pratiqué, d'un seul coup de percuteur, une entaille. Le denticulé, lui, a subi plusieurs enlèvements, ce qui le transforme en une sorte de grattoir en scie.

Monnier a créé pour désigner l'industrie de la pierre en ce temps et ces lieux-là, le terme de Colombanien, du nom du village de Saint-Colomban en Carnac. Les sites qui possèdent ce type d'outils, sont tous situés en bordure de mer, sur d'anciennes plages, abritées d'anfractuosités du rivage.

Que mangeait donc notre Homo « Dreganensis » ? Sans doute de petits pro-

duits de la chasse, certainement des coquillages et du poisson. Puisqu'il possédait le feu, il devait les faire cuire.

Le temps qu'il faisait ? Froid et humide, pouvons-nous penser. Humide, parce qu'on était au voisinage de la mer, dont le littoral était alors un peu plus bas qu'aujourd'hui. Froid, parce qu'on était engagé dans l'une de ces glaciations qui ont recouvert le nord de l'actuelle Europe aux temps passés. Peut-être à 5° C de moins qu'aujourd'hui.

Glaciation, si le mot signifie bien en effet « avancée des glaces », ne veut pas dire que l'Armorique ait été recouverte par elles. Le paysage était formé par une sorte de toundra où les rennes et les mammouths circulaient librement. La végétation relevait d'une ambiance de steppe froide. Graminées et mousses y poussaient avec des arbres comme le bouleau et le pin, tandis que l'*Elephas primigenius*, le *Rhinocéros trichorhinus*, le bœuf musqué, les cervidés à larges cornes parcouraient des étendues qui ne connaissaient pas la culture. Les cavernes étaient peuplées de lions, d'ours et de hyènes ainsi que de petits rongeurs.

Les divisions archéologiques

La longue période qui va de 600 000 ans jusqu'à 10 000 ans avant notre époque, a été divisée par les archéologues en trois temps successifs qu'ils ont appelé Paléolithique inférieur jusqu'à 200 000 environ, Paléolithique moyen jusqu'à 34 000 et Paléolithique supérieur ensuite jusqu'à 9500 avant l'époque présente. Le type d'outillage les différencie, mais aussi la race humaine dominante. L'*Homo erectus* vient d'abord, puis l'*Homo neanderthalensis* ensuite, à partir de 80 000, enfin l'*Homo sapiens* dès 34 000.

Ce qui est surprenant, c'est l'immensité du temps qui sépare le galet de quartzite de Saint-Malo de Phily du tumulus de Barnenez, il y a 6 500 ans, voire des premières mentions historiques des peuples de l'Armorique, avant notre ère. L'histoire de Bretagne, elle est là, dans sa plus grande partie, dans ce trou du temps, ce trou noir, ouvert aux vents de l'Atlantique durant 450 000 ans. Rien, ni duc, ni roi, ni Dieu, ni maître : des générations d'hommes qui se succèdent, qui mangent, qui aiment, qui meurent pendant des milliers de siècles.

Et nous en sommes les héritiers. Ils habitaient, comme nous, Plouhinec, Quimper et Landerneau, qui ne ressemblaient sans doute pas tout à fait à ce qu'ils sont aujourd'hui, mais qui n'en étaient pas moins. Ils parlaient un langage que nous ne comprendrions pas, mais où peut-être quelques mots...

Mystère des origines ? Ou plutôt abîme, cet Abîme-là dont parlait Renan, qui nous engloutit. Ou encore : les dieux.

Le Paléolithique inférieur après 450 000

L'homme de Menez Dregan est passé sans rien laisser de lui que la marque des flammes et des braises. Après lui, et jusqu'en 200 000, nous ne connaissons rien d'autre que les avancées et les reculs des glaces à la surface de la terre, et le mouvement de l'Océan, dont les rives ne cessent de monter et de descendre au gré des millénaires.

La glaciation dite de Mindel régnait dans le monde occidental à l'époque de l'homme de Menez Dregan. L'on n'était pas alors, en Armorique sur la terre gelée, ni au niveau de la banquise, mais en quelque sorte dans une steppe quasi polaire où il ne faisait guère chaud. La végétation devait partout ressembler à celle que nous voyons aujourd'hui à la Pointe du Raz.

Après Mindel, survint, vers 340 000 ans, une période interglaciaire, qui ne dura guère plus de 40 000 ans, puis la terre se refroidit de nouveau et ce fut ce que les préhistoriens désignent sous le nom de glaciation de Riss. Cette modification du climat, une nouvelle fois, entraîna l'abaissement du rivage et de nouvelles étendues de chasse s'ouvrirent aux hommes.

D'une façon générale, quand le froid progresse vers le sud, dans l'hémisphère septentrional, les glaces descendent des Alpes et gagnent en étendue depuis l'Islande jusqu'à nos pays. L'eau qui s'emprisonne sous la forme solide des glaciers est autant de liquide soustrait aux étendues marines : le niveau de la mer s'abaisse le long des côtes et des terres actuellement englouties émergent alors. Les archéologues découvrent d'anciennes plages à des niveaux supérieurs à celui de notre rivage, ils en devinent d'autres au-dessous de l'estran actuel.

Le type de l'industrie de la pierre à cette époque a été dénommé acheuléen, en relation avec les trouvailles de Saint-Acheul, près d'Amiens, en 1872. Elle se caractérise principalement par la présence d'outils taillés sur deux faces, qu'on désigne de ce fait comme des bifaces. Il s'agit de silex ovalaires ou triangulaires qui sont entièrement travaillés, de manière à constituer un outil très coupant. Il est exclu qu'on ait pu s'en servir en les tenant à la main, mais on a pu mettre en évidence en 1987 sur des bifaces cordiformes de Dordogne des traces d'emmenchement sur les côtés (P. Anderson-Gerfaud).

L'Armorique semble assez peu concernée par ce mode de fabrication qui n'existerait que dans des découvertes isolées. Le plus grand nombre de pièces est constitué par de petits éclats, grattoirs et racloirs, au tranchant généralement convexe, mais parfois double, convexe et concave. Ces outils servent à travailler la peau, mais aussi le bois et les plantes. Ce sont en effet des éléments particulièrement coupants.

Cette industrie est la continuation de celle du très Ancien Paléolithique, antérieur à 600 000. Les outils les plus archaïques sont des chopping-tools, galets à peine travaillés de quelques frappes simples. Les choppers, « hachoirs » ou « tranchoirs », encore appelés galets taillés ont un tranchant obtenu par une frappe qui en a détaché un élément.

Les coches, que l'on retrouve très anciennement, avec les premiers éclats, il y a plus de 400 000 ans, sont de petits silex, dont le bord est ouvert en demi-cercle concave, destinés à servir de racloirs spécialisés. Les denticulés leur ressemblent : ils comportent sur un ou plusieurs de leurs bords, une série d'encoches, contiguës ou non.

A la pointe de Saint-Colomban en Carnac, on a trouvé au pied d'une falaise un étagement de trois niveaux de sable dont le plus profond appartient au Saalien, époque qui correspond au glaciaire de Riss III. Les deux plus récents appartiennent au paléolithique supérieur. Des denticulés, des encoches et de nombreux racloirs caractérisent la série ancienne, ainsi que des choppers.

Des outils relevant de cette technique ont été retrouvés dans l'île de Noirmoutier, sur l'îlot de Tevieg près de Quiberon, à Menez Dregan en Plouhinec, mais aussi dans la péninsule de Crozon et jusqu'à Plestin-les-Grèves sur la côte nord.

D'autres sites du paléolithique inférieur sont connus, dont les principaux ont été mis au jour, notamment à Saint-Malo de Phily en Ille-et-Vilaine, ainsi que sur l'estuaire de la Vilaine, à Damgan, et à La Ville-Mein dans les Côtes-du-Nord. A Goasquellou, on a découvert un biface, un autre au Pissot qui daterait de 300 000 ans.

Les grottes du Paléolithique moyen ou les débuts de l'inhumation

La glaciation de Riss dura jusque vers 130 000 ans avant notre époque. Alors s'instaura une nouvelle période interglaciaire, appelée Riss-Würm par les archéologues. Les eaux remontèrent tandis que le climat s'adoucissait. Mammouths et rennes laissèrent la place à des animaux d'une zone plus tempérée, chevaux, cerfs et ruminants.

Vers 80 000 ans, les rigueurs d'un hiver revinrent sur nos terres. Ce fut la glaciation de Würm. Les mammouths et les rennes parcouraient les froides étendues de l'Armorique intérieure, ainsi que des rhinocéros au corps couvert d'une laine abondante, des cerfs et des bœufs musqués. Peu d'arbres, quelques saules et des bouleaux, et puis de la mousse, des lichens.

La régression marine est telle que, jusqu'en 10 000 avant notre époque, la

Manche n'existe pas, non plus que la Mer que nous appelons aujourd'hui Celtique. On passe à pied sec des terres armoricaines sur celles de l'actuelle Irlande ou de la Grande-Bretagne moderne. Tout au plus franchit-on la Seine qui coule dans le thalweg entre les rochers de Land's end, dans la future Cornouaille et ceux de Roscoff.

Jean-Laurent Monnier, en 1990, signalait dans son *Mémoire en hommage à Pierre-Roland Giot*, douze sites classés au Paléolithique moyen, c'est-à-dire dans l'industrie moustérienne. Il les a classés en fonction des bifaces qui s'y trouvaient : les uns en contiennent en nombre, d'autres en possèdent, mais en petite quantité, d'autres enfin n'ont aucun outil de ce genre.

Les stations qui ont livré surtout des bifaces, sont les suivantes :

— Le Bois du Rocher, en La Vicomté-sur-Rance (Côtes-d'Armor) : la station appartient au moustérien, d'un type particulier qui pourrait être armoricain.

— Kervouster en Guengat (Finistère) : dans cet autre site moustérien, assez analogue au Bois du Rocher, on a trouvé des bifaces, des encoches, des racloirs et des denticulés.

— Treissény en Kerlouan (Finistère).

— Traon an Arcouest (Côtes-d'Armor).

— Karreg ar yellan en Ploubazlanec (Côtes-d'Armor).

En revanche, les bifaces sont beaucoup moins nombreux à :

— Grainfollet (Saint-Suliac, Ille-et-Vilaine) : encoches et denticulés, outils à bords retouchés, racloirs, bifaces de type acheuléen.

— La pointe de la Trinité en Ploubazlanec (Côtes-d'Armor)

— La Roche Tonnerre également en Ploubazlanec (Côtes-d'Armor).

D'autres sites ne présentent pas de bifaces :

— Les Gastines en Saint-Marc en Poulet (Ille-et-Vilaine).

— Piégu en Pléneuf-Val-André (Côtes-d'Armor)

— Goareva en Bréhat (Côtes-d'Armor).

— Le Mont-Dol (Ille-et-Vilaine).

L'abri de Grainfollet comportait des foyers. L'un d'eux était installé dans un endroit très abrité, au pied de la falaise, d'une manière telle que la chaleur était diffusée comme par une plaque de cheminée.

Les fouilles du Mont-Dol

Le Mont-Dol est un ancien îlot, situé au milieu des marais du littoral. De son sommet, on voit pointer l'archange doré du Mont-Saint-Michel, et sinuer la rive gauche du Couesnon, qui sépare la Bretagne de la Normandie française. A

l'entour, le terrain est bas, semé de polders et de villages engloutis. A l'horizon, apparaît d'un côté la mer et le rivage de Cancale, de l'autre, la ville de Dol et sa cathédrale.

L'endroit est chargé d'histoire. Son apparence très particulière de bloc de rochers surgissant soudain de la plate étendue, n'a pas manqué d'attirer l'attention des peuples qui ont occupé la région. Dans l'antiquité, un temple était bâti sur la hauteur, qui subsistait encore au XVIII^e siècle sous la forme de restes de murs. Le nom même que portait la butte, Leoteren, évoque les personnalités divines de Lugos et de Taranis.

En 1872, on découvrit sur le haut de la pente sud, un repaire d'ossements préhistoriques d'animaux et d'outils en pierre d'origine moustérienne. Le site était formé d'une ancienne plage marine, recouverte d'humus et d'argile glaciaire. Dès 1872, puis en 1923, on mit au jour des raclours et des pièces diverses d'industrie moustérienne du type de la Ferrassie. De nombreux ossements de mammouth et de cerfs mégacéros s'y trouvaient mêlés, ainsi que des restes de lion, de loup, de cheval, de rhinocéros, de rennes, d'aurochs, d'ours des cavernes et de rennes, de blaireau et de marmotte.

La station fut donc rapportée au paléolithique moyen. La plaine marécageuse, qui entoure aujourd'hui le Mont-Dol, existait déjà à cette époque. En retrait, vers les premières collines, s'étendaient des steppes, là où, bien plus tard, au néolithique, on devait élever le menhir du Champ-Dolent.

Les Néanderthaliens ont disparu

Comme tout le nord-ouest de l'Europe, la plupart des sites n'ont été occupés qu'aux périodes climatiques tempérées. Elles ont été abandonnées aux époques froides. C'est du moins ce que suggère la topographie des lieux fouillés et leur chronologie.

On y retrouve mêlés, parmi les découvertes de silex, le type moustérien, plus récent, et l'acheuléen, plus ancien. La race qui les produisit, bien qu'il n'en reste aucune trace, aucun ossement, en Armorique, devrait être logiquement l'*Homo sapiens neanderthalensis*, qui régnait en Europe pendant tout le paléolithique inférieur et jusqu'en 30 000. Elle avait succédé à l'*Homo erectus* qui occupait l'ouest du continent au temps de Menez Dregan I.

Les Néanderthaliens auraient été les premiers à inhumer les morts et à constituer des sépultures. Ils ont disparu définitivement vers 30 000, au début du Paléolithique supérieur, sans qu'il soit possible de savoir la raison de cette disparition. Massacre? Extinction de la race, tuée par des maladies spécifiques qui ne

frappaient pas les hommes de Cro-Magnon, lesquels ont survécu ? Mélange avec d'autres races ? Mutation ? Les archéologues ne se livrent à aucune hypothèse et cependant le nombre des causes est limité.

Le mélange est exclu, dit-on, parce que les recherches d'A.D.N. ont montré que le nôtre et le leur étaient incompatibles. Pourtant, on admettra difficilement que les deux espèces ne se soient pas mêlées, lors d'une cohabitation de dix mille ans sur les mêmes lieux. Aucune charmante néanderthaliennne n'aurait séduit un Cro-Magnon qui passait par là. Aucun Cro-Magnon victorieux n'aurait violé de femmes de Néanderthal. Et tout cela, pendant dix mille ans ?

La mutation non plus n'est pas évoquée. Il est vrai que les mécanismes en sont mal connus, mais la réalité en est cependant certaine. Quant à l'hérédité des caractères acquis, elle faisait encore l'objet, il y a quarante ans, d'une proscription absolue de la part des instances universitaires...

Le Paléolithique supérieur ou la naissance de l'art

Le paléolithique supérieur commence vers 34 000 et correspond aux glaciations de Würm et à l'interglaciaire qui le suit. L'homme de Néanderthal disparaît en tant que tel et une nouvelle race, celle de l'*Homo sapiens sapiens*, se répand. C'est l'actuelle espèce humaine qui a conquis, sans doute en se fondant avec les espèces précédentes, la totalité du monde habité.

L'Armorique ne connaît pas alors de manifestations artistiques, mais non loin de là, dans le futur Périgord, le dessin et la peinture font leur apparition, dans les grottes qui creusent les falaises au-dessus de la Vézère. L'art y atteint d'emblée un niveau de perfection.

La grotte Chauvet, l'un des plus anciens sanctuaires de la préhistoire vient d'être découverte en Ardèche. La Vénus sculptée sur les parois de Laussel, les chevaux et les bisons de Lascaux, le bouquetin de l'abri Pataud aux Eyzies, les mammoths de Bernifal et de Rouffignac attestent d'une maîtrise de la sculpture, du dessin et de la peinture qui n'est pas inférieure à l'art des Gaulois ou à celui des expositions du XX^e siècle.

La grotte de Lascaux, avec Chauvet, est un merveilleux lieu sacré des dieux animaux. Son haut caractère d'abstraction, sa stylisation, la puissance de sa synthèse en font un modèle, même pour notre époque. Et cependant, elle a été décorée par des artistes qui vivaient en 18 000 avant l'heure présente.

L'Armorique n'est pas un pays calcaire. Elle n'est que peu creusée de grottes et celles-ci n'ont pas les longs développements du Périgord et des Causses. Les cheminements souterrains, les cavernes n'y existent guère, à l'exclusion des grottes

marines, creusées dans les falaises, et des souterrains courts forés dans des roches en décomposition, tels qu'on en creusera à l'âge du fer. Les sites sont presque exclusivement côtiers et prédominent nettement sur la côte nord et à l'embouchure de la Loire.

Au Moustérien du paléolithique inférieur, succèdent d'autres types d'industrie, l'Aurignacien, le Gravettien, le Solutréen, le Magdalénien.

Huit sites sont mentionnés dans la *Préhistoire de la Bretagne* de P.-R. Giot. Ce sont :

— Enez Amon ar Ross en Kerlouan (Finistère) : la station est située sur une petite île, actuellement reliée à la terre à marée basse. Sur du sable grossier, on a trouvé en cet endroit des burins, des racloirs, des encoches et des denticulés. Ils dateraient du Périgordien.

— Beg ar C'hastel en Kerlouan (Finistère) : ce gisement, installé sur des sables et des limons, au voisinage du précédent, remonterait aux environs de 22 000 avant l'époque présente. On a trouvé là des grattoirs, des lamelles de pierre, minces et étroites, très évocatrices de l'aurignacien, ainsi que des encoches et des denticulés.

— Beg Pol en Brignogan (Finistère).

— Plasenn al Lomm en Bréhat (Côtes-d'Armor) : le site a livré de nombreux burins de toutes sortes. De gros blocs, disposés en arc de cercle, constitueraient des traces d'habitat, ainsi que des structures ovalaires qui seraient des fonds de cabane.

— L'îlot de Saint-Michel en Erquy (Côtes-d'Armor).

— Coalen en Lanmodez (Côtes-d'Armor).

— Ploumanach (Côtes-d'Armor).

— Un îlot à l'embouchure du Trieux (Côtes-d'Armor).

Il faut y ajouter quelques places à l'embouchure de la Loire : Roc en Pail, La Pierre-Meslière, Montbert, le Bois-Millet, Gohaud et La Turballe, qui figurent sur la carte dressée par Jean-Laurent Monnier et Nathalie Molines, pour l'Atlas d'Histoire de Bretagne, de Skol Vreizh.

Le froid culmina vers 18 000 et il fallut attendre 15 000 ans avant le temps présent pour que se dissipent les froideurs d'un tel ciel, et que commencent les temps modernes. La mer monte partout, la Manche s'ouvre. Le rivage, qui se trouvait en 17 000, à 130 m au-dessous de l'estran actuel, est progressivement englouti. En 12 000, le niveau des plus hautes mers est à -100 m par rapport à aujourd'hui.

La Ville d'Ys à l'époque mésolithique

La fin du paléolithique est déterminée par l'Oscillation d'Alleröd. On appelle ainsi le premier réchauffement conséquent de la période postglaciaire, qu'on place entre 9800 et 8800 avant notre ère. Vers 8500, la montée des eaux atteint la cote de -60 m par rapport à l'époque présente : l'océan recouvre les terres jusqu'à 50 km de la côte actuelle. Et cela continue, à raison de 2 cm par an en hauteur.

La légende de la Ville d'Ys, répandu le long des rivages armoricains, à Douarnenez, aux Sept-îles, dans l'étang de Lawal, fait sans doute allusion à des événements différents, dans le temps et dans l'espace. Le phénomène s'est sans doute répété un certain nombre de fois durant cette longue période de réchauffement qui va de 18 000 avant notre époque jusqu'à nos jours. Ce n'est donc pas une ville d'Ys, mais des villes d'Ys qui ont ainsi disparu sous les eaux.

Si l'on veut bien admettre les termes de la légende principale de la Ville d'Ys, à savoir qu'elle se trouvait dans la baie de Douarnenez et qu'elle fut submergée en une nuit, par l'ouverture d'une digue qui contenait la mer, il faut admettre que le territoire ainsi recouvert était sensiblement celui d'un marais littoral, protégé et fermé contre les invasions marines, un peu comme de nos jours la palud de Treguennec, au pays bigouden, est séparé de l'océan par une barrière de cailloux, an Ero vili, laquelle d'ailleurs, soit dit en passant, va se dégradant de plus en plus.

L'existence d'un puits de la mer est évoquée par certaines versions de la légende. Certes les Bretons croyaient, il y a encore peu de temps, à la présence d'eaux souterraines, en relation avec la mer, qui surgissaient par certains puits, comme la source de l'église de Lanmeur. Ces dispositions pouvaient livrer passage aux flots et engloutir le pays avoisinant, voire la terre entière. On imagine assez qu'un tel puits ait pu se trouver dans un marais littoral, situé au-dessous du niveau maximum de la mer et en communication facile avec elle.

A Sainte-Anne la Palud, au fond de la baie de Douarnenez, on dit qu'en avant des dunes d'aujourd'hui qui précèdent la chapelle du pardon, se trouvait ainsi un marais littoral, une palud (du latin palus, le marais) dans lequel se trouvait un précédent sanctuaire à Sainte-Anne, qui fut submergé et dont il ne reste rien aujourd'hui. De même, un peu plus loin, sur le sablon de Pentrez, la voie romaine a disparu sur une lieue de longueur, et c'est là que les moines de Landevennec, au moyen âge, venaient annuellement et rituellement affirmer leurs droits sur le territoire de la Ville d'Ys.

S'il fallait envahir les 60 m de profondeur de la baie et y pénétrer en franchissant la barrière établie entre le cap de la Chèvre et la hauteur de Meilh Castel,

ce ne pouvait être accompli qu'à une époque où les eaux ne dépassaient pas vraiment la cote -60. Cela nous donne la date de 8500 avant notre ère.

Le tsunami et la pécheresse

On peut imaginer également, se surajoutant à toutes les causes d'affaiblissement de la digue protectrice, la gigantesque poussée d'un tsunami. Les raz-de-marée ne sont pas exceptionnels sur ces rivages. Entre les deux dernières guerres, nous avons vu un petit mouvement de ce genre engloutir pour un instant, la plage du Ri et son arrière-pays.

On peut aussi se demander quel sens accorder vraiment à ce Cap de la Chèvre, qui ferme en partie l'entrée de la baie de Douarnenez et dont le vrai nom, en breton, est Beg ar C'hawr. Mais cette expression est ambiguë : la traduction française a pu s'établir dans le but même de rompre l'ambiguïté. Car Beg ar C'hawr peut signifier le Cap de la Chèvre, mais tout aussi bien le promontoire du Géant. Ne sommes-nous pas ici en présence d'œuvre de géant, c'est-à-dire d'une puissance si naturelle qu'elle touche au surnaturel ? Le géant a rompu l'Ero Vili, la barrière de cailloux. Le géant a lancé les puissances de l'océan à l'assaut de la Ville. Tsunami, ou déglaciation ou les deux, voilà l'œuvre des divinités courroucées.

L'histoire de la ville d'Ys se trouve ainsi entièrement rationalisée. Cela ne lui ôte rien de ses valeurs symboliques, ni de sa réalité mythologique. Elle a même reçu une application morale, d'origine chrétienne. La princesse d'Ys était une pécheresse, qui forniquait avec le diable, et la disparition de la cité lubrique fut décidée par Dieu, qui envoya cependant son disciple Gwenolé pour sauver le roi Gradlon, et lui seul.

Un âge intermédiaire : le Mésolithique

La steppe s'installe dans toute l'Europe et une période intermédiaire s'installe, qu'on nomme mésolithique et qu'on divise parfois en épipaléolithique et pré-néolithique. De cette époque, plusieurs gisements témoignent en Armorique.

Le long des côtes armoricaines se développent des sites où prédominent les amas coquilliers, débris de cuisine, coquilles de moules, d'huîtres, de patelles, de littorines, voire d'escargots. A Beg an Dorchenn, encore appelée par erreur « Pointe de la Torche », au lieu de Pointe du Tertre, un talus entier est formé de ces restes, désignés du mot danois kjökkenmøding.

Il faut considérer que ces installations sont aujourd'hui sensiblement plus près

de la mer qu'elles ne l'étaient à l'époque où elles furent constituées. En 6000 avant notre ère, l'estran est situé à -10 m de l'actuel et il continue à se relever. Vers 4500, il serait à -5 m.

Quelques stations marquent le temps de l'épipaléolithique :

— Roc'h Toul en Guiclan (Finistère) : de très nombreux burins ont été découverts dans un abri sous roche, ainsi que des pointes d'industrie azilienne.

— L'île Guennoc en Landeda (Finistère).

— Le Guilvinec (Finistère).

— Runigou en Trebeurden (Côtes-d'Armor).

A la fin de l'épipaléolithique apparaît la céramique.

Les sites préneolithiques proprement dits sont plus nombreux. On en compte sept :

— Bertheaume en Plougonvelin (Finistère).

— Plouguerneau (Finistère).

— Kervouyen en Plovan (Finistère).

— Beg an Dorchenn (Finistère) où l'on a trouvé les restes d'un individu.

— Beg er Vil (Finistère) où l'on a ramassé des ossements épars.

— Hoëdic (Morbihan) : la petite île, aujourd'hui encore peuplée de 147 habitants, large de 1 km sur une longueur de 2,5 km, est située à l'extrémité de la ligne de crête, en partie sous-marine, qui émerge ici à la suite de Belle-Ile et de Houat. Il s'y trouvait les traces de quelques feux et 9 sépultures.

— Tevieg (Morbihan) : l'îlot s'élève, à quelques encablures de la flèche littorale de Quiberon, à 11 m maximum au-dessus du niveau de la mer. L'espace est, de nos jours, totalement déserté par l'homme. On y a découvert 24 foyers et 10 tombes. A l'époque mésolithique, Tevieg devait être rattaché à la terre.

Les ramures de cerf et la vie éternelle

De 1928 à 1933, deux archéologues, Marthe et Saint-Just Péquart procédèrent à des fouilles. Comme à Beg an Dorchenn, de très nombreux débris, formant des amas coquilliers furent mis au jour. Ils étaient constitués non seulement d'huîtres, de moules et d'autres coquillages, mais encore de squelettes de poissons et d'oiseaux, de mammifères, sanglier, cerf, chevreuil. On trouva des rognons de silex, des grattoirs de diverses sortes, de petite taille, et tout un outillage en os de cervidés et de sangliers. Les restes ont permis de dater les lieux de 4575 ans avant notre ère.

Vingt-six squelettes occupaient les tombes. Douze d'entre eux étaient recouverts de bois de cerfs, certains en portaient même plusieurs. Ainsi, dans la sé-

pulture H de Hoedic, sur un seul individu, six ramures étaient disposées, trois sous la tête, une sur le côté droit, une auprès du bras gauche, une en long sur le thorax. L'adulte de la tombe 2 de Tevieg avait de même trois massacres sur le crâne.

Ces inhumations évoquent immédiatement pour nous l'idée d'un culte rendu aux morts et d'une croyance à la survie, ou mieux encore, à la renaissance. Le cerf perd ses bois chaque année au mois de février. Il les sent repousser ensuite jusqu'au mois d'avril. Le nombre des andouillers augmente et les bêtes se reconnaissent à la quantité de leurs cors.

Les disposer sur un cadavre, c'est dire que celui-ci est appelé à se reformer, à reparaître du néant, c'est affirmer que le cycle de l'année est le modèle sur lequel se moule le destin de l'homme, qu'une part de nuit et trois parts de jour sont les données mêmes de l'existence. La lune ne connaît-elle pas, elle aussi, une phase montante, un état de plénitude, une phase descendante et un temps nocturne ?

Les Gaulois, dira César, croient en l'immortalité de l'âme. Mais à Hoedic et à Tevieg déjà, les corps sont tenus pour un feuillage qui tombe et reparaît ensuite. l'élément fondamental de l'être est cette réalité invisible qui secrète son propre renouvellement d'apparence, et tandis que cette forme passe, se défait et change, l'immuable vérité sous-jacente demeure.

CHAPITRE II: L'HOMME DE LA NOUVELLE PIERRE

Le monde des mégalithes

De nombreuses cartes de cette époque, ou correspondant à un temps plus ancien, font de l'Armorique un lieu particulier, avec ses objets et ses rites, et l'on en vient à se demander si l'Armorique n'était pas, bien avant la période dite de l'émigration bretonne, une entité véritable, une « Bretagne » avant la lettre, que constituaient les Osismes, les Vénètes, et sans doute les Curiosolites. C'est encore ces trois peuples que nous retrouvons étroitement unis par le monnayage de facture commune, qui a amené certains historiens à parler de « fédération armoricaine ».

Si l'on remonte à la période mégalithique, on s'aperçoit que le monde armoricain n'est guère distinct des territoires plus continentaux. Cependant, il revêt une particulière splendeur. Nulle part ailleurs un monument comme celui de Gavrinis ou comme les Alignements de Carnac. Le menhir de Kerloas est sans doute le plus haut du monde avec ses neuf mètres actuels. Lorsqu'on compare les dolmens du Rouergue, plus nombreux que ceux de Bretagne, on est cependant étonné de leur relative médiocrité par rapport aux grands ensembles armoricains. Rien de semblable à Barnenez ou au tumulus de Saint-Michel. En outre, dès la limite du Massif armoricain, les monuments changent d'aspect. Le dolmen de la Roche aux fées en Essé ressemble déjà à ses congénères de la Loire angevine ou tourangelles, et non plus aux œuvres d'Armorique.

Ainsi, le mégalithisme de la péninsule prend un caractère particulier qui permet de dresser des cartes uniquement pour lui.

Le monde des mégalithes au néolithique

Les villes d'Ys seront innombrables jusqu'en 6000 : la transgression marine se poursuit rapidement. En 5700, ce qui correspond à 3700 avant notre ère, alors que nous sommes au début de l'époque néolithique et quelques siècles après les premiers mégalithiques, les plus hautes marées atteignent la laisse de nos basses mers.

La mer continuera de monter jusqu'en 3000 où elle avancera notablement. Vers 2550, elle redescend. En 600, elle atteint la cote de 5 m au-dessous du niveau d'aujourd'hui, enfin elle remonte assez vite jusqu'en 270 de notre ère.

C'est ainsi que le long de la côte bretonne de nombreux monuments sont engloutis. Dans le port du Guilvinec, c'est un menhir. Un autre git en mer au-dessus duquel on venait dire la messe aux siècles derniers. Le cercle de pierres d'Er Lannic, dans le golfe du Morbihan est en partie englouti. Des pierres sont abattues à 9 m de profondeur et le courant de la rivière de Vannes, sous la mer, les recouvre.

Entre 4500 et 1800 avant notre ère, le pays se couvrit de pierres levées, soit qu'elles fussent dressées dans leur hauteur, soit qu'elles fussent élevées en tables de couverture au-dessus d'orthostats. Le but des dolmens et des allées couvertes était essentiellement funéraire et rituel.

Pour les menhirs cependant, la signification paraît plus complexe. Si l'on en croit les traditions populaires, il s'agirait d'hommes pétrifiés, c'est-à-dire de pierres donnant asile à des défunts ou à des dieux, de statues en somme, si l'on redonne à la statue son sens premier. Ce pourrait être aussi l'équivalent de nos croix que l'on dresse en indicateurs ou en mémorial, aux carrefours et aux points remarquables, en souvenir d'un mariage, d'une mort, d'un accident.

Le monde armoricain, de prime abord, n'est guère distinct des territoires plus continentaux. On trouve des mégalithes bien ailleurs qu'en Bretagne, en Irlande, en Grande-Bretagne, en France, en Allemagne, dans le nord de l'Europe, en Suisse même. Les plus beaux monuments cependant sont à découvrir à l'extrême occident de l'Europe, de l'Écosse à l'Espagne, dans un domaine essentiellement côtier. Le tumulus de Brug na Boine (Newgrange) en Irlande ou le cercle des Orcades figurent parmi les plus extraordinaires réalisations de l'art de cette époque.

Les Alignements de Carnac et d'Erdeven

Les alignements sont fréquents en Bretagne. Il en existe notamment dans le Bas-Léon, de petite taille. Mais aucun monument au monde ne ressemble aux alignements de Carnac. Dans l'état actuel des choses, c'est-à-dire après les très nombreuses destructions dues au temps et à la rapacité des hommes, ils comptent encore 3761 pierres, de toutes tailles et de formes les plus différentes.

A Kerserho en Erdeven, Zacharie Le Rouzic donnait la somme de 1100 pierres sur 10 files et 2100 m. Au Menec, nous avons compté 1164 pierres en 11 files, et même 12 en un endroit, sur 100 m de large et 1167 m de long. A Ker-

mario, 1027 menhirs sur 1120 m de long. A Kerlescan, 480 en y comptant ceux du Petit-Menec et les 39 du demi-cercle de tête.

Les hauts menhirs

C'est la Bretagne qui contient le plus grand nombre de grands menhirs. Jean-Robert Masson et moi-même, nous avons compté, sans vouloir être exhaustif, une somme de six menhirs de plus de huit mètres, cinq menhirs de sept mètres et plus, onze menhirs entre six et sept mètres et six menhirs mesurant cinq mètres et plus, soit au total vingt-huit pierres debout de plus de cinq mètres.

Les plus élevés sont, par ordre de taille décroissante, Kerloas en Plouarzel (9 m), Ker Sioul en Glomel (8,70 m), le Champ-Dolent en Dol-de-Bretagne (8,60 m), le Men-Marzh en Brignogan (8,20 m), Kergadiou en Plourin (8,20 m) et Kergornec en Saint-Gilles-Pligeaux (8,15 m). Le second menhir de Kergadiou en Plourin, aujourd'hui abattu, mesure 8,90 m d'un bout à l'autre, hors sol, sur la face supérieure et 9,40 de périmètre à la base.

Il faut enfin ajouter l'extraordinaire pierre de la Fée, Men er Hroeh, qui gît, allongée et brisée devant le tumulus de Marc'hant en Locmariaker, et dont les quatre morceaux mesurent en longueur 20,30 m.

Ces grands menhirs sont parfaitement typiques de la Bretagne armoricaine. Ils se trouvent presque tous en pays aujourd'hui ou jadis bretonnant, à l'ouest d'une ligne tirée de Dol à Vannes.

Les grands espaces mégalithiques

Sur la carte des monuments de l'époque néolithique, certains lieux apparaissent comme privilégiés. Ce sont :

- 1° la région de Carnac, qui s'étend largement sur Plouharnel, Quiberon, Er-deven. Elle est caractérisée par la présence des quatre grandes séries d'alignements, de nombreux menhirs et dolmens et par l'existence des grands tumulus carnacéens, Menez Mikael, Men er Hroeh, Mane Rutual, Mane en Hellu, Mane Kerioned.
- 2° la région de Locmariaker, voisine de Carnac, qui comprend des allées couvertes, Luffang en Crac'h et le Rocher en Bono ; le menhir de Men er Hroeh et ses vingt mètres de long ; des dolmens, Kerveresse, Dol ar Varc'hant (dite à tort la Table des Marchands), aujourd'hui reconstitué en tertre, Mane Rutual, les Pierres plates ; des tumulus, Mane en Hellu,

Mane er Hroeh, tout cela en Locmariaker, Gavrinis enfin en Larmor-Baden, avec ses 23 dalles décorées.

- 3° la région de Crozon, avec toute la presqu'île et le Menez Hom. La plupart des monuments sont détruits aujourd'hui. On en a construit la route de Châteaulin à Crozon, ainsi que le fort de Landaoudec. On en rencontrait à Ti ar C'hure, au-delà de Morgat, sur les flancs et sur le sommet du Menez Hom où la carte d'état-major relevait jadis trois « Anciens temples des Druides ».
- 4° la région de Plourin et le pays d'Ac'h, dans le bas-Léon, où se trouvent, outre les deux très grands menhirs de Kergadiou et celui de Kerloas, plusieurs séries d'alignements et de monuments jumeaux. Les travaux du Commandant Devoir donnent le sentiment d'un quadrillage systématique du terroir.
- 5° la région nord, avec les allées couvertes ornées de seins de femmes et de colliers, comme Creac'h Quillé en Saint-Quay-Perros, la Maison des Fées en Tressé, Kerguntüil en Trégastel, Prajou-Menhir en Trebeurden, ou plus loin dans l'intérieur, les trois beaux couloirs de Liscuis en Gouarec ou le Mougau en Commana.
- 6° la région des dolmens dits angevins. Ce sont le dolmen d'Essé (Ille-et-Vilaine), le dolmen de Bagneux à Saumur (Maine-et-Loire), le dolmen de la Frébouchère au Bernard (Vendée), le dolmen de la Bajoulière à Saint-Rémy la Varenne (Maine-et-Loire), le dolmen de la Pierre-Folle à Thiré (Vendée). Il s'agit d'un type particulier de monuments, les uns à chambre carrée, les autres à chambre en rectangle allongé. Ces dolmens appelés angevins à tort — deux sont vendéens, un est breton — mériteraient plutôt d'être dénommés est-armoricains, ce qui respecterait plus le terroir d'origine.

Tous ces monuments, sauf celui de Tressé, sont situés franchement à l'ouest de la péninsule, au-delà de 2°40' de la longitude de Greenwich. En y comprenant celui de Tressé, on retrouve la ligne orientale de Dol à Vannes.

On notera encore dans cette dernière région, le grand tumulus de Barnenez, situé sur la rivière de Morlaix, l'un des plus anciens monuments mégalithiques de Bretagne et des plus beaux.

CHAPITRE III: L'HOMME DE L'ÂGE DU BRONZE

La période du Bronze en Bretagne

L'âge du bronze représente pour la Bretagne une période de richesse, due à l'exploitation de l'étain qu'elle contient dans son sol.

Le bronze est fabriqué à partir d'étain et de cuivre. Ce dernier métal est absent du sous-sol breton, mais on en trouve à proximité, de l'autre côté de la mer, en Cornouailles. Quant à l'étain, il est abondant dans la région de Saint-Renan en Léon et à l'embouchure de la Vilaine. Là se trouve situé en effet Penestin, la pointe de l'étain.

Cette adéquation entre le sous-sol, l'industrie et partant, la civilisation est en tous points remarquables et, dans un pays fortement typé comme la Bretagne, elle montre à l'évidence l'autonomie résultant de la nature du terrain.

Les archéologues distinguent aujourd'hui trois périodes du Bronze :

Bronze ancien : 1800 à 1500 avant notre ère.

Bronze moyen : 1500 -1100

Bronze final : 1100 -800

Les trouvailles de l'époque du Bronze ancien ont montré l'existence d'armes, de poignards notamment et de pointes de flèche en quartz, comme au tumulus de Plouvorn.

Il semble qu'il y ait eu des rapports commerciaux lointains, avec l'Irlande, le Danemark, mais aussi avec le monde méditerranéen qui s'en venait ici chercher le bronze et l'étain des Cassitérides. Ces îles, dont le nom nous est parvenu de l'antiquité grecque et signifie « celles de l'étain », ont une situation mal précisée. On pensait naguère aux Scilly ou Sorlingues qui se trouvent à la pointe Est de la Cornouailles de Grande-Bretagne. Mais ce peut être tout aussi bien les îles qui bordent la Bretagne sur tous ses côtés et notamment Belle-Ile, la plus méridionale, donc la plus accessible aux vaisseaux du midi.

On peut d'ailleurs se demander si l'Odyssée, l'histoire grecque d'Ulysse qui baigne tout entière dans le monde archaïque du bronze, n'a pas été composée à propos de voyages en Armorique et en Albion, bien avant qu'elle ne fût mise par écrit au VIII^e siècle avant notre ère.

Ouessant à l'âge du Bronze

Les récentes recherches effectuées par Jean-Paul Le Bihan sur le site de Ouessant ont montré la présence, à Mez-Notariou, d'une occupation humaine datant de l'époque néolithique. La couche immédiatement supérieure remonte au Bronze ancien et moyen. Elle a livré un grand nombre de poteries, des blocs de matière vitreuse et des parois d'argile qui durent être des voûtes de four. Sur près de 200 m², on a mis au jour des « aires de combustion » et en ces lieux « le travail du bronze est attesté ».

Du Bronze final en cet endroit, date une tombe assez vaste qui contenait encore une clavicule et une vertèbre cervicale et plus de quarante perles de bronze et de verre.

L'identité des Cassitérides est donc bien reconnue, longtemps avant que le nom en ait été exprimé.

L'aire de Mez-Notariou est adossée à la colline centrale, le plus haut point de l'île d'Ouessant. Cette butte porte la dénomination de Saint-Michel : on sait que ce type d'appellation couvre des lieux qui ont revêtu dans l'Antiquité un caractère sacré, consécration à Belenos ou à Cernunnos. Il en est sans doute de même ici, d'autant plus que les terrains en pente qui avoisinent le sommet s'appellent, eux, Mesdon, c'est-à-dire non pas campagne profonde comme on le dit d'ordinaire, mais Forteresse du milieu, *Medo-dunon*. Jean-Pierre Le Bihan a évoqué la possibilité d'un cimetière, à l'âge du bronze final, entre Mez-Notariou et le sommet de Saint-Michel. Mais il reste, semble-t-il, encore beaucoup à faire sur le site, où une partie des constructions seraient encore ensevelies.

Les tumulus de l'âge du Bronze et de l'âge du Fer

Les tumulus sont nombreux à cette époque où les archéologues les considèrent comme des sépultures de princes, en relation avec des structures analogues qu'on rencontre dans le Sussex et le Wessex anglais et dans la région de l'actuel Salisbury. On les trouve à l'ouest d'une ligne qui va des rives du Leff jusqu'aux abords de la partie orientale du Golfe du Morbihan, principalement sur la côte. Ils sont la base de la civilisation armoricaine des tumulus (Jacques Briard, Yves Onnée et Jean-Yves Veillard).

Vers 1600 et dans les mêmes régions, les tumulus à poteries se manifestent. Ceux-ci contiennent des vases à anses d'une belle facture. On en trouve également dans les îles actuellement anglo-normandes. Ils sont nombreux dans la

région de Berrien et dans le Yeun Ellez proche. Mais ils ne dépassent pas la Rance à l'est et sont exceptionnels à l'est de Vannes.

On observe ce type de monuments jusqu'en 1200, datation au radiocarbone.

La zone concernée par ces tumulus correspond principalement à l'actuel Finistère et à un moindre degré au Tregor et au Vannetais occidental. On en trouve encore entre Arguenon et Rance et au nord de l'Oust inférieur. On est donc là en présence d'une culture homogène située dans les deux tiers ouest de la péninsule armoricaine. C'est en quelque sorte une préfiguration de la Bretagne qui se relie dans le passé au mégalithisme particulier de ce pays.

Nous sommes donc en présence de la perpétuation d'une autonomie. La fabrication des haches de pierre, localisée à Plussulien dans le centre de la Bretagne, avait déjà fait l'objet d'une exportation vers l'Europe, avec un centre très net en Bretagne. Les ouvriers armoricains ont continué à l'âge du bronze une telle industrie, remplaçant la pierre par du métal.

Les haches et les dépôts du Bronze

L'industrie des haches s'est installée en Armorique au cours du néolithique. Le grand centre de fabrication qui exporte dans une partie de l'Europe, est situé à Plusulien. On connaît la carrière d'origine.

A l'âge du bronze moyen, la fabrication des haches de bronze se développe. Le cuivre nécessaire à l'industrie, vient probablement de la Cornouaille d'outre-mer. Quant à l'étain, il est fourni en abondance par les rivières et leurs alluvions, peut-être par des mines aujourd'hui disparues. Les restes de cette époque sont beaucoup plus nombreux qu'au bronze ancien.

C'est vers 1400 avant notre ère que les objets de bronze se multiplient en Armorique. Les haches à talon et les haches à rebord font partie des dépôts de marchands, en bon état, voire neuves. Les fondeurs récupèrent aussi les outils brisés ou usés pour les refondre, les restes d'épées et de lances. On a trouvé à Tréboul, sur la plage des Sables Blancs, une cachette qui contenait plus de cent pièces. En d'autres endroits, comme Blain en Loire-Atlantique, Nivillac dans le Morbihan ou Ploigné en Ille-et-Vilaine, on en a découvert d'autres qui comportaient notamment des haches à talon avec un tranchant étroit et une ligne verticale sur la lame. Le type de Tréboul se rencontre sur toute la côte armoricaine, mais les objets diffèrent de ceux des caches trouvées en Normandie ou dans les régions du centre-ouest de la France.

Au Bronze final, d'autres modèles apparaissent d'armes, épées, lances, rasoirs et d'outils, ciseaux, gouges, marteaux, burins, et particulièrement les épées en

langue-de-carpe. Dans la région nantaise, ils sont nombreux, mais aussi à Saint-Nazaire, où on en a trouvé, dans la Loire, dans le bassin de Penhouët.

Les haches à douille armoricaines

Les dépôts de haches à douille de fabrication armoricaine sont typiques de l'âge du bronze et font de la Bretagne à cette époque une puissance industrielle et commerciale. Là encore, le point d'origine est largement situé en terre bretonne, bien que la fabrication ait débordé sur le Cotentin.

On a reconnu sous la plume de J. Briard huit types des ces outils :

- 1° Le type de Brandivy (dépôt de Castelguen en Brandivy, Plouha)
- 2° Le type de Dahouët (dépôts à Dahouët, Pléneuf, Kergrist-Moelou, Lou-déac, Plémy, Perros-Guirec, Plurien notamment)
- 3° Le type du Tréhou (dépôt de Carfantain)
- 4° Le type de Chailloué (Orne)
- 5° Le type de Plurien (dépôts de la Ruais en Plurien, Trigavou, Carfantain)
- 6° Le type de Couville (dépôt du Champ-Houguet, Manche)
- 7° Le type de Maure (dépôt de la Couture à Maure de Bretagne)
- 8° Le dépôt de Saint-James (Manche)

CHAPITRE IV : L'HOMME DE L'ÂGE DU FER

L'argumentation de d'Argentré concernant le nom de Bretagne, que nous avons pu compléter à partir de données modernes, non moins que l'observation attentive des données historiques et protohistoriques en Armorique, laisse à penser que la péninsule constitue depuis très longtemps, sinon depuis toujours, une entité séparée du reste de la Gaule, puis de la France, comme permet de l'imaginer aussi l'unité du sol et du sous-sol, donc le découpé de la côte, le climat, la végétation.

Certains éléments de l'époque protohistorique méritent d'être analysés si l'on veut retrouver, à l'est du pays, la frontière qui le sépare de l'ensemble continental dont il forme comme une protubérance, une corne d'où son nom de Cornouaille ou *Cornu Galliae*, corne de la Gaule.

Le patrimoine de la Bretagne est à certains égards très particulier. Les archéologues, mais aussi les simples curieux, sont en mesure de définir avec précision un monde armoricain.

Le domaine des stèles

Les stèles gauloises, encore appelées *lec'hs*, à tort car ce mot désigne plutôt des pierres plates qui recouvrent par exemple des allées couvertes, sont des monuments élevés à l'époque de l'indépendance gauloise, dans les derniers siècles avant le Christianisme. Les unes sont hautes, colonnes d'1,25 à deux mètres et plus, carrées, hexagonales ou octogonales, cannelées ou simples. Les autres sont des demi-boules de plusieurs dizaines de centimètres de hauteur.

Elles n'existent qu'en Bretagne armoricaine, et plus particulièrement dans la partie occidentale de la péninsule, en fait sur le territoire des Osismes et des Vénètes. Le Léon en est particulièrement riche.

Les Curiosolites en ont beaucoup moins. Il n'est pas sûr que le grand *lec'h* rond qui avoisine le menhir de Louargat, en Saint-Michel, ait fait partie de leur territoire. Cependant, la pierre de Couesnongle en Saint-Jacut les Pins, avec ses 2,20 m lui appartient bien. Quant au socle de la petite croix de Cuguen au pays de Dol, il semble qu'elle soit une pierre sacrée, au chevet de l'église.

Il en est de même de la grande base arrondie de la croix de Notre-Dame du

Loc en Saint-Avé (Morbihan) et de celle, nettement plus petite, qui soutient la petite croix à panneau hexagonal de Ranzegat en Saint-Molff (Loire-Atlantique).

Nous avons ainsi la limite orientale des stèles gauloises, qui sont répandues à l'ouest d'une ligne qui va de la Loire à la Rance et sont comprises dans les limites des cités des Osismes, des Vénètes et des Curiosolites.

L'un des aspects les plus visibles, l'un des caractères les plus accentués consiste dans l'édification de pierres, qui n'ont pas, en général, les dimensions des monuments mégalithiques, qui sont plus modestes, mais aussi, pour autant qu'on puisse en juger, plus travaillées.

La carte dressée par Michel Le Goffic dans l'Atlas historique de Bretagne mérite d'être analysée. Il est manifeste que trois groupements dominent le graphisme : la région du nord-Finistère, celle de basse Cornouaille, Cap Sizun et Cap Caval, enfin celle de Lorient et Vannes. Les deux premières comportent des stèles hautes et, en nombre moins important, de petits monuments ronds et bas. En revanche, la contrée morbihannaise ne possède guère, mais en très grand nombre, que des stèles rondes. Toute la zone côtière, entre Penmarc'h et Lorient en est pourvue ainsi qu'à un moindre degré, la côte nord jusqu'à Chatelaudren et le centre-ouest de la Bretagne. Il y en aurait, selon Le Goffic, quelques exemplaires chez les Diablites de la Mayenne.

On en trouve d'isolées entre Loire et Vilaine et entre Rance et Arguenon. Mais dans l'ensemble, le territoire oriental des Curiosolites, celui des Redones, celui des Namnetes en sont dépourvues, en somme le tiers oriental de la péninsule. Nous avons ainsi donnée la limite orientale de ces monuments, répandus à l'ouest d'une ligne qui va de la Loire à la Rance et compris dans les limites des cités des Osismes, des Vénètes et, à un moindre degré des Curiosolites.

Les souterrains

Toujours dans le domaine des Curiosolites, des Osismes et des Vénètes, l'âge du fer connut la construction d'un grand nombre de souterrains dont la limite orientale de répartition ne dépasse ni le Couesnon, ni la Vilaine. La dispersion est assez égale, mais le Centre de la Bretagne est moins bien pourvu cependant que les régions côtières.

Il s'agit de galeries creusées dans le sol à 2 ou 3 m de profondeur, auxquelles on accède par un puits de forme arrondie. Elles ne mesurent pas plus de 2 m de large sur une hauteur d'1,50 m. Certaines atteignent en longueur 40 m. Ces couloirs ne sont pas sans ressembler aux « caches » dont se servaient les fellaghas

pendant la guerre d'indépendance de l'Algérie. J'en ai vu pour ma part et c'était, m'a-t-on dit d'anciens silos à grains. Ici nous ne connaissons pas l'utilisation.

Les plus anciens d'entre eux ont été bâtis au premier âge du fer et au début du second, Halstatt et Tène ancienne.

La comparaison des deux cartes, celle des stèles et celle des souterrains est extrêmement parlante. Elles coïncident à peu de chose près, à la différence cependant que le pays des Curiosolites est beaucoup mieux pourvu en souterrains qu'en stèles. Le Goffic a donc pu parler d'un particularisme armoricain. En fait, il s'agit bien d'une unité culturelle du Couesnon à la Loire, qui laisse à penser que c'est bien un peuple à part entière qui habitait la péninsule armoricaine.

Les éperons barrés

Une formule intéressante de fortifications protohistoriques est l'éperon barré, appelé Tintagel ou, plus couramment Castel. Il s'agit d'un petit promontoire au col effilé et coupé de deux murailles transversales qui en interdisent l'accès. ce sont des camps d'où il est facile de s'échapper par mer et qui sont pratiquement imprenables de terre. Ils correspondent à la description qui en fut donnée par César à l'époque de la conquête.

Il n'existe pas à notre connaissance de carte des éperons barrés. cependant, on peut considérer que leur édification est liée à la nature du terrain, au rivage déchiqueté, aux pointes qui s'avancent en mer au-dessus de falaises de granite.

On ne les trouvera donc pas hors du Massif armoricain. La terre ici encore est une indication ethnique.

Les monnaies de la «fédération armoricaine»

C'est encore les trois peuples des Osismes, des Vénètes et des Curiosolites que nous retrouvons étroitement unis par le monnayage de facture commune, qui a amené certains historiens à parler de «fédération armoricaine». Chose surprenante, les Vénètes, présentés cependant par César comme des commerçants au long cours et des thalassocrates, ne présentent que peu de monnaies. Aucun trésor n'a été trouvé chez eux.

Il est sûr que le monnayage des Osismes présente des caractères tout à fait particuliers qui le séparent très nettement du monnayage gaulois. Celui des Vénètes, peu important dans son état actuel, se rapproche de très près de celui des Osismes. Quelques statères d'or trouvés en pays vannetais montrent la tête féminine

avec les « colliers de perles » et, au revers, le cheval à tête humaine que conduit un cocher, ou plutôt une femme.

Quant aux Curiosolites, si le thème principal est différemment traité, comme une tête chevelue à l'avant, avec des bandeaux soigneusement apprêtés, la technique est voisine, et le revers conforme. Les autres armoricains présentent plusieurs points de convergence. Dans l'ensemble, on peut parler d'une homogénéité entre les peuples occidentaux.

Une figuration constante est celle du cheval à tête humaine sur lequel chevauche un homme ou une femme. Devant l'animal, un symbole d'interprétation difficile flotte en l'air. Dans un cas au moins, sur une monnaie de la Bibliothèque nationale, devant la bête se trouve une croix celtique très typique.

Les Redones possèdent un monnayage qui n'est pas sans ressemblance avec celui de leurs voisins occidentaux. De même les Aulerques, mais non les Namnetes chez qui l'on retrouve le quadriges de Philippe de Macédoine.

En dehors de cela, les autres peuples de la Gaule ont des représentations parfois très différentes. le cheval existe dans certains cas, mais c'est un animal modeste qui n'a rien de la fantastique monture au revers des pièces armoricaines. L'art de celles-ci est incomparable et fortement typé.

CHAPITRE V: LETAVIA

Arthur le Vénète

La toponymie nous fournira plusieurs renseignements sur les peuples qui occupaient la péninsule.

Une particularité du domaine des Vénètes a été peu remarquée jusqu'à présent : c'est l'existence de nombreux noms en *arzh-* ou *arh-* dans cette région, et, à un moindre degré chez les Osismes. Le mot signifie l'Ours ou le guerrier, mais il signifiait aussi anciennement la pierre. On le retrouve dans le nom du roi Arthur et il voulait dire plus précisément la pierre sacrée ou travaillée.

Mentionnons quelques-uns de ces sites parmi les plus remarquables :

- 1° L'île d'Arz : île rocheuse au milieu du Golfe du Morbihan.
- 2° Arzon, anciennement Artodunum, la citadelle des pierres, sur une terre couverte de monuments mégalithiques, en face de Locmariaquer.
- 3° Arradon
- 4° Arzal, sur la Vilaine
- 5° Arzano ou Arhenaou : « la pierre bien connue ». Il s'agirait des rochers maudits de Locunolé qui appartenaient autrefois à Arzano.
- 6° la pointe d'Arzic, promontoire rocheux.
- 7° la rivière Arz.
- 8° Ploermel qui est un ancien Plou-Arth-maël, le peuple de la Grande Pierre. Un équivalent, Plouarzel, de même origine, se trouve en Finistère. Des rochers de belle allure, à Ploermel, dominant le confluent du Ninian et de l'Oust. A Plouarzel s'élève le plus haut et peut-être le plus beau menhir du monde des mégalithes.

Notons aussi la fréquence de noms traduits du breton Arzh, sous la forme de l'Ours (car Arzh signifie aussi l'Ours), comme :

- 1° Kernours en Belz
- 2° la pointe de l'Ours en Sarzeau, promontoire rocheux.
- 3° Baie et rocher de l'Ours en Crac'h : un écueil qui donne son nom à la baie qui l'enserre.

- 4° L'Ours de Kerret et l'Ours de Kerbugnec en Saint-Pierre-Quiberon, qui sont deux écueils en mer, deux « cailloux » et non pas bien sûr deux ours.
- 5° Kernours en Bono, où se trouve l'Allée couverte du Rocher.
Parfois le nom breton a été conservé et l'on trouve ainsi :
- 6° Le Men d'Arzic, petit écueil côtier, en Belle-Ile.
- 7° Kernars en Baud, où s'élève un menhir.
- 8° Bonarh en Malguenac : Bon-Arh est la Pierre borne, en breton moderne Men bon.
- 9° Run en Arh en La Chapelle-Neuve. Colline de la pierre ou colline de l'Ours ?

Tous les sites que nous avons nommés appartiennent au Morbihan. Un seul échappe à cette règle et c'est Plouarzel en Léon. Un autre est le Kastel Arzhur, ou camp d'Arthur, qui se trouve à Huelgoat. Il faut mentionner aussi, dans les faubourgs de Quimper, l'ancienne commune d'Ergué-Armel, qui serait une métathèse de Rege Armel, le royaume du Prince de la Pierre, le royaume d'Arthur.

Il est assez normal que le nom de la pierre sacrée abonde dans un pays peuplé de mégalithes parmi les plus beaux et garni de falaises et de rochers. On peut se demander toutefois s'il n'y a pas de relations entre ces sites et la personnalité du roi Arthur dont le nom est manifestement formé, en dépit de toutes les affirmations contraires, du nom même de la pierre. Le nom d'Arthur était courant en Bretagne au premier millénaire de notre ère et le culte ne l'était pas moins. Arthur ne serait-il pas un roi des Vénètes et des Osismes ?

Ce qui est intéressant, c'est l'extraordinaire densité de ces noms en pays vannetais. Il est vrai que d'autres dénominations du même genre existent, notamment en France, mais en Bretagne ce sont les seules.

Le domaine d'Ahès

Ahès nous est connue par la tradition immémoriale des légendes et par la toponymie ancienne, comme une princesse, ou plutôt une reine des « anciens Bretons ». Elle est considérée comme païenne.

L'influence du nom d'Ahès ne dépasse pas non plus les limites de la Bretagne historique, bien qu'elle puisse atteindre des lieux qu'il est difficile de préciser. En tout état de cause, les territoires des Vénètes, des Osismes et des Curiosolites sont concernés.

La route de Rennes à Saint-Malo s'appelait le Chemin d'Ahès, ainsi que le fragment de la voie antique de Vannes à Rennes, entre Saint-Martin sur Oust et Maure de Bretagne, qui passe par Carentoir et Comblessac.

Par ailleurs, il convient de citer l'Isac en Loire-Atlantique et la commune de Plessé (*Ploissiac* en 1062) qui se trouvent situés sur les rives de cette rivière, peut-être aussi les communes d'Issé et d'Essé, de même. Plusieurs Plou-es- sont situés en ligne, à l'est, du nord au sud : ainsi Plesguen ou Plesder, Plessidy...

La limite de son influence va du pays de Saint-Malo à l'embouchure de la Vilaine.

Les limites de la langue bretonne

Un premier fait mérite d'être noté en ce qui concerne la langue. C'est la communauté existante, encore sensible aujourd'hui, entre les peuples de l'Armorique et ceux d'Outre-Manche, au moins dans la partie occidentale de la Grande-Bretagne. César nous dit que les Vénètes firent venir des renforts de l'autre côté de l'eau. La langue y était la même et les gens des deux bords se comprenaient aisément. De nos jours encore, le cornique est très voisin du breton et le gallois n'en est qu'un peu plus éloigné. Cornique et breton d'ailleurs ne se sont séparés qu'au XII^e siècle de notre ère. On attribue généralement ces faits à l'émigration bretonne qui aurait eu lieu vers le V^e siècle de notre ère. Pour nous qui mettons partiellement en cause ce mouvement de population, il paraît probable que l'identité des langues est due à un peuplement antérieur des deux côtés de la Manche.

En tout état de cause, si l'on admet même une émigration limitée, et sans doute très limitée, il n'est pas possible qu'elle ait pu, à elle seule, changer la langue d'un pays aussi grand que la Bretagne. D'ailleurs, il existe sur le territoire, des îlots de langue romane, correspondant à des régions qui avaient commencé, avant la fin de l'Empire, à se romaniser. Il en est ainsi à Séné près de Vannes et à Taulé près de Morlaix, mais également à Régigny dans le Vannetais intérieur. L'évolution de *-acos* en *-é* (*Senacos* > Séné, *Tauracos* > Taulé) est en effet caractéristique de l'évolution romane, qui n'a pu exister que dans une population de parler romain, rendue par la suite à la langue bretonne.

En Armorique, les limites de celle-ci sont assez faciles à préciser. Elle atteint au nord-ouest, le Couesnon jusqu'à hauteur de Monlouet. Elle suit ensuite, vers le sud-ouest, la ligne de partage des eaux jusqu'au franchissement du canal d'Ille-et-Rance. Après cet endroit, le territoire de Hédé, « la Brèche », situé sur la ligne, est de langue bretonne, comme le nom l'indique : le bourg s'appelait, en 1035, Hatduei, la brèche, qui a donné ensuite Hédé. A cet endroit, la frontière des langues quitte la ligne de partage des eaux et s'inclinant vers le sud-sud-est, passe au pont de Vignoc et, après Vignoc, part vers le sud-ouest, en direction de

Pleumeleuc qu'elle laisse dans le domaine du breton, tandis qu'elle se dirige de manière à passer entre Talansac et Mordelles, puis entre Chavagne et le château de Blossac.

Elle suit ensuite la Vilaine jusqu'avant Pléchâtel, englobe cette commune. De là, elle gagne Bain-de-Bretagne et descendrait vers Derval en suivant *grosso modo* la route de Rennes à Nantes. En ce lieu, elle prendrait par Lusanger, la voie de Châteaubriant, d'où elle descendrait ensuite vers La Meilleraye de Bretagne, en mettant du côté breton les Landelles et Landemarre.

Elle fait là une courbe à concavité occidentale, passant à l'est de Caharel et de Languin et à cet endroit prenant franchement la direction est, elle s'avancerait au nord de Nort-sur-Erdre, un peu au-dessus de la route d'Ancenis (Carcouet, La Chapelle-Breton, Belan, de nouveau Carcouet, et Varades).

En fait, à partir de Nort-sur-Erdre, le territoire de la langue bretonne n'est qu'une suite de quelques noms qui jalonnent la direction de Varades et prend assise à Varades même sur la Loire. On dirait un doigt de gant, qui revient ensuite vers l'ouest en suivant sensiblement le même chemin que précédemment jusqu'à Nort. De là, elle repart vers l'ouest, passe au sud de Glanret, du Pommain (*ar Pont Men*, «le pont de pierre») et du Bout de Bois traduction probable du très courant Penn ar C'hoat, puis au sud de Blain où elle se dirigera vers Parignac, près de Fay-de-Bretagne, puis, Montmignac près de Campbon Quehillac entre Bouvron et Campbon, enfin Trelagot, à Donges sur la Loire.

Le sud de la Loire ne comporte que quelques toponymes bretons, mais ils n'en sont pas moins présents. Paimbœuf d'abord, qui est une ancienne île, proche de la rive sud du fleuve, Saint-Brévin sur l'océan, Pornic et son faubourg de Gourmelon.

Cette ligne permet de déterminer deux zones totalement différentes : l'une où les noms de lieu suivent une évolution romane, sensiblement à l'est de la frontière, l'autre où est suivie une évolution bretonne, même limitée dans le temps, même arrêtée à des époques diverses.

Ceci amène plusieurs remarques.

D'abord, la ligne est située en retrait de la frontière de la Bretagne dite historique, l'équivalent des cinq départements bretons actuels. Elle laisse en terre romane, l'ancien évêché de Rennes, la ville de Nantes et ses abords et le sud de la Loire à l'exception du ruban côtier.

Elle correspond non à l'avancée d'une langue importée de Cornouailles d'outre-mer ou du Pays de Galles et parlée dans l'ouest de la péninsule, ce qui correspondrait à une émigration massive des Transmarini ou gens d'outre-mer tout à fait impossible, mais bien à la limite occidentale du bas-latin de Gaule,

ou Gaulois, Galleg, Gallo. Il est remarquable que dans les listes des évêques de Lexobie, les noms sont, dès 121, et peut-être, dès 106, entièrement bretons. On trouve un Grallon en 121, un Guennaël en 137.

Elle répond au maintien d'une forte identité dans la péninsule armoricaine, qui va sans doute avec une quasi-indépendance du pays aux II^e et III^e siècles de notre ère, en relation avec le mouvement des Bagaudes. L'existence même d'un roi de Brest à l'époque de Constantin témoigne d'une installation d'un pouvoir autonome au début du III^e siècle. Notre analyse de la liste des comtes de Cornouaille, que nous faisons ci-dessous, confirme le fait pour toute la durée du III^e siècle.

Patrick Galliou n'a-t-il pas remarqué que les dépôts monétaires ne manquaient pas de susciter un problème ? D'où proviendraient les dépôts de monnaies préromaines à l'époque romaine ? Et il suppose que ces faits « traduisent peut-être une persistance des troubles après la défaite d'Alésia ».

La ligne des « Bretagne »

Les limites de la langue bretonne à l'est présente quelque analogie avec la ligne établie par les toponymes affectés du nom de Bretagne, tels que Dol-de-Bretagne, Chartres de Bretagne ou Montoir de Bretagne. La ligne que forment ceux-ci laisse de la même manière en territoire roman Rennes et Nantes, s'approchant parfois non loin de la ville, comme à Chartres ou au Temple. Ils ne passent pas cependant la Loire, mais ils forment un coin en avance vers l'est jusqu'à la Guerche de Bretagne et La Meilleray de Bretagne.

On ne sait à quelle époque remonte cette dénomination. Toutes les formes anciennes, à toutes les époques, sans aucune exception, ne comportent pas ce déterminatif. Elles peuvent être très récentes ou très anciennes. Le fait qu'elles suivent sensiblement la frontière extrême des langues laisse cependant à penser qu'elles sont en relation avec l'établissement de cette ligne, à une période qui pourrait se confondre avec le IV^e siècle.

Ces lieux sont tous situés sur une grande voie antique. Ainsi Dol se trouve sur la route de Dinan à Avranches, et celle de Fougères à Saint-Malo, Sens sur celle de Rennes à Avranches, Montauban sur celle de Rennes à Tréguier, Chartres et Bain sur celle de Rennes à Nantes, Maure sur celle de Vannes à Rennes, Bain, La Bosse et le Sel sur celle de Redon à Vitré, La Meilleray et La Guerche sur celle de Nantes à Vitré, Fay et Vineux sur celle de Nantes à Redon et à Vannes, Sainte-Reine sur la voie de Nantes à Vannes par la Roche-Bernard, ainsi que Le Temple et Vigneux et sur la voie courte de Nantes à Vannes par le passage de la Vilaine

à Arzal, Montoir sur celle de Nantes à Guérande. Les issues de Nantes sont ainsi surveillées par Le Temple, Fay et La Meilleray, ainsi que la route de Rennes plus lointainement par Bain. Les issues de Rennes sont tenues par Bain, La Bosse, Le Sel, Chartres, Montauban, Sens. La route de Saint-Malo est fermée par Dol. Seul le sens de Parthenay de Bretagne échappe. A moins qu'il n'y ait là le passage d'une ancienne voie de Rennes vers Corseul.

Un cas particulier est constitué par Mur-de-Bretagne, situé à l'intérieur du pays, sur la voie de Rennes à Carhaix.

La plupart portent des noms gallo-romans.

Les communes en question sont :

- 01 Dol de Bretagne. FA: *Dolum* VIII^es. Le nom est breton.
- 02 Sens de Bretagne. FA: Sens 1092. *Senones Britanniae*? Le nom paraît être gaulois. Ce serait le peuple des *Senones*, qui a donné Sens, à côté de Paris.
- 03 Partenay de Bretagne. FA: *Parteneio* 1256.
- 04 Montauban de Bretagne. FA: *Senteleio* 1152, *Monte Albano* 1246. Le nom est roman: *Montem Albanum*.
- 05 Chartres de Bretagne. FA: Cartres 1152. *Carnutes Britanniae*? Cf. Corps-Nuds et Locarn. Encore un nom gaulois, celui des Carnutes, peuple qui entoure Chartres de Beauce.
- 06 Maure de Bretagne. FA: *Anast* 832, *de Maura* 1152.
- 07 Bain de Bretagne. FA: *Baiocum* 1040.
- 08 La Bosse de Bretagne. FA: La Boce XIII^e.
- 09 Le Sel de Bretagne. FA: *de Sello* XIII^e. Nom gallo-roman: le sel.
- 10 Le Theil de Bretagne. FA: *Tillia* 1330.
- 11 La Guerche de Bretagne. FA: *Capella Guirchiae* 1152. Nom franc: *Werki*, la fortification. Il est au plus tôt du V^e siècle de notre ère.
- 12 La Meilleraye de Bretagne. FA: *Meslereium* 1142.
- 13 Fay de Bretagne. FA: Fay 1287. Nom gallo-roman: de *fagus*, le hêtre, en évolution romane.
- 14 Sainte-Reine de Bretagne. FA: néant. Nom gallo-roman: *de regina*, la reine.
- 15 Montoir de Bretagne. FA: *Monstorio* 1060. Nom gallo-roman et chrétien: de *Monasterium*, le monastère.
- 16 Le Temple de Bretagne. FA: *Templari* 1330. Nom gallo-roman qui apparaît tardif et se rapporte à un établissement de Templiers.
- 17 Vigneux de Bretagne. FA: *Vigno* 1038.

Il faut y ajouter :

- 18 Mur de Bretagne. FA: néant. Nom gallo-roman en plein territoire breton: du lat. *murus*.

La ligne des derniers *plou*

La ligne des derniers Plou orientaux suit la Rance et la Vilaine, quelque peu à l'est des deux rivières, à proximité de la ligne de séparation des langues. Ce sont:

- 01 Pleurtuit. FA: Pleurestuit en 1181: *Plou-Ahes-tuit*?
- 02 Pleslin; *Plou-Ahes-Lin*? Commune d'Ahès des orties? du lin? du lac?
- 03 Plouer sur Rance. FA: *Ploiern* au XI^e s. *Plo-Igerna*?
- 04 Pleudihen
- 05 Plerguer. FA: *Plebs Argar* au IX^e s. *Are-kar*? *Ahes-gar*?
- 06 Saint-Pierre de Plesguen. Plou-Ahes-guen? Commune d'Ahès bénie.
- 07 Plesder. FA: *Pleeder* en 1197. *Plou-Ahes-der*? *derv*? Commune d'Ahès des Chênes?
- 08 Pleugueneuc. Cf. Plogonnec «la commune du sommet».
- 09 Plouasne. FA: Ploasno en 1150. Plou-Ahes-N^o ? noazh?
- 10 Pleumeleuc. FA: *Plomeloc* en 1122. «La commune du marteau», en relation avec Mel, *melin*, Merlin.
- 11 Pléchâtel. FA: *Plebs castel* en 875. «La commune du château».
- 12 Plessé. FA: *Ploissiac* en 1062. «La commune de l'Isac», qui serait la rivière d'Ahès (Is).

Les croix archaïques bretonnes

La datation des croix n'est pas une chose aisée. Elles ne contiennent pas de matière organique et ne peuvent, de ce fait, être soumises au carbone 14. Elles ne sont point faites de troncs d'arbres et ne suivent donc pas la dendrochronologie. Leur style seul permet de les classer.

Nous appelons «croix archaïque» le monument monolithe, de forme «grecque» ou «latine», planté primitivement dans une sorte de roue de moulin, ou adaptée sur une stèle protohistorique, et ne comportant aucune figuration, si ce n'est parfois des signes symboliques, ou plus rarement encore une inscription. Certains ont pu être édifiés, au X^e siècle, sur l'emplacement des grandes batailles contre les Normands, Questembert, Plourivo. D'autres, plus anciennes, sont installés autour du gué de Lochrist an Izelled, où des pirates danois furent repoussés au IX^e siècle.

Le curieux monument de Ploemeur, en forme de papillon, porte, incrusté sur sa face, la page de garde de l'évangélaire de Lindisfarne, ce qui la ramène peu après le VIII^e siècle. Mais que penser des croix marquées de la croix dite celtique ou des trois cercles ?

La limite orientale des croix archaïques bretonnes commence au nord à Saint-Coulomb (Ille-et-Vilaine) et se termine au sud, au nord de la Loire, à la Croix des Douleurs au bourg de Batz (Loire-Atlantique). A titre subsidiaire, on pourrait ajouter la croix celtique de Besné (Loire-Atlantique), plus récente, et celle de Mauves, moderne, également en Loire-Atlantique.

A Plélan-le-Petit (Ille-et-Vilaine), une croix de type archaïque est dressée sur la route de Saint-Maudez. A Paimpont, un monument plat, en schiste, en forme de trèfle, perpétue le souvenir du roi Judicaël. Telles sont les pierres ultimes de la chrétienté celtique. Si on tire une ligne de Saint-Coulomb à Batz-sur-mer, on trouve une fois encore la limite sur l'Ille et la Vilaine, débordant un peu au sud.

Les croix archaïques sont particulièrement nombreuses en nord-Finistère, où elles s'unissent fréquemment aux stèles de l'âge du fer. On considère cette union de la pierre dressée et de la croix qui la surmonte, comme une christianisation du monument antique et on la date souvent d'une date plus haute que le IX^e siècle.

Il faut cependant remarquer qu'il ne s'agit pas, dans leur ensemble, de croix chrétiennes. Celles-ci sont en effet caractérisées par la présence d'un Christ cloué au bois. Ici il n'y a pas de Christ. En outre, le petit monument a souvent la forme d'une croix grecque, à quatre bras égaux, et non d'une croix latine. Remarquons que ni l'une ni l'autre ne ressemblent à l'instrument de supplice romain, mais la grecque ou celtique moins encore que l'autre. Encore moins les croix pattées anciennes assez fréquentes ou les étonnantes petites kroaziou berr, croix courtes, formées seulement des trois bras supérieurs et qui évoquent plus la Trinité qu'un instrument de supplice quelconque.

Souvent, la petite croix à quatre bras égaux est entourée d'un cercle, déterminant ainsi une croix cerclée ou croix celtique, qui, elle, ressemble encore moins à un objet de culte chrétien. Ainsi, au Leuré en Plouguerneau ou Kroaz Karn en Ploudalmezeau ou Lannuchen en Le Folgoët.

Jamais un personnage, comme on en verra dans les monuments postérieurs du haut moyen âge. Jamais une inscription, chrétienne ou non, si ce n'est à Plou-rivo.

Certaines cependant sont ornées de motifs sculptés comme les croix de Questembert dont on attribue l'origine à la bataille de Questembert en 890. Aussi la croix de Plouider qui porte une croix processionnelle et serait en relation

avec la victoire du Prince Even sur les Danois au IX^e siècle ou celle de Kerdue-lic.

Parfois une seconde croix est gravée (Lagaduzic en Le Bourg-Blanc). A Saint-Laurent du Pouldour, lieu de culte païen, sur un monument de forme archaïque, on lit les trois cercles de l'existence et des chevrons quasi mégalithiques. Plus curieuses, les croix du bas Léon sur lesquelles figure une hache et font penser à des tombes gallo-romaines. de beaux exemplaires se voient encore au Leuré en Plouguerneau ou Kroaz Karn en Ploudalmezeau ou Lannuchen en Le Folgoët.

La frontière politique

La limite que nous avons donnée à partir des traces de langue bretonne, correspond donc d'une façon constante aux frontières de la première Bretagne. Il y manque essentiellement les deux villes de Nantes et de Rennes et leurs abords immédiats. La Loire est commandée par des postes bretons, l'un à Varades, l'autre à Paimbœuf, puis à Donges et Saint-Nazaire.

Il est évident que la langue romane n'a pu se développer qu'à partir d'un latin populaire, solidement établi, sans doute dans la période du Bas-Empire romain, avant que les villes ne se referment sur elles-mêmes comme elles le feront au III^e siècle de notre ère.

On notera que je ne parle pas de langue française, car, pour qu'il y ait une langue française, il faut qu'il y ait un pouvoir établi en nom de France. Ceci ne sera le cas qu'avec la dénomination de rex Franciae, prise par le roi en 1204. Auparavant, on ne connaît que la langue romane et il est bien évident que jusqu'à l'Union de 1532, on ne pourra parler d'autre chose que de langue romane, ou de gallo, parlé en Bretagne.

La limite constante de la Bretagne au haut moyen âge n'a-t-elle pas, par delà son sens linguistique, un sens politique ? N'est-ce pas ce qu'est devenue la séparation entre le pays breton et le reste de la Gaule romanisée ? Rennes et Nantes qui ont appartenu à la Gaule occidentale, s'en sont détachés, elles se sont romanisées. Au-delà commencerait une terre d'irréductibles, peu citadins comme tous les Celtes de l'Ouest, ayant des particularités très nettes, qui les différencient de leurs voisins orientaux.

Il est tout de même curieux qu'il n'y ait pas de ces stèles dites armoricaines à l'est de la Bretagne, ni des souterrains de l'âge du fer, ni de croix de type grec ou celtique le long des chemins. Il en est de même de la vénération de la reine Ahès qui ne dépasse pas la route de Rennes à Saint-Malo. Diverses limites forment comme la frontière de cette zone occidentale : ce sont la ligne des derniers plous

vers l'est, puis les « Bretagne », enfin l'extension maximum de la langue bretonne. Mais aussi le groupement des tumulus armoricains et jusqu'à un certain point, le type même et le nombre des mégalithes.

Il y a là plus qu'une coïncidence. De façon évidente, l'ouest de la péninsule possède sa civilisation propre. Ce sont les Osismes et les Vénètes qui sont les premiers concernés. On remarquera qu'il s'agit des deux peuples qui ont parlé la langue bretonne jusqu'à nos jours. Les Coriosolites participent de cet extrême-occident, les Namnetes et les Redones beaucoup moins, surtout anciennement. Cela encore une fois correspond à la limite extrême de la langue bretonne qui laisse en dehors les villes de Rennes et de Nantes, même si elle s'avance jusqu'à Varades sur la Loire, jusqu'à Pornic et Gourmelon au sud du fleuve.

Il est évident que le Massif armoricain forme une entité géographique, solidement fondée sur des réalités géologiques. Le granite, le grès, le schiste constituent l'essentiel de cet ensemble qui groupe autour des cinq départements bretons actuels, celui de la Manche ou Cotentin, une partie de la Mayenne, une partie du Maine-et-Loire dès la rive gauche de la Maine à l'est de la ville d'Angers et enfin le bocage vendéen. C'est là un paysage complètement différent de ceux qui le borde à l'est, la plaine de Caen, le Maine, l'Anjou blanc et la plaine vendéenne.

Le saut est tellement marqué que les hommes eux-mêmes diffèrent. Les gens du Bocage et du climat breton ne ressemblent pas à ceux des sols et sous-sols secondaires du bassin parisien. Il y a là une frontière que rien ne peut effacer et qu'il n'est pas possible de nier. Un examen attentif de cette région convaincra aisément que le pays soumis à la domination des Francs ne saurait être un et indivisible.

Lorsqu'on vient de l'est, on rencontre d'abord les Marches, Cotentin, Mayenne, Anjou noir, Vendée du Bocage. Puis on atteint la ligne frontalière des cinq départements bretons. Un peu en retrait, viennent les limites que la préhistoire a clairement établies : la fin des grands ensembles mégalithiques, le domaine des haches armoricaines de bronze, le pays des stèles qui s'achève entre Loire et Rance, les souterrains de l'âge du fer, les tumulus de l'âge du fer et du bronze, les monnaies des Osismes, des Curiosolites et des Vénètes, le domaine d'Arthur et celui d'Ahès, les limites de la langue bretonne à l'est, la ligne des « Bretagne » et celle des derniers plous, les croix archaïques bretonnes de Saint-Coulomb à Batz-sur-mer en passant par Paimpont. Nous présentons ainsi douze paramètres qui nous permettent de démontrer la personnalité et l'autonomie de la péninsule armoricaine depuis cinq mille ans et plus.

Il y a là un pays unique, qui a évolué lentement, sans jamais se dédire du passé :

MYTHES ET TERRITOIRES

« O terre de granit, recouverte de chênes », comme le chantait Brizeux au début du XIX^e siècle.

C'est là que se situe la ligne de front où vont se rencontrer les Bretons et les Francs, puis les Français, ce qui revient au même, quand l'évolution de l'histoire amènera au voisinage du Massif Armoricaïn les Barbares sortis de leurs repaires sur le Rhin. La première invasion germanique de l'histoire, sous les ordres de Hlodowech ou Clovis vient battre les flancs du granite. Mais le granite ne cède pas. Et c'est toute l'histoire de Bretagne.

CHAPITRE VI: LA LÉGENDE DANS L'HISTOIRE

L'histoire d'un pays, celle d'un peuple, n'est pas faite uniquement de faits concrets, voire de phénomènes économiques, mais elle comprend aussi des données de culture, fussent-elles imaginaires et plus ou moins dénuées de vérité historique.

La légende joue un rôle aussi important que l'histoire dans la constitution d'une conscience nationale. Elle est le résultat des tendances fondamentales qui se manifestent dans une population, tant dans le sens de la cohésion, que dans le sens de l'identité.

Les traditions rapportées par la mémoire collective, ou même par des individus « inspirés », sont, autant que l'histoire, des constructions de l'imaginaire qui se fondent sur des données présentes dans l'esprit d'un peuple. Elles sont aussi fortes, aussi tenaces que les mythes historiques enracinés dans la pensée des communautés.

Certains faits sont retenus du continuum sociologique qui sert de base à l'histoire. D'autres sont exclus, parce qu'ils dérangent ou sont en contradiction avec d'autres faits admis et respectés. Une certaine logique préside à ces admissions et à ces exclusions, mais toutes représentent ce qu'un peuple entend être, la figure qu'il veut se donner.

L'histoire et la légende sont en effet des masques, chacun à leur manière, qui manifestent le bon côté des choses, ou au contraire, quand il s'agit d'ennemis, le mauvais côté. Ainsi sont présents au moins deux aspects de l'histoire, qui forment l'un et l'autre une réalité, présente au moins dans l'esprit d'une communauté.

Le communautarisme en effet se trouve dans le cerveau des hommes et ne saurait en être extirpé. L'image du Kaiser dans l'imaginaire des Français, qui s'est poursuivie durant plusieurs générations et qui se maintient encore à plusieurs égards, est inexacte, mais elle se justifie du point de vue d'un français, tandis que, pour un allemand, les données sont totalement différentes.

Il est évident que la personnalité de Brutus, du légendaire breton, a été considéré de façon très différente en France et en Bretagne, et cela même si l'on ne

croit pas à son historicité, et elle a influencé les comportements dans un sens ou dans l'autre. Elle a donc une réalité certaine.

Que Jésus-Christ ait existé ou non, peu importe au fond. Cela ne change rien à l'influence considérable que ce personnage a eue sur deux millénaires de civilisation. Il est bien évident qu'en tout état de cause, il a existé, et qu'on ne saurait écrire une histoire de ces deux millénaires sans mentionner à maintes reprises le christianisme, le catholicisme, l'Église, les temples chrétiens, la vie de maintes et maintes personnes, de tous pour bien dire, car nul n'a vécu sans Jésus-Christ.

En somme cela justifie son titre de dieu. Mais ce qu'il faut bien voir, c'est que Brutus aussi, à sa manière et en son temps, a été un dieu, je veux dire un ancêtre illustre qui s'est laissé en héritage à des dizaines de générations, et qui nourrit l'imaginaire de ses descendants, réels ou supposés, et nous-mêmes puisque nous discoupons de lui.

Brutus chez Geoffroy de Monmouth

Les mythes fondateurs, qui appartiennent de droit à la littérature d'un pays, relèvent de droit de ce légendaire patriotique. La Bretagne en possède deux principaux : la vie du troyen Brutus et la conquête de la péninsule armoricaine par Conan Mériadec.

Leur origine est confuse. C'est à Geoffroy de Monmouth, au XII^e siècle, que l'on doit d'avoir présenté une version bien charpentée de l'un et de l'autre. Mais on connaissait Brutus dès le IX^e siècle et l'*Historia Britonum* du prétendu Nennius. Léon Fleuriot pense que cet ouvrage a été conçu vers 630.

Peut-être remontait-il beaucoup plus haut, jusqu'à l'Antiquité même, puisque l'idéologie troyenne est marquée en tout premier lieu dans l'histoire, par Virgile et par son *Enéide*, qui attribuent au troyen Enée la fondation de Rome.

Quant à Conan, il apparaît dans la vie de saint Gouesnou, au X^e siècle de notre ère. Il est inconnu des auteurs précédents, que ce soit Nennius, Bède, Orose ou Gildas.

La fable de Brutus et celle de Conan — puisque c'est ainsi qu'on les considère aujourd'hui — ont occupé un pan entier de l'histoire de Bretagne, pendant plus de mille ans, de Nominoë à Pierre Le Baud, pratiquement jusqu'à la révolution et à la naissance de la science historique moderne.

Elles tendent à établir un fait : l'identité et l'individualité des deux Bretagne, en face de l'impérialisme français. C'est une manière de s'affirmer non français, et jusqu'à un certain point non gaulois, différents au sein même de la Gaule.

L'œuvre de Pierre Le Baud¹

L'un des derniers récits de l'épopée de Brutus en recherche avec la Bretagne est celui donné par Pierre Le Baud dans son *Histoire de Bretagne avec les Chroniques des Maisons de Vitré et de Laval*, écrite vers 1510 à la demande de la duchesse Anne et publiées par d'Hozier en 1638. Pierre Le Baud était conseiller et aumônier de la reine Anne, chantre et chanoine de l'église collégiale Notre-Dame de Laval, trésorier de la Magdeleine de Vitré.

C'était donc un très officiel ouvrage qui reproduisait, comme il le disait en s'adressant à « Madame Anne par la grace de Dieu Royne de France; & par celle mesme grace Duchesse de Bretagne »... « les Généalogies, les noms, les temps et les faits notables de vos très nobles progéniteurs et prédécesseurs les Roys, Ducs & Princes Royaulx de votre Region, Duché et Principauté Royale de Bretagne Armoricaïne »

Le Baud dans son Avant-Propos expliquait qu'il avait ajouté en tête de son Histoire deux chapitres, le premier « de la diversité des gens qui habitent notre Gaule », le second « de la première origine des Bretons, qui au commencement obtindrent l'isle de la grand Bretagne, à présent nommée Angleterre: et des Roys qui regnerent sur eux auant que l'Empereur Maxime & Conan Mériadec conquissent ladite Armorique. Par lequel second Chapitre est aussi demonstree la generation d'iceluy Conan, la noblesse de luy & l'antiquité du nom Breton. »

L'épopée de Brutus²

Selon Eutrope, au premier livre de ses Chroniques, Enée, chef troyen, fils d'Anchise et de Vénus, la troisième année après la chute de Troie, vint en Italie. Il y combattit Turnus, fils de Danus, roi des Tusques, le tua au combat et épousa sa femme Lavine qui était la fille du roi du Latium. Il régna en Italie trois ans après la mort du roi du Latium.

Son fils Ascagne lui succéda. Il avait été engendré à Troie de Creusa, fille du roi Priam, qui avait édifié Albe la Longue et y avait régné trente-sept ans.

Ascagne eut pour fils Julius dont descendit la famille des Juliens. Mais celui-ci étant trop jeune à sa mort pour gouverner, Ascagne laissa pour lui succéder, son frère Silvius, fils d'Enée et de Lavinie.

Ascagne, selon Geoffroy de Monmouth, eut un autre fils nommé Sylvius comme son oncle, et qui de sa nièce Lavine, qui avait été femme d'Enée, engendra un

¹ 1510.

² Le Baud, pp. 20-23.

filz nommé Brutus. Celui-ci, en naissant, fit mourir sa mère, puis, à l'âge de 15 ans, il tua son père d'une flèche, croyant tuer une bête. Il dut s'enfuir en Grèce, où il trouva Helenus, fils du roi Priam, que Pirus, fils d'Achille, avait amené là en esclavage. Il se fit remarquer par ses prouesses et les Troyens de toute la Grèce, au nombre de 7000, sans compter les femmes et les enfants, se groupèrent autour de lui pour qu'il les délivra de la servitude.

Un jeune homme, Assaracus, de mère troyenne, donna pour ce faire trois châteaux à Brutus. Les femmes et les enfants furent installés dans les bois et les régions désertiques.

Brutus s'adressa alors à Pandrasus et le somma de le laisser en paix habiter les lieux qu'il avait occupé ou de s'en aller vers d'autres pays. Pandrasus marcha contre lui. Caché dans la forteresse de Spartanum, Brutus assaillit Pandrasus avec 3000 hommes, contraignit l'armée ennemie à franchir le fleuve d'Akalon où plusieurs se noyèrent. Brutus s'empara d'Antigone, frère de Pandrase et d'Anaclat, son compagnon.

Le roi Pandrasus, alors, assiégea Spartanum, mais Brutus tua les guetteurs du siège, divisa ses hommes en trois groupes, entra dans les tentes des Grecs qui dormaient, prit Pandrasus avec le secours des gens du château, tua et dispersa son armée.

Pandrasus accorda aux Troyens la liberté, il donna à Brutus sa fille Ynoguena pour femme et 24 bateaux pour aller où bon lui semblerait. C'est ce que dit Vincent de Beauvais au cinquième chapitre du seizième livre d'Histoire.

Brutus quitta donc la Grèce et vint dans une île inhabitée qui avait été ravagée par des pirates et qui s'appelait Legecie. Il n'y avait là qu'une cité déserte et un Temple où la déesse Diane rendait des oracles. Brutus lui demanda où il trouverait des terres pour lui-même et ses hommes. Elle répondit en songe qu'il rencontrerait au-delà de la Gaule, une île nommée Albion qui lui serait une habitation perpétuelle.

Brutus repartit, mit trente jours à gagner l'Afrique. Il passa par-delà les terres des Philistins, le lac de Salines, Rustiquade et les montagnes d'Arrare, le fleuve de Maulve, la Mauritanie et les colonnes d'Hercule. Il pénétra dans la mer Tyrrhénienne et y découvrit quatre générations de Troyens qui avaient suivi leur chef Coryneus. Ils se réunirent et partirent ensemble. Ils gagnèrent ainsi l'Aquitaine et les bouches de la Loire.

Là, Gossarius, roi des Pictes, s'opposa à eux. Le comte Suchard, poitevin, fut tué et Gossarius dut s'enfuir chez les Douze rois de Gaule. Brutus ravagea l'Aquitaine et remonta la Loire jusqu'à l'emplacement de Tours, qu'il fonda, comme Omer en témoigne. Gossarius et les autres Princes de Gaule vinrent les assaillir.

La bataille fut très âpre. Le Troyen Turnus fit merveille, mais fut tué. De lui la ville de Tours prit son nom. Les Troyens durent rembarquer et s'en allèrent jusque dans l'île où ils débarquèrent dans un port nommé Totonésie.

Suivant en cela l'auteur de l'histoire de Saint-Gobrian, Le Baud précise que des Barons de Brutus voulurent rester en Armorique et qu'il les y autorisa tandis qu'il continuait vers l'île d'Albion. Ce sont eux qui occupèrent l'Armorique et la nommèrent Letavia. Ce sont eux aussi qui construisirent une ville qu'« en langue troyenne », ils appelèrent Occismor.

L'île d'Albion n'était habitée que de Géants qui furent tués par Brutus. Celui-ci nomma l'île Bretagne et ses habitants Bretons, de son nom. Il fonda la cité Troie Neuve sur la Tamise, qui devint depuis Trinovante, puis Kaerlud et Londres. Corineus donna son nom à la Cornouaille.

Vincent de Beauvais, au chapitre 78 de son second livre d'Histoire dit que l'île fut appelée du nom du peuple qui venait de l'occuper.

Selon Pline et Bartholomeo, l'île s'appelait auparavant Albion, d'Albion, fils de Neptune, ou d'Albina, fille de Danaus, fils d'Archeres, roi d'Égypte, ou selon Boccace de Bellus Priscus et de ses 49 sœurs, qui avaient été exilées de leur pays pour avoir tué leurs maris, les 50 fils d'Egisthus frères de Danaus. Elles étaient arrivées dans l'île où elles avaient conçu des Incubes les géants que Brutus avait tués.

Conan Mériadec³

La légende de Conan est évidemment bien postérieure à celle de Brutus. On la situe à la fin du IV^e siècle au temps du tyran Maxime qui vint de Bretagne conquérir l'empire romain.

Conan, cousin de la reine de Bretagne, s'associa à Maxime. Il le suivit avec toute la jeunesse de Bretagne.

Il arriva avec toute une flotte à l'entrée du pays de Letanie dans un port nommé Port Chauveux, situé « à l'accouchement du soleil » : « car après que le soleil a fait son cours journal, il semble qu'il se couche en ce lieu, combien qu'il passe outre bien loin. »

Il ravage le pays, puis finalement rencontre l'armée gauloise d'Imbaltus, 15 000 hommes qu'il massacre et met en fuite, laissant les femmes et les enfants derrière eux.

Selon Geoffroy de Monmouth et l'auteur du livre des faits d'Artur le Grand,

³ Le Baud, pp. 35-38.

Conan et Maxime, ensuite, conquièrent Rennes. Les hommes s'enfuient, laissant leurs femmes et leurs enfants. Les Bretons occupent toute la péninsule jusqu'à Angers.

« Et occirent lesdits Bretons tous les habitants qui estoient encorez païens, dont ils estoient appeléz, qui signifie testes chauves ; toutesfois espargnoient-ils aux femmes, ausquelles neantmoins ils couppoient les langues, afin que par elles le langage Breton ne fust changé. Et en usoient les aucuns à leurs mariages, et à leurs autres services, ainsi que la nécessité du temps le requeroit. »

C'est ainsi que Maxime, selon le *Livre des faits du roi Arthur*, posséda la terre jusqu'au fleuve du Couesnon. Il en laissa la seigneurie à Conan Mériadec qui ordonna par édit que le pays s'appellerait désormais Bretagne. « Et que de là en après les Bretons Armoricaains et les Insulaires usans des mesmes lois, et si se traictant par fraternelle dilection furent longuement regis et gouvernez, ainsi que peuple d'un Empire et d'une region. »

Toutefois, selon le Livre des faits d'Artur le Grand, les Gaulois Armoricaains se soulevèrent encore. Mais Conan les força à « se contenter de labourer leurs terres, et des maisons qui leur étaient en paix demourees. »

D'après le Livre des faits d'Arthur le Grand

Joseph Rio, dans ses *Mythes fondateurs de la Bretagne*⁴, dont nous nous sommes servi pour rédiger le présent texte, raconté d'après *Le livre des faits d'Artur le Grand*, l'histoire de Conan Mériadec :

« Maxime voulait se rendre maître de la Gaule. Conan, son ami et parent, l'accompagna dans une expédition qui les mena en *Letavia* (Bretagne armoricaine) suivis d'une foule de Bretons. Maxime vainquit une armée commandée par Urbaldus, soumit Rennes et subjuga enfin toute l'Armorique qu'il laissa à Conan après avoir fait venir d'Albidie dix mille plébéiens et trente mille nobles pour la protéger. Puis il se dirigea vers l'est et établit sa capitale à Trèves.

« Conan, harcelé en Armorique par les Gaulois, leur fit la guerre ; il chassa les hommes, libéra des terres et protégea les Armoricaains. Vainqueur, il fit le tour du pays, établissant ses soldats comme colons, bâtissant des forteresses comme celle de *Castellum Meriadoci* dans le *Plebs Columbae* (Plougoulm). Puis il alla jusqu'à Brest, revint à Rennes et poursuivit le circuit de son domaine par Morlaix, Dinan, Nantes, Dol... Le fragment s'achevait par une lettre de Conan au

⁴ Edilarge S.A., p. 73.

roi Dyonotus de Grande-Bretagne pour lui demander sa fille Ursule en mariage et des épouses destinées aux hommes... »

Les Onze mille vierges⁵

Selon Geoffroy de Monmouth, Conan refusait les femmes gauloises pour lui et ses hommes. Aussi écrivit-il à Dionoyus qui avait succédé à Caradocus, son frère, sur le trône de Cornouailles, pour lui demander de leur envoyer des épouses et en particulier, pour lui, Conan sa fille Ursule. Dionote rassembla onze mille filles nobles et soixante mille roturières dans le port de Trinovante. Mais les bateaux furent dispersés par la tempête, nombre d'entre elles se noyèrent. Seule Ursule et quelques autres abordèrent dans le nord-ouest de l'Allemagne et s'en vinrent jusqu'à Rome. Revenues à Cologne, elles tombèrent aux mains des Huns. Ursule refusa d'épouser le roi des Huns et fut tuée par lui.

Ainsi s'achèvent les récits mythologiques de la fondation de la Bretagne. Ils sont, remarquons-le, quelque peu contradictoires, puisque le premier nous montre la Bretagne fondée d'abord en Armorique, puis secondairement dans l'île, le second faisant donner par Conan Mériadec le nom de Bretagne à la Letavia armoricaine.

Mais peu importe. Ce qui compte c'est d'établir que les Bretons sont d'une origine tout à fait différente de celle des Français et de leur héros Francus, très antérieurement aux Francs en Gaule, et même aux Gaulois. Les prétentions de ces derniers s'évanouissent de ce fait. Qu'est-ce que Clovis au regard de Brutus? Qu'est-ce que les Français au regard des Bretons?

Les Troyens sont distincts des Romains, même si les uns comme les autres descendant d'Enée. Ils sont parents, indiscutablement, mais cousins éloignés.

L'identité bretonne est donc bien affirmée et jusqu'environ le X^e siècle avant notre ère.

⁵ Le Baud, pp. 42-43.

CHAPITRE VII: LES DRUIDES

Le nom des druides dériverait du celtique *dru-wides*, c'est-à-dire les sages du chêne, comme l'a établi Xavier Delamarre, et non les « très savants » ainsi qu'on le disait auparavant. Le chêne est l'un des êtres symboliques de leur croyance.

Le seul druide qui nous soit connu est un homme de la région d'Autun, un héduen, nommé Diviciacos, qui connut et fréquenta Cicéron.

« Ce système divinatoire, disait ce dernier, n'a même pas été négligé chez les peuples barbares. La Gaule a ses druides, parmi lesquels j'ai moi-même connu l'Heduen Diviciacus, ton hôte et ton panégyriste, qui affirmait connaître la science de la nature, appelée physiologie par les Grecs, et qui prédisait l'avenir en partie par une technique augurale, en partie par la conjecture. »

L'on sait que le philosophe grec Pythagore, le fondateur de la philosophie, avait été leur élève au VI^e siècle avant notre ère. L'on sait aussi que la Bretagne était leur fief d'origine et que les autres nations celtiques étaient enseignées dans l'une et l'autre Bretagne.

« Les Gaulois, dit Pomponius Mela en 43 de notre ère, ont leur éloquence et des maîtres de sagesse, les Druides. Ceux-ci font profession de savoir la grandeur et la forme de la terre et du monde, le mouvement du ciel et des astres et ce que veulent les dieux. Ils enseignent beaucoup de choses aux plus nobles de la nation, en secret et pendant longtemps, pendant vingt ans, ou dans une caverne ou dans des forêts retirées. L'une de celles-ci, qu'ils enseignent, s'est répandue dans le public (sans doute pour qu'on soit meilleur à la guerre), que les âmes sont éternelles et qu'il est une autre vie pour elles. C'est pourquoi ils brûlent et enterrent avec les morts ce qui convient aux vivants. Autrefois, ils renvoyaient aux enfers l'exécution des contrats et le remboursement du crédit : il y en avait qui se jetaient de leur plein gré dans le bûcher des leurs pour continuer à vivre ensemble. »

Qui étaient les druides ?

L'enseignement reçu par Pythagore avant 500 de notre ère avait été notamment le fait des druides. Ceux-ci existaient donc et prospéraient au VI^e siècle avant notre ère. C'est là la fin du premier âge du fer ou époque de Halstatt,

pendant laquelle se situe en 598, la fondation de Marseille. Le lien était donc récemment établi entre le monde grec et les peuples gaulois.

Les druides étaient-ils en Celtique depuis longtemps? Autrement dit, s'agit-il d'un « clergé » indo-européen, ou bien les druides remontent-ils, sur place, beaucoup plus haut?

Que signifie d'ailleurs le mot indo-européen, sinon l'appartenance à un groupe de langues voisines, qui existent encore de nos jours? Les hommes de l'âge du bronze en Occident étaient-ils des indo-européens? Ou bien les premiers indo-européens sont-ils des tribus parvenues en Occident vers l'an 800 avant notre ère?

De toute façon, lesquels étaient les civilisateurs, les autochtones, descendants des constructeurs de mégalithes, ou bien les envahisseurs « indo-européens »? Par ailleurs, y a-t-il eu invasion au sens propre du terme et ne s'agit-il pas d'un développement progressif d'un certain nombre de coutumes et de techniques à travers les populations établies en Occident, s'ajoutant aux connaissances antérieures?

Il est impossible de répondre vraiment, avec certitude, à toutes ces questions. Néanmoins, si l'on en croit Ammien Marcellin qui écrivait au IV^e siècle de notre ère, en suivant Timagène, un Grec du I^{er} siècle avant notre ère, « selon les antiquités druidiques, la population de la Gaule n'est indigène qu'en partie, et s'est recrutée à diverses reprises par l'incorporation d'insulaires venus d'au-delà des mers. » Selon cette affirmation, les druides faisaient-ils partie des immigrants ou bien des autochtones, fixés là depuis la nuit des temps?

Il semble, à bien réfléchir, qu'ils devaient se situer parmi la fraction stable de la population et non parmi ceux qui étaient incorporés, surtout « à diverses reprises ». Ce sont ceux qui demeurent en place qui « incorporent » les nouveaux venus, ce sont eux qui engendrent et conduisent l'unité du pays et de sa tradition.

A la réflexion d'ailleurs, les savants étaient bien parmi les maîtres de la terre. Les constructeurs de mégalithes étaient les porteurs d'un savoir, certainement difficile à égaler. Ce ne sont pas des bandes de nouveaux venus, voire d'envahisseurs, qui pouvaient leur en conter. Nous aurons l'occasion de nous pencher sur cet art de géométrie qui dominait la société d'alors et sur la connaissance de l'Autre Monde qui s'y trouvait lié.

Il nous paraît peu vraisemblable que des coureurs de steppe ou des fuyards ait apporté dans leurs bagages le druidisme, ni même qu'ils aient imposé aux tenants de la terre, les castes d'une société indo-européenne hypothétique, dont il n'est même pas sûr que les gens établis ne les aient pas possédés.

Que les druides soient les équivalents des brahmanes et des flamines n'entraîne pas qu'ils aient été reçus tels quels par les Hyperboréens, certainement plus civilisés qu'eux. Et même s'il fallait admettre une telle adoption, il est bien évident que la plus grande partie de la sagesse et du savoir leur serait venue du peuple des mégalithes, ceux que les Irlandais appellent Tuatha Dé Danan, le Peuple de la Déesse Dana.

Ils pratiquaient la magie. Dans cet art, il faut compter, si l'on en croit les conceptions antiques, la médecine et la pharmacologie. Les connaissances en matière de botanique médicale étaient, tant en Gaule qu'en Grèce, considérables. Il est sûr en outre qu'ils pratiquaient la fascination et ce que nous appelons l'hypnose.

Ils pratiquaient l'astronomie et connaissaient les fondements de la géométrie. Sans doute avaient-ils été, avant l'arrivée des Celtes en Occident, les maîtres d'œuvre des grands mégalithes, qui portent encore les traces de leur science : le tumulus de Newgrange, les cercles de Stonehenge, l'allée couverte de Gavrinis en sont témoins. Les savants, architectes et tenants d'une philosophie de la nature, c'étaient eux. Les Celtes n'ont certainement jamais pu que se fondre avec ces maîtres de sagesse d'un peuple civilisé.

Leurs croyances concernant la divinité sont assez mal connues. Cela tient sans doute au fait qu'ils pensaient, en bons philosophes de la nature, qu'il n'y avait d'autre « dieu » que le Tout et que tout était participant de la divinité. Autrement dit, ils se rapprochaient des théories panthéistes d'aujourd'hui.

Pour eux, nous l'avons dit, les âmes étaient éternelles. L'Autre Monde était déjà parmi nous et il était possible d'y accéder dès maintenant : les voyages qui y mènent ont été contés jusqu'à nos jours dans le pays breton armoricain.

D'Asklepios à Hippocrate

Asklepios, en latin Esculape, dieu de la médecine, était le fils d'Apollon l'Hyperboréen. Celui-ci avait lui-même, avec sa sœur Artémis, enseigné l'art médical au Centaure Chiron, qui devint à son tour le maître d'Asklepios. Les Grecs attribuaient donc une origine hyperboréenne à la médecine.

Hippocrate descendait d'Asklepios à la 17^e ou peut-être 19^e génération. Il se reliait donc à une tradition hyperboréenne, introduite quelque six siècles avant lui en Grèce. Esculape, nous dit Tzetzes, était le père de Podalire, père d'Hippolochus, père de Sostrate, père de Dardanus, père de Crisamis, père de Cléomytades, père de Théodore, père de Sostrate II, père de Crisamis II, père de Théodo-

re II, père de Sostrate III, père de Nébrus, père de Gnosidicus, père d'Hippocrate I, père d'Héraclide, père d'Hippocrate II.

Homère a mentionné les fils d'Asklepios, Podalire et Machaon, parmi les Grecs qui participèrent à la guerre de Troie. Cela nous renvoie à son sujet et au sujet de son père Apollon au XIII^e siècle avant notre ère. Il peut ne s'agir toutefois que d'un avatar d'Apollon et l'existence du dieu en pays hyperboréen est peut-être beaucoup plus ancienne.

Les sources de la médecine grecque, selon Émile Littré, sont au nombre de trois. La première est constituée par des collègues de «prêtres-médecins» (c'est l'expression même de Littré), les temples d'Asklepios ou Asklepios. L'historien a le tort de les rattacher à la tradition des prêtres-médecins d'Égypte, alors que rien ne l'y autorise. La fable grecque nous les montre plus proches des prêtres-médecins d'Occident, je veux dire les druides.

La seconde des origines de la médecine grecque se trouve dans les philosophes de la nature ou physiologistes, dont nous avons eu l'occasion de parler et qui rejoignent aussi la tradition druidique.

La troisième enfin serait celle des gymnases «où, nous dit Littré, les chefs de ces établissements avaient donné une grande attention aux effets sur la santé, des exercices et des aliments». c'est là une médecine plus laïque que les précédentes et surtout la première.

Il nous semble bien établi ainsi que la médecine d'Hippocrate descendait en droite ligne de la médecine des pré-Celtes, qu'elle était parvenue en Grèce vers la fin de l'ère mégalithique et de la civilisation minoenne.

La médecine des druides

Morgane, dans la *Vita Merlini* de Geoffroy de Monmouth, conduit Arthur dans l'île d'Avallon. Elle y soigne et guérit Arthur, en lui appliquant les remèdes. Elle se comporte en druidesse. Car Morgane, cette femme libre, est d'abord médecin. Elle manie la science de la transformation : le mal est tourné en bien, le symptôme néfaste est supprimé ou atténué, les forces de vie sont valorisées.

Quoi qu'il en soit, Hippocrate était d'origine hyperboréenne. D'Apollon jusqu'à lui, une lignée de prêtres entretenait la flamme de la médecine, art druidique s'il en est. Dira-t-on que la médecine européenne est d'origine druidique ?

Hippocrate (460-377) était le plus grand, vers les origines. Et «le plus grand depuis Hippocrate» fut le créateur de la médecine moderne, René-Théophile-Hyacinthe Laënnec, né à Quimper (1781), mort à Douarnenez, au manoir de Kerlouarnec (1826).

MYTHES ET TERRITOIRES

Leurs croyances sont parvenues jusqu'à nous par le cheminement de la tradition populaire et par les pratiques de certains mages à travers le temps. Goethe fut en rapport avec des tenants de cette histoire, Trithème et Agrippa aussi. La tradition populaire a conservé leur magie et leur culture. Elle a maintenu aussi le culte de la mort qui était le leur.

CHAPITRE VIII : LES DIEUX

Les Celtes, adeptes d'une totalité de l'Univers, étaient, à des degrés divers, des panthéistes, comme d'ailleurs, beaucoup de peuples anciens. Ils croyaient en un être, dont nous sommes tous participants dans l'Unique, Un le Tout, innomable et supérieur aux contradictions de la nature, qui dépassait l'être et le non-être, à la manière du sur-être qui sera annoncé encore au IX^e siècle de notre ère, par l'irlandais Jean Scot Erigène.

Il se manifestait à travers les formes changeantes de l'Univers, dans la Nature, les hommes et par des dieux divers, hommes ayant dépassé les limites normales de l'humanité ou morts, passés dans un Autre Monde, celui de « l'Esprit » ou de « l'imaginaire ». Les dieux en somme étaient des surhommes, qui avaient dépassé la condition humaine et qui s'affirmaient comme l'expression d'archétypes, structurant le monde. Les grandes forces qui animent la nature se retrouvaient là, que ce fut le Soleil, l'Océan, le Tremblement de terre, ou bien encore la Guerre ou l'Amour.

Les hommes étaient soumis à la puissance des dieux. A certains égards, ils luttait contre eux, ou ils luttait entre eux pour leur obéir. Il y avait des dieux terrifiants, destructeurs, et des dieux plus conformes aux aspirations des hommes. Mais d'une façon générale, les hommes se partageaient entre le service des uns et des autres.

C'étaient les rois de ce monde. Ils dominaient toutes les actions d'ici-bas. Audessus, ou plus exactement, les englobant, bien et mal, il n'y avait que l'Unique, ce qu'on ne peut pas nommer, l'Indifférencié.

Dans le concret, dans l'immédiat, nous sommes confrontés aux réalités immatérielles qui nous dominent, aux puissances de l'Autre Monde, qui s'exercent dans ce monde-ci par l'intermédiaire des hommes ou de la Nature.

Il est intéressant de remarquer que la voie romaine de Carhaix à Plouguernew traverse Le Folgoët ou Bois de la Feuillée (*Folia Koad*), juste à côté de Lesneven. Il y a un *San Neven*, rebaptisé Saint Méen, non loin de là, toujours sur le cheminement antique. Ces deux noms évoquent évidemment un personnage qui se serait appelé *Neven*, mais tout aussi bien un *Neven(t)*, venu de *Neved* et de *Nemeton*, le Bois sacré. On aurait ainsi la Cour du Bois sacré et la vallée du Bois

sacré, à proximité de Plouneventer, le Peuple de l'Homme du Bois Sacré, et de Saint-Derrien, son compagnon, le Chêne.

Plounevez-Lochrist est situé sur la route de Lesneven à Plouescat. C'est un ancien sanctuaire de gué (*Loc-rit*), au centre d'un bois sacré (*nevez*).

Le triple Salomon

I. Le roi Salomon I^{er} avait épousé la fille de Flavus patrice des Romains et consul de Rome en 419.

Les Léonards se soulèvent et conspirent contre le roi, qui est assassiné dans l'église (de Kastell-Pol?). Des troupes italiennes sont envoyées par l'Empereur en Bretagne qui pillent le pays et enlèvent le corps de Saint-Mathieu.

Pour Albert Le Grand, « Salomon I^{er} fut couronné l'an 405, mourut l'an 412 » et sa femme s'appelait Ovenne.

II. A Hoël III succéda son fils, Salomon II (635...). Il mourut vers 657 (de sa bonne mort?). Pour Albert Le Grand, « Salomon II, couronné l'an 640, mourut l'an 660 ».

III. Salomon III eut les yeux crevés par les Français et mourut le lendemain, le 25 juin 876. Il fut enseveli au monastère de Plélan, mais il n'y mourut pas. D'aucuns disent qu'il fut tué au Merzer Salami, mais cela ne semble pas possible à Le Baud. Pour d'Argentré, il fut tué en 878 au monastère de Plélan, mais d'autres disent qu'il fut assassiné au Merzer Salaun.

Pour Albert Le Grand « Salomon III, couronné l'an 866, fut tué par ses neveux l'an 874. »

Le Temple de Salomon est la forêt de Brocéliande, qui se trouve au voisinage du monastère de Plélan, « le peuple du Sanctuaire ». C'est là un ancien *nemeton* où coule la fontaine de Barenton.

La princesse Ahès

Ahès au Kastel Gibel, dans la forêt de Huelgoat

La légende nous raconte que la princesse Ahès était une personne fort volage. Elle changeait, nous dit-on, de compagnon toutes les nuits. Au matin, chaque jour, elle étranglait son amant et faisait conduire son cadavre jusqu'à Huelgoat, où il était jeté dans le Gouffre. Cet abîme, situé sur la rivière d'Argent, résulte d'une cascade qui se précipite sous terre, au pied d'une courte hauteur nommée

Kastel Gibel, le Château de la Cuve. Le courant y disparaît brusquement sous les rochers et ne revient au jour que six ou sept cents mètres plus loin.

Il y avait donc là un *kastel*, un oppidum, qui était manifestement celui d'Ahès. La cuve en effet appartient, dans le mythe, au matériel de la fée des eaux, ou serpente. Elle se trouve représentée dans l'iconographie du moyen âge : Mélusine s'y baigne et maintes autres demoiselles de l'Autre Monde.

Le roman occitan de Jauffré, écrit au XIV^e siècle, nous parle de la dame de Huelgoat. Morgane, nous dit-il, est la Fée de Gibel (*sic*). Elle plonge les hommes dans l'eau d'une fontaine d'où ils gagneront sans mal le pays merveilleux. Nous sommes donc là au point d'un passage obligé entre l'un et l'autre de nos univers et la reine Morgane, ou Ahès, est la gardienne du seuil, au lieu même de ce gué.

Ce type de récit apparaît fondamental dans la tradition celtique. Nombre de contes et de légendes s'attachent à préciser ainsi les modalités du passage, c'est-à-dire de l'aventure spirituelle qui conduit de notre réalité présente aux niveaux plus subtils de la matière. Marie de France, au moyen âge, en a conté quelques-uns. Luzel, au XIX^e siècle, en a rapporté d'autres.

Quant au fond lui-même du récit, un renouvellement du conte m'a été dit un jour, à la pointe de Chemoulin, près de Pornichet en Bretagne, d'une façon tout à fait impromptue, par un homme dont j'ignorais tout et qui m'aborda pour me dire comment, en 1944, le maquis auquel il appartenait, avait capturé 136 militaires allemands de la SS et les avaient précipités dans le Gouffre de Huelgoat. J'ignore absolument si cet homme avait jamais fait partie d'un maquis à Huelgoat, s'il avait jamais capturé 136 hommes de la SS et s'il les avait ou non jeté dans la Kibell. Mais il me l'affirma, comme si son cerveau avait alors fonctionné en prise sur l'imaginaire d'un inconscient collectif complètement, ou presque, oublié, si ce n'est dans la région.

Il me paraît vraiment tout à fait impossible de jeter un si grand nombre de militaires dans la rivière d'Argent et plus encore, d'opérer une telle exécution sommaire sans laisser ni traces, ni puanteur. Un tel acte d'héroïsme aurait fait parler de lui et l'on n'aurait pas négligé, à la Libération, d'en faire mention.

Mais l'important n'est pas là. Ce n'est pas de la réalité concrète de cet acte que l'on peut décemment discuter, mais de sa valeur mythologique. J'ignore si ce brave homme savait comment il avait renouvelé, au moins dans le domaine de l'imaginaire, les prouesses du sacrifice que l'Ahès finistérienne avait jadis tenu dans ses mains. Étrangement, le destin du Gouffre s'affirmait ainsi, par son intermédiaire, à la fin du XX^e siècle de notre ère.

La reine Ahès

Ahès, nonobstant ses aventures sexuelles et autres, est un personnage légendaire bien connu en Bretagne. Son nom paraît venir d'une Artissa, parèdre du roi Arthur, « (la déesse) de la pierre ». On la connaît à Carhaix, qui lui devrait son nom. Ne trouve-t-on pas aujourd'hui, dans la grand-rue, un « Hôtel d'Ahès » ? Il s'agirait, nous dit le jurisconsulte Eguiner Baron, qui la cite pour la première fois au XVI^e siècle, d'une « femme géante ». Ce serait donc l'équivalent de ces grands personnages du folklore et de la littérature qui nous ramènent à l'époque lointaine et encore pas si ancienne des monstres. Le gigantisme est un caractère du sacré : dans le nord de la France, les grandes figures de carton-pâte défilent toujours à l'occasion du Carnaval.

Ahès serait donc une antique Artissa, peut-être l'équivalent de Morgane, sœur, femme et parèdre d'Arthur, et comme lui, appelée la Pierre. Elle serait de ce fait en relation avec le Rocher, Kar ou karreg, d'où Carhaix, Kar-Ahes. Elle se plaît dans l'environnement des boules de granit de Huelgoat.

Dans le gouffre de Kastel Gibel, situé à toute proximité du camp d'Arthur, se trouvait la communication entre ce monde-ci et l'autre. Le roman occitan de Jauffré, comme la légende finistérienne, comme le récit que j'entendis à la pointe de Chemoulin, nous expliquent que la princesse Ahès, en ces lieux, opérait le rituel du Passage. Ce n'est au fond qu'une variante de la tradition grecque qui fait de Méduse l'ensorceleuse : transformer en pierre n'est-ce pas donner à l'homme le fondement de l'éternel ?

Nous sommes à deux pas du marais de Brasparts, qui, sous la houlette du dieu Kronan, n'était rien autre que la grande porte constituée entre la terre, l'eau, la profondeur et l'air libre. On sait de reste que les menhirs sont, dans la croyance populaire, des hommes pétrifiés. Mais pétrifiés par qui ? Ce n'est pas, bien sûr, comme le voudrait la légende, le recteur de la paroisse qui les rencontra dansant sur la lande et les punit de cet excès d'audace. Le conte est évidemment antérieur aux prêtres et à leur morale. Qui donc alors ?

La maîtresse des enchantements intervient tandis que les simples mortels dansent sur la bruyère, et elle les transforme en pierre. C'est-à-dire qu'elle profite de cette opération magique qu'est la danse, pour modifier les états de conscience, atténuer les particularités individuelles et provoquer la transformation. Il faut n'avoir jamais manié l'imaginaire des hommes pour ignorer combien une telle métamorphose est commune dans la pratique des phénomènes hypnotiques et sophrologiques.

La tradition grecque rapportait que, dans l'extrême occident, résidait une

femme porteuse de mort, qu'on nommait Méduse et qui pétrifiait les hommes assez audacieux ou inconscients pour jeter les yeux sur elle. Elle avait forniqué, sans le regarder, disait-on, avec Poséidon, le dieu de l'océan, et elle lui avait donné un fils, le cheval Pégase. Elle était donc voisine des flots de l'océan, « armoricaine » à proprement parler, voisine de la mer, et son fils n'était autre que Marc'h, le personnage fondamental de notre légende.

Les monnaies des Osismes la représentent, nue, les seins ballants devant elle, en croupe du Cheval. Le mythe est sous nos yeux, le personnage de Marc'h emplit l'extrême-ouest armoricain.

Medousa, en français Méduse, signifiait la Reine. Le moindre des dictionnaires de grec ancien le signale. C'est donc là un nom commun, qui désigne toute souveraine. Les Grecs n'en savaient pas plus, ils ignoraient son appellation personnelle. Et si cette dame n'était autre que la reine Ahès, voisine de l'Océan, Dame des Osismes, tueuse d'hommes et mère des pierres ?

Les Grecs, qui étaient passablement documentés sur les mythes de l'Extrême-Occident, n'ont pu ignorer cette tradition, bien que lointaine. La péninsule bretonne, comme un bras tendu vers les îles mystérieuses, était un lieu capital pour toute l'Europe. N'était-elle pas peuplée de grands rochers placés debout au sol, comme des hommes ? A Carnac, on en trouvait des milliers, alignés comme une armée. D'autres gardaient les sources des crêtes ou les mines de métal blanc.

L'Armorique apparaît comme un omphalos, un centre sacré, où s'accomplissaient les mystères de la Pierre, dans la métamorphose qu'accomplissait Méduse, la Reine, celle qui copulait avec l'Océan. La cathédrale carnacéenne d'ailleurs n'avait pu être édifiée que dans le cadre plus vaste d'un pèlerinage ou d'une adoration. Peut-être venait-on de très loin, en révérence pour ces lieux qui établissaient la relation avec le Grand Passage. Il ne suffisait pas en ces temps de venir chercher de l'étain, peut-être fallait-il aussi porter quelque attention au rituel des habitants des lieux.

Sur les grands chemins

Le personnage d'Ahès, s'il est présent dans la légende, l'est tout autant dans la toponymie. La Dame est liée étroitement, dans toute la péninsule, aux vieux chemins, romains ou celtiques. On sait qu'il en est de même en France pour des reines mérovingiennes qui ont donné leur nom, par exemple, à la Chaussée Brunehaut.

Mais le nom d'Ahès ne dépasse pas les frontières de la Bretagne historique. Elle affirme de cette façon la particularité de la péninsule et l'autonomie de la

Bretagne, tout comme le font les tumulus de l'âge du bronze ou les haches à douille, tout comme le grand menhir de Locmariaker ou le tumulus de Barne-nez.

On a relevé, au XIX^e siècle, une liste de neuf voies antiques, toutes situées en Bretagne, qui portent le nom de la princesse Ahès. Ce sont :

- 1° La voie de Carhaix à la Pointe du Raz, par Châteaulin. Le nom est resté sous la forme Nindhaet, c'est-à-dire « an hent Ahes ». Le Président de Robien avait noté en 1755 que la route était ainsi appelée entre Carhaix et Pouldavid, ainsi qu'entre Pouldavid et la pointe du Van.
- 2° La route de Carhaix à Tréguier passe par la chapelle Notre-Dame de Confort en Berhet, près de Prat. Le nom de Confort serait venu du latin *Confurcum*, l'embranchement, et correspondrait à un carrefour établi sur une voie romaine, à l'époque de l'Empire.

Selon Ducrest de Villeneuve, on voyait encore en cet endroit, au XIX^e siècle, la trace de la route antique. On rencontre là un dolmen qui se nomme *Be ar Wrac'h*, la tombe de la fée, et le lieu est désigné également comme la tombe d'Ahès.

Les deux personnalités d'Ahès et de la *Gwrac'h* ainsi coïncideraient. Ahès serait la Fée, la Sorcière, la Vieille.

- 3° Le *Men ar Wrac'h* ou Pierre de la Fée est un menhir, aujourd'hui disparu, qui se trouvait en *Plourac'h*, sur un chemin antique. La commune elle-même s'appelait anciennement *Ploegruach*, c'est-à-dire le Peuple de la fée, *Plou Gwrac'h*. Elle est située au voisinage de la crête de la Montagne d'Arrée et voisinait avec *Plougras*, dont le nom a peut-être la même origine.
- 4° Sur le chemin de Tredrez à Locquemeau, on rencontre un *Ti gwrac'h koz*, « maison de la vieille fée », et un *Ti gwrac'h an Dourven*, « maison de la fée sur la pierre de l'eau » (ou l'eau de la pierre).

La Sorcière est donc une vieille. L'île de Sein, Sena ou l'Aînée, ne serait-elle pas une représentation de la *Gwrac'h* Ahès, et le rocher de la Vieille, devant la pointe du Raz, n'en est-il pas une représentation ? En outre, le Dourven, ou pierre de l'eau, ou eau de la pierre, met en évidence deux éléments qu'on retrouve ailleurs dans le voisinage de la *Gwrac'h* Ahès. Elle apparaît à la fois dans le légendaire comme Eau, marécage, rivière, et comme Pierre, menhir, voire tertre.

Ahès, sous sa forme de Dahud, est la princesse de la Ville d'Ys. Elle règne sur la baie de Douarnenez où elle apparaît comme sirène. Sous sa forme d'Ana, elle domine sur la Palud, le Marais de la Grève. Sous sa forme de la Marie, elle se montre à la fontaine du Menez-Hom.

Mais c'est aussi l'Art, la roche sacrée. Le plus grand menhir du monde, qui gît sur le flanc, brisé en quatre morceaux à Locmariaquer porte traditionnellement le nom de Men er hroeh, la Pierre de la fée. Le tertre qui borde le golfe du Morbihan vers son embouchure s'appelle Mane er hroeh, le tertre de la fée.

- 5° Entre Saint-Julien et Pledran, près de Saint-Brieuc, la voie de Tréguier à Corseul s'appelle Chemin Nohé, vraisemblablement pour (He)n(t) Ohe ou Ahès.
- 6° La route de Vannes à Rieux était au XVIII^e siècle, selon le Président de Robien, la Chaussée, c'est-à-dire la voie romaine. Pour Marteville, dans le Dictionnaire d'Ogée, elle était dénommée, en Carantoer, près de Comblessac, le Chemin d'Ahès.
- 7° Sur la route de Vannes à Corseul, au long du Kastell Combout, près de Plumieux et de la Trinité, on a le Chemin romain ou Chemin du Fossé Ahès.
- 8° Sur la voie de Rennes à Vannes (et non de Rennes à Carhaix comme je l'ai écrit par ailleurs), la Chaussée s'appelait aussi Chemin d'Ahès. Il allait du Pont Marsac sur l'Aff jusqu'à l'Oust.
- 9° On trouvait aussi un Hent Ahès en Langoelan, entre Rennes et Carhaix.
- 10° De Rennes à la Rance courait le Chemin de la royne Ahès ou Chemin Ahès. il est intéressant de voir Ahès ici appelée reine, alors que souvent on hésite sur son titre. Elle est princesse, c'est sûr, mais on n'en affirme souvent pas plus. La reine Ahès, cela nous met en rapport immédiat avec la Méduse, Mèdousa, la reine.
- 11° Citons encore le Karrant Ahès, ou carrefour d'Ahès, près de Briec-de-l'Odet.

Le mythe des chemins est très puissant en Bretagne. Ils pouvaient être, maniés et agrandis par l'étranger, une voie d'accès en Bretagne pour les militaires de tout poil. Non seulement Ahès les avait construits, mais la duchesse Anne les avait protégés. Récemment encore, la population bretonne refusait le péage sur les voies express, parce que, disait-on, la duchesse Anne les en avait préservés dans le traité d'Union avec la France.

Les rochers de la Montagne

La montagne d'Arrez a gardé une forte empreinte de la Reine. Les rochers y sont rois. Roc'h Trevezel, Roc'h Tredudon, Roc'h Bichourel, les Kragou, les pointes décharnées de la montagne percent la lande au-dessus du Yeun Elez, marais mythique s'il en est.

L'ensemble s'appelle la Montagne, en breton Menez Arrez, la montagne d'Ar-rée. C'est une chaîne de hauteurs qui vient du centre de la Bretagne, qui continue le Méné après le sommet de Beler (Bel-Air) et son château de la Cuve, accroché à son flanc nord et qui, passé Menez Kronan (ou Saint-Michel de Brasparts) va rejoindre le triple ballon du Menez Hom. Ce sont là montagnes sacrées, toutes tant qu'elles sont : la totalité de ce domaine sauvage est, au-delà de mémoire d'homme, réservé à l'esprit et au domaine de l'imaginaire. Les crêtes sont couvertes de landes, de bruyère et d'ajoncs, garnies de pierres qui roulent. Elles permettent l'approche de l'éternel.

Le nom pourrait bien être tout simplement Menez Arhes, venu d'un **Menez Arthes* lui-même issu d'une **Artissa* inconnue, et cependant bien proche. L'appellation viendrait alors de « la Pierre » et consacrerait le côté surhumain de ces ardoises penchées sur elles-mêmes, de ces quartz au lait de vierge qui dominent les paysages.

On passait par là pour aller de Léon en Cornouaille, au col de Tredudon, au col de Trevezel, sur des chemins archaïques qui existent toujours. Côté Léon, on voit pointer les clochers de Commana et de Plouneour-Menez, plus loin Pleyber-Christ, plus loin encore et par beau temps Kastel Leon (Saint-Pol-de-Léon), la cité antique. Côté Cornouaille, on n'aperçoit le marais et, blotti entre les aulnes, Botmeur, la « grande résidence ».

Artissa est chez elle ici. La montagne apparaît éminemment comme un amas de roches. Vue du Léon, la ligne des rocs, dressés au-dessus du plateau, évoque l'image des dieux d'Armorique, dominant de leur stature et de leur sauvagerie la petite vie des hommes. Après deux mille ans de christianisme, ils sont toujours là, imposant leur loi à l'intérieur de notre âme, mouvant d'étonnants poèmes, des actes fous, des images grandioses. Peut-être est-ce à cause d'eux et à cause des falaises de la mer, et aussi bien sûr, à cause de la mer elle-même, quand elle se prend de furie contre les écueils d'Ouessant, que nous sommes des Bretons, des gens pas tout à fait comme les autres, ni supérieurs, ni inférieurs, mais autres.

J'ai souvent pensé à cela sur les rivages de Portsall, là où se brisa l'*Amoco Cadiz*, ou près de la croix de Saint-Samson toute proche, sur la Pointe en face du Raz, sur les dents aiguës du Roc'h Trevezel ou dans le *yeun* de Lanneanou. Le visage d'Ahès, partout, était là. Et se dégageait pour moi de la terre et des flots l'image de l'Artissa cruelle, impitoyable, qui dévore les hommes, qui les oblige à passer là où ils ne voudraient pas, par la fontaine du Gouffre qui conduit à l'Autre Monde.

Nous sommes depuis toujours le Peuple de la Mort. Nous avons avec elle, ou plutôt avec lui, puisque l'Ankou, en breton, est le nom d'un « homme », une in-

timité qu'on ne saurait nous ravir. Je ne vois rien d'autre qu'Ahès pour mettre en mouvement le processus de la pétrification. Elle est nue, dépouillée de toutes les illusions de ce monde, elle court à cheval vers l'Occident où elle va s'engloutir. Mais demain, nous le savons, nous reparaîtrons à l'Orient.

Épouse d'Arthur, qui se nomme la Pierre, elle-même pierre, crevant la crête dénudée, la femme sauvage n'est autre bien sûr que l'Ahès de la légende. Sa tradition s'est conservée dans la bouche de ses enfants, mais le sol a conservé, plus que sa trace, sa grandeur.

La ville de Carhaix et ses homonymes

Le site le plus connu pour être en relation avec la princesse Ahès, est avec la forêt de Huelgoat et la baie de Douarnenez, la ville de Carhaix. Reconnue dès l'époque de la Renaissance, pour être Ker Ahès ou la ville d'Ahès, elle pourrait être cependant Kar Ahès, le rocher d'Ahès. A l'appui de cette hypothèse, on peut citer les différents toponymes qui comportent le nom de Carhaix, et qui ne sont en aucune manière une cité ou une forteresse: Carhai dans l'île d'Ouessant, Corn Carhai en mer, au large de Porsall, Cos Caraës près de Pestivien. Aucun de ces endroits ne comporte autre chose qu'un environnement champêtre, voire sauvage, où un rocher serait à l'aise.

Ahès serait donc bien plus qu'une figure simplement légendaire, un personnage mythologique de l'Antiquité osismienne. Corn Carhai, le coin de Carhaix, ou bien Carhaix de l'Occident, est situé dans les rochers de Portsall, par le travers de l'angle nord-ouest de la Bretagne. C'est un écueil qui porte un petit phare qui signale les premiers éléments de la côte. Le nom de Kar Ahès ou rocher d'Ahès lui convient fort bien. La pierre qui sort de la mer, correspond à la personnalité d'Ahès, déesse de la pierre et des eaux.

Carhai, dans l'île d'Ouessant, est un monticule, qui porte quelques maisons, non loin du phare du Creac'h. Il n'y a pas trace de roc, mais la situation géographique permettrait qu'il y en ait eu un avant la construction des bâtisses.

Cos Caraës, entre Pestivien et Pont-Melvez, dans les Côtes-d'Armor, ne comporte pas de pierres, si ce n'est une croix, non loin d'une gorge qui a pu être rocheuse. L'expression Koz Karaes, le vieux Carhaix, évoque un établissement antique, ce qui tendrait à reporter Ahès, une fois encore, dans l'Antiquité.

Au voisinage de la ville de Carhaix, la Fée, qui n'est autre qu'Ahès, se manifeste aussi. Une fontaine, à proximité de la ville, porte son nom. On l'appelle Feunteun ar Wrac'h, la fontaine de la Fée. Située sur la droite et en contrebas de

la route qui, après avoir franchi le Yer, grimpe en direction de Huelgoat, elle a trois bassins, comme les fontaines sacrées antiques.

Au nord de la cité, deux communes au nom étonnamment ressemblant, évoquent aussi la Reine Ahès. Plourac'h, le Peuple de la Sorcière ou de la Fée, anciennement Plougruach, est une commune située entre Callac et Berrien, dans les Côtes-du-Nord. Elle voisine avec Plougras, qui pourrait avoir une même origine linguistique, bien qu'elle soit rapportée généralement à un *Plou groas* ou *plou* de la croix, assez surprenant. L'une et l'autre pourraient avoir, très anciennement, formé une seule unité territoriale.

Sur le territoire de Plourach s'élevait autrefois un menhir, aujourd'hui disparu, qu'on appelait traditionnellement Men ar Wrac'h, la Pierre de la Sorcière. Nous retrouvons ici encore la relation de la Gwrac'h avec la pierre.

Enfin Scaër. Ne sera-ce pas Iskaer, c'est-à-dire Ahès-Ker, le camp d'Ahès ?

Ahès et le roi Marc

Sur la baie de Douarnenez, à l'ombre de la grande montagne sacrée appelée Menez Hom, s'étend un autre domaine d'Ahès, en relation avec Huelgoat. Elle y rencontre le roi Marc'h, dans un conte où elle apparaît comme une biche pourchassée par lui, mais invincible. La flèche qui est dirigée contre elle, se retourne contre le chasseur qui est partiellement transformé en Cheval.

Il s'agit là d'un conte de métamorphoses, fréquent dans la tradition celtique. La reine passe de sa forme de princesse à celle d'une biche et de la forme de biche à celle de femme. Quant au roi, c'est un Homme-cheval de par son nom, qui se transforme en homme aux oreilles de cheval.

Ajoutons que la biche est ainsi liée aux mystères du Menez Hom. Là-haut, le site de l'ancien Caer Bann Hed, porte le nom de la Corne de cerf et représente sans doute le Château du Graal.

Ahès et la ville d'Ys

La légende, en Basse-Cornouaille, veut qu'Ahès ait été la fille du roi Gradlon et la princesse de la Ville d'Ys. Une nuit, poussée par son amant, un prince inconnu, elle déroba à son père la clef des écluses qui maintenaient hors d'eau la cité cornouaillaise, et elle ouvrit les Portes de la mer. Le roi, éveillé en sursaut par saint Corentin ou saint Gwenolé, prit sa fille en croupe et s'éloigna à toute allure de la ville en voie d'engloutissement. Mais son cheval s'alourdissait du poids de la princesse et l'eau gagnait sur les traces du cheval de Gradlon.

Alors, Corentin invita le roi à jeter sa fille, la pécheresse, à l'eau. Là-dessus,

le cheval se cabra, puis il repartit d'un trait. A Pouldavid, la mer reprit Ahès sa reine. Depuis, on voit parfois sur les vagues la fée aux blonds cheveux, peigner sa chevelure à la lumière de la lune.

Quant à Gradlon, il s'installa à Quimper. La Ville d'Ys gît depuis sous la mer, dans la baie de Douarnenez où elle était édifiée. Il arrive que les marins qui pêchent en cet endroit, comme le font les douarnenistes, entendent sonner les cloches de la cité engloutie.

Les restes de la Ville d'Ys

Peu avant d'atteindre la Pointe du Van, la route qui vient de Douarnenez, laisse sur son côté droit quelques ruines romaines, restes d'un établissement, sans doute militaire, qui défendait les approches maritimes de l'Armorique. On nomme ces cailloux dans le pays « moger a Is ». On a traduit ces mots par « le mur d'Ys ». Mais cette interprétation ne tient pas vraiment, car la construction de ce membre de phrase serait grammaticalement incorrecte. On ne dit pas en breton, dans ce sens, « moger a Is », mais « moger Is ». « Moger a Is », c'est autre chose. Il faut entendre : « Moger Aïs », et cela, c'est « le mur d'Ahès ».

Il en est de même d'une autre expression, qui désigne, elle, la Ville d'Ys. On dit en effet « Ar ger a Is ». Même remarque, même correction. On ne saurait dire ar ger a Is, mais Ker Is. Comprenons donc Ar ger Aïs, pour ce qu'elle est, la ville d'Ahès. Il n'y a pas de ville d'Ys, n'en déplaise aux touristes, mais une Ville d'Ahès, à vrai dire beaucoup plus somptueuse.

Il existe d'ailleurs une autre ville engloutie, près du littoral breton et son nom, curieusement, est Aïse. L'Aïse des Birvideaux est un plateau marin entre Groix et la presqu'île de Quiberon et son nom est exactement l'« ar ger a is » de la baie de Douarnenez. Birvideaux ressemble d'ailleurs à Birvidig qui signifie en breton « très vivant ». Ne serions-nous pas ici dans le domaine des Vivants, dans cette Tir inam Beo des anciens Irlandais, la Terre des Jeunes, qui est l'Autre Monde.

Sans doute faut-il aller plus loin. Et si nous parlions d'Yseult l'Irlandaise ? En langue romane, irlandaise se dit Iroise et en breton Iroise se dit du grand courant marin (*Hir wazh*) qui court devant la presqu'île de Crozon. Yseult serait de par ici, toute irlandaise qu'on la dit. Mais Yseult, c'est bien *Ys-eult*, et Ys, nous l'avons dit, présente de grandes analogies avec Ahès.

Quelques mots encore à propos de la syllabe Is. En Haute-Bretagne, notons la présence de Val d'Izé et d'Issé. Remarquons surtout l'Isac, affluent de la Vilaine, qui passe tout près de Plessé. Ce dernier bourg se nommait en 1062 Ploissiac

qu'on peut entendre comme le Peuple de l'Isac, mais aussi comme le Peuple d'Ahès, Plou-Ahèsiac.

Ar Raz

Les références toponymiques sont innombrables. Même si elles ne sont pas toutes justifiées, il les faut toutes citer, à titre d'hypothèses.

Beg ar Raz, c'est ainsi qu'on appelle ce qu'en français on nomme la pointe du Raz. Mais la constitution grammaticale n'est pas la même, car on pourrait aussi bien écrire en breton Beg Arraz. Arraz, c'est comme Arrez ou Arhez. Et pourquoi ne sera-ce pas la Pointe d'Ahès ?

J'ai entendu d'ailleurs bien souvent dans mon enfance prononcer : Beg Arhas. Peut-être, à une époque, a-t-on écrit *rr* pour *rh*. En tout cas, si l'on dit le Raz de Sein en français, on ne dit jamais Raz Seun en breton.

Il y a là le rocher et le phare de la Vieille, à quelques encablures du continent, ainsi que Sena, l'ancienne, devenue l'île de Sein. La Vieille, c'est en breton, ar Wrac'h, qui s'entend aussi de la sorcière, de la fée, et d'Ahès. L'existence d'une vieille en un pareil endroit ne s'explique vraiment que s'il s'agit de la Fée maîtresse, déesse de l'eau et des Osismes. Il existe sur le plateau du Raz, à la vue de la Vieille, une statue moderne en l'honneur de Notre-Dame des Naufragés, qui nous semble bien proche de l'image de notre Vieille.

Le nom ancien de l'île de Sein serait Sena. Ce mot qui signifie l'aînée, la vieille aussi, l'ancienne. Ce serait donc sensiblement le même que celui du rocher. Ils circonscrivent l'un et l'autre la passe et le courant du Raz, appelé Arhas.

Un peu plus loin, à l'extrémité sud-est de Sein on trouve le Chat, ar C'haz, et le Pont des Chats ou du Chat, Pont ar C'haz : autant dire Arc'haz ou Arhaz ou encore Ahès.

Tout près, nous l'avons vu, dans la baie de Douarnenez, il y a aussi la Ville d'Ys, la ville d'Ahès.

Aber Wrac'h et Enez Wrac'h

Sur la côte nord-ouest du Léon, entre Lannilis et Plouguerneau, s'ouvre l'estuaire de la Sorcière, l'Aber Wrac'h, que domine au confluent des deux rivières affluentes, sur la hauteur, une stèle antique superbe. A l'embouchure, émerge l'Enez Wrac'h, île bien sûr de la Sorcière, et s'ouvre la baie des Anges, en breton Bwe an Aelez qui pourrait bien être la Baie de la Cour d'Ahez, Bwe an Ahe-les.

On a dit qu'il ne s'agirait pas d'un Aber Wrac'h, mais d'un Aber Ac'h, souvenir du « *pagus achmensis* », qui existait ici dans l'antiquité. Cette dernière forme

est celle que l'on emploie en breton aujourd'hui, mais elle peut tout aussi bien venir d'Aber Wrac'h, par abréviation, et la confusion a pu être entretenue entre l'Ac'h et la Gwrac'h.

Men er broeh, Mane er broeh, en Locmariaker

La même relation se retrouve à Locmariaker, où le grand menhir brisé, long de 22 m, qui gît au sol en quatre morceaux, s'appelle *Men er Hroeh*, forme vannetaise de la Pierre de la Sorcière.

Non loin de là, un peu en retrait, le Mane en Hellu, qu'on a irrégulièrement transformé en Mané Lud, nous fait de nouveau penser à la Helle et à un vraisemblable Ahelu, ou lieu d'Ahès. Remarquons que Cayot-Delandre en 1847 l'appelait Dol-er-groach ou Table de la Fée, en même temps qu'était attestée la forme de Mont-Helleu.

Plus loin de là, sur la route qui sort de Locmariaker en direction de Kerpenhir, un autre tumulus, nettement plus important celui-là, se dresse assez haut pour que la vue s'étende sur toute l'embouchure du Morbihan, comme un lieu d'observation stratégique. Il porte aussi le nom de Mané er Hroeh.

Non loin de là, à Sainte-Anne d'Auray, lorsqu'on va vers Locmaria et la zone marécageuse qui s'étend à son entour, on croise un ruisseau qui se nomme Ster er Wrac'h, la rivière de la Sorcière.

Quelques localisations hypothétiques d'Ahès

Il reste, en Bretagne orientale principalement, quelques noms énigmatiques où pourrait se retrouver le radical d'Ahès. Ce sont d'abord des mots en *Es-* ou *s-*. Un certain nombre de noms de communes méritent d'être examinés au regard de leur emploi du terme Ahès ou d'un vocable voisin. Ce sont les paroisses en *Ples-*, ainsi que celles commençant par *Es-*.

On relève notamment les Plou suivants :

Plesguen, qui était Ploeguen en 1218, peut-être **Plo-ahes-guen*, la commune d'Ahès la blanche.

Plesder, appelé Pleeder en 1197, qui pourrait être un **Plo-ahes-der* ou commune des chênes d'Ahès (à moins qu'il ne s'agisse d'un Plou-Edern).

Pleslin, qui serait **Plou-Ahes-Lin*.

Plestin, qui viendrait en principe d'un Plou-Jestin cité parmi les formes anciennes du nom. Mais pourquoi pas **Plou-ahes-tin*? Ce serait alors le peuple de l'étranglement d'Ahès

Plesidy, qui pourrait bien être **Plou-ahes-di*?

*Plessala ou *Plou-Ahes-sala ?*

Plessé qui nous est venu d'un Ploissiac en 1062. La commune est située sur la rivière Isac. Tout cela ne vient-il pas d'un **Plou-Isac-os* et d'une **Ahesacos* ?

Plescop, non pas la demeure d'un évêque, Plou Eskob, mais **Plou-Ahes-Kap*, la commune du Kabaïon d'Ahès.

Plouescat même et sa forme ancienne Plourescat seraient-ils **Plou-Ahes-kad*, la commune du combat d'Ahès ?

Citons encore, en Es-, cette fois :

Essé, dans la ligne de Plessé, viendrait d'Isac. Ahesacos ? Sur le territoire de cet Isacos se trouve un superbe dolmen qu'on nomme traditionnellement la Roche aux fées. Nous connaissons la relation entre la Fée, la Gwraç'h, et Ahès.

Eskibien, situé après Primelin et Plogoff et un peu avant Audierne dans la suite du Cap Sizun, serait **Ahès-Kabaïon*, l'Ahès du Cap. On évoque Strabon.

Quant Scaër, mot incompréhensible qui pourrait venir de Eskaer, ce serait la Quadrature d'Ahès, **Ahès-Kazr* ou Camp fortifié d'Ahès.

Des mots en He :

Le mot *Helles* est très répandu dans la campagne de l'ouest breton. Je m'étais autrefois demandé s'il était en rapport avec la « *helle* », la sorcière du moyen âge roman, et avec le *hell*, l'enfer germanique. Mais une autre question se pose : s'agirait-il, non pas d'une « vieille cour », comme on le dit souvent d'après *Hen*, ancien, et *Les*, Cour, mais d'une **Ahès-Lez*, ou Cour d'Ahès ? Le terme en tout cas ne paraît pas sans relation avec les régions marécageuses.

On a, entre autres :

Helles, fréquent, qui serait donc **Ahès-Les*.

Yeun Ellez, marais de la rivière Ellez, qui signifierait le marais de la Cour d'Ahès.

Bwe an Aelez : cette étendue marine, qui se trouve près de Landeda, est tenue généralement pour la baie des Anges (Aelez). Le lieu, à l'embouchure de l'Aber Wraç'h, n'est pas particulièrement angélique, mais mériterait plutôt le nom de Bwe an Ahelez, la baie de la Cour d'Ahès. On dit qu'une ville aurait existé jadis en Plouguerneau et qu'elle aurait été engloutie. Ahès manifestement aime ce genre de faits, puisqu'elle préside à la destruction de la ville d'Ys par les eaux en Baie de Douarnenez.

Ellez, rivière : le cours d'eau naît du Yeun Ellez, le marais entre Tuchenn Ga-

dor et Menez Kronan et va se jeter dans l'Aulne, la rivière de Samonios, la fête des morts au 1^{er} novembre.

Elle, rivière: elle commence elle aussi dans une région marécageuse, entre Gourin et Plouray et se jette à Quimperlé ou Kemper-Ellé, dans la Laita.

La Helle: cette forme francisée, sans doute en rapport avec la Sorcière, désigne un rocher en mer, entre Ouessant et la Grande terre, dressé tout droit au-dessus des eaux, comme un volumineux menhir. Peut-être est-ce l'Ahelles?

Des mots comme Hellean, Hélène:

Croix-Helléan. Cette Kroazh Hellean pourrait bien être une Gwraç'h Hellean ou Ahellean.

Sainte-Hélène: cette Santez Helena viendrait-elle d'une Santez Ahelena, passée au crible d'une christianisation?

On citera aussi la chapelle de Hellen, près de Karreg an Tan en Gouezec.

Iliz:

Le long de l'ancienne voie armoricaine de Huelgoat à Landeda, et nulle part ailleurs, on trouve cinq noms de localités qui comportent le nom d'Iliz en deuxième partie. Iliz serait là une forme de Aheles, ou Helles, «la cour d'Ahès», confondu plus ou moins volontairement avec une église chrétienne.

Lannilis: c'est une commune voisine de la Bwe an Aelez. On pourrait traduire: le Sanctuaire de la Cour d'Ahès.

Kernilis: le camp de la Cour d'Ahès.

Bodilis: la résidence de la Cour d'Ahès.

Brennilis: dans l'église existe une statue de Notre-Dame de Breac Ellis, pour laquelle nous avons proposé la traduction «du marais de l'Elles». L'étendue marécageuse proche de Brennilis s'appelle Yeun Ellez. Le mot est à rapprocher du Bwe an Aelez de Landeda. Tous ces mots sont des formes d'Aheles ou Cour d'Ahès.

Garnilis, à côté de Roc'h Veur en Brieg, évoque de ce fait la Pierre. On pourrait voir dans Garnilis, le Rocher de la Cour d'Ahès, Kar an Iliz.

On remarquera que dans cette région, entre Plouguerneau et Lannilis, un petit fleuve côtier est dénommé l'Aber Wraç'h, ou aber de la sorcière et il se trouve une île vers son embouchure qui s'appelle Enez Wraç'h, l'île de la sorcière.

Et la serpente?

Ahès et la Gwraç'h, c'est du pareil au même. La Gwraç'h est une sorcière

ou tout simplement une fée, c'est-à-dire un personnage en relation étroite avec l'autre monde. Si on traduit le mot par sorcière, on privilégie une personne humaine, vouée aux arts magiques, d'une façon plutôt néfaste. Si l'on entend par là une fée, on considère d'emblée un être de l'Autre Monde. Il nous semble qu'il s'agisse de préférence de cette dernière acception. La reine Ahès règne bien sur ce monde, mais elle appartient à l'autre.

Quelle est sa relation avec la Serpente qu'on rencontre si souvent sur les monuments religieux du moyen âge? Elle est taillée dans la pierre et elle a la forme d'un animal aquatique. Elle appartient aux deux mondes, celui de la terre et celui de l'eau. L'Ahès de la baie de Douarnenez est bien une sirène, qui vit dans les eaux de la mer. A Huelgoat elle est en rapport immédiat avec la cascade du Gouffre. Nous l'avons trouvé en Haute-Bretagne, comme l'origine possible d'une rivière, l'Isac.

Elle est aussi en rapport manifeste avec les mégalithes, comme le montrent les tumulus et menhir de Locmariaker, ce qui est conforme à l'étymologie en Artissa. Ne serait-elle pas dans ces conditions, la déesse des pierres sacrées? et, comme conclusion logique, sa tradition ne remonterait-elle pas jusqu'au néolithique? Les Fées, les Korriganed, les Poulpiket, les Boudiged, qui servent encore à dénommer les tertres et les dolmens, ne seraient-ils pas la Cour d'Ahès, ou Ahès elle-même? Nous avons vu qu'une pierre du Tregor portait le nom de Be ar Wrac'h ou Tombe de la Fée: la voilà donc en relation directe avec la pierre.

Son visage alors nous serait connu: c'est celui qui est inscrit sur la pierre d'entrée de l'allée couverte de Luffang, aujourd'hui au musée de Carnac, en forme de masque, ou de vulve. C'est donc bien d'une femme qu'il s'agit dans son acte fondamental: donner la vie, mais aussi la reprendre, puisque nous «rentrons dans le sein de notre mère» quand l'inhumation nous le permet.

La Keban

Un personnage pour le moins curieux nous est également fourni par la légende de Saint Ronan, vieux mythe mal christianisé. La Keban est une vieille sorcière qui vivait à Locronan en même temps que le saint Ronan de la légende et qui s'affronta vivement avec lui. Nous laisse-t-on entendre par là que leur combat fût celui qui opposa le christianisme à la tradition des druides? Certes le récit a été christianisé dans ce sens. Mais au-delà, la vérité mythologique n'existait-elle pas? Autrement dit, Keban et Ronan seraient deux forces naturelles en lutte l'une avec l'autre, manifestées sur le vaste calendrier que nous offre encore la Troménie.

Elles se sont combattues, ou complétées, dans une affaire de mort simulée, mais toute mort n'est-elle pas une simulation? La fille de Keban a disparu et sa mère accuse Ronan de l'avoir tué. L'ermite en effet se livre à la lycanthropie et c'est le loup-garou qui a dévoré l'enfant. Le roi Gradlon est invité à juger le sinistre personnage et à le condamner, mais il évitera tout châtement en montrant que c'est la Keban qui a elle-même caché la demoiselle dans un coffre ou un saloir, d'où, délivrée par Ronan, elle ressort fraîche et rose.

La mort n'est qu'une illusion, une retraite en somme prise dans un sarcophage. Une régénération s'effectue. La vie s'affirme à nouveau.

Le même récit se retrouve, différemment présenté, dans la légende de l'enterrement de saint Ronan.

La Keban faisait la lessive au lavoir de Guernévé, entendez bien sûr non pas la Ville Neuve, mais la Cité du sanctuaire du Bois, du Nemeton. Elle opère la purification, c'est-à-dire la régénération des dépouilles humaines.

Vint à passer le chariot aux bœufs qui conduisait le corps de saint Ronan décédé loin de là. De l'enfer de l'hiver, de l'enfer froid, l'Ermite revient dans son fief: il s'apprête à monter sur la colline sacrée. C'est alors qu'intervient la Vieille. Elle se jette sur l'attelage, frappe de son battoir l'un des bœufs et lui arrache à moitié une corne. L'équipage n'en continue pas moins son chemin, accompagné de Keban qui vocifère.

Il grimpe le raidillon qui du lavoir conduit au sommet. C'est extravagant. Aucune voiture ne peut monter cette pente. Quiconque a fait, ne serait-ce qu'une fois, le parcours de la Troménie, n'a pu que le constater. Il s'agit de bœufs prodigieux et d'une benne volante, sous la conduite d'une divinité.

Arrivée sur la crête, la corne brisée se détache et tombe à terre. Ici donc sera enterré Ronan et le lieu s'appellera Plas ar C'horn, l'emplacement de la corne. C'est en somme, selon les règles de la toponymie sacrée, Be Ronan, la Tombe de Ronan. Ainsi le géant, le Gewr, est-il enseveli au sommet de Be Gewr dont le rocher domine tous les alentours.

Keban cependant continue son chemin. Elle descend vers la voie romaine qui vient de Quimper et conduit à Locronan. Au carrefour, la terre se fend et engloutit la Keban dans les flammes du feu intérieur.

Le nom de la Femme présente une curieuse analogie avec celui, antique, de la pointe du Raz, le Kabaïon. La vieille déesse serait celle du Kabaïon. Qu'est-ce à dire sinon qu'elle est Forgeron, en somme la Fille du Feu? Faut-il s'étonner qu'elle fût engloutie par la terre et par les flammes du feu souterrain? Son rôle est maintenant achevé. Elle retourne à son élément premier.

Lorsque la Troménie a dépassé Kroaz Keban, la Croix de Keban, qui marque

l'endroit où la Sorcière retourna en son lieu, elle parvient assez rapidement à la pierre de la génération. Là viennent s'asseoir, ou bien plutôt se coucher les femmes qui désirent un enfant. La surface du rocher est modelée en la forme d'un corps de femme qui s'y coucherait les jambes écartées: on y attend manifestement la fécondation du dieu solaire qui se lève juste en face, à l'Est.

Ici s'achève la régénération commencée au lavoir de Guernév. La métempsychose est commencée.

Ronan, nous faut-il ajouter, est un nom mutilé par la christianisation. Il s'agit en fait de Kronan, l'équivalent moderne du dieu du monde souterrain Cernunos, la divinité à cornes de cerf.

La Marie du Cap

La Marie du Cap nous est présentée par Paul-Yves Sébillot. C'est une fée, à moins que ce ne soit une serpente, mais c'est tout comme. Il s'agit bien de «la Marie» et non de la Vierge Marie. Elle hante l'ancien Kabaïon et c'est la raison pour laquelle on l'appelle la Marie du Cap (anciennement Kabaïon).

Son lieu de culte se trouve, en face du Cap Sizun, sur le Menez Hom. C'est une jolie chapelle avec une source voisine. La fontaine malheureusement n'existe plus. Les eaux en ont été détournées pour alimenter les modernes conduites. On l'appelle Sainte Marie du Menez Hom.

Le Menez Hom est une montagne sacrée de l'ancienne tradition. La Vierge n'a rien à faire là. D'autant plus que la patronne des lieux sent fortement le soufre: elle aurait été l'amie du divin roi Marc'h et c'est grâce à son intervention que celui-ci a trouvé une tombe dans la montagne pour y attendre la miséricorde du grand dieu.

Nous conterons cela en son lieu. Disons seulement pour l'instant qu'on a retrouvé, en 1913, la statue de la Marie. Elle était enterrée sur les flancs du Menez-Hom, au nord de la chapelle. On a nettoyé le visage, le corps de la forme antique. Rendue à la lumière, on l'a transporté finalement au Musée de Bretagne à Rennes où elle trône dans sa dignité reconquise.

Sainte Marie est un hagionyme qui n'existe nulle part ailleurs en Bretagne. Le nom de la mère de Jésus de Nazareth est Itron Varia, Dame Marie ou Notre-Dame. Mais Marie la sainte, c'est bien plutôt la Marie du Cap.

On retrouve ailleurs la vénération de la Marie, au Pays basque notamment.

Ana, grand-mère des Bretons

Sainte Anne est aussi la Vieille. Grand-mère de Jésus de Nazareth, elle est

devenue tout simplement la grand-mère des Bretons, selon la tradition locale. A moins qu'il ne s'agisse du contraire : la Grande Mère, qui a engendré les dieux et les hommes, en est venue à être aussi et par conséquence l'ancêtre du Christ.

Dans la région sacrée du Porzay, Ana possède un temple principal en Plonevez, sur la dune de la Palud. Ce mot vient du latin et signifie le Marais. Sans doute se trouvait-il là un marécage côtier, comme on en voit aujourd'hui sur la Palud de Treguennec, au pays bigouden, autour de l'étang de Saint-Vio. Fait surprenant, le nom d'Ana, vers le V^e siècle de notre ère était tenu pour gaulois et on lui attribuait le sens du latin « palus », le marais. Sainte Anne la Palud veut donc dire en deux langues différentes : le marais sacré du Marais.

La sacralité de ces lieux, dont l'horreur le dispute à la grandeur, s'est toujours imposé aux hommes. Ce mélange d'eau et de terre est en effet considéré comme générateur. Toute une vie se manifeste dans les tourbières, qui paraissent comme à l'origine de la vie. Mais c'est aussi la divinité de la Mort et le lieu de la régénération. En Grande-Bretagne, au Danemark, on jetait dans les temps protohistoriques des cadavres qui s'y sont conservés jusqu'à nos jours, la peau séchée, les formes intactes, un peu resserrées. C'est la porte du Monde souterrain.

Le roi Arthur

Le personnage du roi Arthur

Le personnage principal de la mythologie armoricaine est certainement le roi Arthur.

On ignore quand il vécut et sa légende se perd en fait dans la nuit des temps. On nous dit qu'il combattit les Saxons, mais le fit-il vraiment ? N'était-ce pas un avatar, qui fut vainqueur au mont Badon ? N'avait-il pas déjà, lui qui n'est pas mort, mais qui doit revenir, reparu à plusieurs reprises dans l'histoire de Bretagne ? Comme s'il était l'esprit de la nation bretonne, qui se mobiliserait dans les périodes de crise, n'est-il pas celui qui vient quand son peuple a besoin de lui ?

On ne sait rien de ses origines. Il surgit au XII^e siècle, à travers les écrits de Geoffroy de Monmouth, de Robert Wace et de Chrétien de Troyes. Un faux Robert de Boron, puis un Franconien du nom de Wolfram von Eschenbach, prennent ensuite le relais. Mais quelle était donc son histoire, quand parut l'*Historia regum Britanniae*, en 1138 ?

Le petit livre breton dont Geoffroy nous parle et dans lequel il aurait recueilli l'histoire de son héros, a-t-il réellement existé dans sa langue armoricaine d'origine ? Ou bien de longs textes latins, dans lesquels aurait été traduit, à la première époque des moines celtes écrivains, une tradition immémoriale, auraient-

ils portés jusqu'en ce XII^e siècle, le fruit de siècles lointains, et pourquoi pas ? de millénaires oubliés ?

Le Maître des Pierres

Nul ne sait qui est Arthur, ni d'où il vient. Son nom même est de sens discuté. Même son nom laisse prise à la discussion. Et ce n'est pas peu, si l'on pense que son antiquité en dépend peut-être.

On a voulu y voir l'Ours, Arzh en breton, Artos en gaulois, voisin de l'arktos grec et qui signifierait également le Guerrier. Cela serait bien convenable, si une autre hypothèse ne se présentait à l'esprit. Il existe en effet un mot celtique, largement attesté, et qui veut dire la Pierre, Artua, très probablement la Pierre sacrée. En outre, ce vocable se retrouve, largement représenté, dans la toponymie française, avec ce sens bien clair. Arthur serait-il donc le Roi des pierres, Artu-rix ?

Cette possibilité a l'avantage de repousser l'existence d'Arthur très loin dans le temps, et de donner un visage aux milliers de menhirs qui peuplent les landes d'Armorique. Arthur pourrait être la physionomie que prend le roc dressé, à Arzon (Arto-dunum), comme à l'île d'Arz (Art), à Arzano comme sur la rivière de l'Arz.

Arthur serein, calme, et comme immobile au milieu de l'agitation des chevaliers, époux de l'Eau Blanche (Gwen-avara), qui le trompe, car l'eau trompe toujours, peut-être l'homme d'Ahès ou de Morgane, sa sœur, ou de la Mari du Cap, Arthur n'est-il pas le chef qui conduit au combat l'armée des Alignements de Carnac ? N'est-il pas enfermé dans la grotte de Gavrinis, tombeau d'où il est en passe de renaître ?

Arthur chez Geoffroy de Monmouth

Geoffroy Arthur de Monmouth, chanoine d'Oxford en Angleterre, était né probablement en Bretagne armoricaine, à moins que ce ne soit en Grande-Bretagne, de parents venus du continent avec Guillaume le Conquérant. Il s'était fait moine, sans doute au prieuré Saint-Florent de Monmouth et il était venu jusqu'à Oxford, où il accompagnait Gautier de Coutances, archidiacre de la cathédrale. Il vivait au début du XII^e siècle.

Gautier de Coutances, armoricain lui-même avait ramené du continent, nous dit Geoffroy, un ouvrage en langue bretonne, dont notre auteur devait tirer l'*Historia regum Britanniae*. Il nous peint un Arthur historique, évhémérisé comme il se doit à si basse époque et dans un monde chrétien. Il possède peu de documents, semble-t-il, et n'écrit guère qu'en fonction de son imagination et

d'une masse de renseignements, principalement toponymiques qu'il rassemble autour de ses chevaliers. Il veut favoriser les rois normands ou angevins et établir une épopée qui justifie leurs prétentions sur le continent.

Arthur est donc ici un roi bien vivant, bien historique. Mais sa fin est douteuse. Parlant de la bataille de Camlann, Geoffroy n'écrit-il pas : « Quant à l'illustre roi Arthur, il fut blessé à mort et, transporté de là dans l'île d'Avallon pour y soigner ses blessures, il laissa la couronne de Bretagne à son parent Cadour, duc de Cornouailles, l'an de l'Incarnation du Seigneur 542. »

Le mythe est finalement vainqueur du rationnel et Geoffroy reconnaît finalement qu'Arthur n'est pas un humain, mais un être de l'Autre Monde.

Arthur chez Robert Wace

Vingt ans avaient passé depuis qu'avait paru sur la scène de la littérature européenne l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth. Le succès de ce manuscrit avait été considérable. Les inventions du clerc gallois avaient été admises sans sourciller, comme les passages d'une authentique tradition.

C'est alors qu'apparut une traduction en langue romane, sous le nom de *Roman de Brut*. L'auteur en était un clerc de Caen qu'on appelait Maître Wace. Ce normand avait vu le jour dans l'île de Jersey, à 18 milles de la côte bretonne.

Plutôt que de fournir une version exacte de l'œuvre de Geoffroy, il préféra composer un poème qui adaptât à son mouvement et à son esprit le texte en prose de son prédécesseur. Il le suit cependant et le respecte, en lui accordant la valeur historique que son auteur avait voulu lui conférer.

On trouvait là cependant quelques nouveautés. D'une part, il évoquait de façon très précise une mystérieuse forêt, dont Geoffroy n'avait pas parlé, mais qui prenait soudain un rôle majeur dans la légende, et c'était la forêt de Brocéliande.

De plus, il intronisait dans la légende un meuble de renom et, en même temps, la confrérie qui s'était groupée autour de lui, et qu'il appelait, comme quelque chose de bien connu, la Table Ronde.

La Ronde Table

L'acte de naissance de ce chef-d'œuvre de menuisier se trouve au vers 1023 du roman de Wace.

Fist Arthur la Roünde Table
dünt Bretun diënt mainte fable...

« Arthur fit la Table Ronde
dont les Bretons disent mainte fable. »

Ainsi Arthur est-il, par-delà la vérité historique, l'objet de bien des légendes. Le mot fable, dans l'ancienne langue romane, se rapporte facilement aux mythes des Anciens. Encore au XIX^e siècle, Littré ne lui donnait-il pas pour sens courant, celui de récits mythologiques relatifs au polythéisme ? et l'exemple : Les Dieux de la Fable ?

Geoffroy n'avait donc pas tout dit sur le Roi Arthur. Dans sa volonté de faire d'Arthur un héros historique, il avait négligé le riche trésor de contes qui l'accompagnait.

La Table Ronde, si l'on se place dans cette perspective, n'est pas forcément un endroit pour manger. Ce peut être une place de marais salant, ou le plateau sur lequel officie un changeur, ou un site d'orientation, voire les remparts de Guérande, ou encore la sainte Table, celle du banquet sacré, où l'on mange la viande du cerf.

Il pourrait bien s'agir aussi d'un cercle de pierres. Nous retrouvons là les Pierres qui jouent un rôle capital dans toute cette histoire.

On montre une Table Ronde à Winchester, mais elle est bien postérieure au roi Arthur et même aux romans arthuriens. Elle se rattache aux prétentions des Anglais sur le mythe d'Arthur. Wace, en fait, ne nous dit rien de la localisation, non plus d'ailleurs que Chrétien de Troyes. La table semble se déplacer avec les gens qui l'occupent. Seul, Wolfram von Eschenbach, l'auteur franconien du *Parzival*, qui est bien renseigné sur les noms du légendaire, nous dit où elle se trouve : elle est à Nantes, en Bretagne.

Première mention de Brocéliande

Le deuxième apport de Wace à la littérature bretonne et aux Lettres universelles, c'est la forêt de Brocéliande. En 1160, il écrivit un nouvel ouvrage, le *Roman de Rou*, dans lequel il citait Brechelian.

Et cil de verz Brechelian
Dunc Bretunz vont sovent fablant,
Une foret mult lunge e lée
Ki en Bretaigne est mult loée.

« et celui de Brechelian, dont les Bretons vont racontant des fables, une forêt très longue et large, qui en Bretagne est très renommée... »

Brechelian, Brocéliande, Breselianda, Bresilien, c'est tout un. Tout au long

du moyen âge et des temps modernes, s'égrènent les noms. Le plus authentique est certainement Bresilien, la colline de l'anguille. L'identification avec l'actuelle forêt, longtemps dite de Paimpont, est certaine. Félix Bellamy, au XIX^e siècle, en a apporté des preuves qui entraînent la conviction.

Le cœur de Brocéliande, c'est la fontaine de Barenton ou Berenton ou Belenton. Cela signifie la Source de Bel. Source sacrée s'il en est, elle reçut dans son voisinage, au moyen âge un prieuré qui devait avoir son heure de gloire pour avoir abrité l'hérétique Eon de l'Étoile. Ce personnage, héritier des fascinations druidiques, fit trembler le pouvoir religieux jusqu'au moment où il fut pris et condamné.

La fontaine de Barenton existe toujours. Elle est le but de nombreux pèlerinages. À longueur d'année, mais principalement durant l'été, des visiteurs se rendent en ces lieux pour voir une simple fontaine qui fait des bulles, mais dont l'environnement spirituel est fantastique. C'est bien là la marque de l'Autre Monde. Le site serait joli, mais banal, en dépit des bulles, il ne mériterait pas le cheminement à pied de trois kilomètres aller et retour, s'il ne portait avec lui l'émerveillement de dizaines de générations.

Le rôle de l'historien ici s'arrête, quand il a montré à travers les siècles la pérennité d'un culte, totalement marginal pour les religions en place et cependant vivant d'une vie intense qui échappe à l'histoire.

Une autre forêt, à Vorganium

Une autre forêt sacrée est liée au roi Arthur. C'est celle de Huelgoat. Là s'élevait et s'élève toujours quelque peu le « Camp d'Arthur ». De hautes murailles se dressent encore bien qu'effondrées sur elle-même au-dessus des bois environnants. Les paysans l'appelaient ainsi, selon ce qu'en rapportait Prosper Mérimée au siècle dernier.

Le val qui le borde vers l'est descend devant la grotte d'Arthur, vers la rivière d'Argent qui forme le fond du thalweg. L'affluent s'y jette, juste au-dessus du Gouffre d'Ahès, ouvert en cuve au-dessous du Kastel Gibel.

On a là face à face l'Art Maël, le prince Art, et l'Artissa, sa parèdre.

Huelgoat et ses mines d'argent au plomb est sans doute le Vorganium dont parle Ptolémée et qu'on a promené à notre époque de Carhaix à Plouguerneau. Le nom de la commune dont dépendent ces lieux, est Berrien et Berrien résulte de l'évolution normale du mot Vorganium.

C'était donc, à l'époque de l'indépendance, la capitale des Osismes. Au moyen âge encore, elle avait statut de ville. On peut donc penser, pour cette raison et

quelques autres qu'Arthur était roi des Osismes et d'une façon plus générale des Bretons armoricains.

Le fils d'Igerne

Arthur était né, on le sait, des amours adultérins de Per le Pendragon et d'Igerne, épouse de Gurloës, comte de Cornouaille. Ils s'étaient retrouvés dans le château de Tintagel, une nuit qu'était absent l'époux légitime de la comtesse. Merlin avait favorisé le projet des amants en modifiant les traits du visage du Pendragon par des mixtures secrètes et en le faisant ressembler à Gurloës. A la suite de cette aventure, Igerne donna le jour à un bébé voué au plus fabuleux destin, le jeune Arthur.

Ainsi Igerne n'avait pas su qu'elle avait trompé son mari. Mais cela ne l'empêcha pas d'épouser son amant inconnu, le jour où son époux mourut. Elle donna alors au Pendragon, un deuxième enfant, Ana.

Tout cela rejoint le mythe des royautes celtiques. L'adultère d'abord, qui constitue la donnée centrale d'un certain nombre de récits fondamentaux : Pendragon et Igerne, Tristan et Yseult, Guenièvre et Lancelot. Les enfants ensuite : Arthur, divinité de la pierre, Ana, déesse du Marais et mère des dieux.

Le bébé sera recueilli par Gurloës qui sera chargé de l'élever. Ceci, on le remarquera est en contradiction avec l'ignorance prétendue de la comtesse de Cornouaille de son adultère. Si elle avait pensé que l'enfant était de son mari, elle l'aurait bien entendu gardé. Si elle l'a donné à son intendant, c'est qu'elle sait bien qu'il est le fils de son amant. Nous sommes là en présence d'une christianisation maladroite qui défend la vertu de la jeune femme aux dépens de celle du Pendragon, qui, soit dit en passant, porte un nom bien peu orthodoxe.

Mais tout s'apprend un jour. A la mort du Pendragon, on lui cherche un successeur. On décide que l'homme qui pourra arracher l'épée enfoncée dans un socle de pierre sera le roi. Voilà qui est bien convenable pour le successeur de Per, la pierre « *petra* » en latin, dont le nom même est la pierre en celtique Art. Bien sûr, seul Arthur pourra réussir l'épreuve et deviendra souverain de toute la Bretagne.

Il est d'abord roi de Logres. On a cherché vainement ce royaume un peu partout dans le domaine celtique, sans le trouver. On a décidé sans preuve, qu'il s'agissait de l'Angleterre d'avant les Anglo-saxons. En fait, il s'agit probablement du territoire où coule le Leguer, de la crête de la montagne, depuis les sources au-dessus de Pont-Melvez jusqu'à la Vieille Cité, le Coz Gueodet, en aval de Lannion, en Ploulec'h. Nous sommes ici en plein pays arthurien : Arthur se ma-

nifeste sur la Lew draezh entre Plestin et la Tête de grève, à Plomeur où s'élève encore le château de Kerleon (Caerleon), au pays de Lancelot du Lac'h à Ploullec'h (Ploulac'h) et au château du Lac'h, dans le val de Morgane qui s'écoule de Kerleon.

Le roi suprême des Bretons

Le personnage d'Arthur ne manque certes pas de grandeur. Il apparaît comme le souverain suprême des Bretons. Une cour l'environne, les chevaliers de la Table Ronde : il y a là Gwalc'hven, le Faucon Blanc, que les Français appellent Gauvain, Erec, fils de Lac, qui régnait sur la Terre de Vannes, Lancelot du Lac, fils de Ban de Benoïc aux embouchures de la Vilaine, Gornemant de Goort, l'homme du Bois Sacré, le beau Couard et le laid Hardi, Meliant du Lys, qui n'est autre peut-être que le roi Miliau de Lanmeur en Tregor, Mauduit le Sage, Dodin le Sauvage et Gandelu. On en cite encore vingt-deux autres, dont Bertwalt (Perceval) le Gallois.

Au-dessus de ce monde de rois et de chevaliers se trouve, trente-troisième, le roi Arthur, qui fait là figure d'Empereur. En fait, il n'agit guère, il préside et décide. En somme, il est bien la Pierre qui ne bouge pas, mais qui ordonne autour d'elle le paysage.

C'est bien ainsi qu'apparaît le plus haut menhir de Bretagne, après le mégalithe renversé de Locmariaquer, le Men er Hroeh, ou Pierre de la Forêt. Celui qui nous occupe est la splendide lame d'épée qui se dresse à 9 mètres au-dessus du village de Kerloas en Plouarzel. De lui, la commune tire son nom Plouarzel, anciennement Plou Arthmaël, le Peuple de la Grande Pierre sacrée, ou encore le Peuple du Prince Art.

Un autre Plou Arthmaël existe à l'autre bout de la Bretagne : c'est Ploërmel où une barrière rocheuse domine le confluent du Ninian, la rivière de « Viviane », et de l'Oust, à proximité de la forêt de Brocéliande dont il est comme la porte.

La gloire de la Bretagne

Depuis la révélation de 1138, la Bretagne a conquis le monde. L'Histoire des Rois de Bretagne déjà avait couvert l'Europe. Le roi Arthur a été manifesté d'abord dans cet écrit d'un Breton, Geoffroy Arthur de Monmouth, dont le succès fut immédiat et universel. Une bonne partie du récit était sorti de l'imagination de Geoffroy, mais l'essentiel de la tradition était cependant rapporté. En 1134, il avait déjà écrit les *Prophéties de Merlin*. En 1150, parut *la Vie de Merlin*.

Un Normand de l'île de Jersey, Robert Wace prit sa suite en 1155 et en 1160. Le *Roman de Brut* et le *Roman de Rou* apportèrent de nouveaux éléments à la Légende pseudo-historique de Geoffroy de Monmouth. Vingt ans plus tard, il enseignait la Table Ronde et la forêt de Brocéliande.

Vint ensuite un Français de Champagne, Chrétien de Troyes, qui apporta la masse de quatre récits, *Erec et Enide* dès 1170, *Le Chevalier de la charette*, *Le Chevalier au Lion*, Perceval ou le Conte du Graal. Il avait écrit auparavant un *Roman du roi Marc et d'Yseult la Blonde*, aujourd'hui disparu.

A la fin du XII^e siècle, Robert de Boron ou quelqu'un qui se cache sous ce nom ajoute de nouveaux éléments qui vont dans le sens d'une christianisation très nette de la légende.

Un peu plus tard, vers 1210, Wolfram von Eschenbach, en Franconie germanique, faisait paraître le *Parsifal*. Il semble l'avoir recueilli d'Occitanie ou de Catalogne, où pourtant l'influence bretonne n'est pas très nette. Mais les noms de lieu de Wolfram sont plus près des prototypes bretons que ceux de Chrétien de Troyes. Ainsi, le breton Bresilien donne en roman Brocéliande tandis qu'en allemand, via l'occitan, il se retrouve en Brezilian.

Avant le XII^e siècle, la Légende arthurienne est cantonnée dans les pays bretons : Bretagne armoricaine surtout, mais aussi en Cornouaille d'outre-mer, au Pays de Galles, en Cumbrie et en Écosse. Cependant, elle commence à émigrer : on en trouve des traces en Italie dès le tout début du siècle et sans doute dès le XI^e.

Le XII^e siècle la répand rapidement dans toute l'Europe. Que le français, qui n'est encore que le roman, ait contribué avec le latin, le danois, le haut allemand et l'anglais à faire connaître l'épopée bretonne n'empêche évidemment pas que cette tradition soit entièrement bretonne et bretonne armoricaine. Le français d'ailleurs est aussi notre langue : ne sommes-nous pas riches de trois parlers fondamentaux : le breton, le gallo et le français ? Et ce n'est évidemment pas pour cela que nous serions français.

Les personnages armoricains du cycle arthurien

Les dames de la Table Ronde

Anne, sœur d'Arthur, est la sainte Anne de la Palud, que les Bretons vénèrent encore aujourd'hui comme la grand-mère de Dieu (ou des dieux) et celle des Bretons. Elle est aussi la Grande Mère Ana, en qui les Irlandais voyaient la terre aux seins en forme de colline (*Da chich Anan*).

Guenièvre, femme du roi Arthur. Pendragon, le père d'Arthur, était né à

Bourges, sorte d'avancée des troupes bretonnes vers l'est. C'est de là aussi sans doute que venait Guenièvre ou l'Yèvre blanche (Guen Avara)

Igerne, mère d'Arthur, comtesse de Cornouaille, puis épouse du Pendragon et reine.

Niniane, aussi appelée Viviane. Cette fée des eaux porte le nom même de la rivière qui descend de la Butte à l'Anguille vers le cours de l'Oust. On l'a assimilée à la Vivone, autre rivière qui coule en Vendée au pied du Lusignan de Mélusine.

Morgane, la jeune fille de la mer, sœur d'Arthur, reine d'Avalon avec son mari Guyomarc'h de Léon

Yseult aux Blanches Mains. D'où vient le nom d'Yseult ? On disait aussi Ysalt, Ysolt, Essylt, Ysolde, Iseld. Une Iseld de Dol avait dû naître vers 1148, une Ysold de la Roche-Bernard vivait en 1116, avant que qui ce soit ait écrit quoi que ce soit sur les Yseult de Tristan. L'une d'elles, celle aux Blanches Mains, était armoricaine : elle vivait à Carhaix, avec son frère Kaherdin.

Yseult la Blonde, quant à elle, selon la légende, était irlandaise. Elle était fille du roi et son oncle, le géant qu'on appelait le Morholt, fut la première victime de Tristan.

Les chevaliers de la Table Ronde

Les dix premiers chevaliers de la table Ronde sont cités à part par Chrétien de Troyes.

Le principal d'entre eux, Gauvain, est le neveu du roi Arthur et son héritier légitime. Son nom vient probablement de Gwalc'hven, le Faucon Blanc, qui a donné en breton moderne Goulven. Deux communes de Bretagne armoricaine sont sous son patronage, Goulven, en Léon, et Goulien, dans le Cap Sizun.

Le roi Erec, fils de Lac, vient en second. Il règne, avec sa femme Enide sur le pays de Vannes. Son épouse est sans doute la personnification même de la ville de Vannes, Gwened.

Le troisième se nomme Lancelot du Lac. Son royaume, appelé Benoïc, est situé à l'embouchure de la Vilaine, non loin de la Roche-Bernard (Ben-Wik). Il est l'amant fidèle de la reine Guenièvre, la femme d'Arthur. Ce pourrait être la Lance de Lug, célèbre dans l'épopée irlandaise, parmi les quatre objets sacrés de l'Irlande.

Gornemant de Gorre vient ensuite. C'est le maître de la Grande Forêt Sacrée, à moins qu'il ne s'agisse de la Forêt sacrée de Gorre, ou du Gouray, ou d'en-haut.

Le cinquième s'appelle le Beau Couard. Peut-être s'agit-il d'un Bocc art, ou pierre tendre.

Le sixième est le pendant du précédent : on le nomme le Laid Hardi. Ne sera-ce pas Lehart, comme la commune du même nom, « la pierre mégalithique » ?

Méliant du Lys, le septième, n'est pas sans rapport avec le roi Meliaw, qui a donné son nom à Ploumilliau, à Pluméliau et à Guimiliau. C'est une appellation typiquement armoricaine, d'autant que Lys, c'est évidemment *Les*, la Cour.

Mauduit le Sage, huitième, serait peut-être un Maodez ou Maudet, bien connu du côté de l'île de Bréhat, comme saint Maudez.

Dodin le Sauvage ou le Rustre vient à la neuvième place. Il porte le nom d'un évêque d'Angers, signalé en 849, Dodon. L'Anjou a été en partie sous domination bretonne, puis sous son influence culturelle.

Enfin Gandelu, le dixième.

Mais ces dix chevaliers ne sont que la fine fleur des compagnons d'Arthur. On en compte encore vingt-deux, que voici :

Yvain le Preux et son demi-frère Yvain le Bâtard, tous deux fils du roi Urien. Tous deux ont des appellations qui relèvent du Breton d'Armorique. Urien, leur père, ne serait donc pas le gallois Urien de Rheged, mais le prince qui surveillait la côte à Creac'h lagad Urien — « la colline de surveillance d'Urien » — près de Kerduel, en Tregor.

Tristan, dont on discute de savoir si c'est le même que le Tristan d'Yseult, neveu du roi Marc.

Blioberis ne serait autre qu'un Blew berr, un homme aux cheveux courts, sans doute remarquable au milieu de ses compagnons aux cheveux longs.

Caradué Briébras qui n'est autre que Caradoc Brechbras, Caradoc au grand bras, roi de Vannes, bien connu par ailleurs. Tout un récit mythologique lui est consacré.

Caverou de Roberdic.

Le fils du roi Kenedic.

Le valet de Quintareus.

Ydier du Mont Douloureux. Ce serait le même personnage qu'Edern, fils de Nuz, divinité des Enfers. On le connaît à Lannedern, aux abords du Yeun Elez, le marais de l'Autre Monde.

Gahérié, frère de Gauvain.

Ké d'Estreus. Il s'agit de Keu le sénéchal, désigné, du côté de Saint-Brieuc et de Perros-Guirec, comme Saint-Quay. Il est originaire de Chinon, en Touraine, à ce que nous assure Geoffroy de Monmouth et son domaine est l'Estrusie

«qu'on appelle aujourd'hui Normandie». On voit que les Bretons débordent largement sur le territoire gaulois de l'est, puisque la Touraine et la Normandie sont rattachées à la Bretagne.

Amauguin.

Gale le chauve, sans doute un «français» (Gall).

Girflet, fils de Do.

Taulas

Loholt, fils du roi Arthur.

Sagremor le Déréé, qui s'en alla dans l'Autre Monde en poursuivant le Cerf blanc. Son nom l'y prédestinait : n'est-il pas le Grand Consacré qui change d'état de conscience?

Béduier le Connétable. Il est de Bayeux. Geoffroy de Monmouth nous en parle et rapporte même la fondation de Bayeux au grand-père de notre connétable, un certain Beduier^{I^{er}}. D'où l'appellation de Baïocasse ou de Biducasses attribuée aux gens de cette ville.

Bravaïn. Ce serait l'équivalent de saint Brévin (Bradgwinus) qui commande l'entrée de la Loire, sur la rive sud. Il aurait assuré la défense des ports de Nantes et de Saint-Nazaire et leur appartenance à la Bretagne, contre les Normands et les Français.

Le roi Lot, époux d'Anna, sœur d'Arthur, roi de Lodonésie, c'est-à-dire de la Lyonnaise (*Lug-dun-esia*). C'est l'un des premiers dignitaires de la cour d'Arthur. Il s'agirait du dieu Lugos lui-même, époux de la grande déesse Ana et beau-frère de la «Pierre sacrée».

Galegant le Gallois, en fait le Gaulois, comme l'indique le préfixe Galeg.

Gronosis le Pervers, l'homme du Marais.

Enfin, l'un des premiers personnages de la Table Ronde, le conquérant du Graal, Bertwalt, qu'on appelle en France Perceval le Gallois. Sa mère en effet était galloise si l'on en croit le Parsifal de Wolfram d'Eschenbach. Son père était un Breton d'Anjou.

Les Grands Vassaux du roi Arthur

Après les compagnons, Chrétien de Troyes cite les grands vassaux du Roi.

Le roi Branles de Colecestre, au nom qui évoque le Corbeau. Il serait d'Angleterre, de Colchester très précisément.

Menagormon, seigneur d'Eglimon. Inconnu.

Le seigneur de la Haute Montagne. Quelle est cette Haute Montagne? Peut-être s'agit-il du Menez Hom, grand amer qui domine toute la pointe occidentale

de la Bretagne armoricaine. Ce serait, dans ce cas-là, un roi mythique en relation avec le Graal.

Le comte de Traverain. C'est un inconnu.

Le comte de Godegrain. Cent chevaliers, paraît-il, l'accompagnaient, mais nous n'en savons rien de plus.

Moloas, seigneur de l'île Noire. Peut-être ce guerrier a-t-il laissé son à Pont-Melvez, dans la haute vallée du Léguer. L'île noire est bien connue, mais il en existe deux. L'une est en baie de Morlaix, au voisinage du Dourduff, l'Eau noire, près de l'île Blanche, l'autre est située en Trégastel, c'est, en breton, Enez du.

Greslemuef d'Estre-Poterne. On l'entend comme Gradlon Mur, notre roi Gradlon qui régna jusqu'en 405 sur la Cornouaille continentale. Mais rien n'empêche évidemment qu'il y eut un roi Gradlon mythique, très antérieur au dernier siècle de l'Empire romain. Il aurait vécu alors bien antérieurement. Sa statue ou celle d'un de ses descendants orne la cathédrale de Quimper, située triomphalement entre les deux tours du sanctuaires.

Guingamar, seigneur de l'île d'Avalon et ami de la fée Morgant. Le nom de Guyomarc'h, autre forme, plus moderne de Guingamar, est celui, au XI^e et XII^e siècles des vicomtes de Léon. L'île d'Avalon serait à l'ouest du rivage du Léon, comme le laisse entendre la navigation des moines de Loc Maze Penn ar Bed.

David de Tintajuel. Tintagel, c'est un éperon barré. Rien à voir forcément avec l'oppidum de Cornouailles, où se rencontrèrent Tristan et Yseult et où régnait le roi Marc'h. Il y a des Tintagel tout au long de la côte de Bretagne.

Garras, roi de Corques. Il s'agit de Cork, en Irlande. En gaélique : l'aimable.

Aguiflez, roi d'Escoce. Peut-être ce mot est-il en rapport avec deux vocables gaéliques, comme il se doit à un roi d'Écosse, signifiant la Couronne du succès.

Cadret, fils d'Aguiflet.

Quoi, fils d'Aguiflet.

Le roi Ban de Ganieret. Encore une fois le mot Bann, la corne de cerf.

Quirion, roi d'Orcel. Son royaume n'est-il pas centré sur le Roc'h Kiriou, près de Plounerin ? Il apparaîtrait ainsi, lui aussi comme un personnage de la Pierre.

Bili, roi d'Antipodès, roi nain. Il faut considérer les rois nains, logiquement, comme des *korriganed*, autrement dit de petits êtres de l'Autre Monde, non sans relation avec les fées, qui, traditionnellement aussi, sont de petite taille. Le nom de Bili rappelle celui du dieu Bel, connu par ailleurs.

Bliant, fils de Bilis, autre roi nain. Les nains habitent volontiers dans les tertres où leur petite taille les confinent dans les allées couvertes basses. Les Irlandais qui

les connaissent aussi bien, en font des Tuatha Dè Danan, des gens de la déesse Dana, qui auraient construits ces monuments.

Gribolo, troisième roi nain. On notera l'importance de la délégation des nains à la cour d'Arthur. Toute une part de l'Autre Monde fait partie de ses « Grands Vassaux » : c'est dire l'importance, sinon par la taille, du moins par le poids, des maîtres des Tertres.

Glodoalan, quatrième roi nain. C'est le dernier souverain du petit Peuple qui soit présent parmi les Hommes d'Arthur.

Autres rois et chevaliers d'Arthur

Citons encore quelques personnages du mythe, quinze pour faire bonne mesure, mais non des moindres.

Arès. C'est un homme : ce n'est donc pas la princesse Ahès. Ce n'est probablement pas non plus le dieu grec Arès. Peut-être est-ce un Arzh, un doublet du nom d'Arthur.

Ban de Benoïc. Bann, c'est la Corne de cerf et Benoïc, son royaume, c'est, comme le nom l'indique, l'embouchure de la Vilaine, Ben Wic. Il périt dans la destruction de son château tandis que son fils Lancelot était emporté sous les eaux du lac de Ninian.

Bohort de Ganne est le frère de Ban de Benoïc. Son nom pourrait venir de Bu-orth, l'enclos aux bœufs. Ainsi se trouveraient liés les bœufs de Bohort et les cerfs de Ban. Ces deux animaux à cornes voisinent en effet dans le légendaire. Par ailleurs, Bohort serait de Dinan (Din-Gan).

Bruyant des Iles. Sera-ce un Briant, comme celui qui construisit Châteaubriant et donna son nom au plus illustre des écrivains bretons ?

Calogrenant, qui pourrait bien être issu de Calorguen, près de Dinan.

Cort, fils d'Arès. On pense à son propos aux roseaux, Korz, comme ceux que l'on voit, à l'île d'Ouessant, remplissant toute une vallée.

Evrain ou Avaranos, l'homme de l'eau en celtique. Une commune d'Evrans existe vers la frontière nord-est de la Bretagne.

Galaad. Il s'agit sans doute d'un mot forgé à partir de Kaled ou Kelt, origine du nom des Celtes, Caletes. Il existe dans l'histoire de l'alchimie, un roi arabe, sans doute légendaire, du nom de Khalid, qui travailla avec un alexandrin nommé Morien, au nom lui aussi bien breton.

Garin. Le nom figure assez souvent dans les actes du XII^e siècle en Bretagne armoricaine, mais c'est tout ce que nous en savons.

Lac. Il s'agit vraisemblablement d'un Lac'h. On le signale à Ploulec'h, ancien-

nement Plou-Lac'h et au manoir de Leslac'h, la Cour de Lac'h, derrière le Grand Rocher Hir Glaz, près de Plestin-les-Grèves, ainsi qu'au village de Leslac'h en Treleven et en Pleyben. Il est le père d'Erec, roi de Vannes, et son nom n'est peut-être pas sans rapport avec le mégalithe, Liac'h.

Lucain le Bouteiller: Lucan ou Lugos qu'on vénère à Poullaouen (anciennement Plou-Louhan) et à Kerlouan, à Saint-Pol-de-Léon, à Léhon et autres Lugdunum comme Kerléon, mais encore à Leuhan. Ce serait le dieu Lugos, la personnalité centrale du monde celtique, que les Romains appelaient Mercure, à moins qu'il ne s'agisse d'un nom formé à partir de Lugos, pour désigner des fidèles.

Marc, roi de Cornouaille, le Cheval. Il est solidement implanté, par le conte et par les lieux en Bretagne armoricaine. Il est l'oncle de Tristan et le mari d'Yseult. Il préside à l'adultère que l'on peut oser dire rituel de la société bretonne. Il est en relation étroite avec le Menez Hom, où l'on trouve sa tombe, entre les sommets du Hielc'h et du Yed.

Nut. Ce serait le dieu Nuz, que la tradition galloise présente comme le père d'Edern et le roi des enfers.

Yonet. Sans doute Yvonet.

Merlin ou le Marteau, celui qui frappe les bœufs et les tue, celui aussi qui frappe les hommes. C'est le druide de la Table Ronde. On l'appelle au Pays de Galles Myrddhin, d'un mot qui vient de Maridunum, cité antique de l'Île de Bretagne, où serait né le prophète. En Bretagne armoricaine, il existe aussi des Marzhin, mais l'origine de ce mot est à chercher dans Martinus, Martin, l'apôtre chrétien des Gaules. Les traditions de Merlin sont nombreuses, en particulier ses amours avec Ninian la fée qu'on appelle aussi Viviane.

Géographie bretonne de la Table Ronde

Le royaume de Leguer

Le royaume de Loegr ou de Leguer forme le cœur du domaine d'Arthur. On veut d'ordinaire en faire l'Angleterre présaxonne, mais pour nous qui tenons à l'origine armoricaine du roi Arthur, ce serait plutôt le pays qui borde les rives du Leguer. Cette rivière qui descend des Monts d'Arrez et se jette dans la mer à Ploulec'h, qui est Plou-Leger, rassemble autour d'elle un nombre important de toponymes arthuriens. Le Château de Kerduel d'abord, le Cardduel des romans de la Table Ronde. Le Traon Morgan ensuite qui porte le nom de la sœur d'Arthur. Sur son coteau, se trouve Creac'hlagad Urien, l'Observatoire d'Urien. Ke le sénéchal, est dans le Traon Morgan, à Saint-Quay-Perros.

Ana est la sœur d'Arthur et l'épouse de Beli. On la rencontre à Sainte-Anne et à la baie de Sainte-Anne. Ploubezre, au sud du Leguer, porte le nom du père d'Arthur Per.

La tombe du roi Arthur est au cimetière de Louannec. Il a combattu le Dragon sur la Grève de Plestin. Gauvain, Yvain, Meliant, Lac'h, Caradec, Mauduit, Kiriou, Guyomar, amant de la fée Morgane et roi de l'île d'Avallon, et l'île d'Aval elle-même, sont groupés autour du Leguer.

Une telle richesse de noms ne saurait être sans signification et nous osons avancer que nous sommes ici dans le domaine d'Arthur.

On trouvera plus de détails dans notre *Arthur, roi des Bretons d'Armorique*⁶.

Les lieux d'Erec

Les noms d'Erec et d'Enide invoque tous les deux le pays vannetais, Erec pour Gwerek, roi de Vannes, Enide pour Gwenid ou Gwened, la ville de Vannes. Dans le conte qui leur est consacré, la capitale d'Arthur, là où se trouve la Table Ronde, est à Nantes.

L'Orcanie et la Lodonésie

Vorganium, la capitale des Osismes, était à Huelgoat, près de Berrien. Peut-être était-elle aussi le chef-lieu de l'Organie ou Orcanie. Quant à la Lodonésie, elle évoque fortement la Lugdunensis, ou Lyonnaise, qui constituait l'ancienne Celtique.

Art et Dart

L'Art ou le Dart fait penser au territoire central du Vannetais, aujourd'hui inondé par la mer, le Golfe du Morbihan. Là se trouve l'île d'Arz, au milieu des très nombreux Arzh, la Pierre, qui peuplent le territoire de Vannes. La rivière qui coule en cette ville, portait vraisemblablement le nom de Dart, puisque la cité s'appelait Dartoriturum.

Il y a un autre Dart celtique qui coule en Devon et se jette dans la mer à Dartmouth, l'embouchure du Dart.

Estre-Galles

Plusieurs petits états couvrent les littoraux nord et sud de la Bretagne : Estre-Galles d'abord, au nord-est. C'est le royaume de Lac'h, dont dépendent Rennes

⁶ Arbredor.com, 2001.

et Montrevault, qui forme la frontière de Gaule. C'est l'Outre-Gaule. Montrevel est accordé par Chrétien de Troyes au roi Lac'h.

Gorre

Sous le commandement de Baudemagus, Le Gouray, anciennement Gorre, «le pays d'En-Haut», doit faire suite vers l'ouest à Estre-Galles.

Gaunes

Gaunes ou Ganne est centré sur la Rance où se trouve Dinan ou Din-Gan, la citadelle de Gannes. Le château de Dinan s'appelait autrefois Din Gan, la citadelle de Gannes. Il y a, il est vrai, d'autres Dinan en Bretagne.

Bohort en était le roi. Son frère Ban, de qui dépendait la forêt de Brocéliande, possédait un territoire, le Benoïc, en pendant du Ganne.

Benoïc

L'auteur du Lancelot en prose situe très clairement le Benoïc entre la Loire et l'Arz. Ceci correspond parfaitement au nom du pays, Ben-Wic, l'embouchure de la Vilaine.

Selon ce roman, le royaume de Ban se serait étendu très largement sur les Marches de Bretagne puisqu'il aurait été jusqu'à Blois.

Les résidences d'Arthur

Les résidences du roi Arthur sont nombreuses : Caerleon, Caradigan, Quaraduel, Quarrois, Penvoiseuse, Caridol. Tous ces noms correspondent à des toponymes armoricains. Le premier, le plus connu a été attribué à Caerleon-sur-Usk, au pays de Galles, baptisé «Ville des Légions». Cette étymologie est très douteuse et il semble beaucoup plus s'agir de la Ville de Lug.

Or il y a en Bretagne armoricaine plusieurs cités qui portent cette dénomination. Il en existe deux près de Carhaix, Kerleon et Kerleon vihan et un troisième en Le Moustoir. Mais on ne peut omettre Saint-Pol-de-Léon, ni Laïounes qui est sans doute Douarnenez chez le géographe arabe Idrisi, ni encore le rocher de Léhon.

Caradigan pourrait être Pleudihen, sur la Rance (Plou-Digan). Quant à Quaraduel, il y a longtemps qu'on a pensé à Kerduel, près de Lannion, voisin d'un Coat Arzhur ou Bois d'Arthur, en plein pays arthurien.

Quarrois et ses formes Roais, Rohais, Roès, Rohès, ne sont pas un lointain pays de Mésopotamie, mais KerAhès ou Karohes, en français Carhaix.

Pennoiseuse est plus obscur, parce que plus répandue. Penn ar wazh, c'est le début du ruisseau. On n'en compte plus en Bretagne armoricaine. Les sources et notamment les sources sacrées abondent. Ne sera-ce pas le lieu de Barenton en forêt de Brocéliande ? Il s'y trouve une fontaine illustre et un château, qu'on dit de Ponthus, mais qui a pu, bien auparavant appartenir au roi Arthur.

Quant à Caridol, il existe toujours à côté de Quimperlé. C'est Ker Isol ou Ker Idol, situé au pied du Lesardeau, c'est-à-dire de la cour de la Roche ou la Cour d'Arthur, Les-Artur.

La présence du roi Arthur sur le sol armoricain est, on le voit d'importance. Elle suffirait à elle seule à justifier le caractère profondément armoricain du roi.

Le roi Marc'h

Qui est donc le roi Marc ?

C'est généralement par la légende de Tristan et d'Yseult que l'on connaît le roi Marc et l'on en sait rarement plus. On le tient donc pour un Cornouaillais d'Outre-mer et l'on ignore ses liens avec l'Armorique. La faute en est aux conteurs du moyen âge, à Beroul, à Thomas et aux autres qui ont fait du personnage un cornique.

Ce petit comté de Grande-Bretagne s'appelle de fait Kernew, comme l'évêché breton de Kerne ou de Quimper. Les deux territoires durent faire partie, à une certaine époque, du même royaume d'extrême occident, le *Cornu Galliae*, corne de la Gaule, ou Cornouaille, beaucoup plus étendue hier qu'aujourd'hui. Elle devait comprendre au moins l'ensemble des cinq départements actuels et les abords de la pointe de Land's end en Grande-Bretagne. Il devait laisser son nom ensuite à deux fragments de ce vaste pays, l'un à l'ouest de Plymouth, l'autre au sud des Monts d'Arrez. Des traces d'une extension orientale du territoire en Armorique subsistent encore : deux villages s'appellent la Cornouaille, tous deux sur l'actuelle frontière de Bretagne.

Marc régnait donc sur la Cornouaille, telle qu'on l'entendait à l'époque romaine et sans doute auparavant. Son nom relève du celtique « *marcos* », qui signifiait le cheval, et qui est devenu très tôt *marc'h* en breton. Il se distingue du *caballos*, qui a donné notre cheval, et qui n'était qu'une bête de trait, puissante et commune.

La monture est un animal d'importance dans le monde celtique. Ce sont les Celtes vraisemblablement qui l'ont introduit en Europe occidentale. Il figurait au revers des monnaies armoricaines au temps de l'indépendance. Quel symbole était le sien ? Si l'on en croit les traditions conservées en Bretagne, il aurait été le

conducteur des morts dans l'Autre Monde. Il conduit la charette de l'Ankou et la Mort le monte parfois.

Le Roi et des deux Amants

On ne sait d'où est venue à Beroul la connaissance du récit de Tristan et Yseult, mais on n'ignore pas que Chrétien de Troyes, avant tout le monde, écrivit le conte, et comme cet auteur a puisé largement dans le légendaire armoricain, on peut penser que l'histoire des deux amants lui serait venue de Bretagne continentale. Ainsi Erec et Enide, notamment, son second ouvrage, est-il entièrement fourni par la littérature bretonne. Nantes est la capitale de la Bretagne et, selon Wolfram von Eschenbach, le lieu de la Table Ronde.

Le roi Marc'h régnait à Tintagel en Cornouaille. Mais il s'agit là d'un nom commun qui désigne plusieurs éperons barrés de la côte finistérienne ou morbihannaise, tel Lostmarc'h, la queue de Marc'h, en Crozon, ou la pointe de Penmarc'h, la tête de Marc'h, à Belle-Ile.

Il avait un neveu, Tristan, qu'il envoya un jour en Irlande, pour combattre un géant, le Morholt, qui imposait à la Cornouaille un lourd tribut. Tristan le vainquit et le tua, mais il fut grièvement blessé. Il fut soigné et sauvé par la nièce même du défunt, la blonde Yseult.

Elle était blonde et ressemblait ainsi, à s'y méprendre, aux demoiselles que l'on rencontre auprès des sources et qui ne sont pas de notre monde. Son oncle géant, le Morholt, ne l'était sans doute pas non plus.

Plus tard, un cheveu d'or parvint en Cornouaille, auprès du roi qui cherchait alors une épouse. Tristan se fit fort de trouver la jeune femme. Il se rendit en Irlande et conclut le mariage, pour son oncle, avec Yseult.

Il la ramenait en Cornouaille, lorsque sur la mer, ils eurent soif. Il y avait sur la barque un philtre qui avait été confectionné pour engendrer l'amour entre Marc'h et sa femme. Tristan et Yseult l'ignoraient : ils le burent.

Alors commença la vie terrible des amants. Malgré le mariage consommé avec le roi, ils vécurent l'adultère merveilleux. Un temps, ils habitèrent ensemble dans une hutte de la forêt du Morrois (Mor C'hoat, le grand bois), le lieu sacré, séparé du monde. Mais il fallut enfin rendre Yseult à son époux. Ce qui fut fait au gué de la Blanche Lande.

Tristan s'en fut, désespéré. Il rencontra une autre Yseult, la fille du roi de Carhaix, dite aux Blanches mains. Tout ce blanc n'est-il pas la présence réelle de l'Autre Monde au sein du nôtre ?

Mais il ne put l'aimer, même physiquement. Blessé un jour, il crut mourir.

Il fit savoir son sort à Yseult la blonde. Elle embarqua aussitôt, la voile blanche au mât du navire. Quand elle atteignit la côte, Yseult aux Blanches mains qui veillait Tristan et n'ignorait rien de son attente, lui annonça que la voile était noire. Alors, Tristan mourut.

L'autre Yseult s'en vint, se coucha près du corps et trépassa à son tour. On les a enterrés côte à côte. Un rosier est sorti de la tombe de Tristan et a plongé dans la terre d'Yseult.

Tristan et Yseult

L'histoire des deux amants, racontée en français, en allemand, en anglais, en danois, est devenue le fleuron de la littérature européenne. Ainsi la Bretagne a-t-elle donné au monde l'une des plus belles histoires d'amour, en même temps qu'un mythe fondamental. Wagner en fit un opéra.

Que faut-il entendre par cette histoire ? La tradition bretonne met volontiers en scène la triade des deux hommes et de la femme. Guenièvre la reine est la femme d'Arthur et la maîtresse de Lancelot. La christianisation des anciens textes n'a pu supprimer, dans sa morale prude, cet aspect évident de la réalité.

On en a donné une interprétation naturaliste : la femme ne serait autre que la terre prise entre l'hiver, le vieux roi, et le printemps, le jeune homme. On y a trouvé aussi un sens politique : faut-il voir dans l'épouse adultère la souveraineté qui passe parfois de mains en mains ? Mais il nous semble que la signification est plus vaste et plus multiple que cela. Un mythe est un mythe, comme un symbole est un symbole, parce qu'il a une réalité dans tous les domaines de la connaissance, à des degrés divers en quelque sorte. Il faut l'entendre à la fois des vicissitudes cycliques de la Terre, de la possession du Pouvoir et de bien d'autres vérités concrètes.

L'amour bien entendu. Le mythe de Tristan et d'Yseult s'insère dans nos vies. Il fait partie intégrante de notre réalité psychique. Il est l'attraction des sexes, l'une des lois du monde, le fondement de la paix et de la guerre. Et, de fait, dans le roman, on trouve tout, le combat et l'union, le jugement, la condamnation, la vie et la mort.

Si l'on trouve indiqué constamment, dans le récit, des signes de l'Autre Monde, la chevelure blonde, le géant, les blanches mains et la blanche lande, la voile blanche aussi, c'est que nous sommes ici dans le domaine archétypique qui sous-tend les réalités de l'univers où nous existons consciemment.

Il n'y aurait pas d'histoire s'il n'y avait pas de philtre. La fatalité est absolue et nous ne pouvons échapper à notre destin. Mais il n'y aurait pas non plus

d'histoire, s'il n'y avait pas le roi Marc: ce serait une histoire d'amour vulgaire. Le roi Marc est l'empêcheur de tourner en rond, il est le ferment évolutif qui pousse toujours à de nouvelles aventures. Il est lui aussi le destin, mais ici dans son évolutivité.

La métamorphose du roi Marc

Mais il y a d'autres légendes concernant le roi Marc'h. L'histoire de Tristan et d'Yseult en est certes la principale, mais elle ne nous dit rien de la mort et des métamorphoses du personnage. Le folklore breton continental a conservé d'autres traces du personnage mythique.

On citera, au premier chef, Yann ar Floc'h. Cet auteur a conté la légende du roi Marc'h telle qu'il la recueillit en 1905 dans la vallée de l'Aulne, proche du Menez-Hom et de la forêt de Nevet. Il l'a rapportée dans ses *Konchennou eus bro ar ster Aon*⁷.

J'en avais publié un condensé en français dans le *Guide de la Bretagne mystérieuse* en 1966, puis je le repris dans *Arthur, roi des Bretons d'Armorique*, en 1998⁸. On m'excusera de le redire encore, car l'histoire en vaut la peine et mérite d'être connue. Elle se rattache en effet à l'une des plus anciennes traditions de l'Armorique, celle de la biche ou du cerf poursuivis.

Marc'h, nous conte Yann ar Floc'h, était roi de Poulmarc'h.

Nous verrons qu'il fut le dernier à porter ce titre, car, après sa mort, le pays prit le nom de Penmarc'h.

Or donc, il possédait un cheval sans pareil qui filait comme le vent et pouvait traverser la mer elle-même. Il s'agissait donc d'un animal mythique: il allait plus vite que tous les autres et franchissait l'océan. La rapidité de sa course, tout comme le vol pour un quadrupède, apparaît d'emblée comme un signe d'appartenance à l'Autre Monde. Il se rendait en outre sans peine au-delà des vagues: autre caractère qui fait de lui la monture qui conduit dans l'univers mystérieux au-delà des frontières du concret.

Aussi le nommait-on Morvarc'h, le cheval de mer et le roi l'aimait-il plus encore que son propre royaume. On le comprend aisément, puisque le maître appartenait au domaine du réel et que la bête se mouvait dans l'autre. On remarquera que le Cheval revêt volontiers dans la tradition celtique la personnalité d'un psychopompe, conducteur des âmes au-delà des limites que nous donnons d'ordinaire à nos réalités,

⁷ Publiés en 1950 chez Le Dault, à Quimper.

⁸ Le Manoir du Tertre, à Paimpont, 1998. [Rééd. arbredor.com](http://Reed.arbredor.com), 2001.

Le cheval qui est représenté constamment sur les monnaies des Osismes, au revers, pourrait être celui qui va vers l'ouest, vers l'endroit où le soleil se couche, vers l'île merveilleuse d'Avalon, le royaume de Morgane. Le lien paraît bien étroit entre la numismatique figure et le coursier qui portait le roi Marc'h.

Or, un jour que le souverain chassait, il se mit à courre une biche d'une grande beauté. Mais plus il forçait l'allure, plus la bête augmentait la sienne.

C'est le propre des images de l'Autre Monde de s'enfuir quand on les poursuit, mais de toujours rester visible aux poursuivants. Il est bien clair que si la biche va plus vite que le cheval, c'est qu'ils appartiennent au même ordre de puissances.

Le conte ne dit pas la couleur de la biche. On penserait volontiers que sa grande beauté tient à sa blancheur, qui est le signe distinctif des défunts et des êtres mystérieux.

Le roi fit tant et si bien, cependant, qu'il parvint au rivage, sur la baie de Douarnenez, près de l'endroit où s'élevait autrefois la ville d'Ys. Lorsqu'elle se vit acculée aux vagues, la biche s'arrêta et se mit à gémir.

La ville d'Ys s'élevait encore dans la baie de Douarnenez au temps du roi Gradlon, roi de Cornouaille, puisque c'est de son temps qu'elle fut engloutie. La seule explication de cette divergence des légendes, c'est que le roi Gradlon de la ville d'Ys vivait bien longtemps avant le roi Gradlon de la liste des comtes de Cornouaille, c'est-à-dire bien avant 405, à une époque pour laquelle nous n'avons pas de catalogues royaux.

Il en fallait beaucoup plus pour émouvoir le roi Marc'h ; il banda son arc et tira. Alors se passa une chose incroyable : la flèche, avant d'atteindre son but, revint sur elle-même et frappa le cheval en plein cœur.

La biche révèle soudain qui elle est : un personnage de l'Autre monde, immortel, insaisissable. Elle est l'agent du destin et ne saurait pas y être soumise. On pourrait en conclure que le Cheval n'est pas tué, mais seulement métamorphosé.

Fou de rage, Marc'h se dégagea du corps de sa monture et se précipita, le couteau à la main, sur la biche, mais il n'y avait plus de biche : à sa place se tenait une jeune femme, une couronne de goémons ceignant ses cheveux d'or. C'était Ahès, que d'autres nomment Dahud, fille de Gradlon et princesse d'Ys, celle-là même qui, un soir de débauche, avait laissé son galant ouvrir sur la ville les Portes de la Mer.

Le jeu des métamorphoses est bien engréné, et elles commencent par la princesse elle-même.

La tombe du roi Marc'h

La vieille mendiante Katig kozh, des environs de Kastellin (Châteaulin), raconta autrefois à Anatole Le Bras une vieille histoire qu'elle connaissait par tradition et dont l'écrivain fit le conte intitulé « L'âme dans un tas de pierres ». Il s'agissait du roi Marc'h.

Celui-ci avait pour amie Sainte-Marie du Menez Hom et il lui avait fait bâtir une chapelle à l'endroit où elle se dresse toujours. Il y avait là, antérieurement au sanctuaire chrétien, un lieu sacré druidique, où l'on vénérât une jeune déesse. On a retrouvé sa statue un peu plus loin sur la montagne, probablement cachée par un adorateur il y a quelque quinze cents ans, et on peut l'admirer au Musée de Bretagne à Rennes.

C'est dire qu'il ne s'agit pas forcément dans la légende de Sainte Marie, mère de Jésus, appelée d'ailleurs d'ordinaire Madame Marie (Itron Varia), mais tout aussi bien de la Jeune Femme, qui régnait ici dans les temps anciens. Peut-être s'agissait-il de la Marie, Mor moroin, la jeune fille de la mer, dont on a fait Marie Morgane.

Marc'h donc l'aimait et il semble que ce sentiment était partagé, puisque la gente personne ne manqua pas d'intervenir quand le roi mourut et que le bon Dieu voulut le damner. Pourquoi au fait voulut-il le damner ? Cela semblait sans doute évident à Katig kozh, car elle ne le dit pas. Sans doute, Marc'h était-il antérieur au bon Dieu et suivait-il un culte païen. Nous allons voir qu'il entretenait des relations avec le sanctuaire druidique de Nevet, et que l'on conte à son sujet des histoires de métamorphoses, bien peu dans le goût de la nouvelle religion.

« Sainte Marie » obtint donc du « bon Dieu » que le roi serait enseveli non dans le cimetière autour de la chapelle, mais dans la montagne, en un endroit bien précis, derrière la crête proche, où il n'est pas possible actuellement de voir s'élever le clocher. Il conviendrait donc à tous les passants de jeter une pierre sur la tombe et lorsqu'il y aurait assez de pierres pour grandir le monticule et que l'on verrait du haut du tertre la flèche de Sainte-Marie, alors le roi Marc'h serait sauvée.

Et Katig kozh ajoutait qu'elle ne passait jamais par là sans placer aussi sa pierre pour l'âme du roi Marc.

Wrmonoc et le roi Marc

Il est donc bien établi que, pour la tradition, la tombe du roi Marc'h est située sur le Menez Hom, au col qui joint le Yed et le Hielc'h, mais un peu en retrait de la ligne de crête, au nord-ouest. Le monticule est peu marqué, couvert de

bruyère comme le sol environnant, et ne s'en distingue que peu. C'est, nous dit-on, une tombelle de l'âge du fer.

On a proposé cependant, notamment le chanoine Doble, mais sans preuve, une inhumation du roi Marc'h en Cornouaille d'Outre-mer, au voisinage de la Longstone de Castle Dore, où est enterré un certain Drustanus, fils de Cunomore.

Pour bien saisir la réalité des faits, il nous faut revenir au seul auteur qui mentionne la Tombe du roi Marc'h, et c'est Wrmonoc, moine de Landevennec au IX^e siècle. Remarquons que le roi Marc'h était bien connu à Landevennec, puisque dans un Évangélaire de ce monastère, daté du même siècle que celui où vivait Wrmonoc, figure, parmi les symboles des quatre évangélistes, à propos de Marc, non point le lion traditionnel pour l'iconographie chrétienne, mais le Cheval, Marc'h. On savait donc bien qui était notre Marc.

Landevennec, il faut le dire, est tout voisin de la Tombe, à 8 km à vol d'oiseau. Elle regarde en outre en direction de l'abbaye. Il s'agit donc d'un environnement tout proche.

Que dit Wrmonoc? Le roi Marc est enterré, selon lui, à Caerbannhed, «*locum qui lingua eorum uilla bannhedos nuncupatur*»: au lieu qui en leur langue est appelé Villa (Caer) Bann Hed». L'expression signifie «le camp de la Corne de cerf». Il y a tout lieu de penser qu'il s'agit là du Corbenic ou Caer Bann-ig des Romans de la Table Ronde, qui est le lieu du Graal.

Il semblerait donc que le roi Marc'h soit un des rois du Graal. Sans doute le roi Gradlon, qui règne sur la Ville d'Ys en serait-il un autre, puisqu'il en porte le nom: Gradalonus, celui de Gradal ou Graal. Et Perceval aussi qui fut recteur de Dineault et assista à l'enterrement du roi Gradlon.

Dans la liste des « Comtes de Cornouaille » ou plutôt des rois de Bretagne qui se cachent sous ce nom, on remarquera que Gradlon appartient à la dynastie des Marc'hou ou des Chevaux. Il est le deuxième successeur de Riwelen Marc'hou et le troisième de Riwelen Mur Marc'hou.

La statue du roi Marc'h

Il existe au Musée breton de Quimper un buste en granite représentant un personnage couronné, doté de deux oreilles énormes. Cette statue fut conservée longtemps au village de Lezarscoët en Kerlaz, qui se trouve au voisinage de Coz Maner, forteresse aujourd'hui détruite dans la forêt de Nevet. Les paysans l'appelaient: *Ar roue Penmarc'h*, le roi de Penmarc'h. C'est, à n'en pas douter, la figuration du roi Marc'h.

« La pierre sculptée, est-il écrit dans le compte-rendu de la séance du 31 mars 1892, de la Société Archéologique du Finistère, a 0,45 m de hauteur, 0,42 m de longueur et à 0,27 d'épaisseur. Elle représente une tête humaine méplate dont les oreilles ont bien la forme d'oreilles de cheval, mais peu saillantes et collées sur l'ensemble. Au haut du front, on remarque deux petits trous ou dépressions surmontées d'une petite bosse et de deux rudiments de cornes qui pourraient faire penser à un satyre. Les quatre côtés sont taillés carrément et dans le dos est creusé une sorte de canal ou d'évidement demi-cylindrique qui semble laisser supposer que de l'autre côté était adossée une sculpture analogue et que, entre elles deux, passait comme un fût de colonne. Un autre évidement carré au sommet, fait supposer qu'il y avait une autre pierre sculptée faisant couronnement. Le style de cette sculpture permet difficilement de lui assigner une date.

« Quoi qu'il en soit, cette représentation était désignée pour les gens du quartier sous le nom de Tête du Roi Marc: « *Penn ar Roue Marc'h, en deuz diou skouarn marc'h* »: « Tête du Roi Marc, qui a des oreilles de cheval ».

Le personnage en question est ainsi lié, comme il se doit, à un château, celui de Lezarscoët. Il se trouvait sur la lisière actuelle de la forêt de Nevet, dont le nom signifie le sanctuaire. La relation est immédiate entre le prince mythologique et le lieu sacré druidique, le Nemeton des Osismes, mais il est évidemment impossible de dire de quelle époque date la statue.

On retrouve ici les oreilles de cheval et l'appellation de roi de Penmarc'h, qui existe aussi dans le conte recueilli par Yann ar Floc'h. On a donc tout lieu de penser qu'il s'agit bien dans le présent cas du roi Marc'h.

Tristan à l'île Tristan

Tristan est présent dans la toponymie bretonne. A Douarnenez, l'île qui se trouve devant l'embouchure de la rivière de Port-Rhu porte son nom. Dans l'antiquité, le niveau de la mer étant de cinq mètres plus bas qu'actuellement, une bande de terre reliait ce petit territoire à la côte. Il s'agissait donc d'une presqu'île et non d'une île.

On l'appelait au moyen âge « *insula Trestani* ». Ce serait la preuve de l'authenticité du nom. L'influence littéraire se serait traduite par une « *insula Tristani* ».

Isold de La Roche-Bernard

Le nom d'Isold, quant à lui, était connu en Bretagne avant la publication du roman de *Tristan et Yseult*, et même antérieurement à l'Histoire des rois de Bretagne de Geoffroi de Monmouth. Iseld, fille de Jean de Dol et de Hasculphe de

Soligné, était née au plus tard en 1148. Mais dès 1116, longtemps avant Chrétien de Troyes, on signale déjà une Ysold de la Roche(-Bernard).

Cette appellation appartient donc au patrimoine armoricain dès avant la diffusion des récits arthuriens.

Les sites du roi Marc

Le nom de Marc'h ou Mark, est fréquent dans la toponymie bretonne. On a voulu voir en lui un roi de Cornouaille d'outre-mer, sans attaches particulières avec la Bretagne. Il ressort au contraire des faits, qu'il régnait sans doute sur les deux rives de la Manche, la péninsule armoricaine et le promontoire sud-est de l'île de Bretagne.

Nous connaissons en Bretagne :

- 1° La Pointe de Penmarc'h, la ville de Penmarc'h, la chapelle Saint-Marc en Penmarc'h et le Cap Caval. Ce site entièrement maritime forme une presqu'île, à l'embouchure de l'Odette : une commune du nom de Ploemeur, la « grande commune », est située en son centre. L'appellation est certainement très ancienne comme le fait penser le terme de Cap Caval, employé pour désigner la région. Il s'agit là d'un mot de vieux-breton ou de celtique signifiant lui aussi le cheval. D'après des acceptions recueillies postérieurement, Caballos, d'où caval, désignerait un cheval de labour, tandis que Marcos, d'où Marc'h et Marc, serait un coursier.
- 2° Le château de Penmarc'h en Saint-Fregant. Le château est situé à la rencontre de deux routes, dont la principale est la voie antique de Carhaix à Plouguerneau, 5 km après le Folgoët. Une croix marque le carrefour. Anciennement, c'était un lieu de haute et de basse justice, situé dans la proximité de Guicquelleau où l'on a trouvé des restes antiques. La tradition s'est maintenue du roi à la tête de cheval
- 3° Le village de Penmarc'h en Saint-Derrien. Un village de Penmarc'h existe en Saint-Derrien, à proximité de la voie antique de Carhaix à Plouguerneau.
- 4° L'île Karn et le roi Marc'h en Lampaul-Ploudalmezeau. Une version de la légende du roi Marc'h a été recueillie sur l'île Karn où il aurait vécu.
- 5° La pointe de Penmarc'h à Koh-Kastell en Sauzon (Belle-Ile). Pointe du Vieux-Château (Koh-Kastel) en Belle-Ile (Morbihan), sur la côte, au nord-ouest de l'île. Actuellement réserve d'oiseaux. Il s'agit d'un éperon barré typique, de grande taille.
- 6° La chapelle Saint-Marc en Saint-Aignan. Saint-Aignan (Morbihan), an-

ciennement Inian, est situé sur la rive droite du Blavet, à proximité d'un «Château de Comorre». Le fait est intéressant, car Comorre ou mieux Cunomor, le Grand Chef, serait, selon certaines traditions le père de Tristan, ou Drustan.

- 7° La pointe de Lostmarc'h en Crozon. Lostmarc'h signifie la queue de cheval. Il s'agit d'un éperon barré assez étroit, avec ses deux murs. Il peut s'agir de l'appendice caudal de l'animal, mais tout autant de sa verge, car le mot, en breton, revêt les deux acceptions.
- 8° Le moulin de Ronvarc'h et le village de Brenvarc'h en Crozon. Au sud du Menez-Hom et de la voie antique de Crozon. Brenvarc'h est la Colline du Cheval. Ronvarc'h?
- 9° Le bourg de Quimerc'h et le village de Quimerc'h kozh. C'est Kein marc'h, le dos du cheval. Situé sur la route de Brasparts à Terenez, une colline élevée, formant plateau, a mérité ce nom. Le bourg apparemment s'est déplacé de Kimerc'h kozh, où subsistent encore les ruines d'une belle chapelle et quelques maisons, jusqu'à l'agglomération actuelle, plus bas.
- 10° Les villages de Plomarc'h en Douarnenez. Les deux villages de ce nom s'appelaient autrefois Poul Marc'h, la mare au cheval. Situé entre Douarnenez et la plage du Ri (en français, du Roi), sur un cheminement antique. Il existe donc deux Plomarc'h, l'un, Plomarc'h tostan, à proximité de Douarnenez, l'autre, Plomarc'h pellan, plus loin vers le Ri. Ils occupent ainsi un territoire d'un kilomètre environ sur une ligne droite. Comme Douarnenez, il est placé entre deux embouchures, celle de la rivière de Pouldavid et le Nevet, que franchissait la voie antique de Carhaix à la Pointe du Van. Le passage du Ri et l'abord de Pouldavid sont les deux gués de la route ancienne.
- 11° Le village de Ti Mark et l'anse de Ti Mark. Même littoral, à la vue du Hom.
- 12° Le village de Kermarc en Nevet. Il se trouve au sud et à la lisière de la forêt de Nevet, ancien Nemeton ou bois sacré des Druides. A 1600 m plus au nord, de l'autre côté du bois, le village de Lezascoët conservait naguère la statue de pierre, aujourd'hui transférée au Musée Breton de Quimper, que les gens considéraient comme la statue du roi Marc'h.
- 13° Le manoir de Prat an rous, en Penhars, près de Quimper, appelé communément le «Temple des faux dieux», conserve la légende du roi Guenvarc'h.
- 14° L'île Chevalier (Enez ar marc'heg ou Enez sant Mark), sur la rivière de Pont l'Abbé s'appelait en 1425 Castel Roe Marc'h (La Borderie).

15° La tombe du Roi Marc'h. La tombe du roi Marc'h, selon la tradition, est située sur le Menez-Hom, entre les sommets du Hielc'h et du Yed, en un lieu que le moine Wrmonoc appelait, au IX^e siècle, Caer-Bann-Hed. C'est une petite butte, ressemblant à une tombelle de l'âge du fer, comme on en voit sur les Monts d'Arrez. Elle est située dans le col formé entre les deux sommets, légèrement sur le versant nord-ouest, ce qui fait qu'on ne voit pas de là le clocher de Sainte-Marie-du-Menez-Hom.

Le marc, une monnaie gauloise

Les monnaies des Osismes, des Vénètes et des Coriosolites, ainsi que celles des Redones et des Namnetes portaient au revers l'image d'un cheval au galop, courant vers une sorte d'étendard, ou, comme on le voit une fois, vers une croix celtique, avec parfois un personnage ou un symbole comme écrasé entre les jambes de l'animal. En celtique, le cheval se disait *marcos*, qui, en breton, a donné notre Marc'h, ou Marc dans sa forme nouvelle.

Le cheval était donc une des divinités majeures des Armoricains. Qu'on ne s'étonne pas qu'elle ait survécu dans le folklore contemporain. C'est une des erreurs de la plupart des historiens de croire que les légendes sont de production récente, tout au plus médiévale, mais en aucun cas des fragments de mythologie. L'histoire du roi Marc'h s'inscrit en faux contre cette thèse.

Le Gawr

La vieille mythologie bretonne connaît bien le géant qu'on nomme Gawr. En gallois, Kawr, c'est un géant et il est probable que le Gawr breton a primitivement le même sens. Mais on l'appelle aussi, en certains lieux, Gargan. Assez souvent, on peut le confondre avec les chèvres qui portent le même nom.

On le rencontre aux environs de Huelgoat, la cité des pierres. A la chapelle de Saint-Herbot, à quelques kilomètres à l'ouest du camp d'Arthur, on rappelle le souvenir du Gawr. Il serait en effet enterré un peu au-dessus de là sur un point culminant d'où l'on aperçoit tous les environs et en particulier le Grand Marais de Brasparts ou Yeun Elez, qu'on tient pour la porte des Enfers. On dit le lieu Be Gawr, la Tombe du Géant. Il aurait péri en s'enfonçant dans le Yeun Elez qui, comme on le sait, est sans fond. Pour le déposer sous la roche, il fallut replier son corps neuf fois sur lui-même, ce qui tendrait à faire penser qu'il s'agissait d'un immense serpent. Quant aux gens qui gardaient ce tombeau, ils prirent le nom de Plounevez ar Faou : le Peuple du Bois sacré des hêtres.

Il s'était fait remarquer de son vivant par un combat avec un autre énorme

personnage. Ils se seraient affrontés, selon la légende, en se bombardant par-dessus Huelgoat. L'un était à Plouyé, au sud. L'autre, à Berrien, au nord. Les projectiles qu'ils utilisaient étaient ces grosses boules de granit qu'on voit dans la forêt, mais les combattants, malgré tout, ne parvinrent pas à les propulser jusqu'à leur adversaire. Elles tombèrent à mi-chemin, et formèrent ce chaos et ces pierres de lande qu'on voit aux alentours du Kastel Gibel.

Arthur, qui règne en ces lieux, eut d'ailleurs fort à faire avec les géants, qu'il n'aimait pas beaucoup. S'il semble n'être pas intervenu directement dans la bagarre de Huelgoat, il s'intéressa ici et là à leur présence, tout comme à d'autres monstres qui peuplaient la Bretagne, les dragons. Il s'en prit particulièrement à l'être démesuré qui, maître du Mont Saint-Michel, avait tué la princesse Hélène, la nièce du roi Hoël, et violé sa nourrice. Il le vainquit et le tua.

Arthur d'ailleurs combattait aussi les dragons. Sur la Lew draezh, la Lieue de Grève, à Plestin, il se battit deux jours de rang, avec l'un d'eux et il lui fallut, disent les chrétiens, l'aide de saint Efflam, qui conserve un oratoire au coin de la plage.

Le géant Gargan ou Gargantua

Le géant figure encore en d'autres lieux. On sait que les hommes des Gaulles l'appelaient Gargan ou Gargantua, avant même que Rabelais n'en fit son porte-parole. On le retrouve sous cette appellation, notamment en Bretagne. C'est ainsi que l'écueil, qui se trouve, dans le golfe du Morbihan, au confluent des eaux de la rivière d'Auray et de la rivière de Vannes, sorte d'éperon dirigé face au sud, s'appelle le rocher Gargan. Des mégalithes l'entourent de toutes parts et parmi eux, aujourd'hui dans une île, la caverne aux écritures, le temple de Gavrinis, restes d'un tertre néolithique où 29 supports sont gravés de signes indéchiffrables. Gavrinis signifie l'île du Géant.

Un cap occidental, entre la pointe du Raz et la Tête du Monde, se dit en breton Beg ar C'hawr, la Pointe du Gawr ou du Kaour ou la Gueule du Géant, aussi bien que le Cap de la Chèvre. On parle encore de la ville de Gâvres, à l'embouchure du Blavet, et de la Forêt du Gavre en Loire-Atlantique. Au nord de Loudéac, le petit village de La Motte s'appelait au XVI^e siècle, la Motte Gargan. Au Cap Fréhel, on montre aux visiteurs le Doigt de Gargantua, petit menhir.

D'autres géants

Il existe d'autres géants. En forêt de Brocéliande, un très large caveau, vide, au voisinage de la Croix Lucas, s'appelle le Tombeau du Géant. Il mesure 4 m

de long sur 1,10 m de large. On le nommait autrefois la Roche à la Vieille. La Vieille, d'ailleurs, en Bretagne de l'est comme de l'ouest, c'est la Gwrac'h, la reine Ahès.

Elle pourrait bien être la mère du Gawr. A Huelgoat, ils voisinent, lui à Saint-Herbot, elle au Gouffre de la rivière d'Argent. Cet Argent, tout justifié qu'il soit par les mines toutes proches, viendrait-il de Gargan? «Argant», le vieux mot pour désigner ce que nous appelons «Arc'hant», n'est-il pas une forme abrégée de Gargant? Un auteur du XVI^e siècle, en tout cas, Eguiner Baron, nous dit bien qu'Ahès était une femme géante, «*gigantis feminae*»...

On se demande même finalement si Arthur n'était pas un géant.

Le Gargan, nous le connaissons bien, il est vivant parmi nous, puisque Rabelais en a recueilli la tradition et nous l'a transmise. Bien sûr, comme tous les auteurs, il en a rajouté. Mais n'est-ce pas là la preuve que la Tradition ne meurt pas et qu'il y a longtemps que le Gawr est sorti de sa tombe, en Plonevez?

Kronan, le dieu Cernunnos

La toponymie bretonne et la légende conservent encore la trace de l'ancien dieu Cernunnos. On sait que ce personnage de la mythologie, dieu aux cornes de cerf et sans doute aussi de bovin, appartenait au panthéon celtique, mais peut-être aussi à l'Autre Monde préceltique. Il régnait sur les Enfers et aurait été le Maître de ce que les Grecs appelaient l'Hadès.

La Cornouaille déjà rappelle son souvenir. On l'appelle Kerne, *Cornugallia*, Cornouaille en Bretagne Armoricaïne et Kernew, Cornwall, Cornouailles, Outre-mer. Il s'agit là, aussi bien pour le nom ancien que pour les noms modernes, de dérivés de la Corne et de Cernunnos. En latin, on disait *Cornu Galliae*, la corne de la Gaule, et c'est de là que le mot de Cornouaille est venu. En fait, la Cornouaille devait occuper jadis la totalité de la péninsule et se confondre avec la personnalité même du dieu, puisqu'elle était elle-même la Corne.

Ceci est très important. La Bretagne apparaît d'emblée et dès l'époque préceltique, comme un pays très individualisé, comme un symbole vivant des divinités de l'Autre Monde. La Légende de la Mort est déjà écrite et elle l'est en Bretagne.

Menez Kronan : au pays de la mort

Kronan provient sans doute de Cernunnos. Le Menez Kronan, dans la Montagne d'Arrez, est la hauteur, au-dessus du Yeun Elez, lieu de la mort et de la renaissance, qu'on désigne plus couramment aujourd'hui sous l'appellation de

Mont Saint-Michel de Brasparts. Une forme française existe qui avait cours au XVI^e siècle : c'est la Motte-Cronon. On a voulu faire venir la vieille terminologie, d'un terme qui signifie « rond » : ce serait simplement la montagne ronde.

Mais il y a un obstacle de taille à cette explication. D'abord, le terme de Saint-Michel ne s'applique en principe qu'à un lieu, généralement une hauteur christianisée de cette façon, où un culte ancien fut pratiqué. Ainsi Saint-Michel-Mont-Mercure, en Vendée, désigne-t-il une colline vouée précédemment au culte d'un dieu Mercure celtique, probablement Lugos.

Le nom même de Kronan à Brasparts est porté non seulement par la montagne ronde, mais aussi par une butte allongée qui la prolonge vers le nord : c'est Gwaremm Kronan, la garenne de Kronan, et en aucun cas elle n'est ronde. Pour s'appliquer au mont et à la garenne, il faudrait désigner autre chose qu'une simple qualification.

Il est donc vraisemblable que le nom de Kronan vient de Kernunnos, avec une métathèse dans la première syllabe.

Kronan au bois sacré de Nevet

En outre, non loin de là, à Locronan, centre vivant de cérémonies païennes, Saint-Ronan, ermite originaire d'Irlande a confondu sa renommée avec celle du dieu Kronan. La commune s'appelle en breton Lokorn, le lieu de la corne, et anciennement Lokronan, adopté par l'état civil français. Il s'agit bien de Lo-kronan et non de Lok-Ronan : c'est toujours, de règle, le *k* de Lok qui chute dans l'évolution linguistique.

Il existe un autre Locronan, également rattaché à Saint-Ronan l'Irlandais, dans le Léon, à proximité de Saint-Renan, au nord de Brest.

La personnalité même de Saint-Ronan a été mise en cause par certains historiens et d'aucuns ont voulu qu'il n'ait jamais existé. La chose est bien possible et sa légende serait simplement décalquée d'un récit mythologique concernant Cernunnos.

Ronan, nous faut-il ajouter, est un nom mutilé par la christianisation. Il s'agit en fait de Kronan, l'équivalent moderne du dieu du monde souterrain Cernunnos, la divinité à cornes de cerf.

Le saint personnage aurait débarqué d'Irlande sur la côte nord-ouest du Léon. Il aurait gagné la région de l'actuel Saint-Ronan, où il se serait installé en ermite. Mais il fut vite troublé dans sa solitude par la visite de pieux admirateurs, attirés par sa renommée de sainteté. Il aurait alors fui le monde et serait descendu en Cornouaille, à Locronan.

Le fait est curieux et quelque peu contradictoire. Locronan en effet est bâti au carrefour de deux voies antiques. Son église et la chapelle du Penity qui aurait été, comme le nom l'indique, l'ermitage même du saint personnage s'élèvent à l'endroit exact où les chemins se croisaient. Les ermites ne choisissent généralement pas les échangeurs d'autoroute comme retraite.

Il n'avait en fait fui le monde qu'à moitié, car il faisait déjà des conversions. Une sorcière du pays, nommée Keben, s'en prit à lui parce qu'il dévoyait son mari. On remarquera en passant ce trait caractéristique des Bretons : le personnage le plus fort du couple, c'est la femme. Le mari se laisse entraîner à tous les vents.

Keben avait une fille qu'elle accusa bientôt Ronan d'avoir tuée. Elle fit appel, pour cette cause, à la justice du roi de Quimper et d'Ys, Gradlon, que nous retrouverons dans d'autres récits mythologiques.

*Aotrou roue, ha me ho ped;
Ma flac'hig-me a zo bet taget;
Ronan Koad Nevet deus her gret;
O vont da vleit meur hen gwelet.*

« Seigneur roi, je vous prie, ma petite fille a été étranglée. C'est Ronan de la Forêt sacrée qui l'a fait. Je l'ai vu se changer en loup ».

Ronan se défendit de tout crime et fit ouvrir devant le roi un coffre, « un arc'h », où Keben avait déposé sa fille. Il la fit miraculeusement revenir à la vie. Il réussit également à convaincre le roi qu'il n'était pas le loup-garou qu'on disait et qu'aucun fait de lycanthropie ne pouvait lui être reproché. D'ailleurs, ce Gradlon est bien suspect, et paraît de connivence. N'est-il pas le roi du Graal ? Ne préside-t-il pas de ce fait aux transformations et aux métempsychoses ?

En fait, ce que ne dit pas la forme christianisée de la légende, c'est que l'enfant était bel et bien morte, et enterrée dans le coffre, c'est-à-dire en quelque sorte embaumée. Le Kronan ouvre le vaisseau et délivre la jeune fille. Il la rappelle à la vie, il la ramène en ce monde.

Les protagonistes du drame sont tous des personnages en relation avec le monde de la mort. Keben, la sorcière, tue. Gradlon, le prince des renaissances, assiste à l'opération alchimique. Kronan, le maître de la vie et de la mort, la fait revenir.

La Keben, en fait, c'était la fille du Kap Sizun, que le grec Strabon, au I^{er} siècle avant notre ère, appelait Kabaïon. C'est évidemment la femme du Cap, la *ka-*

penn. Elle était sorcière, ou plutôt *gwrac'h*, fée, car l'aspect négatif de la personne lui a manifestement été ajouté par une christianisation peut-être très tardive. Elle vivait dans les entrailles de la terre, elle était ce feu intérieur qui avait coulé il y a très longtemps du Menez-Hom où les restes volcaniques se voient encore. Elle tuait Kronan, car il y a pour les dieux comme pour les hommes un temps pour mourir et un temps pour vivre.

Nous laisse-t-on entendre par là que leur combat fut celui qui opposa le christianisme à la tradition des druides ? Certes le récit a été christianisé dans ce sens. Mais au-delà, la vérité mythologique n'existait-elle pas ? Autrement dit, Keban et Ronan seraient deux forces naturelles en lutte l'une avec l'autre, manifestées sur le vaste calendrier que nous offre encore la Troménie.

Mais pourquoi le coffre ? Pourquoi la comédie de la mort ? Keban a tué sa fille, puis elle l'a mise dans le coffre, pour lui assurer l'éternité, l'immortalité. Après qu'elle eut été ainsi ensevelie, Kronan l'a ressuscité : ce qu'il fallait démontrer. Ainsi Keban et Kronan n'agissaient-ils pas en sens contraire, mais dans le même sens ?

D'ailleurs, rien ne prouve que Keban n'ait pas raison. C'est peut-être (K)ronan qui a tué l'enfant et qui l'a ressuscité. Il serait là parfaitement dans son rôle mythologique.

Les deux forces se sont donc combattues, ou complétées, dans une affaire de mort simulée, mais toute mort n'est-elle pas une simulation ? La fille de Keban a disparu et sa mère accuse Ronan de l'avoir tué. L'ermite en effet se livre à la lycanthropie et c'est le loup-garou qui a dévoré l'enfant. Le roi Gradlon est invité à juger le sinistre personnage et à le condamner, mais il évitera tout châtiment en montrant que c'est la Keban qui a elle-même caché la demoiselle dans un coffre, d'où, délivrée par Ronan, elle ressort fraîche et rose.

La mort n'est qu'une illusion, une retraite en somme prise dans un sarcophage. Une régénération s'effectue. La vie s'affirme à nouveau.

La Troménie de Kronan

Ronan, bien que réhabilité aux yeux de tous, dut quitter Locronan et se retira vers Hillion, dans le pays de Saint-Brieuc, où il mourut. On confia son corps à un chariot attelé de bœufs qui savaient de science certaine où le conduire. On remarquera ici l'intervention des animaux cornus, bêtes caractéristiques de Cernunnos, qui possèdent le savoir.

Il faut reporter cela sur le trajet de la Troménie. La Troménie, c'est le long trajet circulaire que tous les cinq ans les Bretons de la région du Nevet, accom-

plissent, chrétiens ou non chrétiens, sur 13 km autour de la montagne de Saint-Ronan. Le rite n'est pas d'aujourd'hui : il remonterait jusqu'aux temps antérieurs au christianisme, tout le monde est d'accord là-dessus. Ce serait un calendrier annuel, comme l'a suggéré Donatien Laurent. Il semble bien que la moitié du parcours, de Gernevez à Kroaz Keben, soit la moitié de mort, et que l'autre, de Kroaz Keben à Gernevez soit la moitié de vie. Le cercle serait alors aussi le calendrier d'une vie humaine.

La Keban faisait donc la lessive au lavoir de Guernévé, entendez bien sûr non pas la Ville Neuve, mais la Cité du sanctuaire du Bois, du Nemeton. Elle opère la purification, c'est-à-dire la régénération des dépouilles humaines. On était, comme par hasard un vendredi, jour où aucun bon chrétien ne fait la lessive, car c'est alors laver dans le sang du Seigneur. Rien que très normal ici, puisqu'il s'agit du sang rédempteur.

Vint à passer le chariot aux bœufs qui conduisait le corps de saint Ronan décédé loin de là. De l'enfer de l'hiver, de l'enfer froid, l'Ermite revient dans son fief : il s'apprête à monter sur la colline sacrée. C'est alors qu'intervient la Vieille. Elle se jette sur l'attelage, frappe de son battoir l'un des bœufs et lui arrache à moitié une corne. Le bœuf cependant n'en continua pas moins son chemin. Il entreprit même, tout blessé qu'il était, de grimper vers le haut de la montagne dite aujourd'hui de Saint-Ronan.

Le voilà donc à l'assaut du raidillon qui du lavoir conduit au sommet. C'est totalement extravagant. Aucune voiture, aucun attelage ne peut monter cette pente. Quiconque a fait, ne serait-ce qu'une fois, le parcours de la Troménie, n'a pu que le constater. Il s'agit donc de bœufs prodigieux et d'une benne volante, menée par une divinité.

Arrivée sur la crête, la corne brisée se détache et tombe à terre. Ici donc sera enterré Ronan et le lieu s'appellera Plas ar C'horn, l'emplacement de la corne. C'est en somme, selon les règles de la toponymie sacrée Be Ronan, la Tombe de Ronan. Ainsi le géant, le Gewr, est-il enseveli au sommet de Be Gewr dont le rocher domine tous les alentours. Il est probable que Ronan ne resta qu'un temps dans son lieu, car j'ai toujours connu son tombeau à côté de l'église du bourg, dans la chapelle du Pénity.

La fille des Forges : Keben au Kabaïon des Kabires

Keban cependant, qui a suivi l'attelage, continue son chemin. Elle descend vers la voie romaine qui vient de Quimper et conduit à Locronan. Au carrefour, la terre se fend et engloutit la Keban dans les flammes du feu intérieur.

MYTHES ET TERRITOIRES

*N'oa ket he genou peur-serret,
Pa oa gant an douar lonket
E-touez moged ha flammou-tan,
E lec'h ma c'halver Bez-keban.*

« Elle n'avait pas encore fermé la bouche, nous dit la Gwerz de saint Ronan, qu'elle fut engloutie par la terre, au milieu de la fumée et des flammes de feu, au lieu qu'on appelle la Tombe de Keban. »

Il y a là une croix, l'un de ces monuments simples, archaïques, comme il y en a tant en Bretagne et qui remonte à l'époque de l'Église celtique, à moins que ce ne soit à l'époque antique. C'est la seule croix au monde, dit-on, devant laquelle un Breton ne doit pas se signer, nous ajoutons : car c'est un symbole païen. En cet endroit, la Keben fut engloutie dans le sein de la terre par les flammes du monde souterrain. On notera que ce n'était pas l'une de ces sirènes qui courent la campagne bretonne, filles de l'eau et de l'amour. C'était, elle, une fille du Feu et de la terre.

Le nom de la Femme, d'ailleurs présente une curieuse analogie avec celui, antique, de la pointe du Raz, le Kabaïon. La vieille déesse serait Celle du Kabaïon. Qu'est-ce à dire sinon qu'elle est Forgeron, en somme la Fille du Feu ? Faut-il s'étonner qu'elle fût engloutie par la terre et par les flammes du feu souterrain ? Son rôle est maintenant achevé. Elle retourne à son élément premier.

Quand le dieu est revenu, il a subi le sort commun aux divinités comme aux humains. Il a dû passer par le cheminement de la mort. Keben l'a tué en décorant un bœuf et on l'a laissé sur un lieu inaccessible. Puis Keben a disparu, son rôle joué. Elle est retournée à son élément, tout comme Dahud qui a plongé dans la mer.

Lorsque la Troménie a dépassé Kroaz Keban, la Croix de Keban, qui marque l'endroit où la Sorcière retourna en son lieu, elle parvient assez rapidement à la pierre de la génération. Là viennent s'asseoir, ou bien plutôt se coucher les femmes qui désirent un enfant. La surface du rocher est modelée en la forme d'un corps de femme qui s'y coucherait les jambes écartées : on y attend manifestement la fécondation du dieu solaire qui se lève juste en face, à l'Est.

Ici s'achève la régénération commencée au lavoir de Guernévé. La métépsychose est commencée. Nous sommes à Ar Gazeg wenn, la Jument Blanche. C'est là que les femmes se font engrosser en se couchant sur le rocher, face au soleil levant. Les morts alors reviennent à la vie. Kronan qui était sous terre avec la Keben resurgit, enfant. Quand l'un rentre dans la terre, l'autre renaît.

Autres divinités au Nemeton des Osismes

Belenos

Bel-Air, Belar, Billiers...

Le problème des Bel-Air occupe tout le pays francophone, plus une partie de l'Espagne, et la Bretagne. Il s'agit généralement de villages isolés, souvent sur un haut de cote ou sur un petit sommet. L'air peut évidemment y être beau, mais à vrai dire qu'est-ce qu'un Bel-air? Bon air soit. Mais bel air? Un manoir de belle allure? Mais si l'on compte un certain nombre de manoirs de ce nom, on trouve aussi des lieux-dits sans construction notable. Au total, il en existe plusieurs centaines.

Surprenant le fait que le mot existe sans changement tant dans le domaine occitan, que dans le domaine breton, écrit Bel-Air comme en pays de langue romane. Cela tendrait à faire penser, soit que le mot a été introduit récemment, mais il n'existe nulle part aucune trace historique d'un tel événement, soit qu'au contraire l'installation soit très ancienne et que le terme ait été écrit en « français », parce que c'est la seule langue où il avait un sens et qu'il venait du « latin », comprenez de l'ancienne langue.

Il existe toutefois une exception de taille. Nous savons que la pointe de la Cornouailles d'Outre-mer, ou Land's end se nommait dans l'antiquité (Strabon ou Ptolémée) Belerion Akroterion, c'est-à-dire, en grec, le promontoire Belerion ou de Beleir. Le mot est donc à rapporter à une langue de l'antiquité et puisque l'indication est faite en Cornouaille, en celtique ou en breton.

Le cap a changé de nom, puisqu'il se nomme aujourd'hui Land's End. Ce serait un argument en faveur d'un sens insupportable aux chrétiens, qui ne l'auraient pas admis et l'auraient changé. Ailleurs, dans le domaine continental, la forme française « Bel Air », parfaitement anodine, aurait été adoptée pour une raison analogue.

On peut donc se demander si l'ensemble des Bel-Air de France et de Navarre ne relèvent pas de la langue celtique, gaulois en France et en Occitanie, breton en Bretagne. Belerion serait devenu Bel-Air sans aucun problème et se serait conservé sous le couvert d'une homonymie avec le « bel air ».

Une commune du Morbihan, vers la Vilaine se nomme Billiers, après s'être appelé Beler. Il s'agit manifestement d'une évolution de langue romane qui a conduit régulièrement de Beler à Billiers, sans protection ici du sens homonymique. Il existe également un Belar, près de Plonevez-Porzay et de la forêt du Nevet (Bois sacré).

L'étymologie la plus probable, c'est tout de même le dieu Belenos. Il s'agissait

d'un dieu solaire qui se trouvait fort bien sur un sommet de colline d'où l'on voyait le lever du soleil. Le nom de Bel-Orient, d'origine à la fois latine et celtique, est bien connu en toponymie bretonne, près de Loudéac, par exemple. Bel-Orient c'est le latin *Bel oriens* ou Bel à son lever, Bel à l'Orient. Beler, c'est le lieu de Bel.

Le genêt: Bannalec et Ploubalanec

Bannalec est pour Balanec, comme Ploubalanec. Balan, c'est évidemment le genêt, mais rien n'empêche que ce soit aussi et surtout Belenos. Le genêt est la fleur jaune, couleur de soleil.

La fontaine de Belenos

Il existe à Ouessant sur la péninsule au sud de la baie de Lampaul et tournée vers celle-ci, une Feunteun Velen, qui a donné son nom à tout le promontoire. Elle est située sur une petite anse du rivage qui regarde vers Lampaul. Une triple fontaine y coule, conçue à la manière de fontaines archaïques, comme on en voit à Notre-Dame des Trois-Fontaines en Briec ou à la Trinité en Lampaul-Plouarzel.

Le nom peut s'appliquer à une fontaine «jaune», en faisant venir «*velen*» de «*melen*», ce qui est régulier. C'est là un bien curieux vocable: en quoi ces fontaines sont-elles jaunes? Pourquoi d'ailleurs, dit-on Feunteun Velen et non **Feunteuniou Velen* au pluriel? En fait, il ne se trouve là qu'une seule fontaine en trois sources, comme un seul dieu en trois personnes.

Il s'agirait donc plus probablement d'une Feunteun Belen, ou Fontaine de Belenos, comme la loi des mutations consonantiques en breton le permet. On comprend maintenant pourquoi les habitants de ces lieux refusèrent de l'eau à saint Paul Aurélien quand il débarqua sur l'île. On finit cependant par lui en donner et Feunteun Velen doit à ce geste de subsister encore aujourd'hui.

L'apôtre avait maudit toutes les sources de la presqu'île et elles disparurent. Feunteun Velen survécut. Peut-être est-ce une manière d'expliquer ce fait effectivement surprenant de la survie d'une source druidique au XXI^e siècle.

Le dieu Lugos

Il ne subsiste rien de la mythologie de Lugos en Bretagne. Cependant, le nom de Lugos se retrouve ici et là, semble-t-il, mais dans la toponymie seulement.

On suit deux évolutions selon l'origine des mots. On a ainsi une transforma-

tion à partir de *Lugos*, qui a abouti, par l'amuïssement du *g*, à des formes en *Lou*, *Leu*, *Leh*, *Louh*, une autre provenant de *Lugdunum*, la citadelle de Lugos, qui a donné Léon et Léhon, une troisième issue de *Lugan*, qui a donné Louannec (*Luganacos*), Poullaouen (*Ploulouan*), Kerlouan, Louargat, Leuhan

Il semble y avoir eu plusieurs citadelles de Lugos, Lugdunum comme Lyon sur le Rhône. La ville principale qui conserve cette appellation est Saint-Pol de Léon, ainsi que le pays dont elle est le centre, le Léon. On a voulu y voir le pays des Légions, *Legionum*. Mais les légions ont assez peu séjourné en Bretagne, si ce n'est dans le III^e siècle et trop peu pour donner de façon durable un nom à une région et à une ville.

Léon nous semble venir, très régulièrement, de Lugdunum. On en rapprochera l'oppidum de Léhon, près de Dinan, qui a conservé un *h* en provenance du *g*.

Notons aussi l'existence de plusieurs Kerleon. Deux lieux-dits se trouvent à proximité de Carhaix. Il s'agit de **Ker-Lug-dunum*. C'est là, on le sait, le nom de la ville du roi Arthur, écrit généralement Carleon et placée de façon inexacte au Pays de Galles.

Il en est probablement ainsi de la ville appelée Laïounes par le géographe arabe Ibn Khaldoun et placée par lui entre Quimper et Brest. L'endroit paraît correspondre au mieux à Douarnenez. La formation de ce mot est curieuse, en fait exceptionnelle dans la toponymie bretonne. Les explications en Terre de l'île (*Douar an enez*) ou en île de Tutuarn (*Tutuarn enez*) ne sont guère satisfaisantes. On pourrait cependant imaginer un Louarnenez, venant de Lugarnensis, sur le modèle de Louargat. Certes le saut phonétique de *l* en *d* n'est guère régulier, bien qu'il ne soit pas impossible, surtout avec l'aide d'une discrète christianisation de *Lou* en *Doue*...

Mais il existe, en Ploaré sur le front géographique qui délimite Douarnenez au niveau de son rempart (*Kroaz Talud*) un manoir illustre pour avoir donné naissance à Laënnec, qui se nomme Kerlouarnec. On y verrait volontiers un **Cazr Lugarnacos* où Lugarnacos ressemblerait bien à la forme celtique du latin *Lugarnensis*: Louarnec serait l'équivalent de **Louarnenez*.

On sait que Tristan, l'amant d'Yseult, possède une île à Douarnenez, qui s'appelait au moyen âge, *Insula Trestani*. Or Tristan est dit d'une manière générale Tristan de *Loonois*. Ne s'agit-il pas d'un *Lugdunensis*?

Il nous reste à placer ici un « Chevalier de la table Ronde », l'époux de la sœur d'Arthur, Ana, et roi de la Lodonésie. Ce pays, en relation certaine avec le nom de Lot, pourrait bien être la terre de la Citadelle de Lugos, *Lugdunensis*. Le roi Lot, fils de Lac'h, serait lui-même Lugos.

Il y a semble-t-il, beaucoup d'avatars du dieu Lugos. Le moindre n'est pas « o Logos » des Grecs. Il arriva à Lyon (*Lug-dunum*), sans doute dès le début du II^e siècle et certainement s'y développa dès le pontificat d'Irénée (177), disciple de Polycarpe, lui-même disciple direct de Jean l'évangéliste. Quel que soit le sens que l'évangéliste Jean ait voulu donner à ce mot dans son Prologue, il est évident que pour des Lyonnais du II^e siècle de notre ère, soumis à l'enseignement chrétien, il ressemblait étrangement au dieu Lugos (pron. *Lougos*), d'autant plus que ce dernier signifiait clairement la Lumière.

L'anguille

Le serpent des eaux se glisse entre les Mondes

L'anguille est un animal fabuleux.

La vaste matrice de mer que constitue la rade de Brest s'ouvre sur l'Océan par un pertuis étroit et resserré que les gens de Plougastel appellent Toul ar Chilien, le Vagin de l'Anguille.

On la retrouve ailleurs, en Brocéliande, dont le nom, *Bresilien* en breton, signifie la Colline de l'anguille.

On la retrouve d'ailleurs partout. Elle est sculptée sur le porche de Lannédern, en cinq endroits sur l'église de Sizun, à Lampaul-Guimiliau. Elle est généralement représentée comme un être hybride, à la tête, aux bras et au buste de femme, mais au bas du corps en forme de poisson, parfois en queue de serpent. On rencontre en fait les deux formes, la serpente et la femme-poisson, celle-ci étant relativement plus fréquente.

En dehors de Bretagne, elle existe aussi. Ainsi dans l'église de Clonfert en Irlande ou sur la maison de la sirène à Coulonges-la-Rouge, non loin de Brive-la-Gaillarde.

Elle est en relation immédiate évidemment, avec l'eau, la fontaine, le ruisseau qui serpente, avec la mer même. Elle semble proche de la Mari et flirte avec tous les Locmaria de Bretagne.

La Mari, la Morgane

Ses attributs sont le peigne et le miroir, le peigne antique à double rangs de dents, le miroir en forme d'utérus ou de fontaine. Sa sexualité cependant ne manque pas de mystère : son Toul ar chilien est souvent bien caché sous des écailles de poisson. Cependant, elle peut se marier et avoir des enfants, mais elle ne le fait pas toujours. Ninian, autrement dite Viviane, laissera toujours Merlin sur sa faim.

Parfois, comme Mélusine, elle abandonne sa forme et prend figure humaine, quitte de temps en temps à devoir se baigner dans un cuveau, sous son aspect premier. Généralement, elle se cache alors, quand elle est sous sa forme de poisson. La voir dans cet état est une cause de rupture immédiate avec un amant ou un mari. Elle s'en va, ou bien, comme à Lusignan, elle s'envole et disparaît à tout jamais. Mais de l'Autre Monde elle veille sur ses descendants.

L'histoire de Mélusine elle-même n'est pas bretonne. Elle se passe à Lusignan, en Poitou, au bord de la Vivone. Le mari de la fée cependant, Raymondin est breton et cette touche du récit paraît néanmoins établir une relation avec le légendaire de Bretagne. La légende, en tout cas, répète le thème central des contes, principalement breton de ce type.

On sait que l'eau est l'agent de communication entre les mondes et il paraît normal que l'être intermédiaire entre eux soit l'anguille, qui apparaît comme un serpent aquatique. Il est intéressant de remarquer que son nom, dans certains parlers de l'Ouest de la France, comme le Poitou et la Charente, soit le mot «morgain», qui évoque absolument la Morgane des traditions bretonnes.

L'anguille est donc Morgane ou Mari Morgane. Elle se manifeste donc comme la sœur d'Arthur. Elle est proche de la Pierre.

Gradlon et le Graal

Le Graal du roi Gralon

Le roi du Graal est appelé dans les romans de la Table Ronde le roi Pêcheur. Il vivait dans son château de Corbenic où était conservé le plat merveilleux ou gradal.

Celui-ci contenait le sang du Cerf, qui assure la résurrection, certains ont dit à une époque que c'était plutôt le sang du Christ, mais cela importe peu, c'est du pareil au même. On y buvait le breuvage qui donne la vie. Il était caché la plupart du temps hors de la vue des visiteurs et il n'apparaissait qu'au moment du repas, dans une procession très réglée.

Corbenic se trouvait sur la montagne de l'Occident, ce qui est normal. Là où le Soleil a disparu, il reprend ses forces pour revenir à l'Orient. De là, on voit très clairement l'horizon de l'ouest et la disparition de l'astre dans les eaux de l'Océan.

Gradlon, en sa forme ancienne Gradalonus, est évidemment le prince du Gradal, origine du Graal.

Où trouver Corbenic?

Mais où se trouve situé le château de Corbenic?

Sans doute faut-il chercher dans le domaine de Gradlon. Or Gradlon était comte de Cornouaille, ce qui signifiait probablement à son époque duc de Bretagne. Il est vrai que Gralon Meur de la tradition historique bretonne, qui mourut, nous dit-on, en 405, n'est pas forcément le Gradelon du mythe. Ce dernier peut être beaucoup plus ancien. Ce qui est sûr néanmoins, c'est qu'à l'époque historique, le nom apparaît comme un terme dynastique qui désigne plusieurs personnages de la même lignée. Le Gralon mythique peut donc bien se manifester comme l'ancêtre de la famille, éventuellement très loin dans le temps. En tout état de cause, le domaine royal serait bien la Cornouaille ou la Bretagne.

Un lieu occidental, dans la péninsule armoricaine, cela nous rapproche du Néméton des Osismes, établi au fond de la baie de Douarnenez, vivant encore aujourd'hui sous l'appellation de Forêt de Nevet. Il y a là Locronan, le site de la procession païenne de la Troménie, terre de Keban, la Sorcière, Sainte-Anne-la-Palud où se continuent de nos jours les rituels d'Ana la Grande Déesse, la montagne de la Mari du Hom.

La montagne du Hom

Le Menez-Hom : n'est-ce pas la montagne dressée à l'extrême occident du monde, face aux points précis où meurt le Soleil ? face au promontoire du Géant et à la pointe du Van de la corne de cerf, à la Citadelle des Osismes ou Cap Sizun ? à la Pointe du Raz ou Tête d'Ahès ?

Le Menez Hom qu'on appelle la Triple Montagne ou Menez an Drinded, montagne de la Trinité ou de la Triade, est l'objet d'un conte occulte. Sainte Gwenn, qu'on vénère dans sa chapelle de saint Veneg en Landrevarzec, toute proche, est considéré comme la mère de trois grands saints : Gwenolé, Gweneg et Jacut. Pour qu'elle puisse les allaiter ensemble, tous les trois, Dieu lui accorda trois seins. La tradition celtique veut que les tertres et les collines soient les seins de la Terre et la Triple montagne est ainsi la poitrine même de Gwenn Teirbronn, la Blanche aux Trois seins.

Des mamelles de la Blanche aux trois seins ne peut sortir que le lait de la vie, la nourriture de résurrection, le Sang du Cerf.

Le Menez Hom s'appelait anciennement aussi Cruc Ochidient, la Colline de l'Occident. C'est en effet la montagne la plus occidentale et la plus caractéristique du continent européen. Géographiquement, elle est située dans un environnement hautement symbolique. L'Europe s'achève ici en trois promontoires : au

nord, le Penn ar Bed, ou Tête du Monde, où s'élèvent les ruines de l'abbaye de Loc-Maze, à la pointe dite en français de Saint-Mathieu, au sud, à l'extrémité du Cap-Sizun, la pointe du Raz ou mieux pointe d'Ahès, au centre la presqu'île de Crozon, la Citadelle des Pierres, et ses trois extrémités, la pointe de Camaret, Pen Hir et le Toulinguet, la pointe du Gawr, le géant. Le Menez Hom culmine à la base de la presqu'île de Crozon. De son sommet principal, le Yed, la vue s'étend à gauche sur la rade de Brest, à droite sur la baie de Douarnenez. On a ainsi une dualité fondamentale prise dans la Grande Triade.

On voit aussi au nord-ouest, le Toull ar Silien, le vagin de l'Anguille, que d'aucuns appellent le Goulet de Brest, et les deux montagnes de Kronan, celle de Locronan, culminant à Plas ar C'horn et celle de Brasparts, qui avoisine la Gwaremm Kronan.

Sous ses différents aspects de montagne sacrée, de terre nourricière, d'Occident. Le Menez Hom pourrait apparaître ainsi comme le lieu du Graal, domaine privilégié de Gradlon.

Un site stratégique

Il y avait autour du Menez Hom des fortifications très conséquentes. Le cap Sizun dans son ensemble paraît avoir été une citadelle copieusement défendue : outre l'établissement militaire d'époque romaine de Trouguer, non loin de l'extrémité de la pointe du Van, l'on comptait, sur la côte nord, les éperons barrés de Beg ar C'hastel kozh en Beuzec et de Beg ar C'hastell Meur en Cleden, sur la côte sud le Kastell de Primelin.

Dans la presqu'île de Crozon, Crozon même était une citadelle, Kravodunon, la citadelle des pierres. En arrière, le rempart de Crozon, Talar Graoz, devenu la ligne des Tal-ar-Groas, protégeait immédiatement à l'ouest, les pentes du Menez Hom.

Sur la rade de Brest, deux châteaux prenaient la mer sous leurs catapultes, Staliocanos Limen (Brest) et Gesocribate (Plougastel-Daoulas). Quant au Goulet, il ne peut manquer d'avoir été fortifié, alors qu'il est recouvert, depuis Vauban, d'installations militaires d'importance qui ont succédé aux terrassements construits par les Espagnols en 1594.

Le Menez Hom apparaît donc comme une montagne sainte. Mais c'est aussi et en même temps un point stratégique de haute valeur. Poste d'observation imparable sur toute la côte occidentale de l'Armorique, site défensif de première qualité avec des fortifications en conséquence et protection rapprochée de territoires militaires d'offensive, il est entièrement tourné, comme il se doit, vers la

mer. Il protège le territoire réservé du Néméton des Osismes, avec ses lieux de rassemblement et ses terres d'asile.

Il est bordé au nord par la rivière de l'Aulne. Celle-ci, Aon en breton, s'appelait jadis Hamn, qui semble résulter directement d'un Samon antique. C'est là le nom de la fête celtique du 1^{er} novembre, l'antécédent de la « Fête des saints et des morts » dans la religion chrétienne. La Samon-Aulne suit un intéressant parcours. Elle naît en Lohuec, ancienne trêve de Plougras et traverse presque aussitôt la commune de Plourac'h : ce sont là des lieux voués à la Sorcière, la Gwrac'h Ahès. Elle descend ensuite au voisinage de la forêt de Huelgoat et de l'oppidum de Ker-Ahès (Carhaix). Elle vient finir enfin dans la rade de Brest, au pied du Méné Hom, peu après avoir longé la rive de Tregarvan.

Caer Bann Hed

Cette commune dont le nom signifie la trêve de Karvan, doit son appellation à l'affluent qui descend des abords du Menez Hom, et qu'on reconnaît comme le Karvan.

Au IX^e siècle de notre ère, le moine de Landévennec Wrmonoc, parlant de la tombe du roi Marc'h, nous dit qu'elle se trouve à Caer Bann hed, ce qui veut dire la ville (ou le camp fortifié) de la Corne de cerf. Bann veut dire Corne de cerf et Hed une fois encore cerf.

De fait, la tradition entend que le tertre sous lequel reposerait le roi Marc'h soit élevé sur le Menez Hom, entre deux sommets de la montagne, le Yed et le Hielc'h. Logiquement donc, on devrait voir là l'emplacement de Caer Bann Hed.

Manifestement la forme du IX^e siècle a engendré le moderne Kar-Van, donc le Garvan et Tregarvan. Quoi donc encore ? Mais, bien sûr : Corbenic. Ce mot apparaît comme une francisation de Kaer Bann Hed en Carbaned, puis Corbenic.

La cité du Graal, le château mystérieux, bien qu'on sache qu'il est depuis longtemps détruit, c'est Kaer Bann Hed au sommet du Menez Hom, bâti sous la protection du roi mythique Marc'h et repris par le roi Gradlon. Ces princes sont comme les gardiens du Graal auxquels succédera ensuite le troisième Bertwalt, que les Français appellent Perceval et les Allemands Parsifal.

En occitan, on l'appelle Mont Salvage, en ancien haut-allemand le mont de Salvaesche. Ces mots désignent une place de sauveté, un droit d'asile. On sait qu'à Locronan, à la vue du Menez Hom, dans le Nevet ou nemeton, au moyen âge, se trouvait un « minihy », c'est-à-dire un tel lieu de protection.

Saint Veneg

Il y a d'autres traces. Un hameau proche de la chapelle de Sainte-Marie, sur la montagne, s'appelle Stang ar Venig, mot totalement dénué de sens aujourd'hui, si ce n'est stang, la haute vallée. Nous proposons de l'entendre tout simplement comme Stang Garvenig, le val de Kaer Bann Hed.

Proches de la baie de Douarnenez, on trouve un Kervennec et un Leskervennec qui évoquent irrésistiblement Ker Bann Hed et Les Ker Bann Hed. Ajoutons-y le personnage de saint Venneg, fils de sainte Gwenn, que nous avons déjà rencontré au voisinage du Menez Hom. Le nom vient-il de Gwenneg, comme on l'entend d'ordinaire, ou de Benneg et plus avant Bann Hed ?

Nous voilà entraînés très loin. D'abord vers la pointe du Vann ou du Bann (?), à côté de la pointe du Raz (ou d'Ahès ?). Puis vers l'îlot de Tevenneg, dans les parages nord de Sein : Te venneg, la chère Corne de cerf. Enfin à l'abbaye même de Landevennec, juste à côté de Tregarvan : le sanctuaire de la chère Corne de cerf.

Le sommet du Menez Hom est ainsi identifié parfaitement comme étant dans le rapport le plus étroit avec Corbenic, donc avec le château du Graal. Dans ces conditions, comment ne pas les assimiler ?

Résumons-nous : le Graal est rempli de sang de cerf, non sans relation avec le rôle joué par les cornes de cet animal dans le processus de résurrection ou de métempsychose, comme l'attestent les anciennes sépultures de Houat et de Tevieg. Au repas du Graal, selon Chrétien de Troyes, la nourriture servie, qui provient directement du plat sacré, est du cerf : c'est la chair et le sang de la résurrection.

Le Graal est conservé dans un lieu fortifié qui porte le nom même des Cornes de cerf et qui se trouve placé sur le sommet du Menez Hom ou non loin au col entre le Yed et le Hielc'h. Ce château est bien connu pour avoir été signalé dans le *Roman d'Aiquin* (XII^e siècle).

Par ailleurs, l'environnement du « château » manifeste partout son nom ancien : Corbenic, Caer Bann Hed, Garvan, Tregarvan, Stang Garvenig, Kervennec, Leskervennec, Tevenneg, Landevennec, Saint-Vennec. Tout cela est en relation avec le Samon ou Hamn ou Aon, qui est manifestement le fleuve de l'Autre Monde et le lieu de la métempsychose.

Le roi est certainement à l'origine le roi mythique Marc'h, mais lui a succédé un autre prince, non moins mythique, Gradelon, qui porte le nom même du Graal. Il règne sur l'Alchimie majeure : le mythe de la transformation.

L'enterrement du roi Gradlon

Un curieux texte nous a été conservé par Albert Le Grand dans la première

édition de ses *Vies, Gestes, Mort et Miracles des Saints de la Bretagne Armorique*⁹, dont le moins qu'on puisse dire est qu'il est antérieur à la date d'impression de l'ouvrage, 1634, mais sans qu'on puisse en savoir plus évidemment. Il s'agit, semble-t-il, d'un fragment inauthentique, rapporté à l'an 405, où selon la tradition, mourut le roi Gradlon.

Il est écrit en latin, comme il convient à cette époque, et porte en titre ces mots : « *De exequiis Regis Gradlonis fundatoris nostri* », autrement dit : « Des obsèques de notre fondateur le roi Gradlon ». Il faudrait donc voir là une page écrite par les moines de Landévennec. C'est, de fait, au monastère de ce lieu qu'Albert Le Grand nous dit l'avoir vu et copié, le jour de saint Mathias, en février 1629.

Quand fut-il rédigé ? Il est impossible de le dire dans l'état actuel de nos connaissances, d'autant plus que les éléments en ont disparu et que nous sommes réduits à la copie qu'en a faite le moine capucin.

Ce qui nous importe le plus ici, c'est l'aspect légendaire et la manière dont le texte de Landévennec s'intègre dans le mythe.

« *De exequiis Regis Gradlonis fundatoris nostri.*

« *Erant cum Guennuco Episcopo Pontificante, Winvalocus, Abbas de Landt-Teguennok, et Haëmo ejusdem castelli Prior: Gildas Abbas Rhuiti, et Halcuin ejusdem loci Prior, hi duo Abbates: Monachi Iacut, Daniel, Biabilius, Martinus, Guennaël, Bili et alii plurimi. Halcun presbyter de Arcol, Perceval presbyter Din heaul Sacerdotes Yvo, Melchun, Israël, Ilion, Inizan, Tyrisianus Gaufredus, Rivallon, Alfredus et alii plurimi. Cum Salomone Rege et Adevisia Regina, Laici, Hameus Vicecomes, Inizan Vicecomes, Eudo Matibernus, Ioz vicecomes, Fracanus Consul de Leonia, Tugdonus Consul de Goëlovia et alii plurimi.* »

Le personnage central est l'évêque Guennuc qui officie. Autour de lui, Winvaloc, abbé de Landévennec et Haëmo, prieur de ce « château », Gildas, abbé de Rhuys et Alcuin prieur de ce lieu, donc deux abbés.

Se présentent ensuite six moines de l'abbaye : Iacut, Daniel, Biabilius, Martinus, Guennaël, Bili, plus quelques autres qui ne sont pas nommés.

Deux recteurs de paroisse (*presbyter*), Halcun d'Arcol et Perceval de Din heaul.

Neuf prêtres : Yvo(n), Melchun, Israël, Ilion, Inizan, Tyrisianus, Gaufredus, Rivallon, Alfredus et quelques autres.

Le roi Salomon et la reine Adevisia.

Six laïcs : le vicomte Hameus, le vicomte Inizan, le Matibern (marc'htiern ?)

⁹ Nantes, Pierre Dorieu, 1634-1635, pages 712 et 713.

Eudo(n), le vicomte Ioz, le consul de Léonie Fracan, le consul de Goëlovia Tugdonus et quelques autres.

Guennuc, décoré du titre d'évêque, serait évidemment le fondateur du monastère qui porte son nom Lann te-wennok, Wennok étant la forme mutante de Gwennok, à moins qu'elle ne se rapporte à Banneg, l'homme de la Corne de cerf. C'est l'un des enfants de sainte Gwenn, tous les trois présents ici. On sait que Gwenn, leur mère, reçut de Dieu la grâce d'avoir trois seins pour les allaiter tous les trois et qu'elle est elle-même la Triple Montagne ou Menez an Drinded ou Menez Hom.

La Montagne est donc présente ici avec ses trois sommets : Gwennok (Guen-nuc), Gwenole (Winvaloc) et Jacut (Iacut). C'est bien le moins pour le fondateur d'une abbaye qui est bâtie au pied du Menez-Hom.

Deux abbés viennent ensuite avec le prieur de leur couvent, Winvaloc, abbé de Landévennec évidemment et Gildas, abbé de Rhuys. Gildas, bien qu'installé assez loin d'ici, au pays de Vannes, est connu dans la région : on lui a consacré une chapelle non loin d'ici, au-dessus de Cast, ce qui tendrait à établir des liens entre les monastères de Landévennec et de Rhuys.

L'un des deux prieurs qui les accompagnent est Haëmo qui, curieusement, n'est pas affecté à l'abbaye de Landévennec, mais présenté comme prieur de « ce château ». C'est donc qu'il y avait un château à proximité : était-il au bord de la mer, ou bien sur la montagne ? Autrement dit, ne sera-ce pas la forteresse dont nous parle la Chanson d'Aiquin et que l'on confond sans peine avec le Caer Bann Hed d'Wrmonoc ?

Il s'appelle Haëmo(n). On n'est pas sans se rappeler que tel est à peu près le nom de l'Aulne, la rivière de Landévennec que nous voyons anciennement appeler Hamn et dont nous avons dit qu'elle est peut-être l'antique Samon, le fleuve des Morts.

Le deuxième prieur, celui de Rhuys, est Alcuin.

Les moines Iacut, Daniel, Biabilius, Martinus, Guennaël et Bili :

Iacut est évidemment Jacut, frère de Wennok et de Winvaloc, le troisième sommet de la montagne.

Daniel ne figure que dans la fondation de Plou-Daniel. Un personnage gallois se nomme Denyel et le nom de Deniel existe en Bretagne comme patronyme.

Biabilius.

Martinus est un nom armoricain, qui se rapporte à Saint-Martin de Tours (316-397). peut-être s'agit-il même de lui, placé un peu tard parmi les moines de Landévennec, par des écrivains postérieurs.

Guennaël.

Bili : on ne sait s'il s'agit du « roi des nains » qui appartient aux compagnons d'Arthur.

Les recteurs sont désignés par l'expression *presbyter*. Ce sont Halcun d'Arcol et Perceval de Din heaul. Ces deux paroisses encadrent le Menez Hom, l'une à l'ouest, c'est Argol, l'autre à l'est, c'est Dinéault. Curieusement, cette dernière est écrite de manière étymologique, comme pour faire apparaître son sens : Din heol, la citadelle du Soleil. Son desservant : Perceval. Dans *le Conte du Graal*, Perceval est le vainqueur de la Quête et le nouveau roi du Graal à Corbenic. Nous le retrouvons ici, à proximité immédiate du château de Caer Bann Hed que nous croyons être Corbenic. Son nom est écrit selon l'orthographe de Chrétien de Troyes et non à la manière ancienne Bertwalt. La composition du fragment que nous étudions serait donc postérieure à la composition des romans de la table Ronde en roman, au XII^e siècle.

Quant à Halcun, il est recteur d'Arcol.

Les neuf prêtres :

Yvo(n), est un nom bien connu de l'histoire bretonne armoricaine. Un chevalier de la Table Ronde, Ivain, fils d'Urien, rejoint ici des personnages historiques comme saint Yves de Tréguier et Yves de Chartres (1040-1115), ainsi que beaucoup d'autres.

Melchun,

Israël,

Ilion, comme la paroisse de Hillion près de Saint-Brieuc,

Inizan, patronyme breton encore en usage aujourd'hui,

Tyrisianus,

Gaufredus, nom d'origine germanique, Geoffroy, comme le clerc de Monmouth qui écrit *l'Histoire des Rois de Bretagne*,

Rivallon, dont le nom évoque l'un des prédécesseurs de Gradlon, Riwelen Mur Marchou, qui vivait sans doute peu après l'Empereur Constantin.

Alfredus, nom anglo-saxon, et quelques autres.

Le roi Salomon I^{er}, successeur de Gradlon, et la reine Adevisia ou Havoise, sa femme.

Six laïcs enfin :

le vicomte Hameus. Ce nom est sans aucun doute celui du Hom. Il existe d'ailleurs en plusieurs endroits, dont un village près de Pleyben, des Menez Ham. On peut le rapprocher, comme le Haëmo du début, de Samon et de la rivière voisine, l'Aulne.

le vicomte Inizan. C'est la deuxième fois que nous trouvons ce terme.

le Matibern Eudo(n). Ce « *matibernus* » est peut-être un *marc'htiern*, l'un de

ces chefs à cheval ou chevalier, qu'on voit évoluer vers le VIII^e siècle en Bretagne.

le vicomte Ioz,

le consul de Léonie ou comte de Léon Fracan. Le terme de consul est une ancienne expression, datant de l'époque romaine, qui désigne un comte ou représentant officiel de l'autorité romaine.

le consul de Goëlovia ou Comte de Goëlo, Tugdonus, dont le nom évoque celui de Tudwal, évêque de Tréguier, et quelques autres.

L'Ankou

L'ouvrier de la mort

L'Ankou est l'un des personnages les plus vivants de la mythologie bretonne. C'est, selon Anatole Le Braz, l'ouvrier de la Mort, *Oberour ar maro*. Il est présent dans toute la Légende, et dans la vie même jusqu'à nos jours.

La tradition le décrit grand, maigre, le visage ombragé d'un large chapeau. Avec lui un chariot, attelé de deux, parfois de trois chevaux blancs, à la crinière longue. On le nomme *Karr an Ankou*, le char de la mort, ou *Karrigel an Ankou*, la brouette de la mort, et l'on entend parfois le bruit grinçant de ses essieux sur les vieux chemins du pays. Pierre Le Run, de Penvenan, en 1886, l'avait vu, lors de la mort d'un de ses amis, et il en fit la description à Anatole Le Braz.

L'Ankou est impitoyable. Il n'écoute aucune prière, il ne se laisse acheter par aucun cadeau, ni par aucun sentiment. Cependant, il n'est pas cruel, il peut même parfois se montrer sympathique. Mais il n'est jamais complaisant. Il arrive qu'on le voie, à une occasion ou à une autre, mais généralement on ne survit guère à cette rencontre.

Il existe des représentations diverses de l'Ankou. La forme la plus ancienne serait celle d'un squelette armé d'une flèche : c'est ainsi qu'il figure sur l'ossuaire, au cimetière de Landivisiau. Plus récemment on l'a figuré avec une faux, selon l'imagerie générale. La plus célèbre de ces statues est celle de Ploumiliau. A l'extérieur de l'église de Noyal-Pontivy, sur le contrefort nord-ouest du transept, il tient à deux mains la houe qui creuse la terre des cimetières pour ensevelir les défunts. Jadis, il y a bien longtemps, il tenait un marteau : c'est ainsi que l'on représente Sucellos, « le Bon frappeur », c'est ainsi que l'on se figure Merlin, le maillet à assommer les bœufs et les hommes.

C'est lui qui introduit la danse macabre que le XV^e siècle a répandue chez nous. A la chapelle de Kermaria-an-Iskuit en Plouha et dans l'église de Ker-

nascleden, il entraîne empereurs, rois, prêtres, papes, évêques, gentilshommes, bourgeois et paysans, dans une égalité sans faille.

En 1899, sur l'Émile Renouf...

Ce serait une erreur de croire que cet altier personnage ait disparu avec la venue des automobiles et de l'électricité. Je n'en voudrai que deux récits qui l'un et l'autre me touchent de près et dont je puis assurer la parfaite authenticité.

Qu'il me soit d'abord permis de citer ici un passage du « Horn » de Maurice Le Scouëzec¹⁰. Il s'agit d'une aventure réellement vécue par l'auteur, depuis lors peintre de renom, alors pilotin sur l'Émile-Renouf qui revenait de Nouvelle-Calédonie en 1899.

« Ah ! Ce fut une belle sérénade, quand le Vieux a su que le grand volant était parti... Cependant, après, trop chargé sur l'avant, nous commencions à mettre le nez dedans. A chaque instant on embarquait par devant. La brise fraîchissait encore. Les hommes qui venaient de déverguer la ralingue du volant signalaient que la drisse de pavillon était emmêlée dans le réa d'une poulie de cargue de grand perroquet. On nous rappela derrière et un homme monta pour dégager.

« Nous étions une dizaine devant la chambre de veille, le lieutenant à la coupée tribord (on était tribord amures et grand large). Sans difficulté, l'homme monta sur le volant et fut au cargue-point. Il dégagea la drisse et comme il se remettait sur le marchepied, tout bas près de moi, j'entendis une voix disant :

« — Oh ! Oh ! Son double sous le vent...

« C'était Mével.

« Les trois ou quatre près de nous, avaient entendu, firent un mouvement de recul. Les autres, au vent à moi, nous regardèrent et voyant les hommes fixer la vergue sur le point de bâbord, en firent autant. Deux reculèrent et firent :

« — Oh ! Oh !

« Mével, le doigt levé, montrait la vergue.

« Le lieutenant regardait et dit :

« — B'en quoi ?

« Tous alors se reculèrent et adossés à la chambre, regardaient soit l'homme, soit bâbord. Un silence planait, coupé du brisement des lames et des roulements du vent. Une lame embarqua à tribord devant ; son bruissement familier ne changea rien.

« Une terreur planait sur ces hommes. Enfin, Mével dit :

« L'Ankou...

¹⁰ *Le Horn, suivi de Sur les grands voiliers*. Rééd. arbredor.com, 2005. NDE.

Deux des hommes se prirent la tête dans les mains. Tout ceci en quelques secondes. L'homme sur la vergue ne voyait rien et terminait son ouvrage. Fini. Il commença de rentrer, fit deux pas et pour changer de main, se pencha sur la vergue. A ce moment, j'eus l'impression qu'il voyait à bâbord la même chose que voyaient les hommes. Il rentra vers les mâts plus vite et quand il fut arrivé, au lieu de prendre les enfléchures, il monta debout sur le volant et nous fut caché par le mât. J'étais épouvanté par l'atmosphère créée autour de nous : cette disparition du matelot fut comme un soulagement. Puis, à peine le temps de regarder le lieutenant, la même voix étrange de Mével :

— Ça y est.

L'homme venait de tomber sur le panneau avant, brisé, une jambe repliée sous son corps, sans avoir même crié.

Quand nous arrivâmes auprès, le bosseman, les mains aux hanches, regardait le matelot et dit :

— Il est mo'.

Le lieutenant arrivait, quitta sa casquette. Nous étions tous tête nue. On le mit au réfectoire des maîtres et un voilier dans la nuit lui fit une chemise en toile de voiles (usagée).

Il s'appelait Quéinec. Je l'avais très peu connu. Le lendemain, on le glisse par un sabord arrière avec cent kilos de sable amarrés aux pieds. On mit vent dessus vent dedans, « en chapelle » quoi, pavillon en berne.

Le Vieux et toute la chambre étaient auprès. Ça avait une allure intime, un peu familiale. Il a essayé de nous dire quelques mots, ça ne sortait pas. Céline pleurait. Alors, il lui dit :

— Tais-toi donc, toi.

Quand ça a été fini, le grand lieutenant qui était de quart a gueulé :

— Brasse bâbord en route.

Et on est reparti. A l'endroit où il était, il y avait une centaine d'oiseaux qui tournaient, se posaient, cherchaient ce qui était tombé là. »

Cet Ankou de la mer que Mevel et les matelots de l'Emile-Renouf avaient rencontré est celui qui conduit le bag-noz, le bateau de nuit : ce serait, paraît-il, le premier mort de l'année. Le conducteur des morts est plus une fonction qu'une personne.

La barrière de Rostrenen

J'ai moi-même rencontré l'Ankou. C'était à Rostrenen où il se tenait sur une

barrière routière. C'était un squelette, assis sur les poutres entrecroisées. Il n'avait pas de vêtements et son « visage » n'était pas hostile.

Je conduisais une voiture, j'étais seul et je comprenais parfaitement qu'il s'agissait d'une « vision », autrement dit qu'il n'y avait pas là, concrètement, un squelette, mais que l'image que j'en percevais était purement fantasmatique. Mais elle n'en existait pas moins sur ma rétine avec un je ne sais quoi d'un fantôme. Il était clair à mes yeux qu'il s'agissait de l'Ankou.

Vingt kilomètres plus loin, j'eus un accident grave, qui coûta la vie à une passagère de l'autre voiture.

Je puis donc affirmer la réalité de l'Ankou à la fin du XX^e siècle, au moins dans un univers de représentations, qui, pour être imaginaire, n'en est pas moins réel. Comme Mével, j'ai rencontré l'Ankou et cette rencontre était porteuse d'un message, de l'annonce d'une mort prochaine et qui me concernait.

La littérature bretonne est pleine de ces événements qui surviennent partout et toujours, attestant la présence des « dieux » à nos côtés, au moins dans certaines situations capitales.

CHAPITRE IX: QU'EST-CE QUE LA GAULE ?

Les Commentaires de la Guerre des Gaules

I, 1, 1-7. Une incohérence nous atteint d'emblée : dans les 27 lignes de l'édition moderne, le mot *Gallia* est employé dans deux sens différents.

Dans la première phrase, il apparaît trois parties en Gaule : celle qu'occupent les Belges, celle qu'habitent les Aquitains et celles que peuplent les Celtes. Ces trois ethnies diffèrent par la langue, par les institutions et par les lois. Curieusement, César nous dit aussitôt que les Celtes sont le nom que cette population se donne à elle-même, puisque les Romains l'appellent *Galli*, les Gaulois.

Il résulte de là que la Gaule n'existe pas. Le territoire délimité géographiquement par le Rhin, les Alpes et les Pyrénées est complètement hétérogène. Les Gaulois, autrement dit les Celtes, ne sont installés que dans la région médiane entre la Seine et la Garonne.

Plus loin, I, 1, 5, César confirme bien ce dernier point de vue en précisant que le pays des Gaulois va du Rhône à la Garonne, à l'Océan, aux frontières des Belges, c'est-à-dire à la Seine et à la Marne, et même au Rhin du côté du Jura (les Séquanes) et de la Suisse actuelle (les Helvètes et les Allobroges).

Il y a manifestement contradiction entre la notion d'une Grande Gaule, formée de peuples différents tant par la langue que par les lois et les institutions, et celle d'une Celtide, que les Romains appellent « les Gaulois » et qui va du Grand Saint-Bernard à l'Océan, entre Seine et Garonne.

Il faut considérer en outre que César ne mentionne comme « gaulois », ni la Province romaine, ni la Gaule Cisalpine. Il expose d'ailleurs fort bien que l'expression d'une Gaule est purement romaine, et, on l'a vu, particulièrement imprécise.

Mais... qu'est-ce que l'Armorique ?

L'Armorique est le pays « situé près de la mer ». C'est ce que signifient les deux mots celtiques *Are* et *Mori*. Il s'agit donc du littoral celtique. Comme la Gaule est une construction romaine, sans doute due à César, tandis que l'Armorique

est une réalité géographique, il est difficile de déterminer exactement l'extension de cette dernière.

On peut penser que c'est là le rivage de la Celtique, autrement dit le territoire maritime sis entre l'embouchure de la Seine et celle de la Garonne. On a cependant appelé de nos jours du nom de Massif Armoricaïn l'ensemble géologique d'époques primaire et antécambrienne situé dans cette Armorique qu'il réduit sensiblement au territoire entre Carentan et les Sables-d'Olonne.

Le domaine est donc en tout état de cause plus grand que la Bretagne actuelle. La péninsule, telle qu'elle a été définie historiquement par les souverains bretons, est à rapprocher sans doute du pays dénommé Letavia, et encore aujourd'hui par les Gallois *Llydaw*, et qui comprenait probablement au moins le pays des Osismes, des Vénètes et des Curiosolites, peut-être en outre celui des Redones et des Namnetes. Le seul fait que la péninsule avait un nom avant le cinquième siècle de notre ère, lequel nous a été conservé par la tradition galloise comme par la tradition armoricaine, milite en faveur d'une certaine identité létavienne, c'est-à-dire d'une fédération et d'une indépendance.

Que veut dire Letavia? On y a vu la terre des Lètes, ou mercenaires francs, mais ceux-ci n'ont jamais occupé la totalité de la presqu'île, seulement les environs de Rennes et pendant un court laps de temps. On a dit également que c'était le monde de la mort, ce qui n'est pas impossible, mais reste hasardé.

Peut-être s'agit-il du domaine de Lëto. Cette déesse des Grecs était une hyperboréenne, mère d'Apollon, qui avait fui la colère jalouse de Héra et avait donné naissance à Apollon dans l'île de Délos. Ce dieu gardait des contacts avec l'Hyperborée où il se rendait tous les ans, et il avait son équivalent chez les Celtes sous le nom de Belenos.

Les Bretons armoricains n'apparaîtront dans l'histoire qu'au VI^e siècle de notre ère. Ce sont les fameux « Bretons établis sur la Loire » de Grégoire de Tours. La Bretagne, en tant que telle, n'est pas mentionnée d'ailleurs dans ce texte. Nous sommes à l'époque où l'on parle encore de la Gaule, mais où un « royaume des Francs », qui donnera naissance, bien longtemps après, à la « France », telle que nous l'entendons, se profile à l'horizon oriental depuis bientôt un siècle.

Qu'est-ce donc que la Gaule?

Nous percevons dès maintenant la possibilité d'une réalité « bretonne », bien avant la période où des Bretons auraient émigré sur le continent. Nous examinons par ailleurs quelques-uns des éléments qui pourraient montrer que la péninsule armoricaine se distinguait politiquement du reste de la Gaule.

Mais quel était donc ce pays qu'on nous présente volontiers comme un seul territoire, moins centralisé sans doute que la France actuelle, mais doté cependant d'une certaine unité, à l'intérieur de ces prétendues frontières naturelles qui seront chères à Richelieu.

César est le premier à parler de la Gaule. D'où lui vient le mot? Sans doute des Galates dont parlaient les Grecs, et des Celtes, vocable dont on usait en Occident. Galati, Keltoi, Caletes, voilà les sources de la Gaule. Pour César, c'est le pays compris entre le Rhin, les Alpes et les Pyrénées. Il s'agit bien sûr uniquement de la Gaule transalpine. La Gaule Cisalpine qui occupe tout le nord de l'Italie actuelle en est exclue parce qu'elle est romaine depuis longtemps. La *Provincia romana* y appartient, mais un peu en dehors, puisqu'elle aussi est romaine et en voie de romanisation. Reste donc la Gaule chevelue, formée de trois parties, la Belgique, la Celtique et l'Aquitaine, mais arbitrairement constituée sans références.

La Belgique et la Celtique semblent assez proches l'une de l'autre. D'ailleurs, les Armoricaains étaient tenus par Strabon pour des Belges. Les paysans bretons du XIX^e siècle qui portaient des *bragou bras* semblent bien les héritiers des « hommes au sac » qu'étaient les Belges (*Bolg* = sac) et qui formeront, une fois l'Irlande envahie par eux, les Fir Bolg.

Les Aquitains par contre, sont un autre peuple et c'est César lui-même qui nous le dit. Ils ne parlent pas la même langue, ils n'ont pas les mêmes coutumes. Le conquérant l'a noté soigneusement. Les gens d'Auch et de Pau n'avaient donc rien à voir avec ceux de Carhaix. Il est évident que l'occupation romaine n'a rien changé à cet état de fait et que le rapprochement, très relatif, des populations d'Aquitaine et de Lyonnaise n'a pu se faire que par l'abandon des langues vernaculaires antérieures au latin.

Même à l'intérieur de la Celtique, plus tard appelée Lyonnaise, il n'est pas établi que les peuples aient été identiques. Chaque cité gauloise avait son organisation politique propre et son mode de gouvernement. Elles étaient indépendantes et d'ailleurs soumises à Rome par des liens divers.

La Gaule n'existe pas

On comptait soixante « tribus » sur le territoire donné par César comme gaulois et autant d'autonomies. Dans ces conditions, il n'est plus possible de maintenir la fiction d'une Gaule une et indivisible, puisqu'on distinguait :

- 1° la Gaule cisalpine (ainsi appelée du point de vue des Romains) qui n'était autre que l'Italie du nord, autour de Milan.

- 2° La province romaine, *Provincia Romana*, ou Provence.
- 3° La Belgique, entre Rhin et Seine, probablement un tant soit peu germanisée.
- 4° La Celtique, entre Seine et Garonne, qui donnera naissance à la Lyonnaise.
- 5° L'Aquitaine, entre la Garonne et les Pyrénées, en fait non celtique.
- 6° Enfin, il faut citer la Bretagne insulaire, puisque les populations de l'île étaient d'origine « gauloise ».
- 7° Il est en outre évident que l'Irlande des *Fir Bolg* ou Belges était « gauloise » d'origine, que l'Espagne et le Portugal étaient également en partie au moins gauloise, et que des inscriptions « gauloises » nous ont été conservées en provenance de ces deux pays.
- 8° Il faut y ajouter encore les « Celtes » des Alpes et d'Europe Centrale, jusqu'aux bouches du Danube, ainsi que les Galates d'Asie Mineure, groupées autour du *Dru-Nemeton* (Sanctuaire du Chêne).

En conséquence, la Gaule n'existe pas. Elle n'est que la construction abstraite d'un cerveau méditerranéen, beaucoup plus préoccupé par la conquête et l'exploitation de sa conquête que par la réalité géographique et humaine. Ou si l'on veut, c'est un vaste ensemble culturel qui va de l'Irlande à l'Arménie, très divers dans ses manières de vivre et cependant unis par une commune origine linguistique et religieuse. Elle n'a rien à voir avec la France, qui résulte d'une autre construction mentale, réalisée bien des siècles après et sur d'autres bases.

Il faudrait renoncer à ce terme, d'ordre purement géographique, créé par César, pour cerner les frontières de sa conquête et en éliminer ce qu'il n'a pas conquis. Le territoire entre le Rhin, les Alpes et les Pyrénées n'est absolument pas un et bien des Celtes habitent hors des limites arbitrairement définies par le conquérant. Il faudrait plus justement parler de Celtes, de Belges, de Galates, de Celtibères, d'Irlandais brittoniques. L'argument d'autorité est le seul qui fonde la pseudo-Gaule et, en conséquence, la France actuelle.

Ce serait évidemment porter atteinte à la sacro-sainte définition d'un territoire qui est à l'origine de la France. Car les Francs se sont moulés sur la vision romaine et la France s'est toujours voulue l'héritière de la Gaule romaine. Les Français se sont beaucoup préoccupés de la Gaule, parce que, pour eux, elle était déjà la France. En fait, elle n'était rien du tout. La communauté culturelle celtique était beaucoup plus vaste que le territoire ramassé entre le Rhin et les Pyrénées. La Suisse, l'Italie du Nord sont gauloises. La Galatie, par définition, est gauloise. L'Aquitaine, en revanche, n'est pas celtique : les « frontières naturelles » n'existent pas.

Au voisinage, l'Helvétie, depuis lors, n'a pas accepté le joug des Français, même la Suisse romande qui parle français. La Gaule cisalpine non plus, dont la plus grande partie parle italien. A y regarder de près la notion de Gaule sombre dans le ridicule.

Les fédérations

On a proposé depuis longtemps l'existence de fédérations au sein des Gaules. Ainsi les Arvernes ou les Éduens avaient-ils constitué autour d'eux des groupes de peuples qui reconnaissaient leur hégémonie. On a également suggéré la réalité d'une Fédération armoricaine, constituée au moins des Vénètes, des Coriosolites et des Osismes. On n'a pas tenu compte de la phrase de César, mentionnant les secours apportés par les peuples d'Outre-Manche aux Vénètes en guerre. Peut-être appartenaient-ils aussi à la Fédération armoricaine.

CHAPITRE IX: LA BRETAGNE DE 72 À 879

Premier siècle

Le début des évêchés

Rennes : avant 67 : Maximinus

Nantes : 70 Clair

Lexobie-Tréguier : 72 Drennalus

La tradition conservée par Albert Le Grand marque bien, en Bretagne, une double origine du christianisme : romaine d'une part à Rennes et Nantes, celtique d'autre part à Lexovie. Le fait que Drennalus soit considéré comme un disciple de Joseph d'Arimathie n'oblige pas à prendre en compte la légende de ce dernier. Un cornique chrétien a fort bien pu passer la mer, indépendamment de lui, même si par ailleurs il avait été fait chrétien par des orientaux venus directement en Grande-Bretagne, sans passer par Rome.

Drennalus, premier évêque de Lexobie (72) selon Albert Le Grand

En 72, Drennalus, disciple donc de Joseph d'Arimathie, venu de l'île de Bretagne, débarque au Port de Saliocan (qui pour nous est Brest), et de là gagne Julia, c'est-à-dire Morlaix. Puis il s'installe à Lexobie où il fonde l'évêché.

Il s'agit donc d'un Breton de l'Île qui vient en Létavie pour y prêcher. C'est le premier de ces missionnaires d'Outre-Manche qui, dans quelques siècles viendront en nombre sur nos côtes. De même que cent vingt ans plus tôt les Vénètes se rendaient régulièrement dans l'Île de Bretagne, maintenant le mouvement semble se continuer en sens inverse.

On n'oubliera pas que la langue des deux pays est la même et qu'ils se comprennent donc aisément. Nous sommes à l'époque où Tacite écrit : *haud multum diversus*, « le langage des deux pays n'est pas très différent ».

Concernant Morlaix, Albert le Grand cite un passage de Conrad, archevêque de Salisbury, tiré de sa Description de l'une et l'autre Bretagne, livre 9, chapitre 56 :

« Morlaix est un oppidum de cette Bretagne qui est appelée Armorique. Jadis appelé Julia, situé aux fondements du Château de César, sur le socle de la mon-

tagne, et tourné vers la haute vallée, il est arrosé de part et d'autre par deux petits fleuves dans un lit d'eau de mer, venus du nord. Ici Drennale, venant de Bretagne la Majeure, prêcha la foi du Christ. Il fut ensuite fait président de Lexobie.»

Mais quel est donc ce siège de Lexobie? Pour Albert, ce serait sans aucun doute Ploulec'h à l'endroit d'un ancien établissement militaire romain qu'on appelle le Coz Gueaudet et dont il subsiste encore aujourd'hui des ruines. Il s'agit d'un promontoire élevé entre l'embouchure du Leguer et un petit affluent de cette rivière à l'ouest. Cette citadelle fut emportée d'assaut, détruite et pillée par le Danois Hasting en 836. Elle n'a jamais été relevée depuis.

Une cause d'erreur est induite cependant par l'existence autour de Lisieux, qui en tire son nom, d'un pays des Lexoviens.

Les évêques de Lexobie au I^{er} siècle

Le catalogue des prélats lexoviens, établi par Albert Le Grand au XVII^e siècle, d'après de vieux textes, nous donne les noms suivants :

Drennalus, compagnon de Joseph d'Arimathie, évêque de Lexobie, mort en 92.

Congalus, deuxième évêque de Lexobie, élu en 92, mort en 98.

Hostolierus, troisième évêque de Lexobie (98-106)

Les évêques de Nantes au I^{er} siècle

Clair (70-96), prononcé Clér aujourd'hui, avec un *e* très fermé, dans le Vannetais oriental.

Ennius (96-101)

Deuxième siècle

Personnages du II^e siècle d'après Albert le Grand (1636)

Vingt deux évêques de Lexobie :

Feletus (106-115)

Isarietus (115-121)

Grallon (121-123). Nom breton. C'est le nom d'un roi de Cornouaille au début du V^e siècle, le célèbre roi Gradlon.

Hastrink (123-130). Fait penser à Hasting, envahisseur saxon bien connu à Tréguier.

Semperius (130-134)

Erminus (134-137)

Guennael (137-139). Nom breton : Gwenaël.
Drobvaclus (139-144)
Manvanus (144-150)
Hugarnotus (150-156)
Nitorius (156-161)
Fracorius (162)
Bodmaleus (162-167). Nom breton. Br.mod. Bodmaël.
Tuterius (167-169)
Guennaelus (169-172). Nom breton, br. mod. Gwenaël.
Congalus (172-175). Nom breton. Nous avons vu que le deuxième évêque de Lexovie se serait appelé ainsi.
Dopelomus (175-179)
Guennaelus (179-184). Nom breton. Comme ci-dessus.
Hoarvaeus (184-188). Nom breton. C'est le nom de Hervé. S'agit-il de Hervé du Mene Bre ?
Widohelus (188-192)
Dispius (192-198)
Francianus (198-203)

On remarquera bien vite la précocité du christianisme en Bretagne. Quant aux noms bretons, ils sont aussi précoces que le christianisme et montrent bien qu'ils se manifestent dès le II^e siècle : Grallon, Guenaël, Boidmael, Congal, Hoarvaeus. Cela signifie qu'il y a des Bretons à cette époque en Armorique, soit que les Armoricains aient été appelés de ce nom, soit que des Bretons de l'Île aient déjà commencé à s'en venir en Létavie.

On peut facilement se débarrasser du problème en déclarant qu'il s'agit là de fables et que jamais de tels desservants n'ont existé en Armorique.

Troisième siècle

Personnages du III^e siècle d'après Albert le Grand (1636)

Les évêques de Nantes

Similien (vulgo Sembin) évêque de Nantes (296-310). Armoricaïn. Mort en 310, sous Constantin. Vécut la persécution de Dioclétien.

Donatien et Rogatien, Nantais armoricains. Mort en 303, sous la persécution de Dioclétien.

Dix évêques de Lexobie :

Riticarius (203-214)

Nicorus (215-218)

Guivenninus (218-225)

Brumaelus (225-239). Nom breton.

Guennaelus (239-253). Nom breton. Il s'agit du br.mod. Gwenaël.

Godamius (257-268)

Hoarvaeus (268-270). Nom breton. C'est le nom de Hervé. S'agit-il de Hervé du Mene Bre ?

Neoturnus (270-273)

Guennoleus (285-291). Nom breton. S'agit-il de Gwenolé, abbé de Landevennec ?

Cormennus (291-312)

Les noms bretons continuent au III^e siècle. Parmi eux un évêque de Lexobie nommé Gwenolé...

L'Armorique chez Zosime

Historien byzantin du V^e-VI^e siècle, comte et avocat du fisc, Zosime écrivit une *Historia nova* entre 502 et 518. L'on a remarqué que son récit était particulièrement étoffé pour la période comprise entre le début du IV^e et le début du V^e siècle. C'est de cette époque que datent les faits que nous allons rapporter.

Voici maintenant, traduit, le texte qui nous en est donné par dom Morice. Il s'agit ici du fils de Constantin, Constant, qui intervient en Espagne, laissant dégarni le reste des territoires de l'Empire d'Occident.

Constant est de nouveau envoyé en Espagne par son père et il emmène avec lui le duc Justus. Gerontius en est offensé et il se concilie les soldats là où ils se trouvent. Dans la région des Gaulois, il pousse les Barbares à la sédition contre Constantin. Comme Constantin ne leur résistait pas, la majeure partie de ses troupes se trouvant en Espagne, les barbares d'au-delà du Rhin envahissent le pays en toute liberté. Pour cette raison, ils amènent non seulement les habitants de l'île Britannique, mais aussi les nations gauloises à abandonner l'Empire romain, à ne plus obéir aux lois des Romains et à vivre à leur guise. C'est la raison pour laquelle les Bretons (*Britanni*), ayant pris les armes, pour n'importe quelle situation critique invoquée pour leur salut, libérèrent leur cité des Barbares menaçants.

De même, tout le célèbre (*ille* dans le texte latin) pays armoricain et les autres peuples de Gaule, à l'imitation des Britanniques, se libérèrent de semblable ma-

nière, chassèrent les magistrats romains et décidèrent de se constituer en république. Cette défection des Breagnes et des Gaules intervient à l'époque où Constantin est empereur, c'est-à-dire avant 337. On constatera que cette remarque, qui repousse de presque cent ans en arrière l'abandon par les Bretons de la sujétion à Rome, coïncide assez bien avec le décompte que l'on peut faire et qu'on trouvera plus loin, de l'antiquité des « comtes de Cornouaille », telle qu'elle figure dans les cartulaires de Quimper, de Quimperlé et de Landévennec. Nous accordons au roi Riwelen Mur Marc'houl, le premier de ces « comtes » une date d'accession au trône voisine de la mort de Constantin.

Le commentaire de Zosime est intéressant en ce qui concerne les événements d'Armorique. Zosime montre en effet que l'occupation romaine a disparu, des deux côtés de la mer, à l'époque même de Constantin. Celui-ci n'a donc pu, dans des pays qui s'étaient soustraits à l'autorité de Rome, favoriser le développement de l'idée chrétienne dont il s'était fait le champion.

Le « célèbre pays armoricain » est nettement différencié des « autres peuples de la Gaule. Il semble représenter à lui seul une puissance et avoir acquis sa célébrité par quelques actions d'éclat.

Selon D. Stiernon¹¹, Zosime est un « païen convaincu et enthousiaste, non dépourvu de culture littéraire », et cet auteur ajoute : « Il conçoit donc sa propre recherche comme le renversement systématique de l'historiographie chrétienne. En particulier il ne manque pas de s'opposer à l'apologie que fait Eusèbe de l'idéal monarchique et de la *pax* impériale qu'il concevait comme une préparation providentielle à la diffusion et au triomphe du christianisme, marqué par la conversion de Constantin. Au-delà des confusions et des contradictions qu'elle comporte, l'œuvre de Zosime, jugée sévèrement par Photius, est le dernier monument de l'historiographie antique¹². »

Quatrième siècle

Les évêques de Nantes

Eumélius ou Fumélius (312-337)

Marcus ou Marcinus (337-?)

Arisius ou Arifius (368-387)

Didier (387-409)

¹¹ *Dictionnaire encyclopédique du Christianisme ancien*, Paris, Editions du Cerf, tome II, p. 2569.

¹² F. Paschoud, *Histoire nouvelle*, 3 vol., Paris, Belles Lettres, 1969-1979.

Bristok, roi de Brest vers 320

S'il faut en croire Albert le Grand, à l'époque où Elorn tenait le château de la Roche, sur la rivière Elorn, régnait à Brest un nommé Bristok, qui semble bien être l'éponyme de la ville. Cela peut se situer, d'après le texte, vers 320. A cette époque-là, la ville de Tolente, entre Brest et Plouneour-Trez, appartenait au Prince Jugonus, père d'un certain Jubault ou Jubaltus.

Neventer et Derrien

Aucune donnée ne nous est fournie ensuite jusqu'en 320. C'est en ce début du IV^e siècle que se situe le passage de Neventer et de Derrien en Armorique. Ces deux personnages, Bretons d'outre-mer, s'étaient rendu à Rome où ils avaient été reçus par la mère de l'Empereur Constantin, Hélène. De retour à Vannes par voie de mer, ils avaient gagné à pied la ville de Nantes pour se rendre au tombeau des martyrs Donatien et Rogatien. Puis ils voulurent rejoindre Brest où leurs bateaux, venant de Vannes, étaient allés les attendre.

Ils arrivèrent à Roc'h Morvan, situé au gué de la rivière qui devait bientôt s'appeler l'Elorn. Le seigneur de ces lieux s'appelait précisément Elorn. Il était soumis à un lourd tribut de la part de Bristok, roi de Brest : chaque année il devait donner en nourriture à un dragon une jeune fille de sa parenté. Au moment où Neventer et Derrien arrivaient, il s'apprêtait à se jeter dans le fleuve et il en fut empêché par les deux visiteurs.

Une partie de la famille d'Elorn périt ainsi et c'était maintenant le sort de son enfant Riok, âgé de deux ans. Les deux voyageurs promirent à Elorn de délivrer ses terres du fléau, pourvu qu'il s'engageât à construire une église pour les chrétiens du lieu. Derrien réussit à passer son écharpe au cou du Dragon et le fit conduire ensuite par l'enfant Riok jusqu'à Brest, puis à Tolente, et de là à Poullbeunzual en Plouneour-Trez, où il se jeta à la mer.

Elorn ne se convertit cependant pas, mais sa femme et son fils le firent et sommèrent le seigneur de bâtir le sanctuaire promis à Barget, sur ses terres. C'est ainsi que, vers 320, fut commencée l'église de Plouneventer. Commencée, mais non terminée, car on ne l'acheva qu'au temps du roi Hoël le Grand (448-484).

Quant à la femme et à la fille d'Elorn, elles se convertirent. Riok, l'enfant devait devenir un saint personnage.

Il est accidentellement question dans ce texte de deux autres personnages qui sont cités par Albert, à propos du passage à Tolente de Neventer et de Derrien. C'est le Prince de ce lieu nommé Jugonus, lequel était le père de Hubault ou Jubaltus.

Cet épisode est intéressant par bien des côtés. D'abord la date attribuée aux événements. Nous sommes aux environs de l'année 320, c'est-à-dire sous l'Empereur Constantin, dont Zosime nous a dit qu'il était abandonné par les Bretons et les Gaulois. Or il y a dans notre histoire plusieurs princes, dont un roi, qui paraissent très indépendants. Il n'est nulle part question des légions romaines.

Les personnages principaux sont deux Bretons insulaires qui sont de passage sur l'Elorn. Ils sont allés à Nantes faire leurs dévotions au tombeau des martyrs Donatien et Rogatien. Mais ils viennent de bien plus loin, puisqu'ils sont allés à Constantinople présenter leurs respects à l'Impératrice Hélène. Cela laisserait supposer qu'ils sont allés vénérer la Croix du Christ et qu'ils en ont rapporté la forme.

Ils sont chrétiens tandis que leurs frères d'Armorique sont païens, et ils tentent de les convertir.

En outre, ils fondent un *plou*, Plouneventer, auquel l'un d'entre eux donne son nom, Neventer. On est là en présence, au début du IV^e siècle, de la fondation d'un établissement, probablement défensif. Neventer n'est pas un saint, ni même un ermite ou un moine. Il est un laïc et porte un nom païen : celui du bois sacré.

Les sources de ce fragment d'hagiographie nous sont données par l'auteur. Il s'agit :

- d'un manuscrit de l'abbaye de Landévennec,
- d'un manuscrit de l'abbaye de Daoulas,
- d'un livre réservé possédé par l'église paroissiale de Plouneventer,
- d'une *Chronique de Bretagne*, anonyme, livre I, chapitre 28.
- des *Mémoires et recherches de l'évêché de Léon*, faits par Yves le Grand, recteur de Plouneventer et conseiller du duc François II en 1472, communiqués à Albert le Grand par son oncle paternel Vincent le Grand, seigneur de Kerscao Kerignonval, Conseiller du Roi et sénéchal de Carhaix.

Interprétation : il faut, pour bien comprendre la légende, attribuer au dragon sa juste place. Nous ne pensons pas qu'il représente l'ancienne religion, combattue par la nouvelle. Placé comme il l'est à côté de Bristok, qui est chargé de l'alimenter, nous y verrions volontiers la domination romaine, celle qui exige un tribut du roi placé sous ses ordres. Il est jeté à la mer, comme le sont d'ordinaire les occupants en Bretagne (voir les soldats allemands à Douarnenez).

S'étant débarrassé de la puissance de Rome, Neventer fonde un établissement d'auto-défense, un *plou*.

Personnages du IV^e siècle d'après Albert le Grand (1636)

Neventer, Breton insulaire. Vers 320. Son nom permet d'évoquer le bois sacré, le Neved et semble bien éloigné du christianisme.

Derrien, Breton insulaire. Vers 320. Son nom est celui du chêne : Dervenn. Il est tout autant païen.

Bristok, roi de Brest, vers 320. Son nom évoque Brest.

Jugon, prince de Tolente vers 320. Le nom a été repris par Geoffroy de Monmouth dans sa fabuleuse *Historia Regum britanniae*.

Jubalt, fils de Jugon, vers 320.

Elorn, Breton armoricain, prince de La Roche Maurice, 336 et avant (320).

Riok, Breton armoricain Né en 336.

Ursule, Reine bretonne insulaire sans doute fabuleuse 337.

Corentin, Breton armoricain 375.

Gildas, Irlandais. Vers 390-400.

Catalogue des « saints » selon Albert Le Grand

Evêques

Vannes : 388 Judicaël

Cornouaille : 392 Corentin

Vannes et Quimper, ce sont les évêchés du sud.

Le Chanoine Moreau écrivait au XVI^e siècle :

« Aussi ai-je trouvé en quelque ancien fragment quelque écriture de main, chose remarquable, que l'église cathédrale de cet évêché, dédiée à Saint-Corentin, son premier évêque, dès l'an 400, et quelque peu auparavant des saints pères augustins Ambroise et Jérôme et Martin de Tours, était l'un des plus beaux temples de Bretagne. » (Chanoine Moreau)

Martin est du IV^e siècle. Les dates d'Ambroise sont 340-397. Celles de Jérôme 331-420. Si l'on peut admettre une relation entre la communauté chrétienne de Quimper et Martin de Tours, il apparaît plus difficile d'en reconnaître une avec le Trévire Ambroise, évêque de Milan, et plus encore le dalmate Jérôme, anachorète dans le désert.

La fable de Conan Mériadec

383 : Flavius Maximus Clemens se révolte contre l'Empereur Gratien, traverse la mer et vient en Létavie, sur la côte du Léon. Il continue son chemin vers Rome et laisse le pays à Conan Mériadec qui vainc Jubaut, roi tributaire des

Romains. Il lui tue 20000 hommes et chasse les garnisons romaines. Il nomme ensuite deux Consuls, c'est-à-dire des Comtes, l'un en Cornouaille, l'autre en Léon. Il rebâtit le Château de Brest et construit Kastel Mériadec.

C'est la fable de Conan Mériadec, telle qu'elle a été présentée par Geoffroi de Monmouth. On y a introduit la personnalité de Jubaut, qui n'était certainement pas à cette époque un « roi tributaire des Romains », mais qui est cité dans les sources d'Albert Le Grand, comme le fils de Jugon, prince de Tolente, lequel vivait à l'époque de Bristok, roi de Brest, vers 320. Les garnisons romaines, si l'on en croit ce qu'écrivait vers 510, Zosime, avaient disparu précisément vers le début du IV^e siècle, sous Constantin.

Cinquième siècle

Les événements après 401

401 : Fracan, père de Saint-Guenolé et gouverneur de Léon sous le roi Gradlon défait une armée de Barbares qui étaient descendus sur la côte du Léon. Sur le lieu de la bataille, il fonde une église à Lochrist en Izelguez, en Plounevez.

La tradition orale du XX^e siècle ne coïncide pas avec ce texte. En effet, il n'y est pas question de Fracan, mais la direction des opérations militaires autour de Lochrist en Izelvet est donnée à un prince Even, assisté de son cousin saint Goulven.

477 : Les Saxons, sous la direction d'Audoacro, abordent en Bas-Léon et brûlent le pays entre les rivières de Wrac'h et d'Elorn. Le roi Hoël le surprend et l'oblige à reprendre ses navires.

489 : Les Danois, sous le commandement de Corsolde, descendent à leur tour en Bas-Léon et y demeurent jusqu'en 502. Riwalon Murmaczon quitte la Grande-Bretagne et chasse les Danois qui s'accrochent pourtant à l'île de Callot. Ils sont taillés en pièces. Riwalon construit la chapelle de Notre-Dame de Callot.

Riwallon est littéralement post-daté. Selon les renseignements fournis par les Cartulaires, ce serait le premier roi de Bretagne. Riwalon Mur Marchou est plus ancien de cent cinquante ans, puisqu'il remonte à l'époque de l'empereur Constantin,

518 : Pol Aurélien vient de l'Île de Bretagne et aborde en l'île d'Ouessant.

Gwenolé, Breton armoricain, 405.

Nennok, Bretonne insulaire. Née vers 400, 458, morte en 467.

Efflam, Irlandais, 448.

Samson, Breton armoricain.

Entre 448 et 484 (Hoël le Grand) selon le *Chronicon Britannicum*.

Personnages du V^e siècle

505-607, selon Albert Le Grand :

Guenegan, Breton armoricain évêque de Cornouaille. Mort en 456.

Vouga, Irlandais. Entre 484 et 560 (Hoël II).

Armel, Breton insulaire (Pembroke). Né en 482. Mort en 552.

Histoire de Bretagne de 409 à 879 selon le Chronicon Britannicum et Albert Le Grand

Le *Chronicon Britannicum* fait commencer l'histoire de Bretagne en 409, en posant que c'est à cette date que les Romains ont cessé d'être les maîtres en Bretagne, après la mort de Grallon. Il importe en effet pour l'auteur d'accréditer la version de Geoffroy de Monmouth et la fable de Conan Mériadec. Celui-ci et son successeur Gradlon sont donc des comtes des Romains.

Or il semble bien que le départ des Romains soit bien antérieur. Si l'on en croit Zosime, c'est à l'époque de Constantin que le fait se serait produit. D'après les cartulaires de Quimper, de Quimperlé et de Landévennec, le roi Gradlon, ainsi appelé par la tradition, aurait succédé à Congar, à Riwelen Marc'hou et à Riwelen Mur Marc'hou. La royauté bretonne, indépendante de Rome, remonterait donc à ce dernier, soit à l'époque de Constantin.

409 : Les Romains cessent de régner en « Bretagne ». Rome est détruite par les Goths.

On a vu que le « départ des Romains », c'est-à-dire en fait le relâchement complet des liens existants entre les légions romaines présentes en Armorique et leur pouvoir central daterait de bien plus haut, du temps de Constantin, soit quatre-vingts ou quatre-vingt-dix ans plus tôt. La date s'est vue repoussée pour donner créance à la fable de Conan Mériadec. En effet, l'arrivée des légions bretonnes aux ordres du tyran Maxime et de leur chef est datée de 387. Leur installation en Bretagne marque le début de l'indépendance du pays et de la royauté dans le pays.

413 : Condamnation de Pélage par le concile de Carthage.

Pélage est un personnage important de l'histoire de Bretagne, car il semble que l'Église celtique ait été profondément influencée par lui. Nous en parlons plus loin.

431 : Les Bretons sont expulsés de Bourges par les Goths. Cette date est intéressante, car, à cette époque, les Francs viennent d'arriver sur la Somme, sous le commandement de Childéric (428). Clovis ne sera élevé sur le pavois qu'en 481.

Mérovée lui-même ne l'avait été qu'en 448. La Bretagne existe donc parfaitement par elle-même jusqu'à intervenir à Bourges et à Blois, bien avant Clovis.

Mais la question se pose de savoir si les Bretons vaincus à Dole et chassés du Berry étaient des Armoricaains ou des Insulaires. Il est évidemment plus logique de penser qu'ils venaient de la proche péninsule, plutôt que de l'île plus lointaine.

447 : Les Anglais occupent la Grande-Bretagne et en chassent les Bretons.

Beaucoup d'entre eux sont anéantis au bourg de Dol (Bourg-Deols), en Berry.

490 : Époque d'«Arthur le fort». Le malheur, c'est que le règne d'Arthur au V^e siècle est purement légendaire et n'existe que par la volonté de Geoffroy de Monmouth. Aucune trace historique n'en subsiste et il apparaît assez clairement que l'entreprise de Geoffroy correspond à une evhémérisation d'une ancienne divinité des Bretons. Tout ce qui se rapporte à Arthur et à ses contemporains présentés par Geoffroy doit être passé au peigne fin.

Sixième siècle

Personnages du VI^e siècle

Aubin, Breton armoricain Vannes né entre 484 et 560 (Hoël II).

Aaron, Breton armoricain 507.

Friard, Breton armoricain 511.

Tanguy, Breton armoricain né vers 525.

Martin de Vertou, Breton armoricain (Nantes) 527.

Magloire, Breton armoricain archevêque de Dol 535.

Samson, Breton armoricain archevêque de Dol.

Entre 448 et 484 (Hoël le Grand) selon le *Chronicon Britannicum*.

505-607 selon Albert Le Grand.

Victor de Campbon, Breton armoricain 562.

Patern, Breton armoricain mort en 590.

513 : Arrivée de Bretons d'Outre-Mer en Armorique, à l'époque de Clotaire. Celui-ci est considéré comme ayant régné sur l'ensemble des Francs de 558 à 561, de telle sorte que la date du *Chronicon Britannicum* semble nettement anticipée. Il s'agit probablement ici de la venue en Létavie du Riwal dont il est question dans la généalogie de saint Winoch. En tout état de cause, on remarquera combien est tardive la date donnée par le *Chronicon Briocense* : elle tend à privilégier l'invasion des Francs au V^e siècle.

530: Époque de Saint-Samson, de Saint-Magloire, de Saint-Maclou et de Saint-Paul.

Samson, breton armoricain, est signalé entre 448 et 484, au temps de Hoël le Grand. Magloire, breton armoricain également, était archevêque de Dol en 535. Malo (Maclou) était né en 502. Quant à Pol, il serait mort en 594. Il n'y a guère que Samson dont les dates, données par Albert le Grand, ne coïncident guère avec celle du *Chronicon Britannicum*. On constate combien la Bretagne est antérieure à l'arrivée des Bretons d'Outre-mer en 513 et quelle importance est celle des Armoricains à cette époque.

Évêchés et fondation d'évêchés

Saint Mal° : 541, Malo.

Saint Brieuc: 560, Brieuc.

Léon: 542, Pol.

Ces trois diocèses appartiennent au nord de la péninsule armoricaine.

584: Mort de Cadvallon, roi de Grande-Bretagne. Le renseignement vient évidemment de Geoffroy de Monmouth.

593: Guerroch, fils de Macliav, tue le duc des Francs Beppolen. Saint Meven fut en rapport avec lui.

Septième siècle

Personnages du VII^e siècle, selon Albert Le Grand

Paschare (Pasquier), Breton armoricain, 603.

Ethbin, Breton armoricain, 642.

Melar (Melair), Breton armoricain, 670.

Maurand (Moderand), Breton armoricain, 682.

Fondation d'évêché

Dol: Samson, 607.

Il s'agit d'un évêché celtique.

Chronicon Britannicum, VII^e siècle:

643: Paix entre Judicaël, roi des Bretons et Dagobert, roi des Francs. Dagobert devint seul roi des Francs en 628 et mourut en 638. La date donnée par le *Chronicon Britannicum* mérite donc d'être ramenée en arrière d'au moins quinze ans.

Personnage du VIII^e siècle, selon Albert Le Grand :

Thurian (Thiviziau), Breton armoricain 705.

Chronicon Britannicum, VIII^e et IX^e siècles

779 : Charlemagne concède à Saint-Judicaël l'église de Guadel « *cum tota plebe* », avec tout son peuple, par les mains d'Helocar, évêque d'Alet. Judicaël est considéré comme contemporain de Dagobert et aurait fait la paix avec lui en 643, selon le *Chronicon britannicum*, mais en fait, on l'a vu, avant 638. Il y a donc là un décalage de près de cent cinquante ans. Mais il faut sans doute entendre le Judicaël de ce texte comme « l'abbaye de Saint-Judicaël ».

Il y a en fait trois rois des Francs nommés Dagobert. Le premier, le plus important, roi d'Austrasie, puis de Neustrie, de Bourgogne et d'Aquitaine, régna de 600 à 638, le second, roi d'Austrasie, de 656 à 679, et le troisième, roi de Neustrie, de 711 à 715.

817 : Les Bretons font roi Mormon, contre l'Empereur Louis. C'est le roi Morvan. Ce personnage qui figure dans l'ouvrage d'Ermold Le Noir, n'apparaît nulle part ailleurs. Les listes de rois en particulier ne le mentionnent pas.

879 : Alain le Grand, neveu de Salomon et comte de Vannes, chasse les Danois et les Normands.

DEUXIÈME PARTIE

LA NAISSANCE DE LA BRETAGNE

CHAPITRE X : DE QUAND DATE LA BRETAGNE ?

Selon l'opinion universellement admise, la péninsule armoricaine ne s'appellerait Bretagne que depuis le IV^e ou le V^e siècle. selon Geoffroy de Monmouth qui vivait au XII^e siècle, une armée, venue d'Outre-Manche, sous le commandement de Conan Mériadec et du tyran Maxime, se serait emparé du pays et l'aurait colonisé vers 385. Selon d'autres, et notamment Arthur de la Borderie au XIX^e siècle, une émigration se serait produite vers 450 et plus tard, qui aurait peuplé l'Armorique de fuyards, en tentant d'échapper au joug des Saxons dans l'Ile de Bretagne.

Certains auteurs, comme Nora Chadwick, ont tenté à notre époque de rapprocher les deux théories en considérant que les nouveaux colons n'étaient pas des malheureux en fuite devant l'envahisseur, mais en réalité des militaires amenés par le pouvoir romain à prendre position sur un littoral particulièrement menacé.

En tout état de cause, l'appellation de Bretagne, appliquée au territoire continental des Bretons, ne saurait remonter, selon ces hypothèses, au-delà du IV^e siècle, peut-être même du V^e. Quant aux *plous*, ils sont considérés comme des installations chrétiennes d'émigrants, fondés par des « saints » qui auraient donné leurs noms aux nouvelles paroisses. Ainsi, Ploudaniel serait la commune de Daniel, Plougoulm, celle de Koulm ou Colomban.

De nombreuses critiques peuvent être apportées à ces différentes théories. Il semble bien qu'elles ne reposent que sur des hypothèses assez peu fondées et que l'ensemble des points de vue mérite d'être entièrement repris. Nous nous proposons dans les pages qui suivent, d'abord de discuter la notion même de Bretagne, ensuite de remettre en perspective les hypothèses établies un peu hâtivement à notre avis, enfin de reconstituer l'évolution la plus vraisemblable des événements au temps du roi Gradlon, mort en 405.

Le premier fait à remarquer consiste dans une perpétuation de la population existant encore dans la péninsule, héritière des peuples établis de très longue date dans ce promontoire très caractéristique et bien connu comme tel des Anciens, la *Cornu Galliae* ou Cornouaille.

On a dit que le pays avait été ravagé par les pirates saxons, les habitants mas-

sacrés et les édifices détruits. Si effectivement on observe beaucoup de destruction à la fin du III^e siècle, rien ne permet d'affirmer qu'il s'agit de l'œuvre de navigateurs étrangers et non par exemple d'une guerre civile, campagne contre civilisation romanisée. Rien ne prouve surtout qu'il ne restait plus personne dans des lieux totalement dévastés.

Des noms gaulois, des noms païens semblent bien avoir persisté. Une évolution de type roman semble s'être développée en certains endroits, témoignages d'un latin en partie conservé dans la région. Ainsi de Séné, près de Vannes, qui vient de Senacos, qui aurait dû donner Sénac et non Séné, voire Séneuc en évolution linguistique bretonne. Ainsi de Taulé, près de Morlaix, qui serait l'héritier d'un certain Taurac, non sans rapport avec le château du Taureau voisin.

Des îlots de langue latine, puis romane semblent avoir subsisté en plusieurs endroits, qui seraient à l'origine du bilinguisme moderne. De même, la forme francophone des noms, par exemple, comme Saint-Pol-de-Léon à côté de Kastel-Leon, Vannes à côté de Gwened, et cela depuis au moins le moyen âge.

On est donc tenté de penser que la nation existant avant l'arrivée de prétendus émigrants bretons, n'a pas subitement disparu, ne s'est pas fait englober par de nouveaux venus d'Outre-mer, mais a bien continué d'exister, moyennant certaines modifications dues principalement aux changements survenus avant et après Constantin.

L'origine du nom de Bretagne est incertaine. Il apparaît pour la première fois sous la plume d'un chroniqueur qui établit la présence d'un certain Mansuetus, évêque des Bretons au synode de Tours.

Ensuite, la première mention date de Grégoire de Tours. Le prélat tourangeau (538-594) parle en effet des « Bretons établis sur la Loire », sans que l'on sache d'ailleurs si cette Loire est celle de Blois ou celle de Nantes. Nulle mention nulle part d'une éventuelle traversée de la mer en masses, mais ce simple fait que le fleuve, quelque part, est breton. Grégoire, rappelons-le, est de Tours, la grande métropole du Val de Loire.

Les Bretons sont venus du continent

L'Île de Bretagne s'appelait autrefois Albion, puis elle est devenue Bretagne, sans doute à la suite de l'arrivée des Bretons du continent.

Le souvenir de cette traversée a été conservé. Bède, en 731, dans son *Histoire ecclésiastique du peuple anglais*¹³, l'indique et précise que les nouveaux venus

¹³ Édition française, Philippe Delavau, Paris, Gallimard, 1995.

étaient originaires d'Armorique. « Au début, écrit-il, cette île n'avait pas d'autres habitants que les Bretons qui lui ont donné son nom : venus par mer d'Armorique, semble-t-il, ces Bretons s'installèrent sur la partie sud de l'île. » C'est d'ailleurs ce qu'affirme Bède en disant « les Bretons qui lui ont donné son nom » et tout de suite après : « ces Bretons ».

L'argument, ici, est hautement convaincant. Si les Bretons ont donné leur nom à l'île d'Albion, c'est qu'ils le portaient déjà sur le continent et que leur pays, d'une manière ou d'une autre était bel et bien une Bretagne. Giraud de Cambrie, au XII^e siècle, se souvient également des mêmes faits.

Les triades historiques galloises¹⁴, du livre de Jeuan Brechva et du livre de Caradoc de Nant Carvan, en font état¹⁵.

« Trois tribus au bon naturel de l'île de Prydein : la première est celle des Cymry, qui vinrent avec Hu Gadarn dans l'île de Prydein ; ils ne voulaient pas de pays ni de terre par combat et lutte, mais bien par accord loyal, et pacifiquement. La seconde fut celle des Lloegrwys, qui vinrent de la terre de Gwasgwynn (Gascogne) et qui tiraient leur origine de la souche primitive des Cymry. La troisième (tribu au bon naturel de l'île de Bretagne) fut celle des Brython, qui vinrent du Llydaw et qui sortaient de la race primitive des Cymri. On les appelle les trois tribus de paix, parce que chacune d'elles vint, avec l'agrément de l'autre, en paix et en tranquillité. Ces trois tribus sortaient de la race primitive des Cymry et avaient même langue, même parler. »

Voilà donc trois peuples qui successivement s'installent au Pays de Galles et qui sortent d'une même souche, celle des Cymrys primitifs, tous d'origine continentale. Seuls les derniers portent le nom de Bretons et ce sont ceux qui viennent du Llydaw, c'est-à-dire de la Letavia, que nous appelons Bretagne armoricaine.

Une autre triade¹⁶ explique que l'un des trois piliers de la nation de Prydein fut Hu Gadarn qui vint avec la nation des Cymri, « du pays de l'été, qu'on appelle Deffrobani, là où est Constantinople », qu'ils traversèrent la mer brumeuse et arrivèrent dans l'île de Prydein et en Llydaw.

Dans le premier cas, les Bretons viennent de Bretagne armoricaine (*Llydaw*, *Letavia*) en Galles. Dans le second, ils arrivent de Constantinople : les uns s'arrêtent dans la péninsule, les autres poursuivent jusque dans l'île. Mais, pour nous qui cherchons le nom de la Bretagne, cela revient au même. Dans un cas comme dans l'autre, il est bien évident que la *Cornu Galliae* est une Bretagne.

¹⁴ Cf. *Triades historiques et légendaires des royaumes gallois* (Arthur et ses guerriers). Traduction de Joseph Loth, arbredor.com, 2001.

¹⁵ Tr., 108, *Myv.*, 400, 5

¹⁶ Tr., 107, *Myv.*, 400, 4.

Dans le chapitre I de son *Itinéraire en Cambrie*, Giraud de Cambrie, au XIII^e siècle, écrit : « *Tertia Britonum extantium pars, quae Armoricum australis Galliae sinum obtinuit, non post Britanniae excidium, sed longe ante a Maximo Tyranno translata est...* » c'est-à-dire : « La troisième partie des Bretons présents, qui obtint la baie au sud de la Gaule, non pas après la ruine de la Bretagne, mais longtemps avant d'avoir été transplantée par le Tyran Maxime... »

Cette affirmation est dirigée directement contre les fables de Geoffroy de Monmouth, en particulier celle de Conan Mériadec. Ces immigrants portaient évidemment le nom de Bretons. En fait Giraud de Cambrie suit la tradition galloise, celle qui est rapportée également par Bède et par les Triades galloises et qui paraît donc constante.

Avant les auteurs médiévaux, Tacite parle des Bretons, dès 98 de notre ère, dans sa *Vie d'Agricola*. Cet auteur se demande d'abord, dans son chapitre XI, si les habitants de la Bretagne insulaire sont des indigènes ou descendent d'immigrants. Certes les types physiques diffèrent, néanmoins les Bretons les plus proches du littoral gaulois ressemblent plus que les autres aux peuples d'outre-mer. sera-ce par suite d'une communauté d'origine ou pour des raisons climatiques ? En gros cependant, nous dit Tacite, il est vraisemblable que les Gaulois ont occupé l'île proche. Non seulement les cultes et les opinions superstitieuses sont semblables, mais les langues elles-mêmes sont peu dissemblables : *sermo haud multum diversus*. Ils ont un comportement analogue face aux périls, même fougue, même absence de ténacité.

On se trouve donc amené à conclure que la Bretagne insulaire est une expansion de la Gaule Celtique. On ne saurait dire d'ailleurs d'où vient le nom de *Britanni* et celui de *Britannia*, si ce n'est des émigrés venus des côtes du continent. L'appellation de Bretons serait donc originaire d'Armorique, et, au plus, de la Gaule Celtique.

Aucune date ne nous a été fournie par personne quant à la traversée des émigrants vers Albion. C'est évidemment antérieur à la conquête romaine de la Gaule. Quelques siècles peut-être : les similitudes de la langue ne permettent pas de remonter très haut, sans doute pas plus de quatre ou cinq centaines d'années.

CHAPITRE XI: LES BRETAGNES ?

Le texte de Parthenius

L'historien d'Argentré, au XVI^e siècle, s'était intéressé notamment aux origines de la Bretagne armoricaine. Il se prononçait en faveur de la pérennité de ce pays depuis l'époque antérieure aux Romains et pensait que le nom de Bretagne lui appartenait depuis bien avant l'arrivée de César. Dans la liste des arguments qu'il avait rassemblés pour défendre cette hypothèse, il citait en premier lieu un auteur grec du I^{er} siècle avant notre ère, du nom de Parthenius, auteur d'un ouvrage intitulé *Erotica*. Cet écrivain nous raconte qu'Hercule, se trouvant en Occident, vint saluer le roi des Gaules, qui s'appelait alors Britannus. Sa fille, nommée Celtine, tomba amoureuse d'Hercule et elle eut de lui un fils auquel on donna le nom de Celtes.

Selon la manière de conter des anciens, il semble bien certain que nous avons ici l'acte de naissance de la Bretagne et celui des Celtes. Britannus représente la Bretagne et Celtes, la Gaule celtique.

Diodore de Sicile nous cite une histoire analogue, mais sans désigner le père de Celtine. Selon lui, Celtes aurait eu un frère, Galathes, et Hercule aurait bâti en Gaule la ville d'Alesia.

Les Bretons primitifs, représentés par leur éponyme Britannus, seraient à l'origine des Celtes ou habitants de la Celtique.

César d'ailleurs considère que la vraie Gaule est la Gaule Celtique, comprise notre Seine, Rhône et Garonne. Au nord de la Seine, les Belges diffèrent par certains côtés qui les rapprochent des Germains. Au sud de la Garonne, les Aquitains se singularisent entièrement, tant par la langue que par les coutumes.

Le nom de Bretons désigne cependant une entité autre que les Gaulois. Celtine et Celtes ne sont que la fille et le petit-fils de Britannus : celui-ci correspond donc à une réalité ethnique plus grande que la Celtique.

La Ville Britannique

Pythéas, qu'on décriait beaucoup dans l'Antiquité, mais dont des faits récents

ont montré l'exactitude, avait raconté une mésaventure de Marseillais, interrogés par Scipion, et qui étaient restés muets devant les questions qu'il posait. Ils n'avaient pu donner de nouvelles, nous dit d'Argentré dans sa traduction, ni de la ville Britannique, ni de Narbonne, ni de Corbilo, qu'on savait pourtant avoir été des villes les plus grandes et les plus fameuses de toutes les régions de ce pays-là, et de la Loire, voire des Gaules.

Nous connaissons cette affaire par un passage de Polybe où l'auteur se moque cruellement de Pythéas, texte cité par Strabon, au premier siècle avant notre ère (IV, 2, 1). Mais le sens n'en est pas évident. Nous pensons pour notre part l'avoir bien entendu comme d'Argentré, mais tout le monde n'est pas d'accord sur un point.

Maladroitement, mais le plus exactement possible, nous dirions en français :

« Et la Loire a son embouchure entre les Pictons et les Namnites. Et précédemment existait sur ce fleuve une place de marché, Corbilon, au sujet de laquelle Polybe dit, faisant mention des fables de Pythéas, que, lorsque les Massaliotes eurent un entretien avec Scipion, aucun n'eut à dire quoi que ce soit qui fût digne de mémoire, Scipion les ayant interrogé au sujet de la Britannique, non plus sur les gens de Narbonne, non plus sur ceux de Corbilon, qui étaient les meilleures villes qui en étaient. Pythéas eut l'audace de mentir à ce point. »

François Lasserre, plus élégamment, mais différemment, traduit ainsi les phrases de Polybe :

« Un jour que les Massaliotes s'entretenaient avec Scipion, aucun d'entre eux ne put dire quoi que ce soit qui méritât d'être rapporté en réponse aux questions que celui-ci leur posait sur la Bretagne et il en fut de même avec ceux de ses interlocuteurs qui venaient de Narbonne et de Corbilo, les villes pourtant les plus importantes du pays : voilà dans la fiction jusqu'où va l'audace de Pythéas. »

Dans un cas, les gens de Narbonne et ceux de Corbilo sont parmi les informateurs : c'est le point de vue de Lasserre. Dans l'autre, ils sont objets de l'enquête. Quant à la traduction de *Britanniki* par Bretagne, elle nous apparaît inexacte : le mot est un adjectif féminin qui se rapporte à un nom sous-entendu, comme Ville, et non un terme de pays.

Mais au fond, peu importe. Strabon dit d'abord qu'il y avait sur la Loire, sans doute vers l'embouchure, entre les Namnites et les Pictons, une place de marché, et c'est au sujet de cet emporium que Polybe rapporte l'histoire de Scipion. Lorsqu'ensuite, Polybe parle en tout premier lieu de la (ville) britannique, puis de Corbilo, on peut penser que ces deux villes inconnues sont proches et voisines de la Loire. Certes Narbonne, bien connue, se trouve beaucoup plus proche des

Massaliotes. Mais, la Ville britannique est forcément en Bretagne et Corbilo sur la Loire.

Cette Ville britannique appartient-elle à l'Île de Bretagne? Cela paraît peu probable. De quelle ville s'agirait-il? En Armorique, et en particulier sur la côte sud qui est la plus proche du monde méditerranéen, plusieurs cités méritent d'être mentionnées à ce rang: Saint-Nazaire, Nantes, Vannes ou Locmariaker, la grande cité du peuple commerçant des Vénètes et pourquoi pas Quimper?

Corbilon se trouve vraisemblablement entre les Pictons et les Namnetes. Sans cela Strabon n'aurait pas parlé de cette frontière, ou bien d'une autre manière: ce serait donc Nantes, ou peut-être Saint-Nazaire, voire Guérande. Quant à la Ville britannique, nous imaginerions bien que cet emporium soit celui de Vannes ou de Locmariaker, capitale du peuple le plus puissant d'Armorique.

Mais dans ce cas, il faut bien admettre qu'au temps de Strabon, la péninsule armoricaine s'appelait Bretagne et qu'elle était peuplée de Bretons.

Toutes les Bretagnes (Pline l'Ancien)

Pline l'Ancien, qui vivait à l'époque de l'empereur Domitien (81-96), écrit: «...les Bretons sur le littoral de la Gaule...»

Dans son quatrième livre, XXX, 16, Pline nous parle de l'île de Bretagne qu'il nous dit située entre le nord et l'ouest, en face de la Germanie, de la Gaule et de l'Espagne. Il est évident que la Grande-Bretagne n'est pas située en face de l'Espagne, tandis que la péninsule armoricaine l'est.

Albion ipsi nomen fuit, quum Britanniae vocarentur omnes: de quibus mox paulo dicemus. «Albion fut son nom, alors que l'on parlait de toutes les Bretagne, dont nous discourrons bientôt.» Ce «*Britanniae omnes*» est bien intrigant. Il semble vouloir dire qu'il y avait plusieurs Bretagne et que l'une d'entre elles avait pour nom propre Albion. D'autres, dans ces conditions, pouvaient s'appeler Létavie ou Armorique, tout en s'appelant bien entendu Bretagne.

Ce qui est curieux ici, c'est qu'Albion a l'air d'être placé dans toutes les Bretagnes, comme en plus des autres, et n'être pas primordiale.

Par la suite (IV, ch. XXX, XXXI et XXXII), nous n'apprendrons que des bribes: l'existence de l'île de Mictis au sud de la Grande Terre, le fait que l'Aquitaine s'appelait autrefois Armorique, enfin la présence sur le continent de Bretons, Britanni. Mais il ne s'agit pas des habitants de la péninsule. Pline les situe entre les Ménapes, les Morins et les Oromansaces, qui forment à eux trois le pays de Gessoriacus (Boulogne-sur-mer) d'une part, les Ambiani (Amiens) et les Bellovaques (Beauvais) de l'autre.

Il est curieux de retrouver des Bretons au voisinage des Morins, des Ménapes et des Ambiani, qui faisaient partie des alliés des Vénètes au temps de César. Un peuple en outre, situé entre les Morins et les Ménapes, porte le nom de Britanni : peut-être s'agit-il là de la deuxième de « toutes les Bretagne ». A moins qu'il ne s'agisse de l'extrémité septentrionale de la bande côtière appelée Armorique.

La péninsule armoricaine figure dans l'œuvre de Pline, livre IV, chapitre XXXII, 18. L'auteur nous dit ceci : « La Gaule Lyonnaise a les Lexoviens, les Vellocaesses, les Galletes, les Vénètes, les Abrincatui, les Osismes, le fleuve célèbre de la Loire. Mais aussi une péninsule qui s'avance et qui regarde dans l'Océan, de 625 000 pas de tour et de 125 000 de latitude au col. Au-delà de celui-ci, les Nannetes. » Les Redones sont cités ensuite, mais parmi les cités de l'intérieur avec notamment les Turons et les Andécaves. Peut-être s'agit-il dans tout cela d'une troisième Bretagne. La Gaule dite Lyonnaise est l'ancienne Celtique et nous rejoindrions ici le texte de Parthenius.

Un promontoire aussi remarquable que celui que nous décrit Pline, avait bien évidemment un nom. Les habitants parlaient pratiquement la même langue que les gens du sud-ouest de l'actuelle Angleterre : les uns et les autres ont continué jusqu'à nos jours. Il est donc tout à fait vraisemblable que les uns et les autres aient mérité le nom de Bretons.

Certes nous verrons que la péninsule s'est appelée à des époques mal précisées *Cornu Galliae* en latin ou Cornouaille en roman, ou bien encore Letavia que les Gallois ont conservé sous la forme Llydaw. Mais ce sont là des noms géographiques, désignant proprement la terre, tandis que Bretons et Bretagne sont des termes concernant l'appartenance ethnique des hommes. L'un n'empêche pas l'autre.

Nous devons signaler une autre mention antique de « toutes les Bretagne ». Il s'agit d'un texte de Flavius Vopiscus que voici.

A la fin du III^e siècle, l'empereur Probus doit faire face à deux révoltes, celle de Bonosus et celle de Proculus, dans la région de Cologne. Selon Vopiscus, ils avaient l'intention de dominer les provinces de la *Gallia braccata*, des Espagnes et des Breagnes.

« *omnesque sibi jam Britannias, Hispanias et braccatae Galliae provincias vindicarent* » (Prob. 18, 5.)

C'est-à-dire : « Ils revendiquaient déjà pour eux toutes les provinces de la Gaule en braies, des Espagnes et des Breagnes. »

Plus loin d'ailleurs (Prob. 18, 8.) nous apprenons qu'un édit de Probus autorisa dorénavant tous les Gaulois, les Espagnols et les Bretons à posséder des vignes et à fabriquer du vin.

Après l'assassinat de Probus (octobre 282), Carus de Narbonne, son successeur, donna à son fils Carin le gouvernement de toutes les provinces de l'Ouest, y compris les Breagnes (Vopiscus, Carus et Carin, et Numer., 16, 2).

Il y avait donc, c'est indiscutable, plusieurs Bretagne, c'est-à-dire de territoires peuplés de Bretons, tant à l'époque de Pline à la fin du I^{er} siècle qu'à celle de Vopiscus, sous Constantin le Grand au IV^e siècle. Parmi elles, la Cornouaille ou *Le-tavia*, correspondant à notre Bretagne actuelle, sous la domination des Vénètes.

Le silence de César

Le plus étonnant reste en cette affaire le silence de César concernant une éventuelle Bretagne armoricaine. Jamais, en aucun cas, la péninsule formée par l'avancée du continent à l'ouest ne donne lieu à une citation nommée du conquérant. On peut se demander, à vrai dire, à quel point il connaissait ce pays. Si on l'en croit, il y serait allé, assez peu d'ailleurs, mais simplement pour vaincre les Vénètes.

Il ne parle pas notamment de la Fédération armoricaine qu'on veut voir dans cette région et que sous-tendent différents indices, comme les stèles, les mégalithes, les éperons barrés, certain texte même de César qui affirme la puissance des Vénètes et leur hégémonie sur les peuples voisins. Mais aucune conclusion n'est tirée de ces faits, aucun nom n'est donné à cette forme si caractéristique du littoral.

Nous savons simplement, toujours par César, que des navires vinrent, comme des alliés, de l'île de Bretagne vers l'Armorique pour lutter contre les Romains.

Selon d'Argentré, on ne saurait tirer de conclusions du silence de César. De fait, cela ne prouve rien, ni pour, ni contre.

Que dit donc César des Armoricains ?

L'autorité de cette cité est très grande sur leurs régions de tout le littoral maritime parce que les Vénètes ont aussi des navires en nombre, avec lesquels ils ont l'habitude de naviguer en Bretagne et ils précèdent les autres dans la science et l'usage des choses de la mer. Et dans la grande violence et la liberté de la mer, sur laquelle peu de ports sont disposés, qu'ils possèdent, tous ceux à peu près qui ont l'habitude de se servir de cette mer, paient des redevances (III, 8, 1).

Le mot Bretagne n'est pas ici précisé. S'agit-il uniquement de la Bretagne au-delà de la mer ? Ou bien le littoral des Osismes, et celui même des Vénètes en font-ils aussi partie ? Et les ports eux-mêmes, où se trouvent-ils ? En fait, César fait semblant de ne pas savoir exactement. Peut-être ne veut-il pas dire que le

pays des Vénètes, qu'il a vaincus, s'étend bien au-delà de ce qu'il a conquis, en disant que la Bretagne s'étend des deux côtés de la mer.

Ce qui est curieux, c'est le petit membre de phrase « *et naves habent Veneti plurimas, quibus in Britanniam navigare consuerunt* ». Les Vénètes ont de nombreux navires, avec lesquels ils ont l'habitude de naviguer en Bretagne. César ne dit pas qu'ils naviguent vers la Bretagne ou jusqu'en Bretagne, mais qu'ils naviguent en Bretagne. De surcroît, le texte qui suit immédiatement cette affirmation, ne fait allusion qu'à la côte voisine et aux ports « dont ils sont les maîtres ».

Ils prennent pour leurs associés dans cette guerre les Osismes, les Lexoviens, les Namnetes, les Ambiliates, les Morins, les Diablintes, les Ménapes. Ils font venir des auxiliaires de la Bretagne — « *ex Britannia* » —, qui est située en face de ces régions (III, 9, 10). Cela veut-il dire que la Bretagne est située en face de ces régions, ou bien qu'ils viennent de la Bretagne, c'est-à-dire de cette part de Bretagne, qui est située en face de ces régions ?

Les Osismes sont bien connus comme voisins des Vénètes, dans le Finistère.

Les Lexoviens sont les gens de Lisieux et de ses alentours, dans l'actuelle Normandie.

Les Namnetes se situent à Nantes.

Les Ambiliates que certains manuscrits appellent Ambianos et Ambivaritos. Les Ambiani se trouvaient sur la Somme, à Samarbriva (Amiens) en bordure de la Manche, au-dessous des Morins. Les Ambivariti ont été assimilés parfois aux Abrincatui d'Avranches.

Les Morins tiennent la côte de la Manche à hauteur du Pas-de-Calais.

Les Diablintes ou Aulerci Diablintes sont concentrés autour de Jublains dans la Mayenne d'aujourd'hui.

Les Ménapes sont les voisins des Morins, le long de la côte de la mer du Nord, de Cassel jusqu'au Rhin et au-delà.

Chose curieuse, les Curiosolites et les Redones ne figurent pas dans la liste de César.

La répartition de ces peuples est intéressante, car ils sont tous en relation avec l'île de Bretagne. Outre les Vénètes, Osismes, les Namnetes et les Diablintes qui constituent un groupe homogène à l'ouest, les autres populations sont installées le long des côtes de la Manche, Lexovii à l'ouest de la Seine, Ambiani, Morini et Menapii à l'est, en verrou de la grande île.

Faut-il considérer que toute la côte, depuis le Rhin jusqu'à la Loire, ainsi que l'île sur la rive opposée de la Manche, fait partie de la « Bretagne » ? Cela reviendrait à tenir pour vrai que les Armoricaains sont des Belges et que les Belges, les Fir Bolg des Irlandais, sont des Bretons. Il est vrai que les Bretons d'Armorique

ont conservé jusqu'à nos jours le sac (*bolg*) qui désignaient les ancêtres belges ou Fir Bolg, les hommes au sac (*bolg*). Cela permettrait aussi d'intégrer à un ensemble plus vaste, jusqu'à l'Armorique, les Bretons signalés par Pline l'Ancien entre les Morins, les Ménapes et les Ambiani.

Les Bretons chez Ausone

Ausone fait mention d'un Breton, nommé Sylvius Bonus, poète et orateur, professeur de rhétorique en Bretagne armoricaine. Il aurait écrit des «*Laudes Maximi Caesaris*», ainsi que des «*Invectivas in Ausonium*». Ausone aurait répondu dans ses «*Pœmata diversi generis*» et dans son «*De bellis armoricanis*», malheureusement perdu aujourd'hui.

Ausone parle effectivement sans aménité d'un Breton nommé Sylvius Bonus. Sa désignation de Brito, n'aurait été employée, pour d'Argentré, que pour les Bretons Armoricains, mais nous n'avons pas confirmation de ce fait.

Le passage considéré ne se trouve pas dans les *Pœmata diversi generis*, mais dans les *Épigrammes*, CIX-CXIV. On ne sait où d'Argentré a pris que Sylvius Bonus était professeur de rhétorique et orateur en Bretagne armoricaine. Ce pourrait être cependant un Sylvain Le Mat avant la lettre.

Ce qui est plus curieux, à notre avis, chez Ausone, c'est un vers des *Idylles* (X, 66), que d'Argentré ne mentionne pas :

...aquilogenasque Britannos
Prefecturarum titulo tenuere secundo...

«Ceux qui, appelés au titre de la seconde des préfectures, ont commandé aux Bretons, enfants de l'Aquilon.»

La seconde préfecture, à l'époque d'Ausone, comprend les Gaules, l'Espagne et la Bretagne insulaire. Quant aux *aquilogenasque Britannos*, on entend habituellement par là les Bretons qui habitent au nord de Bordeaux, où se trouve Ausone. Ce sont des septentrionaux, qu'on les situe dans la presqu'île armoricaine ou dans l'île.

Mais il faut peut-être revoir la question. En effet, dans une charte de Saint-Sulpice de Rennes de 1117, l'église de Locmaria de Quimper, clairement désignée, est appelée Sancta Maria in Aquilonia. Il s'agit sans aucun doute de la ville gallo-romaine de Quimper, au pied du mont Frugy. Mais si Aquilonia est

le Quimper de l'Antiquité, les *Aquiloni-genas* en sont les habitants. Nous les voyons ici, au IV^e siècle de notre ère, qualifiés de Bretons.

Decimus Magnus Ausonius était né en 309. Il mourut en 385. C'est donc entre ces deux dates que nous rencontrons ces « Bretons qui habitent Quimper ».

En fait, d'Argentré affirme, sans que nous sachions l'origine de ses dires, que le mot latin *Britones* n'était utilisé dans l'Antiquité que pour désigner les Bretons armoricains. D'autres auteurs plus anciens qu'Ausone se sont servis du mot, et non de *Britanni*, mais nous n'en avons pas la raison. Ainsi, Vulturmius aurait écrit un « *De rebus Britonum* ». Martial, au temps de Domitien, avait parlé des « vieilles braies du pauvre Breton », *Quam veteres bracae Britonis pauperis* (Martial, XI, *Epigr.* 21, v. 9), Juvénal associait les terribles Cimbres et les Bretons.

Le *Grand Dictionnaire de la langue latine*, publié en 1855 par Wilhelm Freund et traduit par Theil, cite Ausone, avec le sens général de Breton, et, comme d'Argentré, Martial et Juvénal avec l'indication « habitant de la Bretagne française » (*sic*). Du Cange donne des indications analogues.

L'affirmation cependant est un peu floue. Rien ne nous prouve en effet que les *Britones* ainsi mentionnés soient des Armoricains.

A l'intérieur des Gaules, sous la direction d'un maître de la cavalerie des Gaules, la *Notitia imperii romani* place en deux endroits des *Britones*. L'ouvrage est daté d'entre 370 et 420. On trouve sous ce titre des Martenses, des Abrincateni, des Mauri Osismiaci, mais aussi ces *Britones* et *Secundani Britones*.

La datation de la *Notice* correspond à l'époque du roi Gradlon, mort en 405. Mais il semblerait qu'elle fait état d'une situation bien antérieure. Si en effet, les premiers rois indépendants de Bretagne remontent à l'époque de Constantin, il faut considérer qu'il n'y a plus de légions romaines organisées depuis cette époque et les deux mentions seraient à rapporter à une époque antérieure à 330.

Évidemment, ces *Britones* peuvent avoir été des insulaires, en garnison hors de chez eux, sur le continent, mais ils peuvent tout aussi bien être des armoricains en poste non loin de leur territoire. Il est impossible de décider, en l'absence de tout renseignement complémentaire et le document ne peut servir de preuve.

D'Argentré ne parle pas de l'Anonyme de Ravenne, peut-être parce que l'ouvrage n'avait pas encore fait l'objet d'une publication, ou bien parce qu'il lui paraissait trop tardif pour avoir quelque poids. Mentionnons-le cependant, car le texte en est intéressant malgré tout. Il s'agit de la *Britannia in paludibus*, la Bretagne dans les marais. « De même, dit le Ravennate, c'est de la Bretagne que nous parlons, ou cette patrie qu'on appelle Neustrie (?), et non de l'île de Bretagne qui existe au-dessous de l'Océan, mais de cette Bretagne qu'on recon-

naît pour être en Europe.» Dans son propos, on retrouve la Bretagne et l'île de Bretagne, nettement différenciées. Mais depuis quand ?

L'Anonyme écrivait au temps de Charlemagne, mais faisait état de données géographiques plus anciennes, sans qu'il soit possible de dire à quelle époque elles remontaient.

Les arguments présentés par d'Argentré ou qu'on peut présenter par ailleurs ne manquent pas de poids, surtout pris dans leur ensemble. L'argument de la langue, tel qu'il est donné par Tacite, est évidemment en faveur d'une émigration relativement récente par rapport à lui, en sens inverse de celle qui est en général mise en place au V^e et VI^e siècles de notre ère. Surtout si l'on en rapproche le renseignement fourni par César concernant les clients des Vénètes dans l'île de Bretagne. Ceux-ci se mobilisent en effet pour traverser la mer et venir au secours de leurs compatriotes du continent, attaqués par les Romains. Les Vénètes d'ailleurs sont en relation constante avec eux.

Le fait pour la péninsule de s'être appelée Armorique ou Létavie, n'empêche pas qu'elle ait été une Bretagne et peut-être la principale des Bretagne. Cela ne change rien au fait qu'elle ait été peuplée de Bretons.

On ajoutera à tout cela les « Aquilogenasque Britannos » d'Ausone, ces quimpérois du IV^e siècle !

Jusqu'où s'étendait la Cornouaille ?

Le nom de Cornouaille apparaît dans l'histoire au IV^e et V^e siècles de notre ère. Il semble bien qu'à cette époque, le vocable, aujourd'hui limité à la région sud-ouest de la péninsule, se soit appliqué à la totalité du promontoire armoricain. On peut concevoir que ce terme désigne la réalité physique du pays que nous appelons aujourd'hui la Bretagne.

La ville de Kemper Kaourintin, en roman Quimper-Corentin, est mentionnée dans l'histoire comme la capitale de l'évêché et du comté de Cornouaille. Les comtes de Cornouaille sont connus : leurs noms figurent dans les cartulaires de Quimper, de Quimperlé et de l'abbaye de Landévennec, et l'un d'eux, Gradlon, qui mourut en 405, a été conservé jusqu'à nos jours dans la mémoire populaire. Sa statue équestre est placée entre les deux clochers de la cathédrale.

Le nom est d'ordre géographique. Il vient du latin et d'un gaulois proche, *Cornu Galliae*, la corne de la Gaule. Il désigne manifestement la forme générale de la Bretagne armoricaine, à l'allure de corne, à l'extrémité de l'Europe. Strabon ne dit-il pas (IV, 4, 1) des Osismes qu'« ils habitent un cap qui s'avance sur l'océan en une saillie très prononcée » ?

Au nord de Quimper, à l'angle de la côte du Léon, la petite ville de Plouguerneau conserve aussi le souvenir de la Cornouaille. Son nom, Ploe kerneu en 1330, signifie le peuple de Cornouaille. Non loin de là, coupant la voie gallo-romaine de Carhaix à la mer, un vallon est toujours désigné comme Traon Kerne, le Val de Cornouaille. Nous sommes ici assez loin de la Cornouaille historique postérieure, dans le comté de Léon.

Une autre commune, Plouguernevel, semble venir également de Kerne : Plou-Gernew-Gal par exemple, soit exactement *Plebs Cornu Galliae*, ou de Cornouaille.

Plouguerneau est établi à la pointe nord-ouest de la presqu'île d'Armor et jouerait assez bien le rôle même de la Corne ? Quant à Plouguernevel, bien à l'intérieur, ce serait comme le cœur du territoire.

À l'autre extrémité du pays, au nord-est, la cité de Dol-de-Bretagne s'élève aux abords du Couesnon, frontière traditionnelle de la Bretagne. Le compte-rendu du synode de Landav, au Pays de Galles, à une époque aussi basse que 560, parle d'un Gallois, Guidnerth, qui fut envoyé, pour ses fautes passées, en pèlerinage « à l'archevêché de Dol en Cornouaille, *ad archiepiscopum Dolensem in Cornu galliam* » (Synode de Landaf, an. 560). Dol n'a aujourd'hui rien à voir avec la Cornouaille et cette expression, conservée en Galles, ne peut s'appliquer qu'à la Bretagne dans sa totalité.

Reste la région orientale. Nous y trouvons deux villages qui, comme une borne frontière, portent la dénomination de Cornouaille : c'est la Cornuaille, au sud de Candé (Maine-et-Loire) et la Cornouaille en Visseiche (Ille-et-Vilaine). Ces toponymes seraient ici assez saugrenus si on ne les voyait comme les limites exactes du *Cornu Galliae*.

Voici donc jalonnée très précisément la Bretagne, au sud-ouest, au nord-ouest, au nord-est et à l'est.

Les Cornouailles

En breton, l'on dit *Korn*, la corne, et Kerne, la Cornouaille, Kornog et Kornaoueg, l'Occident. Le vent d'ouest est appelé aussi Kornaoueg. Le mot s'entend donc à la fois de la corne d'un animal, qui pourrait être un cerf ou un taureau, et de la région à l'ouest du monde et proche des îles mythiques de l'Autre Monde.

Une Cornouaille existe aussi au nord de la Manche, près de la région du Devon. C'est Kernew, le Cornwall des Anglais, la Cornouailles des Français. D'où tirerait-elle son nom sinon des émigrants venus de la Domnonée armoricaine dans la Domnonée d'Outre-mer ? La théorie généralement admise veut qu'il

s'agisse au contraire des gens venus d'Outre-Manche sur le continent. En fait, rien ne privilégie une manière plutôt que l'autre, si ce n'est les arguments généraux contre l'émigration bretonne en Armorique. En tout état de cause, ils parlent une seule langue, le brythoneg ou Breton.

On est donc amené à admettre au sud-ouest de l'actuelle Angleterre, l'existence d'un pays appelé Cornouaille, le Pays de la Corne, depuis l'antiquité, « cap qui s'avance sur l'océan en une saillie très prononcée ». Il s'étend des deux côtés de la Mer de Bretagne que les Anglais appellent Channel et les Français la Manche.

Ces promontoires eux-mêmes sont peuplés, l'un comme l'autre, de Bretons, ce sont des Bretagnes.

Plouguernevel (Plou-Kerne-Uhel)
Plouguerneau, Traon Kerne (Plou-gernew)
Carnac, Plouharnel
Kronan, Menez Kronan, Lokorn, Cernunnos
La Cornuaille, la Cornouaille, Corps-Nuds

La Letavia dont les Gallois ont fait Llydaw

Les Gallois désignent de nos jours, mais de toute antiquité, la Bretagne armoricaine sous le nom de Llydaw. Il faut voir là la forme contemporaine du celtique Letavia, dont un vieux texte nous dit qu'il s'agit là du terme qui s'appliquait anciennement au pays breton continental.

On s'est beaucoup interrogé sur l'origine et le sens à donner à ce mot. Pour les uns, il serait récent, à l'époque où on en parle pour la première fois. Il se serait appliqué d'abord au pays des Lètes, auxiliaires barbares des légions romaines, implantés en divers endroits du territoire celtique. Mais, en Bretagne, il n'existait qu'une toute petite région, autour de Rennes, où ces troupes étrangères bivouaquaient et elles n'ont laissé aucune trace toponymique de leur passage.

D'autres, et notamment Christian Guyonvarc'h, ont vu là un vocable, d'origine indo-européenne et proche de la racine grecque Leth, signifiant la Mort. La Bretagne dans ces conditions serait le Pays de la Mort et ce sens convient bien aux données du folklore, de la littérature et du légendaire armoricains. Mais la preuve est évidemment mince.

Elle suppose une conception d'ensemble de la Bretagne. Ce pays serait, à l'extrémité du domaine européen, le pays voué au passage dans l'autre monde, qui, on le sait, était situé à l'occident, dans le grand Océan. ce serait le domaine

de celui que nous appelons toujours l'Ankou, le Maître, très précisément, de la mort conçue comme un temps de traversée vers les îles d'Occident.

Le mot de Letavia désignerait, par delà toute conception géographique ou ethnique du pays, une fonction de la terre et des hommes, qu'Anatole Le Braz, au XX^e siècle, a magnifiée.

Il existe sur les flancs de l'Erii au Pays de Galles, un Llyn Llydaw, un lac de Letavia, dont un informateur nous disait un jour que les gens du pays considéraient que ce serait le lac de la Mort. Aucune vie en effet ne se manifesterait sur ses rives. La notion de Bretagne armoricaine en est exclue, le lac se trouvant en outre dans le nord du territoire des Cymri.

CHAPITRE XII: L'ÉMIGRATION

Conan Mériadec? Une émigration?

Pendant très longtemps, à la suite de Geoffroy de Monmouth, le plus grand faiseur de bobards de l'histoire celtique, et qui avait probablement inventé cette histoire, les Bretons Armoricaïns ont cru ses dires concernant Conan Mériadec. Ce lieutenant de l'empereur Maxime, avait suivi son maître sur le continent et ses hommes s'y étaient ensuite fixés. Ce serait là l'origine de la Bretagne, donc de Maxime à Conan.

Arthur de la Borderie, au XIX^e siècle, en a montré l'impossibilité.

Il a fondé en revanche une nouvelle hypothèse, celle de l'émigration bretonne. Les Bretons se seraient enfuis de l'Île devant l'invasion saxonne, sous la direction de leurs moines et de certains chefs et ils auraient établi un vaste réseau de paroisses dénommées Plou. Ils auraient redonné à l'Armorique, qui les avaient perdu sous l'occupation romaine, une langue et une civilisation celtiques, ils auraient apporté le christianisme avec eux et constitué la Bretagne, à partir de leur émigration.

Nora Chadwick, plus récemment, sans nier le principe même d'une traversée en nombre, a vu dans ce déplacement de populations, un mouvement de troupes destiné à renforcer le territoire armoricaïnn en butte aux attaques des Saxons.

Les deux théories sont aujourd'hui universellement admises et l'on a quelque mal à se dégager de ce qui n'est, après tout, qu'une hypothèse. Car il n'y a guère de preuves en tout cela, et nul élément de certitude.

Nous nous sommes donc trouvé dans la situation d'avoir à remettre en cause les événements du V^e siècle, si nous voulions rendre compte d'un certain nombre de constatations, tout de même troublantes.

Les fuyards de Gildas

Le premier, et certainement de beaucoup le seul véritable élément en faveur de l'émigration est un texte de Gildas, qui nous présente un tableau désolant des habitants de la Grande-Bretagne, fuyant leur île sur des bateaux, dans la plus

grande des détresses. En fait, pour Gildas, cet exode est une punition du ciel, bien méritée par les fautes des Bretons. L'apôtre demeure sans pitié, il ne plaint même pas ses coreligionnaires.

Gildas est irlandais, il est tardif. Son témoignage date du IX^e siècle. Il est motivé par la nécessité chrétienne de fulminer contre les pécheurs et de leur annoncer des catastrophes.

Aucun auteur ne corrobore le texte de Gildas, d'ailleurs très court pour un évènement de cette importance.

Quelques textes

Quelques autres notes peuvent être prises en considération. La mention ici et là d'un Transmarinus, homme d'outre-mer, qui vit au milieu d'indigènes : ce n'est pas de grande valeur, lorsqu'on admet des passages individuels d'une rive à l'autre de la mer de Bretagne. D'ailleurs, il est curieux qu'il soit dit non pas Brito ou Britannus, Breton, mais Transmarinus, « d'au-delà de la mer ». Si l'on avait dit Brito ou Britannus, on n'aurait sans doute pas compris qu'il s'agissait d'un Breton d'Outre-Mer, puisque des deux côtés de la mer on s'appelait Bretons.

La question, en vérité, n'est pas : s'appelait-on Breton en Armorique ? Mais depuis quand s'appelait-on Bretons ?

Autrement dit, les Osismes ou les Vénètes étaient-ils des Bretons, au temps de l'indépendance ? Ou bien le sont-ils devenus lors d'une improbable émigration ?

La première mention date de Grégoire de Tours. Le prélat tourangeau (538-594) parle en effet des « Bretons établis sur la Loire », sans que l'on sache d'ailleurs si cette Loire est celle de Blois ou celle de Nantes. Nulle mention nulle part d'une éventuelle traversée de la mer en masses, mais ce simple fait que le fleuve, quelque part, est breton. Grégoire, rappelons-le, est de Tours, la grande métropole du Val de Loire.

Il est curieux que jamais les Corniques, ni les Gallois, ni les Cambriens, ni même les Écossais ne se soient appelés bretons, mais Cornavii, Cymris, Cambrians et Scots. Tout s'est passé comme si les gens d'Outre-Mer avaient perdu leur titre de Bretons du jour où ils ont été séparés de l'Armorique. En revanche les Armoricains s'appellent Bretons sans qu'on puisse fixer une date à partir de laquelle ils le sont devenus.

On distingue en Bretagne deux langues, *brezhoneg* et *galleg*, et deux peuples, les *Gallaoued* et les *Bretoned* ou *Brezhoneed*. Les premiers sont ceux qui parlent le *galleg*, les seconds ceux qui parlent le *brezhoneg*. Il fut un temps bien sûr où la

plupart des Gallaoued étaient des Brezhoned : à cette époque-là, les Gallaoued étaient essentiellement des étrangers aux trois peuples Coriosolites, Osismes et Vénètes.

Or *gallaoued* veut dire Gaulois et *galleg* signifie langue gauloise, et non française. On remonte donc à une époque où le français n'existait pas, sauf peut-être dans la bouche des Francs (mais c'était du germanique). Les Bretons sont différents des Gaulois à une époque où on parlait encore le gaulois.

On doit considérer cette époque comme antérieure au V^e siècle et contemporaine au moins de l'Empire romain : il faut donc admettre qu'antérieurement à une éventuelle émigration, les Bretons faisaient face aux Gaulois. Les Armoricaïns de la péninsule étaient des Bretons et non des Gaulois.

Ces Bretons avaient pu s'étendre de l'autre côté de la Manche, devenir des Cymris ou des Cornavii, ils n'en étaient pas moins des Bretons d'Armorique. Le fait que le pays se soit appelé Letavia (les Gallois disent Llydaw) ne change rien à l'affaire. Des Bretons occupaient la Letavia, comme ils occupaient la terre des Cymris ou celle des Cornavii.

La Bretagne s'étendait des deux côtés de la mer, comme le suggère d'ailleurs la communauté existant entre les deux rives de la Manche au V^e et au VI^e siècle. Celle-ci témoignerait non d'une émigration bretonne de l'île britannique vers le continent, mais d'un état de choses ancien, dont témoignerait déjà le recours des Vénètes à l'Outre-Mer au temps de la Guerre des Gaules.

César n'a pas su, ou n'a pas voulu savoir ce qu'il en était. Il n'était pas souhaitable qu'il n'ait conquis qu'une petite partie de la Bretagne. Après sa victoire sur les Vénètes, en 50 avant Jésus-Christ, il ne s'occupe plus de la péninsule armoricaine. Ce qui est plus curieux, c'est que personne ne s'en occupe. On n'en parle jamais : la « Bretagne » est exclue de l'histoire et nous ne la connaissons sous l'Empire romain que par l'archéologie. La préhistoire n'est pas achevée.

Les villes certes se sont romanisées, Rennes et Nantes, mais ces villes faisaient-elles partie de la « Bretagne » ? Vannes, sans doute, il y a d'ailleurs des traces d'une tradition romane près de Vannes (Séné), de même qu'auprès de Morlaix (Taulé). Des commerçants romains se sont installés près de Douarnenez, sans doute pour gérer le commerce du *garum*. Mais l'ensemble de la péninsule parle breton comme en témoigne absolument la toponymie. Le *brezhoneg* entoure Rennes et Nantes, qui parlent latin et sont gaulois, et s'avance sur la Loire jusqu'à Varades.

Les Bretons n'ont aucun souvenir de l'émigration

Cependant, un fait domine toute cette affaire. Jamais, en aucune manière, la

tradition n'a pris en compte l'évènement. La Bretagne a eu une histoire continue du IV^e au V^e siècle, des textes ont été constitués, tardivement il est vrai, mais à partir d'une transmission orale certaine, et nulle part, dans aucun cartulaire, dans aucune histoire, dans aucune chronique, dans le légendaire et l'imaginaire, nous ne trouvons mention d'un passage massif des Bretons de l'île dans la péninsule.

Les historiens de la Renaissance ne font jamais mention d'une émigration. D'Argentré, Le Baud, Alain Bouchard n'en parlent pas. Pour eux, Conan Mériadec est bien l'introducteur des soldats bretons en Armorique, quoique d'Argentré soit sceptique.

Mais la tradition populaire ne mentionne jamais, nulle part, l'existence d'une émigration bretonne. A Ouessant dont on suit la tradition à travers les siècles, on parle bien de Pol de Léon qui débarqua dans l'île au début du V^e siècle et des gens qui l'accueillirent plutôt mal, mais en aucune manière il n'est question d'un débarquement en masse de Bretons d'outre-mer. Il en est de même partout. La venue des saints personnages, originaires de Galles, d'Irlande ou de Cornouaille, est toujours et partout rapportée, l'arrivée d'immigrants jamais. Saint Malo débarque à Aleth et il parle à la population locale dont l'hagiographe remarque que la population comprenait sa langue.

Parfois, dans la tradition ecclésiastique, il est question de saints personnages, d'abbés, de moines, venus du pays des Kymris, que les Anglais appellent Wales et les Français Pays de Galles, pour évangéliser ou plus encore pour se retirer dans la solitude. La seule arrivée un peu importante est celle de Sainte-Ninnok en Plomeur, avec une flotte, composée de chrétiens fervents qui se destinent à une communauté monastique. Elle prend d'ailleurs immédiatement contact avec le chef local, un armoricain en apparence, pour loger ses administrés.

Au nord, Fracan, le père de saint Hervé, débarque, semble-t-il avec sa famille. Ailleurs, ce sont des individus, comme saint Pol Aurélien, d'une grande famille kymrique, saint Briec ou saint Malo, qui sont reçus comme tels. Malo donne son nom à un faubourg d'Aleth où vivait un armoricain du nom d'Aaron, et meurt d'ailleurs très loin de la Bretagne.

Tout cela ne fait pas une émigration susceptible de changer la langue et les coutumes d'un pays, ni même d'établir une structure politique d'origine insulaire.

La Bretagne compte plus de mille « saints », dont certains n'ont rien de particulièrement saint. Beaucoup d'entre eux sont représentés avec une crosse et une mitre, mais l'on est bien dans l'incapacité de dire ce qu'ils ont fait et en quoi

même apparaissait leur sainteté. Dans bien des cas, on a dû proclamer saint, un ancêtre remarquable, voire l'éponyme d'un *plou*.

Parmi les saints conservés dans les livres ecclésiastiques et rapportés par Albert Legrand au XVII^e siècle, on verra que sur sept saints recensés, trois sont d'origine insulaire, mais deux d'entre eux ne sont que de passage en Armorique, et la troisième, Ursule, est un tant soit peu fabuleuse. Un irlandais, Gildas, est à mentionner aussi.

Au V^e siècle, on compte aussi sept saints dont deux seulement sont insulaires et deux irlandais. Au VI^e siècle, sur huit, il n'y a que des armoricains. Au VII^e siècle, sur quatre, quatre armoricains.

Il est vrai qu'il ne s'agit là que de saints choisis pour être plus ou moins admis, sinon sanctifiés, par l'Église catholique romaine. Ne peuvent être considérés comme saints que les personnages reconnus comme tels par le Pape. Aucun des mille et quelques « saints » bretons ne peuvent être considérés comme tels, puisqu'à l'exception de saint Yves de Tréguier (XIII^e siècle), canonisé en 1347 par Clément VI, aucun d'entre eux n'a subi l'examen de passage.

Il n'y a qu'une seule langue bretonne

Le problème de la langue mérite une étude attentive. On considère d'ordinaire que les Bretons sont arrivés dans un pays qui avait abandonné sa langue, comme le reste de la Gaule, et qu'ils ont imposé la leur, sans difficulté apparente. D'ailleurs, les deux idiomes, le celtique continental et le celtique insulaire, étaient fort voisins, sinon identiques.

François Falc'hun qui fut chanoine et professeur de breton à l'Université de Rennes, a soutenu une théorie quelque peu différente, en ce qui concerne le Vannetais. On aurait continué à parler gaulois dans le Pays vannetais et le breton de l'Île se serait surajouté à ce dialecte, le transformant dans son sens, mais conservant des formes du passé local.

Il faut d'abord bien considérer qu'il n'existait qu'une langue parfaitement compréhensible des deux côtés de la Manche, comme en témoigne d'ailleurs l'état actuel du gallois, du cornique et du breton. Le cornique ne se serait séparé de l'armoricain qu'au XII^e siècle. Y avait-il des variantes dialectales, ce n'est même pas prouvé.

Il est en outre impossible de comparer le breton de l'Île au gaulois continental, nous connaissons trop peu de ce dernier pour cela et pas du tout du celtique insulaire de cette époque. Par ailleurs, nous n'avons nullement la preuve que le dialecte armoricain ait été analogue à celui que parlaient les Andécaves et à

plus forte raison les Parisii ou les Helvètes. Cette question des dialectes gaulois a suscité bien des oppositions parmi les spécialistes de la question. Les partisans d'une Gaule, sinon unifiée, du moins parfaitement homogène sont évidemment contre le principe de la variété des idiomes.

Et pourtant... Ne pourrait-on pas s'étonner du rapide développement du latin en Gaule et sa substitution en quelques siècles à la langue locale? Ne s'agirait-il pas d'un phénomène analogue à celui qui avait commencé à se manifester en Algérie, où le français a tendu à s'installer comme langue de communication entre des gens qui parlaient différentes sortes d'arabe? Ou de même en Bretagne, en face de l'accentuation des variantes dialectales et la disparition de la langue commune?

En somme, il n'est pas du tout sûr que l'armoricain ait été du « pur » gaulois. Si l'on considère l'existence de dialectes en Extrême Occident, comportant des différences entre le breton et le gallois ou le cornique, il n'y a aucune raison de ne pas en reconnaître entre l'armoricain et l'helvète par exemple, beaucoup plus lointain dans l'espace, ou l'éduen ou l'arverne.

L'existence d'une communauté britto-galloise au V^e et VI^e siècle tandis que Rennes et Nantes parlent principalement le roman, tend à faire penser qu'il existait une plus grande différence entre ces deux villes, et à plus forte raison les pays gaulois plus lointains, et la Bretagne, qu'entre celle-ci et le Pays Cymrique ou la Cornouaille.

Peut-être que cette différence datait d'avant la latinisation de la plus grande partie de la Gaule. Nous avons émis l'hypothèse que le latin ne s'était rapidement répandu que parce que les Gaulois parlaient des dialectes suffisamment différents pour ne pas se comprendre. La péninsule armoricaine pouvait fort bien s'être distinguée de ses voisins et des peuples plus lointains et avoir formé une unité linguistique, d'où peut-être une unité politique.

Il est sûr que le gaulois n'était pas la même langue que le brittonique. Mais le brittonique existe-t-il en Bretagne par suite de l'hypothétique émigration ou parce qu'il s'y trouvait implanté bien antérieurement, dès l'époque de l'indépendance.

D'où viennent les différences?

La bruyère se dit *brug* en breton, ce qui est un mot de celtique continental. Mais on a dit aussi *ithineuc*, comme on le trouve dans le nom de Plouhinec, *Plou-ithineuc* autrefois. Ce nom-là serait d'origine insulaire. Mais est-on sûr qu'il n'y avait pas deux noms, en breton ancien, l'un pour la *Calluna* et l'autre pour

l'*Erica*? les deux plantes sont suffisamment différentes pour mériter deux appellations différentes et le breton a un très grand pouvoir séparateur.

Le mot *dunum*, la citadelle, a donné en français *don* ou *dun*, comme Châteaudun ou Yverdon. En Bretagne, il figure dans la toponymie sous cette forme : le Verdon, Arzon, Crozon. Mais d'autres noms présentent une forme plus récente, *Din*. Ainsi Dinard, Dinan et la pointe de Dinan. On remarquera tout de suite qu'avec l'usage de la forme *Din*, on trouve l'inversion du déterminatif, qui est porté en tête : il s'agit donc de termes plus récents dans l'évolution de la langue. On a pu conserver les formes anciennes d'une manière « fossilisée », parce qu'il s'agissait de noms de lieu bien établis, et faire évoluer le vocable jusqu'à l'employer dans les formations récentes sous sa forme moderne.

Il n'est pas nécessaire de poser en principe, à partir de ces exemples, la superposition d'une langue d'indigènes et d'une langue d'émigrants. D'ailleurs, une fois de plus, celles-ci n'étaient pas différentes.

CHAPITRE XIII: LES ORIGINES DE LA MAÇONNERIE

Kilwinning en Écosse (1150)

Les commencements de la maçonnerie posent, comme toutes les origines, un certain nombre de problèmes. En particulier, la relation existant, au sein de cette société, entre la spiritualité et le travail matériel, entre l'opératif et le spéculatif, comme l'on dit, est au cœur de ces difficultés.

On reconnaît généralement que les loges ont reçu des maçons acceptés à partir du XVI^e et plus certainement du XVII^e siècle. Mais la dialectique du « sacré » et du « métier », pour reprendre les termes de Paul Naudon, date de beaucoup plus loin.

La plus ancienne loge connue de façon certaine remonte à 1150. C'est celle de Kilwinning en Écosse. Cent ans plus tard, Jacques II y recevait deux nobles personnages qui n'étaient manifestement pas des maçons de métier.

Dès 926 cependant, une *General Lodge* avait été réunie à York, en Northumberland, par le prince Edwin, frère du roi Athelstan. En fait, la première fédération de métiers en Grande-Bretagne serait à reporter plus loin encore, jusqu'à la tyrannie de Carausius en 293. Ce qui ne veut pas dire bien sûr qu'il n'existait rien auparavant, dans ce domaine.

Les druides du III^e siècle

En 293, plusieurs textes en feraient foi, et contrairement aux affirmations de la plupart des historiens modernes, les druides existaient. Ils sont cités jusqu'au IV^e siècle de notre ère. Ils remplissaient toujours à cette époque leurs fonctions de médecins et de devins. Leur art relevait en outre d'une certaine philosophie, apparentée à ce que nous appelons depuis le XVIII^e siècle, panthéisme. La médecine d'ailleurs ne peut se pratiquer sans une certaine conception de l'homme et de la vie. La divination non plus. Nous avons donc ici la conjonction d'un art et d'une pensée, comme il en a toujours été dans l'histoire.

Les francs-maçons de la préhistoire

Mais il faut tenir compte d'un autre élément, celui de la construction. L'on dit généralement que les seuls bâtisseurs du monde antique étaient, après les Orientaux, les Romains, et que les *Collegia fabrorum* remontaient au roi Numa Pompilius, en 715 avant Jésus-Christ. Les Celtes n'auraient bâti qu'en bois.

Or c'est là oublier une part essentielle de l'art de l'édifice, qui la fait remonter en Occident bien au-delà des Pyramides (2800) et du temple de Babylone : je veux parler des ingénieurs et des architectes qui élevèrent, à partir de 4500 avant notre ère, ces merveilles de l'art que sont les mégalithes. Il est évident que ces gens étaient les possesseurs d'un savoir, en particulier géométrique et arithmétique, que leurs successeurs, bien plus tard, transmirent à Pythagore.

Ils possédaient le compas et l'équerre. Comment tracer des cercles de pierre sans compas ? Il suffisait de joindre deux piquets avec une cordelette, d'en planter un et de tourner avec l'autre autour du premier. Par rapport à l'outil moderne, cette manière de faire consistait à négliger les deux côtés principaux de l'outil actuel, les branches, et à matérialiser ce qui dans le compas moderne n'est pas manifesté : le troisième côté du triangle.

Quant à l'équerre et même à la double équerre, elle est représentée de façon remarquable dans le plan du dolmen de Lokeltas à Locoal-Mendon ou celui des Mousseaux à Pornic, voire la chambre de Gavrinis. Ils sont bâtis en T. La cellule terminale correspond à la partie transverse, le couloir en constitue la partie verticale. On détermine ainsi deux ou, en « croix de Lorraine » quatre triangles rectangles.

On en figurait aussi dans la construction des ovales de pierres ou dans certains Alignements comme ceux de Carnac.

3456 : Le triangle de Pythagore

L'essentiel du triangle semble avoir été pour les hommes des mégalithes le triangle de Pythagore, caractérisé par des proportions rigoureuses que désignent très bien les chiffres 3, 4, 5 et 6. Le secret de cette géométrie est figuré sur l'orthostat 21 du monument de Gavrinis. Le chiffre 3456, reproduit sous la forme d'assemblages de haches de pierre, grave dans le granit les deux côtés de la figure, 3 et 4, l'hypoténuse, 5, et la surface, 6.

Un autre symbole rassemble, bien avant 1717, les deux figures du compas et de l'équerre. C'est la croix qu'on dit celtique et qui est une rouelle, avant d'être un instrument de supplice. Elle est présente en effet dès la préhistoire : on la voit

gravée sur le tumulus de Brug na Boine à Newgrange (Irlande), non moins que fondue en bijou sur le site de La Tène. Elle rassemble le compas sous la forme du cercle tracé et l'équerre sous l'aspect cruciforme ou quadruple équerre en même temps que rayons et diamètre.

Le triangle de Pythagore, comme l'a bien montré l'archéologue Alexander Thom, est à la base de tous les calculs des hommes des mégalithes. Il est utilisé dans l'établissement des alignements ou la construction de l'ovale, si fréquemment employé dans les édifices. Pythagore lui-même, nous dit-on, fut l'élève des druides et il est peu vraisemblable de penser qu'il n'y ait eu aucun rapport entre ceux-ci et les bâtisseurs de tombes préhistoriques.

La cathédrale de Brug na Boinne

Mais il revenait également à ces architectes de bâtir ce que nous appelons d'une manière un peu méprisante, des tertres, mais qui sont en réalité des cryptes, très savamment établies avec des apports ménagés de terre et de cailloux, des murs en pierre sèche en forme de parements extérieurs et des plafonds en dalles ou en encorbellement.

Elles sont très nombreuses dans toute l'Europe occidentale. Les plus belles, en fait les plus majestueuses, se trouvent dans l'extrême occident, en Irlande, en Écosse et en Bretagne armoricaine. Elles remontent à plus de 3000 ans avant notre ère. Le tertre de Barnenez, près de Morlaix, daterait de 4500 ans avant J.C.

La plus haute de ces élévations au-dessus de la chambre d'un dolmen à galerie, mesure 6 mètres : c'est la « cathédrale » dite Brug na Boinne à Newgrange, en Irlande.

Il est bien attesté que les diverses opérations de construction ne se produisaient pas à la légère, mais selon des règles très précises de direction. Ici encore Brug na Boine, le Tertre de la Boyne, nous servira de modèle. Au-dessus de la porte du monument, un espace rectangulaire, évidé, permet au rayon solaire du matin du solstice d'hiver de pénétrer dans la crypte et de venir y frapper un point très particulier du fond. Le fait a été établi de façon indiscutable par le professeur O'Kelly. Une semblable installation nécessite des ressources de calcul et de construction très poussées. Bien d'autres alignements astronomiques ont été établis, en particulier dans les cercles de pierre de Grande-Bretagne et dans les lignes de menhirs de Bretagne.

On retrouve ainsi, à cinq mille ans de distance, le principe qui prévaut au moyen âge de construire une cathédrale, ou une simple église, de telle manière

que le bâtiment s'allonge de l'ouest à l'est, le chœur à l'orient. De même, la loge maçonnique est dirigée sur l'orient symbolique.

Il est curieux de constater d'ailleurs que Newgrange est bâti sur le plan exact d'une église chrétienne. Gavrinis est dressé en tau. D'une façon générale, le principe d'un chœur et d'une nef est conservé à peu près partout dans le type des dolmens à couloir et à chambre.

Quelques constatations symboliques méritent d'être notées ici :

— Le tertre tumulaire aurait eu essentiellement un but funéraire.

— Le tertre tumulaire est bâti de telle manière qu'il ressemble à un ventre de femme enceinte.

— L'intérieur du tertre tumulaire, c'est-à-dire la partie la plus architecturale de l'ensemble, le dolmen, ressemble aux organes génitaux internes de la femme.

Tout se passe comme si l'on enterrait le mort dans le ventre de la terre pour l'y faire conserver en vue de la naissance, c'est-à-dire de la renaissance. La crypte apparaît ainsi comme un temple.

Le fait est si caractéristique qu'aujourd'hui encore les églises sont centrées sur la pierre d'autel, laquelle doit contenir obligatoirement une relique, un fragment de squelette, de corps mort, qui la transforme en tombeau. Le temple, la maison des dieux, est la maison des morts.

La première loge

Les recherches approfondies que le professeur O'Kelly a mené à Newgrange durant quelques dizaines d'années, l'ont amené à un certain nombre de conclusions générales dont la constitution des équipes de travail n'est pas la moins intéressante.

« Je considère, écrit-il, que la force de travail disponible a été partagée en groupes ou équipes, jusqu'au nombre de six. »

Il les décrit de la façon suivante :

- l'équipe n° 1 recherchait de larges dalles adaptées à la structure qu'on leur livrait sur le site. Les blocs de quartz venaient des montagnes de Dublin-Wicklow et le granite des Mourne Mountains.
- l'équipe n° 2 était constituée d'experts de structure, qui dressaient les orthostats, les consoles, les dalles de plafond, les bordures, etc.
- l'équipe n° 3 collectait les matériaux pour le cairn et les disposait sous la direction des surveillants,
- l'équipe n° 4 enlevaient des mottes de gazon et les mettaient en place sur

l'indication des contremaîtres. Ils se seraient occupés également de sceller les joints et de calfater le toit.

- l'équipe n° 5 groupait les travailleurs du bois. Ils débitaient les troncs d'arbres, fabriquaient des planches, des rouleaux et autres instruments.
- l'équipe n° 6, c'était les artistes, les graveurs.

Il résulte de là que les travailleurs opéraient sous la direction de « maîtres » qui dirigeaient les travaux. A ces derniers s'ajoute l'expert ou les experts en astronomie qui imposaient l'orientation du couloir et de la chambre, et la disposition de la fenêtre solaire. Ces chefs de chantier étaient forcément des druides.

Il apparaît clairement ici que les constructeurs étaient hiérarchisés, que l'organisation nécessitait la présence à la tête de connaisseurs disposant d'une culture supérieure, et peut-être au sommet le roi ou plutôt le grand-prêtre, le grand druide, le Maître des ouvrages.

Nous sommes ici à un point qui nous paraît ambigu entre les origines du druidisme et celles de la Maçonnerie. Ambigu parce qu'il mêle des genres qui pour nous sont séparés. En réalité, le Grand Œuvre rassemble l'ouvrier et le penseur et rien ne peut être fait sans la collaboration du maçon et du druide.

Le Goban Saer, premier franc-maçon

Le premier maçon, au sens ésotérique du terme, aurait été, selon l'affirmation de Marcus Keane dans son livre, *The towers and temples of Ancient Ireland*¹⁷, Goban Saer des traditions irlandaises, ou Forgeron bâtisseur, que d'aucuns, au XIX^e siècle en Irlande, ne manquaient pas d'appeler le premier des francs-maçons.

Le peuple lui attribue d'ordinaire l'édification des tours rondes qui parsèment l'Irlande. Ces curieuses constructions dont ni la fonction ni l'origine ne sont bien connues, ne dateraient pas de plus loin que le IX^e siècle de notre ère. Elles sont en relation avec des monastères. Si donc le Goban saer en était le fondateur, il faudrait voir là une présence récente du vieux bâtisseur ou groupe de bâtisseurs.

Le Goban Saer, en breton moderne Gow saver, constitue le personnage central de la tradition mythologique de l'Eire. Le forgeron, à l'époque des métaux occupait une place prépondérante dans la société, non sans manquer de posséder ses secrets de métier. Il apparaît ici comme, en même temps, le bâtisseur et s'apparente ainsi de très près aux maçons.

Goban Saer est un Tuatha Dé Danan. Il appartient à la race qui a précédé les

¹⁷ Dublin, Hodges Smith, 1867.

Bretons en Irlande et qu'on tient généralement pour les constructeurs de mégalithes. Pour Marcus Keane, il s'agirait non d'un homme, mais d'une confrérie :

« Du fait, écrit-il, que le nom de Gobban Saer est familier aux paysans de tous les villages où la langue irlandaise est parlée, je suis d'avis avec M. O'Brien que Gobban Saer n'est pas le nom particulier d'un individu, mais le nom d'une classe, ou peut-être le titre de quelque fonction, comme Grand-Prêtre ou Grand-Maître parmi les Tuatha-De-Danan ».

Dans ces conditions, le Goban Saer serait la Maçonnerie elle-même, que des gens peu enclins aux abstractions préféreraient représenter sous la forme d'un personnage mythique.

La Pointe du Raz et les Cabires de Samothrace

La Pointe du Raz, rappelons-le, s'appelait dans l'Antiquité, *Gobaïon akrotèrion*, ce qui signifie en celtique (*Gobaïon*) et en grec (*akroterion*) le Promontoire du Forgeron. La « magicienne » de Locronan, entendez la « druidesse » s'appelait, quant à elle, la Keban et de nos jours encore, l'expression « *penn keban* » ou « *penn chaban* » signifie en breton courant de Basse-Cornouaille une tête de mule. Mais ce n'est rien d'autre que la forgeronne.

En relation avec ces forgerons étaient sans doute, dans la Grèce antique, les Cabires de Samothrace, qui portaient encore le vieux nom indo-européen, lié au Gobaïon ou Kabaïon des Osismes, et constituaient une société de mystères. Les Cabires étaient regardés comme des êtres mystérieux et c'étaient indiscutablement des forgerons.

On s'est demandé si la commune d'Ergué-Gaberic près de Kemper, ne conserve pas toujours le nom des Keban ou Kaberien qui auraient fondé là leur royaume, Régué d'où Ergué. Ainsi appelle-t-on aussi les habitants du Cap, Kaperien. Le Goban Saer en effet, breton autant qu'irlandais, pourrait en somme revendiquer l'héritage ou la paternité des Cabires, venus sans doute d'Hyperborée avec le dieu Apollon.

Tout laisserait à penser que la corporation des Maçons serait apparue avec l'édification des premières grandes œuvres du mégalithisme et le développement des sciences de la construction, au plus tard donc lorsqu'on a dressé le tumulus de Barnenez en Plouezoc'h et les grands tertres de Carnac, il y a 6500 ans. Ils seraient le fait des Forgerons-bâtisseurs de l'Extrême-Occident, tant de Bretagne que d'Irlande. Il paraît incontestable, dans cette approche des faits que ces hommes savants n'étaient autres que des druides, ou si l'on veut des pré-druides

qui se sont continués dans le temps, en mêmes lieux et places, par l'institution druidique proprement dite.

Jean et la Bretagne

Mais revenons au VI^e siècle de notre ère. A cette époque, la société de métiers constituée à Eboracum, aujourd'hui York devient la Confraternité de Saint-Jean et les Loges de Saint-Jean sont établies alors. C'est aussi le temps où vivait Saint Samson, archevêque d'York, qui devint archevêque de Dol en Bretagne: qu'il s'agisse de la réalité historique ou d'une légende, peu importe. Un pouvoir spirituel est considéré comme transmis entre deux pays très voisins spirituellement, l'Écosse et la Bretagne.

Y a-t-il une relation entre les Loges de Saint-Jean et le très ancien établissement de Ploujean (Plouyann)? On a parfois rattaché ce nom au dieu Janus plutôt qu'à l'apôtre Jean, à moins que les deux ne se confondent dans une synthèse pélagienne. Il existe aussi sur la crête de la montagne d'Arrez un Cosquer Jehan, l'ancien oppidum de Jean.

Pélagiens et Culdées

Quant à Samson, c'était un membre éminent de cette « Église celtique », et plus particulièrement sans doute, de cette Société des Culdées, qui passa son existence à lutter contre le pouvoir de l'Église romaine et dura, bon an mal an, jusqu'en 1199, où le Pape Innocent III supprima l'Archevêché de Dol. Les Culdées étaient vraisemblablement des pélagiens, tenants de cette « hérésie » fondamentale qu'avait créée, à la fin du IV^e siècle, le Breton Pélage.

Jacques Deschamps a bien souligné les conséquences de la doctrine de Pélage, dans le texte qu'il lui a consacré dans le *Dictionnaire des philosophes*¹⁸:

« Si le Juste peut gagner le salut, écrit-il, par le seul effort de sa volonté et la rectitude de sa connaissance, alors, en rejetant la fatalité du péché originel, l'affirmation d'une pleine liberté de la créature entraînait le rejet, d'abord du sens profond du sacrifice du Christ, et donc de l'Incarnation, et, ensuite, celui de la prière et des sacrements, bref l'orthodoxie tout entière dans ses dimensions liturgiques et rituelles. »

En 640, le pape Jean IV, selon Bède, écrivait au clergé de l'Irlande du Nord pour lui demander d'adopter la Pâque orthodoxe, mais aussi de rejeter l'hérésie pélagienne. Aux VIII^e et IX^e siècles, le commentaire de Pélage sur les Épîtres de

¹⁸ Paris, PUF, 1984.

saint Paul était encore lu et utilisé en Irlande. Aussi tard qu'en 1079, Marianus Scottus en faisait encore usage.

Ces pélagiens avaient probablement conservé la plus grande partie des croyances druidiques, aux dépens de la foi chrétienne que Pélage avait mise à mal. Ce serait la raison de cette continuité dans la croyance qui apparaît dans toutes les traditions actuelles de Bretagne, d'Écosse, d'Irlande, du Pays de Galles et de Cornouaille, et qui se manifestait encore au XVII^e siècle quand Maunoir éprouva le besoin de convertir la Bretagne.

Salomon III, roi de Bretagne et d'une partie de la Gaule

Le druidisme a connu plusieurs types d'évolution depuis la christianisation de l'Empire romain. Il faut compter d'abord sur une tradition populaire de bardisme qui regroupe à travers les siècles des milliers de bardes, de devins et de guérisseurs jusqu'à nos jours.

Notons ensuite une tradition philosophique qui rejoint la maçonnerie au XVI^e siècle, en particulier en la personne d'Elias Ashmole, druide et maçon (1617-1692). Il y a enfin une tradition religieuse qui s'entremêle étroitement à l'histoire du christianisme sur les territoires celtiques.

Un point qui forme charnière, semble-t-il dans l'histoire du druidisme et de la maçonnerie, c'est la personnalité d'un des plus grands souverains de la Bretagne médiévale, Salomon III. Au IX^e siècle, dans la correspondance qu'il échangeait avec lui, le pape Nicolas I^{er} n'hésitait pas à lui écrire :

« ...le pays qu'il gouverne (il s'agit évidemment de la Bretagne) ne doit plus être appelé Occident, mais Orient, puisqu'un autre Salomon y régnait... »

Là encore, même si la lettre est apocryphe, elle date au plus tard du XI^e siècle et n'en est pas moins significative. D'une part, la Bretagne se voit promue par l'autorité ecclésiastique suprême au rang de temple maçonnique où irradie l'Orient. D'autre part, le Roi en est Salomon.

Nous ignorons absolument pourquoi le deuxième successeur de Nominoë s'appelait Salomon. Nous savons simplement qu'il avait eu avant lui deux homonymes. Le premier, fils du roi Gradlon et son successeur en 405, était mort assassiné en 419 au Merzer Salaün, alias La Martyre, et le second avait vécu de 640 à 660.

Le Temple au Gué de Plélan

Salomon III, qui avait assassiné son prédécesseur Erispoë en 866, mourut lui-

même massacré le 25 juin 876, lendemain du solstice d'été, sans doute au monastère de Plélan qu'on appelle aujourd'hui Maxent. Cette date du solstice d'été a pu faire penser à un meurtre rituel et, compte tenu des différents facteurs, on peut rapprocher cette affaire du meurtre de Hiram telle qu'elle est contée par la tradition maçonnique. Ici, ce n'est pas le bronzier, le forgeron, qui est sacrifié, c'est le roi lui-même, le Goban Saer suprême, qui est aussi forgeron.

Quoi qu'il en soit, le meurtre du Roi parut au peuple d'une si grande valeur symbolique qu'on fit du meurtrier assassiné un martyr et un saint. L'histoire n'est pas avare de ce genre de retournements. Près de six cents ans plus tard, Gilles de Rais, condamné de droit commun, devait mourir triomphalement à Nantes et devenir en son pays un saint personnage.

Le Temple de Salomon, qui devait entrer bien plus tard, au XVIII^e siècle, dans la légendaire maçonnique, n'existait-il pas dès le IX^e siècle au Gué de Plélan, domaine de Salomon III. Là se trouve en effet la Motte Salomon, restes du château de ce roi, à l'orée de la forêt sacrée de Brocéliande qui est à proprement parler le Temple de Salomon.

C'est cinquante ans plus tard, sans doute jour pour jour, qu'en juin 926, sous le deuxième roi d'Angleterre, Athelstan, se constituait la General Lodge de Northumberland et que la Charte d'York était promulguée.

Je n'insisterai pas sur la puissance spirituelle de ces faits. Il y a en Bretagne trois rois Salomon, comme il y a trois fontaines, trois saints, trois rayons de lumière. Salomon s'appelle comme un roi d'Israël, constructeur du Temple: Salomon de Bretagne aussi, dans sa lettre au pape Adrien, explique qu'il construit le grand monastère de Bretagne. Il est tué, comme d'autres constructeurs avant lui. Il est sanctifié c'est-à-dire transformé en valeur éminente.

La Bretagne et l'Écossisme

Il est difficile de ne pas sentir là l'environnement spirituel de la maçonnerie. Les rapports entre la Bretagne et l'Écosse sont à cette époque nombreux. Les abbés de la Communauté spirituelle celtique et des communautés culdéennes vont de l'une à l'autre. Iona en Écosse est un centre ouvert sur tout le monde celtique. Ce qui se passe d'un côté de la mer a des résonnances dans l'autre.

Ce qui paraît néanmoins certain, c'est qu'un passage s'est effectué à partir du monde philosophique druidique et la tradition pélagienne qui en est bien proche, si elle ne lui est pas identique, jusqu'à la lignée maçonnique, héritière des forgerons-bâisseurs. Les métiers, à vrai dire, étaient inséparables de la phi-

losophie: on ne construit pas des tombeaux gigantesques sans avoir à la fois des connaissances techniques avancées et des opinions philosophiques affirmées.

La Bretagne armoricaine et les îles d'Outre-Manche ont été le creuset où a mûri l'or alchimique, l'Or des Celtes. On y a appliqué l'œuvre de la Pierre. On a taillé la roche primordiale. Arthur est né à l'Art-kellen de Huelgoat.

En 1140, on construit la tour et l'abbaye de Kilwinning. En 1150 est fondée la mère-loge (*Head Lodge*) de ce même Kilwinning. Le nom en est bien étonnant: Kil signifie l'église, quant à Winning, ce saint personnage est le terme même qui désigne la commune où se trouve la montagne sacrée des Vénètes, Gwenin ou Guénin, là où s'élève le Mané Guen, en Bretagne.

Ce qui est curieux, c'est que le gouvernement de l'Écosse était alors aux mains d'un Breton, Alain de Dol, qui avait débarqué en 1124, et qui fut le premier Stewart (Stuart) de l'Écosse.

Le roi Arthur en 1150

1150 est une date bien intéressante. Nous sommes en pleine époque de diffusion de la tradition bretonne arthurienne, dont les relations avec la mythologie druidique sont certaines. Geoffroy de Monmouth a publié son *Historia regum britannie* en 1138, Chrétien de Troyes écrira *Erec et Enide* en 1169 et 1170. C'est le grand siècle des Bretons.

Il faut ajouter que le Graal de Wolfram von Eschenbach (1210) et sa conception, assez peu orthodoxe, de la chevalerie n'ont pas manqué de laisser leurs traces dans la maçonnerie, sous la forme des Templiers et des Chevaliers. Par ce biais, le druidisme s'est manifesté fortement une fois encore dans l'ordre des francs-maçons.

L'intervention à Kilwinning de l'Ordre des maçons d'Orient (1196) est un fait annexe. Nous ne croyons pas beaucoup à l'influence musulmane dont nous ne trouvons pas de traces véritables. En revanche, l'Alchimie de Michel Scot, aussi peu influencée par l'Islam, mais beaucoup plus proprement en rapport avec le scotisme ou «écossisme» de son auteur, paraît avoir fleuri dans la franc-maçonnerie.

La Communauté des Mages (1510)

A la fin du XVI^e siècle, c'est un alchimiste encore, Michel Maïer qui signalera l'existence de la Rose-Croix, née de Paracelse et de sa Communauté des Mages. En 1510, Paracelse et Agrippa de Nettesheim avaient fondé cette société secrète

qui se rattachait à Trithème et à ses maîtres, Libanus Gallus et Pélage. Si l'on en croit Agrippa, les tenants authentiques de la tradition depuis plusieurs siècles n'étaient pas très nombreux, mais il semble très nettement que Jean Scot Erigène au IX^e siècle en faisait partie. Or Jean Scot était vraisemblablement un pélagien et un moniste, dans la ligne directe des « néo-platoniciens » ou prétendus tels.

Les Rose-Croix joueront un rôle de liaison entre la Communauté des Mages, à moins qu'ils ne soient eux-mêmes la Communauté des Mages, et la Franc-Maçonnerie du XVIII^e siècle. En 1682, Elias Ashmole était rose-croix, druide du Mont Haemus et franc-maçon.

La Grande Loge d'Angleterre et le Druid Order

Il nous faut en venir maintenant aux événements de 1717, qui marquent la séparation d'une certaine maçonnerie, celle de la Grande Loge d'Angleterre, et de la tradition druidique. Au mois de juin, les quatre Loges de Londres se constituent en Grande Loge qui rassemble les données essentielles de la maçonnerie, mais laissent subsister de nombreuses loges, écossaises et anglaises, qui ne se rattachent pas à l'obédience. Il convient de remarquer que le père d'Anderson appartenait à une loge écossaise, qui demeura indépendante, conformément à la tradition maçonnique et celtique.

Le mois de septembre suivant, est créé le Druid Order, première manifestation d'un druidisme moderne, sous la houlette de John Toland, irlandais, proclamé Grand-Druide et de William Stukeley, qui se retrouva cependant maçon en 1721.

Il est manifeste qu'à des dates aussi rapprochées, il s'agit bien d'une séparation volontaire entre le courant biblique de la Church of England et le courant traditionnel druidique. Toland n'a pas admis la constitution obédientielle et l'orientation chrétienne de la Grande Loge de Londres. Malheureusement, les archives du Druid Order ne sont plus là pour nous en assurer : elles auraient été détruites dans un incendie de la Seconde Guerre Mondiale. Il est vrai que celles de la Grande Loge de Londres avaient disparu dès 1720, brûlés volontairement, comme l'a dit Jean Barles « par quelques membres scrupuleux de la loge de Saint-Paul, effrayés et alarmés de la publicité qu'on se proposait de leur donner ».

Un certain Thomas Paine

Une opinion qui nous séduit, à la suite de ces événements, est bien celle qu'exprimait dans un ouvrage posthume de 1812, un nommé Thomas Paine

(1737-1809), qui fut l'ami de Iolo Morgannwg, le rénovateur du druidisme à cette époque. Paine avait combattu pour l'indépendance des États-Unis et était l'ami du président des États-Unis Madison. Il avait été membre de la Convention, en France.

Après sa mort en 1812, on publia à Paris un petit opuscule de sa main, de 51 pages, intitulé « De l'origine de la franc-maçonnerie ¹⁹ ».

Il y arrivait à la conclusion que « des restes de la religion des druides, ainsi conservés, une Institution s'est formée, dont tous les membres, pour éviter le nom de Druides, prirent celui de Maçons, et ils pratiquent, sous ce nouveau nom, les rites et les cérémonies des Druides. »

Cette opinion, cependant bien étayée, est restée non reconnue dans les milieux de la maçonnerie et on ne la voit guère citée aujourd'hui. Elle se rattache pourtant aux faits exposés ci-dessus : la maçonnerie est certainement d'origine écossaise et sans doute bretonne, et la tradition de ces deux pays est de nature druidique. Ce sont deux des domaines privilégiés des mégalithes et nous établissons, en dépit des critiques qui ont été faites, une relation étroite entre la tradition des druides et le mégalithisme.

Nous n'hésitons pas à voir dans le Goban Saer l'ancêtre de la construction dans l'Irlande d'avant le christianisme, et nous pensons que l'image du Goban ou Gow se rattache à tout le domaine celtique, Bretagne évidemment y comprise, pays du Gobaïon Akrotèrion, Promontoire de Gobée, de Ptolémée, notre Pointe du Raz. Nous rejoignons donc l'opinion de Marcus Keane (1867).

Aucune des autres opinions sur l'origine de la Maçonnerie n'est vraiment satisfaisante : ni la source égyptienne, ni la tradition des templiers, ni les corporations d'artisans au sens étroit du terme. Les plus anciens des constructeurs sont les druides ou ceux qui les ont précédés, auxquels ils se rattachent.

¹⁹ Thomas Paine, *De l'origine de la Franc-maçonnerie* (*On the origin of Free-Masonry*) précédé de *Considérations sur le druidisme et la Franc-maçonnerie*, par Gwenc'hlan Le Scouëzec, arbredor.com.

CHAPITRE XIV : LES SORCIERS ET LA DIVINATION

La magie remonte à la nuit des temps. Les druides la pratiquaient, et elle n'a pas cessé de l'être depuis l'antiquité. La sorcellerie non plus qui est le versant noir de la magie.

Les procédés qu'elles emploient n'ont guère varié depuis des siècles et l'on s'aperçoit que les méthodes de divination, aujourd'hui utilisées sont en gros les mêmes qu'il y a deux millénaires.

Selon *Le Marteau des sorcières*, la pratique des sorcières, particulièrement de sexe féminin, constitue une hérésie. Il s'agit donc là d'une opinion contraire à la doctrine orthodoxe. Le comportement ici manifeste une croyance.

Les sorcières sont avant tout des devins. Elles sont de ce fait, dans le monde chrétien, passibles de la peine capitale. Les maléfices qu'elles opèrent sont de gravité diverses. Les pires sont la sorcellerie qui consiste à provoquer le mal, voire la mort, les moindres sont les transports purement fantasmatiques des pythonisses.

On compte rien moins que quatorze espèces de divinations, groupées en trois genres.

Le premier genre s'entend avec l'invocation expresse des démons. On en compte au moins huit espèces qui sont la sorcellerie, l'oniromancie, la nécromancie, l'oracle pythique, la géomancie, l'hydromancie, l'aéromancie, et la pyromancie. D'autres divinations qui ne sont pas précisées par l'auteur du *Marteau des sorcières*, appartiennent encore à ce groupe. La particularité ici tient à une illusion des sens, provoquée par les sorciers qui font voir et sentir les choses autrement qu'elles ne sont. Mais qui détermine ce qu'elles sont?

La nécromancie mérite quelques explications supplémentaires. Du sang est répandu sur des représentations d'homme ou d'animal. Il s'agit là déjà d'un péché, l'effusion de sang. Les morts apparaissent et parlent.

Un autre aspect de la nécromancie est le transport des sorciers par la voie des airs sur un cheval. Ils prennent éventuellement avec eux d'autres personnes. Ils demandent à leurs compagnons de ne pas faire le signe de la croix, ce qui manifestement romprait l'enchantement.

L'oniromancie peut être mise en œuvre au moyen d'une révélation du diable

expressément invoqué et faisant l'objet d'un pacte. Dans ce cas, elle est illicite. Mais si l'interprétation d'un songe se fait avec révélation divine, ou par une cause naturelle, elle n'est pas illicite.

Le second genre comprend l'horoscopie, l'haruspicine, les augures, l'interprétation des songes, la chiromancie et la spatulomancie.

Le troisième regroupe les sorts. Il s'agit de la prise en considération des points et des pailles, ainsi que des figures dans le plomb fondu.

Ils croient qu'une créature peut être transformée en meilleure ou pire sans l'intervention du créateur. L'homme a prise sur la nature.

Ils adorent du divin dans les étoiles, à l'instar des idolâtres de jadis. On reconnaît ici l'existence de l'astrologie.

On prête encore aux sorcières d'autres pratiques, celle, par exemple, de convaincre de jeunes filles de les rejoindre dans leur association, celle de faire profession et de prêter hommage. Elles procèdent aussi au transfert.

Une contre-magie nous est citée pour la protection d'un enfant. Il faut mettre sous lui des herbes bénites, l'asperger d'eau bénite, lui mettre du sel béni dans la bouche et le border soigneusement dans son berceau.

Les sorciers et les dieux

L'hérésie des sorciers est la religion de l'idolâtrie. *Le Marteau des Sorcières* signale la croyance au «divin dans les étoiles», tenu pour la source des cultes antiques, mais aussi de la croyance des sorcières.

Le concile des Essines (743-744) ne parle pas encore d'une religion des démons, mais cite encore nommément les dieux de jadis, très clairement des cultes rendus à Mercure et Jupiter, des fêtes en l'honneur de Jupiter et de Mercure. On reconnaît là les anciens dieux gaulois Lugos et Taranis, ceux-là même qui auraient été adorés au moyen âge sur le Mont-Dol, appelé alors *Leo-teren*.

Un troisième fait l'objet d'un assez long commentaire dans *Le Marteau des Sorcières*, et c'est Janus :

«Au sujet du Nouvel An, nous pouvons dire avec Isidore ceci : Janus de qui le mois tire son nom et qui commence au jour de la circoncision. Janus fut une idole à double face. L'une, comme s'il était la fin de l'année précédente et l'autre comme s'il était le commencement de la nouvelle, son protecteur et l'auteur de sa fortune²⁰. »

Enfin, deux femmes font partie du panthéon des sorcières. Ce sont Diane et

²⁰ *Le Marteau des Sorcières*, p. 306.

Hérodiade qui conduisent la chevauchée aérienne. Elles représentent également le diable, c'est-à-dire une divinité païenne.

Les superstitions sont au nombre de trois : l'idolâtrie, la divination et la vaine observance. La divination aurait trois catégories, en contradiction avec d'autres textes où l'on parle de quatorze modes et de trois groupes différents. Ici l'on reconnaît : la nécromancie, les planétaires ou mieux mathématiciens et la divination par les songes²¹.

Selon le *Canon Episcopi*, quatre choses méritent une attention particulière :

— la première, c'est que « hors du dieu unique, personne ne croie à l'existence de quelque puissance ou divinité ». Il semble qu'il s'agisse ici d'une injonction, qui tient au fait que les sorcières croient précisément à « quelque puissance ou divinité ». Cette affirmation est évidemment mensongère, puisque les théologiens chrétiens croient au diable, qui est bien une divinité, subalterne, mais néanmoins existante et correspondant aux dieux et déesses anciens.

— la seconde, c'est que « chevaucher Diane ou Hérodiade c'est partir avec le diable qui se donne cette forme et ce nom ». Il s'agit du transport par voie des airs, qui est une des pratiques des sorcières.

— la troisième, c'est que « pareille chevauchée imaginaire a lieu, quand le diable trouble l'esprit à lui asservi par infidélité au point de faire croire que se passe corporellement ce qui ne se passe qu'en rêve ».

— la quatrième, c'est qu'« à pareil maître ils ont à obéir en tout ». C'est bien là la reconnaissance de la nature du diable.

Le concile des Essinnes (743)

La table des matières des actes du concile des Essinnes (743-744) nous rapporte une trentaine de rites de sorcellerie en usage à cette époque et que l'assemblée des évêques condamne. On remarquera très vite qu'il s'agit en fait d'un culte organisé autour de deux divinités et que le diable est ici absent.

Il convient de noter qu'aucun crime n'est cité non plus, alors que sept siècles plus tard, sous la plume de Jean Bodin par exemple, et déjà bien avant, ils formeront la totalité des reproches faits aux sorciers.

Les reproches que l'on adresse aux sorciers paraissent, semble-t-il, communs à tous les pays de l'Ancien Empire romain. La Bretagne en particulier, qui fut sans doute avec l'Irlande et l'Écosse, un repaire du druidisme, appartient certaine-

²¹ *M. des Sorc.*, p. 132.

ment à l'Église des sorcières et la pratique par celles-ci, de la magie au VIII^e siècle doit les faire considérer comme des lieux de subsistance du druidisme.

Les rituels

Rituel des tombes :

« du sacrilège commis auprès des tombes des défunts »

Il s'agit probablement d'un culte hétérodoxe des défunts, sans doute d'offrandes de nourriture (gâteaux...), ou de repas funéraires, ou encore de danses populaires, célébrées dans le cimetière.

Au VII^e siècle, le concile de Châlons-sur-Saône, interdisait de danser dans les églises, pour la dédicace des basiliques ou la commémoration des martyrs. En 1208 à Paris, on procédait de même pour les vigiles des saints. En 1435, le concile de Bâle, en 1456 le concile de Soissons fulminait contre les danses et les repas dans les sanctuaires.

Rituel des danses (?)

« des sacrilèges commis dans les églises. »

Il pourrait s'agir des danses, menées dans les églises, en bacchanales ou en rondes. La danse apparaît le plus souvent comme un rituel païen et la condamnation qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours tient au moins autant d'un motif religieux que d'une interdiction de sexualité

C'est sans doute en vertu de leur caractère sacré qu'elles se célébraient dans les églises.

Rituel des défunts.

« du sacrilège commis sur les défunts, c'est-à-dire *dad si sas* »

Faut-il voir là une forme de nécromancie ? Celle-ci était connue et pratiquée. Elle figurera dans la liste des procédés de divination du « *Marteau des Sorcières* ». des accusations seront portées au cours des temps contre des personnalités accusées de nécromancie, comme Thierry de Chartres, au XII^e siècle, qu'on tenait comme nécromant.

Ce serait ici un pas de plus dans le « sacrilège » avec les morts. La divination serait encore plus marquée ici, par l'évocation même des morts. La danse est faite en l'honneur des morts ou comme une mise en communication avec eux. La nécromancie aussi est une évocation, généralement à des fins divinatoires.

Le sens des mots *dad si sas*, peut-être gaulois, nous échappe.

Rituel des pierres.

« de ce que l'on fait au-dessus des pierres ».

Il s'agit d'un rituel effectué au-dessus de mégalithes ou de pierres sacrées. Il semble s'agir de dolmens, puisque le rituel est effectué au-dessus de l'ensemble et ne saurait s'appliquer qu'à une dalle plate, la couverture du monument, ou encore à une roche naturelle, pas trop haute et bien disposée.

On remarquera qu'on retrouve dans le présent document les trois éléments principaux du culte ancien : la fontaine (voir les sources), l'arbre (voir la forêt sacrée) et la pierre, ici même.

Rituel des incantations.

« des incantations »

La magie incantatoire a sa place dans le culte. L'incantation joue un rôle de fascination sur les individus présents. Elle favorise donc la survenue chez eux d'un autre état de conscience.

D'une façon générale, l'Église a toujours été opposée aux mutations de niveaux dans la psyché humaine, parce qu'elles représentent une tentative d'atteindre le divin d'une façon totalement étrangère au rituel catholique, une religion qui se passe de Dieu. S'il en est ainsi, c'est que Dieu n'existe pas. Il n'y a que des dieux et l'universel.

En outre, l'incantation est une méthode pour modifier les individus et les choses sans passer par l'intervention de la divinité chrétienne. L'incantation est par définition hétérodoxe.

Rituel du feu

« du feu obtenu par frottement de bois, c'est-à-dire *Nodfyr* ».

Cette manière très ancienne d'allumer du feu a dû être réservée, dès l'époque antique, à l'allumage des feux sacrés ou des feux nouveaux, peut-être les feux « de Saint-Jean », ou tout autre du même genre.

Il s'agit d'une méthode préhistorique pour obtenir du feu.

Rituel des philtres

« des philtres d'amour que les fidèles disent venir de la Vierge »

Les philtres se rattachent à la pharmacopée très savante des druides. Il existe des breuvages dans l'ancienne littérature irlandaise et dans les romans de la Table Ronde, qui provoquent le rapprochement des êtres et des sexes. C'est ainsi que

Tristan et Yseult burent le philtre d'amour qui avait été préparé pour susciter la passion entre Yseult et son futur mari. Il est à l'origine de tout le roman.

Il existe aussi dans les anciens textes irlandais un breuvage d'oubli, celui que but Cuchulain pour oublier la belle Fand.

Rituel de la course

« de la course païenne appelée *Yrias* qui se fait avec les vêtements et les chaussures déchirés ».

Le mot et le sens de cette course restent inintelligibles. Nous ne connaissons pas de données de folklore qui s'en rapproche.

Rituel calendaire des spurcalia, en février.

Il s'agit vraisemblablement d'une fête calendaire.

Rituel des images

— des images faites de farine répandue.

Nous ne connaissons dans la littérature et le folklore celtiques d'autre usage de la farine que l'effusion de ce produit pour déceler des traces de pas. On en répand ainsi entre le lit de Tristan et celui d'Yseult.

— des images faites de tissus.

Il s'agirait en somme de poupées de chiffons destinées, comme les figurines de cire, à être modelées, ou piquées, dans un but de sorcellerie. Elles représentent des personnes et sont susceptibles de transférer sur la personne qu'elles représentent les modifications qu'on leur inflige.

— des images qu'on porte à travers la campagne.

Il y aurait là un rituel de procession, qu'on retrouve dans d'anciens rituels christianisés tels que les Rogations ou les troménies bretonnes comme celles de Locronan.

On utilise aujourd'hui des statues et des bannières à titre d'images. Les bannières d'ailleurs sont des êtres vivants qui notamment se saluent. Les images de la Vierge font de même : ce sont des représentations de divinités particulières, Notre-Dame-de-Lourdes par exemple ou Notre-Dame de Chartres.

Les hampes des bannières jouissent de propriétés. A Barenton, si l'on plonge la hampe de la bannière venue en procession jusque-là, on obtient la pluie. La mise en relation des images avec la terre produit des modifications du temps ou des lieux.

Rituel des ex-voto (?) :

« des pieds et des mains faits en bois suivant le rite païen ».

S'agirait-il d'ex-voto, comme on en a trouvé aux sources de la Seine ? L'un d'eux figure des pieds en valgus avec affaissement à droite de la voûte plantaire, un autre un pied réduit à un moignon, d'autres encore des pieds en position antalgique. Ces figures sont taillées dans le bois.

Ce sont des remerciements adressés à une divinité, comme, dans les cas que nous citons, la déesse Sequana (Seine) à laquelle ils étaient offerts.

Les fêtes de Janus (Le marteau des sorcières, p. 306)

Janus semble avoir laissé assez tardivement des traces que *le Marteau des sorcières*, au XIV^e siècle, a conservées.

« Aussi en son honneur, ou plutôt en l'honneur du démon présent dans cette idole, les païens faisaient-ils des *chahuts* variés, débauchés et bruyants ; ils se livraient à des jeux ; ils organisaient des danses et des festins²². Or de même que les mauvais chrétiens imitent déjà ces bacchanales — bien que pour les débauches ils les aient transférées au temps de carnaval, lorsqu'ils déambulent avec des masques, des plaisanteries et autres *superstitions* — ; de même aussi maintenant les sorcières par ces inventions du diable exercent leurs maléfices pour leur propre avantage autour de la nouvelle année (durant l'office et le culte), autour de la Saint-André et autour de la Naissance du Christ. »

Les dieux

« des cultes rendus à Mercure et Jupiter »

Il semble y avoir deux dieux : l'un, Mercure, correspond au dieu Lugos (ou Belenos), que les Gaulois romanisés désignaient couramment sous le nom de Mercure. L'autre est Taranis, le personnage qui lance la foudre.

Ils sont joints de même au Mont-Dol, près de Dol-de-Bretagne. Le sommet d'une butte, au milieu du marais qui occupe une partie de la baie du Mont-Saint-Michel, s'appelait dans le haut moyen âge, Leoteren, ce qu'on peut entendre comme Lugo-Taranis.

« des fêtes en l'honneur de Jupiter et de Mercure »

Nous avons vu plus haut le couple des deux divinités, qui semblent subsistan-

²² Voir la mention qu'en fait saint Augustin en de nombreux endroits et que l'on répète presque partout.

tes du panthéon antique. Lugos-Belenos et Taranis apparaissent dans le moyen âge comme les deux dieux principaux, objets d'adoration au VIII^e siècle.

Des fêtes sont même organisées en leur honneur. On peut penser qu'elles n'étaient point sensiblement différentes de celles de Janus.

On remarquera qu'il n'est point ici question du diable. Les dieux tiennent la place qui sera plus tard celle des « démons ». C'est que les démons remplacent systématiquement les dieux dans le vocabulaire de l'Église.

Janus.

Un troisième personnage, le dieu Janus fait l'objet d'un assez long commentaire dans *Le Marteau des Sorcières*²³, bien plus récent que le concile des Essines. Il semble avoir survécu assez longtemps. Il a en tout cas laissé son nom au mois de Janvier, Januarius.

« Au sujet du Nouvel An, nous pouvons dire avec Isidore ceci : Janus de qui le mois tire son nom et qui commence au jour de la circoncision, Janus fut une idole à double face. L'une, comme s'il était la fin de l'année précédente et l'autre comme s'il était le commencement de la nouvelle, son protecteur et l'auteur de sa fortune. »

« de l'éclipse de lune qu'on appelle Vinceluna »

Les éclipses de lune étaient connues et étudiées par les druides astronomes.

La lune jouait un rôle considérable dans une philosophie de la nature et ses mouvements, ses modifications périodiques donnaient lieu à des considérations sur leur sens et sur la règle qu'ils imposaient aux hommes.

La relation des femmes avec la lune est certainement très ancienne. Les 28 jours du cycle féminin et ceux du mouvement lunaire n'ont pu manquer d'être remarqués et d'être mis en évidence.

« du fait de croire que les femmes commandent à la lune et qu'elles peuvent arracher le cœur des hommes, selon l'opinion des païens »

La relation des femmes avec la lune est donc avérée. L'analogie entre le mouvement de la lune et le cycle de la femme est certainement à l'origine de cette croyance.

Que les femmes puissent arracher le cœur des hommes est à prendre certainement au figuré. Mais les hommes peuvent aussi arracher le cœur des femmes.

²³ *Le Marteau des Sorcières*, p. 306.

« des tempêtes, des cornes et des cloches »

Les druidesses faisaient se lever les tempêtes. Ainsi à l'île de Sein et ailleurs. Elles étaient également capables de les calmer.

Le culte des cornes évoque celui de Cernunnos. Les animaux à cornes ont été de longues dates vénérées. Le cerf est l'animal de la renaissance, puisque ses cornes tombent et se renouvellent. Le taureau a donné lieu dans de nombreux pays à des jeux et à des représentations. Il serait à l'origine du diable.

Quant aux cloches, elles ponctuent le temps. Matin, midi et soir sont distingués par elles du reste des instants. Autrefois, des pierres en tenaient lieu qu'on frappait les unes sur les autres et qui jouaient le même rôle.

« des sacrifices commis en l'honneur de quelques saints »

Il semble que des saints aient été convertis en divinités païennes, tout autant que des divinités aient été converties en saints. On peut se demander si les saints bretons n'appartiendraient pas à cette catégorie.

En fait, la sainteté apparaît anciennement comme le culte des morts.

« du fait de s'imaginer que tout défunt est saint »

C'est là le principe du culte des ancêtres qui paraît avoir été en vigueur dès l'époque mégalithique et sans doute bien avant, depuis l'homme de Néanderthal notamment, qui enterrait ses morts.

On pourrait trouver là l'origine du culte des saints bretons.

Les lieux de culte

« des petites maisons, c'est-à-dire des petits temples »

Il aurait ainsi existé au VIII^e siècle de petits temples voués à des divinités païennes. On retrouve ici le lien existant à cette époque entre la religion païenne et la prétendue sorcellerie. La sorcellerie ne serait autre chose que l'adoration des dieux anciens, appelés ici, par principe, démons.

« des cultes des forêts, qu'on appelle Nimidas »

Nimidas est la forme du VIII^e siècle du mot gaulois « nemeton », qui désigne la forêt sacrée. Il s'agit donc de forêts druidiques, toujours considérées comme telles et affectées à des réunions religieuses.

Il est vraisemblable que les pratiques n'avaient guère changé depuis plusieurs siècles et que la « sorcellerie » qui s'y tenait n'était autre que des rituels païens.

La forêt de Brocéliande, au XII^e siècle, donna asile à un étrange personnage, Eon de l'Étoile, hérétique avéré qui y dirigeait une secte héritière du druidisme. Elle était encore à cette époque, un *nemeton*, une *nimida*.

« *des sources à sacrifices* »

Des sources sacrées sont des lieux de culte et l'on y effectue des sacrifices. Le culte de la fontaine est un élément majeur des cultes païens du moyen âge. Il se trouve régulièrement condamné au cours des temps par les conciles et les diverses assemblées chrétiennes.

Le jet de pièces de monnaie, qui remonte à l'antiquité, se pratique toujours aujourd'hui, dans maintes fontaines. Pratiquement toutes les fontaines sacrées contiennent des pièces. C'est le reste de l'offrande, du sacrifice, pratiqué à la source.

« *des lieux mal assurés qu'on honore comme s'ils étaient saints* »

C'est la vénération de certains lieux, qui ne sont pas convertis au culte chrétien, et dont l'origine est douteuse, qui sont chargés de *numen*, et tenus pour sacrés.

« *des fossés creusés autour des domaines* »

Il y aurait eu ainsi un culte des fossés. Ceux-ci ont laissé leur nom à bien des endroits de la campagne : en Bretagne, *kleun*, *talar*... On a ainsi le grand fossé du Menez-Hom, Talar groazh, qui coupe en deux la presqu'île de Crozon, ou encore le Talar de Saint-Malo.

Le fossé est un système de protection et de ce fait, il participe de la sacralisation indispensable aux lieux qui y participent.

La divination

« *des devins et des prophètes* »

Il existe toujours des « *wates* » au VIII^e siècle. Les devins et les prophètes répondent exactement à ces anciens *wates*, nos ovates.

La divination était l'une des opérations principales des druides avec la philosophie. Le druide informateur de Cicéron, au I^{er} siècle avant notre ère, Divitiacos « prédisait l'avenir en partie par une technique augurale, en partie par la conjecture ». La conjecture comprenait l'explication et l'interprétation des signes, mais particulièrement l'interprétation des songes, la prédiction et la prophétie.

La technique augurale s'applique au vol et au chant des oiseaux ainsi qu'aux signes sur les quadrupèdes.

La prophétie est une prédiction de l'avenir sous l'influence seulement de l'inspiration, rapportée aux dieux ou à Dieu.

Il existe toujours des *wates* au XXI^e siècle.

« des présages provenant de l'observation des oiseaux, des chevaux, des excréments de bovidés ou des éternuements »

C'est la science des augures à proprement parler, ou des signes retrouvés chez les êtres vivants. Elle est présente dans les paroles de Divitiacos à Cicéron.

L'usage n'en est pas perdu et se voit encore couramment dans la campagne.

« de la cervelle des animaux »

Sans doute, un mode d'haruspicine. On observe la cervelle d'un animal sacrifié, pour en tirer des présages.

« de l'observation païenne du foyer ou avant d'entreprendre quelque chose »

Mode de divination à partir des éléments du foyer, dont on tire des prédictions sur ce qui va se passer.

Les modes d'action des sorcières

Le Marteau des Sorcières, publié en 1487, est le premier et le plus fondamental des ouvrages de sorcellerie. Il est l'œuvre d'un inquisiteur, Heinrich Kramer et étudie minutieusement les pratiques des sorciers, au moins telles qu'un théologien les considère. Ce n'est évidemment pas un ouvrage impartial et il faut le lire avec circonspection. Cependant, il est fondé sur les très nombreux cas, que son auteur a pu rencontrer dans l'exercice de ses fonctions²⁴.

De l'initiation.

Initiation des sorcières et moyens qu'elles emploient pour attirer des jeunes filles parmi elles.

Il y a ici deux phénomènes distincts : d'une part, le mode de recrutement des sorcières dans un monde christianisé, de l'autre l'initiation par laquelle les novi-

²⁴ *Le Marteau des Sorcières* de Henry Institoris (Kramer) et Jacques Sprenger, a été réédité en 1997, dans la traduction d'Amand Danet, à Grenoble, chez Jérôme Millon.

ces s'engagent dans le groupe, se vouent aux divinités anciennes et acquièrent de ce fait des pouvoirs importants.

Profession sacrilège et serment d'allégeance au « diable ».

Il s'agit d'une entrée en religion, par la reconnaissance d'une divinité, systématiquement qualifiée de diable par les théologiens chrétiens. En fait, si l'on se rapporte à un texte ancien comme celui du concile des Essines, on s'aperçoit qu'il s'agit de Lugos ou de Taranis, présentés sous les noms de Mercure ou de Jupiter, voire de Janus, et bien entendu de Diane et d'Hérodiade.

En fait, il s'agit d'une initiation par laquelle est transmis un certain nombre de pouvoirs.

Transport d'un endroit à un autre en corps ou en esprit.

Les personnages mythiques qui conduisent le mouvement, sont Diane et Hérodiade. On peut se demander si cette Diane n'est pas en réalité Diva Ana, la déesse traditionnelle des Celtes, Ana ou Dana. Hérodiade est un nom d'origine chrétienne, adopté peut-être par les sectaires ou du moins par leurs contradicteurs.

« Les sorcières en effet sont transportées à la fois corporellement et fantasmatiquement, comme il ressort de leurs propres aveux ; non pas tant de celles qui ont été brûlées que des autres qui sont revenues à la foi et à la pénitence.

« Parmi celles-ci, il y avait une femme, dans la ville de Brisach ; interrogée par nous, pour savoir si les sorcières pouvaient être transportées corporellement ou bien fantasmatiquement et en imagination, elle répondit que cela se faisait de deux manières. Si dans un cas elles ne voulaient pas être transportées corporellement, mais néanmoins voulaient tout savoir de ce qui avaient été fait dans l'assemblée de leurs collègues, elles employaient la méthode suivante : au nom de tous les démons elles se couchaient pour dormir sur le côté gauche. Alors, une sorte de vapeur glauque s'échappait de leurs bouches au travers de laquelle elles pouvaient voir clairement ce qui se passait. Par contre si elles voulaient un transport corporel, il était nécessaire d'observer la méthode susdite. »

Action sur les sacrements de l'Église.

Pratique de la sorcellerie par les sacrements de l'Église.

Atteinte à toute créature sauf les corps célestes.

Sexualité.

Soumission à des incubes « qui sont des démons ».

Il s'agit donc une fois encore de divinités païennes, qui pratiquent l'acte sexuel avec des sorcières. Il faut prendre ne compte également la fornication des hommes avec des démons femelles ou succubes.

Obstacles à la sexualité.

Obstacle à la fonction génitale.

Disparition du membre viril par illusion magique.

Lycanthropie.

Changement des hommes en apparence de bêtes.

« ...il faut bien comprendre ce qu'on dit des sorciers modernes qui par les démons se changent souvent en loups et autres bêtes. »

Il est question ici de lycanthropie. Un homme est transformé en loup et se comporte comme un loup pendant un temps donné après lequel il recouvre sa forme humaine.

Un lai de Marie de France, le Bislaveret, raconte l'histoire d'un homme qui se transformait ainsi en loup. Durant sa mutation, sa femme et son amant lui dérobèrent ses vêtements et le malheureux ne put revenir de ce fait à sa forme humaine, si ce n'est beaucoup plus tard, alors qu'il avait été capturé par le roi.

Le loup dans ce lai n'est pas un méchant. Au contraire, il est la victime de la méchanceté des hommes, et la lycanthropie apparaît beaucoup plus comme une épreuve à vivre que comme un comportement néfaste.

C'est certainement à ce genre de croyance que s'attache l'affaire de la Bête du Gévaudan au XVIII^e siècle, dont on a cherché vainement la signification depuis cette époque. Il s'agirait d'un animal commandé par un homme et lancé par lui contre des paysannes de la région de Saugues.

Les phénomènes de possession

Entrée des « diables » dans les esprits sans les blesser, dans des apparitions magiques.

Les « diables » sont capables de prendre possession des êtres vivants et de se servir des esprits et des corps comme leur instrument. C'est le phénomène dit de possession, qui peut aller jusqu'à une véritable « élection de domicile » des « démons » dans les hommes. Il s'agit, dans ce dernier cas d'un phénomène plus avancé de possession.

Les maléfices

L'action de sorcellerie est susceptible de causer un certain nombre de maux aux hommes, aux cultures, aux animaux. Toutes sortes d'infirmités, de maladies, d'épidémies, de tempêtes et d'orages de grêle peuvent se produire, ainsi que des meurtres d'enfants. Les sages-femmes sorcières, nommément désignées comme telles accomplissent également des offrandes d'enfants au « diable ».

« Or ces deux-là savaient, quand il leur plaisait, faire passer d'un champ voisin dans leur champ, sans se faire voir de personne, un tiers du fumier, de la paille et du grain ou autre chose ; ils savaient susciter les tempêtes les plus violentes et les plus destructrices avec des éclairs ; ils savaient sans se faire voir, sous les yeux de leurs parents, jeter à l'eau des enfants qui se promenaient au bord de l'eau ; causer la stérilité chez les hommes et les bêtes ; porter atteinte de toute manière aux personnes et aux biens ; quelquefois même frapper de la foudre qui ils voulaient ; et causer d'autres plaies encore où et quand la justice de Dieu le leur permettait. » C'est le développement de la notion de sorcier systématiquement néfaste.

La magie des sorciers est pour le mal.

« Et puis, comme on l'a dit aussi, il y a deux sortes d'images : celles de l'astrologie et de la magie qui sont ordonnées non à la destruction, mais au bien de quelqu'un ; celles des sorciers qui sont tout autre chose. Elles sont placées quelque part secrètement, par ordre du diable et toujours pour nuire aux créatures... »

Il est intéressant de voir reconnue ici l'existence d'une bonne magie et d'une astrologie licite. Ce qui définit le sorcier en somme c'est la volonté de nuire, sur ordre du diable. Cette petite phrase qui institue le caractère bénéfique de l'astrologie et de la magie bien utilisées, est capitale : elle montre en clair qu'il existe des mages qui utilisent leur art, pour le bien et qui de ce fait, ne sauraient être condamnés. L'Église les admet donc, sans trop le dire — mais elle le dit ici —.

La fascination.

Le « *Marteau des sorcières* » (1487) connaît la fascination, antérieurement à Agrippa de Nettesheim, qui naît seulement en 1486. Le phénomène est évidemment bien antérieur puisqu'on en trouve des traces dans les romans de la Table ronde. Publié en 1268, le roman de *Claris et Laris* nous raconte une grande assemblée d'hommes et de femmes, plus de deux mille, dit le récit, qui sont retenus par enchantement et nous paraissent bien en un état de catatonie provoquée

par la musique des harpes. Au I^{er} siècle de notre ère, un fait analogue est rapporté par Tacite dans les rangs de l'armée romaine.

Curieusement, pour cet ouvrage, il n'y aurait pas intervention de démons dans ce phénomène, du moins dans celui rapporté sur saint Paul.

Heinrich Kramer, l'auteur du *Marteau des Sorcières*, cite un texte de la Lettre aux Galates de saint Paul : « O Galates insensés, qui vous a ensorcelés ! » qui est glosé ainsi²⁵ : « ... ceux qui ont des yeux comme des vrilles et qui d'un seul regard transpercent les autres, surtout les enfants. » Plus loin, il ajoute : « ... souvent l'âme opère sur le corps d'autrui comme dans le sien. Ainsi opère l'œil qui fascine et provoque l'admiration d'autrui... »

« Dans toute l'Écriture (semble-t-il) on ne trouve rien de tel, sauf là où il s'agit de fascination et envoûtement par de vieilles femmes. On ne peut conclure de là que c'est toujours ainsi. De plus cet envoûtement peut-il se faire sans l'action des démons ? On peut en douter en partant de la Glose (sur les Galates) qui nous dit qu'il y a trois manières de comprendre la fascination.

La première (la comprend) comme une illusion des sens par artifice magique. Elle peut se produire par intervention du démon, sauf si Dieu y met obstacle par lui-même ou par le ministère des saints anges.

La deuxième (la comprend) comme une envie (jalousie) ; l'Apôtre disant : qui vous a envoûtés, veut dire : qui vous jalouse jusqu'à vous dévoyer ?

La troisième (comprend) que sur la base d'une telle envie le corps de quelqu'un est perturbé, rien que par les yeux d'un autre fixé sur lui. Or c'est de cette troisième interprétation que parlent les docteurs. Et ils en parlent comme Avicenne et Algazel l'ont fait plus haut ; et saint Thomas explique ainsi la fascination : « Incidemment, par suite d'une conception imaginative de l'âme, l'esprit du corps qui lui est uni est transformé. Cette modification s'opère surtout par les yeux, dans lesquels parviennent des esprits plus subtils. Mais les yeux pénètrent l'air qui s'étend jusqu'à un lieu déterminé... »

En fait, ce texte est bien confus et Kramer ne paraît pas s'y trouver à l'aise. Il ne doit pas connaître le phénomène. Les textes d'Agrippa de Nettesheim, rédigés peu après Kramer, sont infiniment plus clairs et plus systématiques.

Les usages des sorcières

Beaucoup plus tard, Jean Bodin nous a fourni une liste des principaux usages des sorcières. Elle recoupe en un certain nombre de points celle établie par Kra-

²⁵ Glose P.L. 114, col. 574.

mer à la fin du XIV^e siècle, mais ne s'y limite pas et y ajoute quelques données nouvelles.

Nous la donnons dans l'ordre où elle a été écrite, tel qu'il a été publié par de Borée en 2001 dans l'ouvrage d'Hugues Berton, *Sorcellerie en Auvergne* (Clermont-Ferrand). Nous y ajoutons notre commentaire personnel.

Quinze pratiques criminelles des sorciers :

- 1° ils renient Dieu et toute religion. Ils renient évidemment le dieu chrétien, mais ce n'est que pour reconnaître une autre divinité, que Bodin, comme tous les chrétiens appelle le Diable.
- 2° Après avoir renié Dieu, ils le maudissent et blasphèment ;
- 3° ils font hommage au Diable, l'adorent et lui font des sacrifices ;
- 4° ils vouent leurs enfants à Satan. Le nom de Satan apparaît, à la suite de celui du Diable. C'est le démon biblique.
- 5° ils sacrifient leurs enfants à Satan avant leur baptême.
- 6° ils consacrent leurs enfants au Diable dans le ventre de la mère.
- 7° ils cherchent à recruter de nouveaux sorciers. Nous retrouvons ici le principe du recrutement ou du prosélytisme qui figurait chez Kramer.
- 8° ils jurent par le nom du Diable. Il s'agit vraisemblablement de quelque divinité, mâle ou femelle. On peut ainsi penser — et on l'a fait — que le juron breton *A Yaou* est un appel à Jupiter.
- 9° ils sont incestueux.
- 10° les sorciers sont homicides, et particulièrement les enfants non baptisés. On ne les avait pas accusés de ce fait dans les premiers temps et même sous la plume de Kramer.
- 11° ils mangent de la chair humaine. Nouveau.
- 12° ils font mourir les hommes par poisons et sortilèges. On peut penser en effet que les connaissances des sorciers et sorcières en matière de botanique et de pharmacologie leur donnaient le pouvoir non seulement de guérir — ce dont aucun inquisiteur ne parle —, mais également de tuer.
- 13° ils font mourir le bétail ;
- 14° ils font mourir les fruits de la terre ;
- 15° ils copulent avec le Démon.

CHAPITRE XV: LES CROIX

Le motif de la croix et, en particulier, celui de la croix dans le cercle n'est pas un symbole d'origine chrétienne.

Jean Chaize, l'auteur des *Croix monumentales en Haute-Loire*, l'a bien vu : « ... l'emblème crucifère, écrit-il, fut également, depuis l'antiquité, un signe religieux. Des découvertes nombreuses ont confirmé ce point de vue : urnes cinéraires datant de l'âge du bronze, anciens monuments de l'Inde, bas-reliefs de temples au Mexique, statues de rois assyriens, cylindres de Babylone, monuments funéraires des Égyptiens, etc., tous timbrés du signe crucifère. »

Les peuples occidentaux vénéraient ce signe qu'on retrouve marqué en plusieurs endroits. Le Musée d'archéologie et d'histoire de Lausanne, dans sa vitrine 30, qui contient des objets datés du bronze final (1200-800 avant Jésus-Christ), expose un pendentif, trouvé à Guévaux, en Suisse, sur le lac de Morat, qui reproduit exactement le modèle de la croix dite celtique. Il en est de même sur les disques d'or irlandais découverts à Tedavnet, Monaghan, et remontant, eux, à 2000-1800 avant notre ère. Le catalogue de l'exposition « Trésors d'Irlande », tenue au Grand Palais à Paris en octobre 1982, les a représentés en quadrichromie.

Les monnaies gauloises à la croix, que l'on découvre dans toute l'ancienne Aquitaine, de la Gironde à l'embouchure du Rhône, sont un autre exemple d'un motif cruciforme précédant d'un ou de plusieurs siècles l'origine du christianisme. Quatre branches égales, se croisant en leur milieu, s'inscrivent dans une circonférence qu'elles ne dépassent pas. Georges Saviès, dans *Les monnaies gauloises à la croix et assimilées du sud-ouest de la Gaule*²⁶, présentait les photographies de plus de cinq cents de ces pièces de numismatique : centrées ou non par un bouton, les quatre rayons à l'équerre sont contenus par le contour de la monnaie, voire par un cercle figuré.

La rouelle, à quatre ou six rayons, reproduit exactement le motif de la croix cerclée ou du Chi-Rho constantinien. Il serait à cet égard plus précis de parler

²⁶ Toulouse, Privat, 1976.

de rouelle que de croix, la notion d'instrument de supplice étant totalement éloignée de ce type de dessin.

Maints petits objets étaient fabriqués en Gaule sur ce modèle. On en a retrouvé à foison et j'en possède moi-même quelques exemplaires. On en jetait probablement, à titre propitiatoire, au passage des rivières, sur les gués dangereux. Le Chi-Rho cerclé apparaît dans la main de Taranis, dieu gaulois du ciel et du Tonnerre, sur le chaudron de Gundestrup. Dans certaines régions d'Europe, on faisait descendre rituellement, au solstice d'été, des roues de paille enflammée.

La croix du Christ

Jésus de Nazareth fut crucifié par les Romains, sur les ordres du procureur Ponce Pilate, aux alentours de l'an 27 de notre ère. Il va de soi que les usages établis furent respectés et que le corps du « Fils de l'homme » fut fixé soit à un X, soit sur un Tau.

Le principe du supplice était de clouer ou de lier les poignets sur un madrier destiné à devenir la branche transversale, puis à soulever la victime, de telle sorte que la poutre vînt reposer dans la mortaise ouverte au sommet d'un montant, planté en terre à demeure. Les pieds n'étaient supportés par rien. Il importait en effet que le corps pendît le long du bois, étirant les muscles thoraciques et gênant au plus haut point la respiration. On pouvait échapper à l'étouffement en remontant les pieds le long du fût et en soulevant la cage thoracique. Mais cela ne pouvait se faire trop longtemps et le supplicié mourait finalement d'une oppression pulmonaire incoercible.

La « croix », *cruce*, était donc formée par un *tau*, monté en deux parties. Jamais la croix chrétienne n'a été montrée sous cette forme, si ce n'est par Cranach au XV^e siècle et par Maurice Le Scouëzec au XX^e.

Ajoutons à cela que jamais la croix ne fut représentée durant les trois premiers siècles. Le principe de l'image taillée est d'ailleurs contraire aux interdictions du Décalogue et du Deutéronome. En outre, la représentation de l'objet d'ignominie sur lequel avait été pendu Jésus choquait au plus haut point la décence chrétienne. On s'abstint donc de toute reproduction, quelle qu'elle fût.

La croix à partir du IV^e siècle

Ce n'est qu'au IV^e siècle avec le triomphe et la diffusion du Christianisme que l'image de la croix se répandit, nous dit-on. Constantin, et sa femme Hélène, qui aurait découvert la vraie croix du Christ, en furent les promoteurs.

Les premières croix monumentales d'Occident furent sans doute les croix de Bretagne. Les croix irlandaises, plus ornées, avec des personnages, sont sans doute plus récentes. Mais il en existe aussi qui sont couvertes de motifs géométriques, notamment d'entrelacs, et l'on pourrait penser que ces dernières sont les plus anciennes, peut-être contemporaines des croix décorées de Bretagne.

Mais les croix nues paraissent vraiment archaïques.

Les croix archaïques bretonnes

Nous désignons sous le terme de croix archaïques des monuments anciens, de structure monolithique et dépourvus de toute figuration humaine. La pierre utilisée est du granite, du grès ou du schiste. Elles sont généralement dotées de quatre bras, mais il arrive qu'elles n'en aient que trois.

On ne peut, dans ces conditions, parler de croix chrétiennes, car rien ne prouve cette appartenance religieuse. Le symbolisme de la croix et son usage, nous l'avons vu, datent de bien avant le christianisme. La présence de ce signe, que ce soit en incision ou en découpage, ou bien encore en monument, ne permet pas de conclure à un environnement chrétien.

La croix figure sur les monnaies gauloises antérieures à l'invasion romaine, sur pendentif, sur objet, à des époques qui appartiennent à des temps antiques, protohistoriques ou préhistoriques. Ainsi, la présence d'une croix de type grec sur une stèle gauloise ne signifie pas qu'il y ait eu là « christianisation », mais bien que l'un et l'autre ont été joints, sans qu'on puisse dire à quelle époque et dans quel propos. L'existence d'une croix cerclée sur un petit monument en forme de croix peut aussi bien constituer un graphisme préchrétien que représenter la crucifixion du Christ.

De qui et de quoi donc relèvent les monuments archaïques cruciformes, tels que ceux que nous rencontrons en grand nombre sur les routes du Léon et du Vannetais ?

Mais avant de répondre, autant que faire se peut, à cette question, étudions quels sont exactement les motifs en cause. Les types, assez divers, peuvent se classer sous treize titres, auxquels s'ajoutent des modèles plus récents et même très récents.

- 1° De très petites croix nommées *Kroaziou berr* (sing. *Kroaz verr*), ce qui signifie croix courtes en français, et qui ne sont en fait formées que de trois branches apparentes. La quatrième en effet est enfoncée dans un socle rond assez semblable à une roue de moulin posée à plat et n'émerge que peu ou même pas du tout, de ce piédestal. Nous classons sous ce

titre la Kroaz verr près de Kerfons en Ploubezre (Côtes-d'Armor), celle de Kerilien en Milizac (Finistère), ou encore la croix Galle en Questembert (Morbihan). Il s'agit plutôt en fait d'un symbole trinitaire que d'une croix, régulièrement constituée de quatre bras. Ce modèle ne saurait servir d'instrument de supplice, car on ne peut, en aucun cas, y suspendre un homme. Un tel modèle apparaît en effet fondamentalement différent des types dérivés de la rouelle. Il se rapproche des figurations triples, antiques ou plus récentes, de divinités préchrétiennes ou chrétiennes. Il rejoint également le symbolisme du trèfle que nous rencontrerons plus tard.

- 2° De petites croix, de l'ordre de la croix dite grecque, à quatre bras courts et égaux, portent inscrite en leur centre une croix cerclée, en forme de roue à quatre rayons. Ce sont, par exemple, les monuments de la mairie de Guissény (Finistère), du Leuré en Plouguerneau (Finistère), sur lequel le montant dépasse vers le bas de la circonférence du cercle, ainsi qu'à Kertanguy en Plouarzel (Finistère). Sur la marche de la chapelle de Languidou (Finistère), le même dessin se retrouve. Que faut-il en penser? Il s'agit manifestement ici de la rouelle, donc d'un symbole préchrétien, antérieur de plus d'un millénaire à la crucifixion du Christ, et qui ne comporte rien de chrétien. C'est la copie pure et simple d'un modèle « païen », qui n'a rien à voir avec la croix du Christ. Quant au monument lui-même, on ne saurait dire qu'il est chrétien, puisqu'il porte en son centre un motif qui ne l'est pas et point du tout le corps sanglant d'un Dieu fait homme.
- 3° Les petites croix, de l'ordre de la croix dite grecque, ont parfois les quatre bras pattés, sans aucune inscription ou figuration. Ainsi la croix des Courtils à Saint-Coulomb (Ille-et-Vilaine).
- 4° Nombreuses sont les petites croix, appartenant aux types précédents, qui sont fixées sur une stèle gauloise, encore appelée inexactement *lec'h*, par exemple à Lanzeon en Plounevez-Lochrist (Finistère), à Larret (Finistère), à Kerleac'h en Plouarzel (Finistère), à Kergougnan également en Plouarzel (Finistère), à Kergounan en Lampaul-Ploudalmezeau (Finistère). On peut en rapprocher la Croix blanche de Saint-Coulomb (Ille-et-Vilaine), la croix no 4 des cinq croix de Ploubezre (Côtes-d'Armor) dont les trois bras supérieurs sont placés directement sur un fût élané qui n'est pas un *lec'h*. De même la double croix de Plouarzel, dont les montants ne sont peut-être pas des stèles.
- 5° Les croix de toutes tailles qui portent inscrite une croix pattée. La croix du Boucher à Caro (Morbihan), le tombeau de saint Jaoua en Plouvien

- (Finistère), Lesveoc en Saint-Derrien (Finistère) appartiennent à ce groupe. C'est la reproduction de la roue à huit rayons.
- 6° Les croix, moyennes ou grandes, qui ont les bras pattés et un cercle en retrait autour du centre. autre type, monumental celui-là, de la croix celtique ou de la croix cerclée à huit rayons.
 - 7° Les croix, moyennes ou grandes, qui ont les bras pattés, mais ne comportent pas de cercle. Par exemple: Sérent (Morbihan), Koz kastel en Plouarzel (Finistère).
 - 8° Les grandes ou moyennes croix, de l'ordre de la croix dite latine ou grecque, avec sur la face antérieure des motifs géométriques remarquables, cercles, croix, boutons, chevrons, ou réalistes, hallebarde, hache. On trouve ce modèle sur le tertre d'Yvias (Côtes-d'Armor — croix), à Plouider (Finistère — hallebarde), à Lagaduzic en Le Bourg-Blanc (Finistère), à Kerduelic en Plomeur (Morbihan — bras pattés, croix cerclée, boutons, croix, ornements divers), à la croix Tuint en Questembert (Morbihan — croix, boutons), à la croix Rochue en Questembert (Morbihan) (hallebarde), à Keribret en Plouarzel (Finistère — hache). L'examen des figures montre qu'aucun des objets représentés ne peut être mis en relation avec le culte chrétien, à l'exception peut-être de la croix.
 - 9° Les grands monuments, de l'ordre de la croix dite latine, portant une croix cerclée. Par exemple: Lannuchen en Le Folgoët (Finistère), Lammarc'h en Ploudaniel (Finistère)
 - 10° Les croix entièrement nues. On en exclut les Kroaziou berr, qui répondent à un type très particulier de taille et de disposition. Relevons: la chapelle de Lochrist-an-Izelvet en Plounevez-Lochrist (Finistère), Pouldreuzic (Finistère), Kergroas en Saint-Gilles-Pligeaux (Côtes-d'Armor), Hanter-hent en Plouguerneau (Finistère), Saint Jouan (Ille-et-Vilaine), la croix de Judicaël en Brocéliande-Paimpont (Ille-et-Vilaine), Saint-Samson en Pleumeur-Bodou (Côtes-d'Armor), gué de Lochrist en Treflez (Finistère), les trois croix du Croasiou en Kerlouan (Finistère), le Mont en Guehenno (Morbihan), la Lande en Saint-Marcel (Morbihan), la croix des Douleurs au bourg de Batz (Loire-Atlantique), Kroaz Keben en Locronan (Finistère).
 - 11° Les croix de toutes tailles portant une inscription. C'est le cas à Plourivo (Côtes-d'Armor).
 - 12° Les croix au fût et aux bras arrondis, tel le double monument de Saint-Uniac (Ille-et-Vilaine)
 - 13° Les croix dites templières, comme les monuments modernes de schiste de

la région de Châteaubriant (Loire-Atlantique), ou ceux de Caro (Morbihan). Il s'agit de croix particulièrement hautes, taillées uniquement dans le schiste et montrant des bras pattés, généralement arrondis. Elles ne datent que du XIX^e siècle et sont manifestement trop récentes pour être classées dans les croix archaïques. Mais la permanence même de la croix sans Christ, ici, comme dans le Lauragais ou le Larzac ne manque pas de poser problème.

L'âge des croix

Rien de plus difficile à dater que la pierre. Les procédés archéologiques modernes de datation tels que le carbone 14 ou la dendrochronologie, s'ils s'appliquent parfaitement au bois et aux résidus organiques, sont dénués de toute efficacité sur les monuments d'origine lithique. En outre, un rocher extrait de la carrière prend en dix ans une patine qui le fera confondre avec n'importe quel caillou plus ancien.

La Croix du Marché à Kells en Irlande est reconnue comme remontant au cours du IX^e siècle. C'est une croix celtique, d'une facture très régulière, très ornée et notamment de personnages de l'Évangile. C'est à n'en pas douter un objet chrétien, relevant de l'esthétique de son époque, et qui se situe dans une perspective non pélagienne. Elle exprime en effet le Mystère de la Rédemption.

Des cerfs néanmoins marchent sur le pourtour inférieur du monument, qui semble évoquer ainsi un motif préchrétien d'importance, celui de la métamorphose ou de la résurrection.

D'autres gravures sur les croix portent des entrelacs et des motifs géométriques, à l'exclusion de toute représentation humaine ou animale. D'autres enfin sont de simples incisions cruciformes sur, sans doute, les plus primitives de ces pierres, voire sur des menhirs.

En Bretagne, il semble en avoir été de même : d'abord des signes gravés sur des stèles ou sur des blocs mégalithiques. Puis les types divers de gros-œuvre, cerclés ou pattés ou les deux et ceux qui portent au cœur un motif de ce genre. Les *Kroaziou berr* sont certainement très archaïques, les croix nues peuvent être de tous les âges.

C'est seulement au XII^e siècle que commencent à apparaître avec les croix ornées, les personnages, peut-être sous l'influence des pèlerinages de Saint-Jacques et des croix de Galice. Mais peut-être aussi après la disparition des derniers restes de l'« Église celtique ». L'archevêché et primatiale de Dol a terminé sa carrière en 1199.

En dehors de Bretagne

Il existe, en dehors de Bretagne, des croix d'allure archaïque, cependant beaucoup plus récentes que les bretonnes et les irlandaises. La plus curieusement proche est une croix du Cantal, de type grec, à bras pattés, surmontant l'équivalent exact d'une stèle armoricaine de belle taille, au-dessus d'un socle plat. On la nomme la Croisade, à Pleaux. Nous devons à Jacques Baudouin de nous en présenter la photographie en pleine page, dans son ouvrage sur les *Croix du Massif central*²⁷.

Il en est d'autres en Auvergne, mais de type non archaïque au sens où nous l'entendons, qui sont juchées sur des stèles, voire des miliaires romaines. Il existe aussi des croix celtiques, mais elles portent généralement un crucifié.

Les plus étonnantes sont les croix dites « cathares » que l'on découvre dans le Toulousain, le Lauragais, le comté de Foix et la région de Carcassonne. Certaines ont été regroupées dans le cimetière de la Couvertoirade sur le plateau du Larzac, d'autres au musée de Carcassonne. Ce sont des croix cerclées, dites « celtiques », parfaites et qui semblent imitées des monnaies à la croix de l'Antiquité celtique. Elles ressemblent absolument aux croix bretonnes archaïques que l'on rencontre par exemple au Leuré en Plouguerneau ou à la chapelle de Languidou.

Leur origine est certainement commune, mais un mystère absolu plane sur la transmission des formes et sur le sens à leur donner. Ce sont des croix sans Christ, les unes, les bretonnes, du VII^e siècle, les autres, les « cathares » du XIII^e siècle. Mais quelle est leur inspiration ? Expriment-elles une manifestation hétérodoxe, voire franchement non chrétienne ? Faut-il y voir des symboles docétistes ? des affirmations de foi pélagienne ? ou tout simplement gnostique ? Sont-elles hermétiques ? Nous n'en savons rien. Elles paraissent simplement non conformes à la croyance en la rédemption et de ce fait « païennes ».

Les croix archaïques marquent les limites de l'Église celtique

La croix archaïque bretonne est un monument monolithe, dépourvu de sculpture et fiché dans un socle rond qui ressemble à une roue de moulin. Les unes sont en granite, d'autres en schiste.

Les croix de Questembert, apparemment en rapport avec la bataille qui eut lieu en ce pays contre les Normands, montrent qu'elles sont antérieures à 890.

²⁷ Editions Créer, Nonette, 63340.

Mais l'on ne peut aller en savoir plus, la pierre étant impossible à dater. Cependant, la croix de Kerduelic en Plomeur, imitée de l'Évangélaire de Lindisfarne, pourrait remonter au VIII^e siècle. Rien n'empêche d'aller plus haut, mais les éléments de datation manquent totalement.

La limite orientale des monuments archaïques bretons commence au nord à Saint-Coulomb (Ille-et-Vilaine) et se termine au sud, au nord de la Loire, à la Croix des Douleurs au bourg de Batz (Loire-Atlantique). A titre subsidiaire, on pourrait ajouter la croix celtique de Besné (Loire-Atlantique), plus récente, et celle de Mauves, moderne, également en Loire-Atlantique.

A Plélan-le-Petit (Ille-et-Vilaine), une croix de type archaïque est dressée sur la route de Saint-Maudez. A Paimpont, un monument plat, en schiste, en forme de trèfle, perpétue le souvenir du roi Judicaël (vers 643?). Telles sont les pierres ultimes de la chrétienté celtique. Si on tire une ligne de Saint-Coulomb à Batz-sur-mer, on trouve une fois encore la limite sur l'Ille et la Vilaine, débordant un peu au sud.

Il est digne de remarque que ces croix, profondément originales dans leur facture, n'existent pas en dehors de Bretagne, qu'elles sont très anciennes et sont, avec leurs cousines irlandaises, parmi les premières croix monumentales d'Europe.

La préexistence à l'occupation romaine d'un pays organisé, différent de ses voisins, l'existence d'un ensemble Osismes, Curiosolites et Vénètes, a été supposée sous la forme d'une Fédération armoricaine.

On ne pourra faire résulter un ensemble politique que d'une communauté de croyances, de langues, de culture. Nous avons vu qu'il est impossible de connaître vraiment la langue parlée par les Armoricains, ni par les Gaulois, ni par les Bretons à l'époque romaine. Pour avoir quelques données, il faut se reporter à la mythologie, à la numismatique, à l'archéologie.

Il résulte de notre observation, qu'antérieurement au IX^e siècle, existait un territoire bien délimité, à l'ouest de l'Europe, dans lequel se manifestait une forme particulière de culte et sans doute, quelle qu'elle soit, une conception religieuse différente des pays voisins. Ceci correspond obligatoirement à la réalité d'un pouvoir politique établi.

Alain Le Grand, roi de Bretagne, fait planter des croix archaïques, sur le terrain de la bataille de Questembert (890). Manifestement, il suit là une coutume antérieure, opérant avec des monuments dont le modèle est connu. A Plourivo, de même, sur un champ de bataille contre les Normands, des croix ont été dressées en souvenir de l'évènement.

Certains de ces monuments, comme celui du Leuré en Plouguerneau, portent

à la jonction des bras un motif particulier, appelé croix celtique ou croix cerclée. Sur la marche de la chapelle de Languidou, le dessin existe seul. Il s'agit en fait d'une roue, dont le schéma figure bien avant l'ère chrétienne, en bijou et sur les monnaies gauloises, en particulier les stèles des Volques, dans la région de Toulouse. Il a été repris dans ce pays, sous la forme de « croix » dites, à tort ou à raison, « cathares », qu'on trouve rassemblées notamment au musée de Carcassonne et au cimetière de la Couvertoirade (Aveyron). Il en existe également dans le Massif central, en particulier en Auvergne.

La doctrine de Pélagie

Les principales propositions extraites des écrits de Pélagie, ayant donné lieu à condamnation, ont été résumées par l'abbé Guyot, dans *La somme des conciles généraux et particuliers*²⁸. Nous donnons ci-dessous la liste qu'il en a dressée, avec le commentaire que nous leur apportons :

- 1° La mort est inhérente à la nature humaine. Adam a été créé mortel. De toute façon, il serait mort, même s'il n'avait pas péché. Le fondement même du christianisme est ici détruit. Cette doctrine repose en effet sur la rédemption du monde par le fils de Dieu. A l'origine est le péché d'Adam, qui entraîne chez ses descendants une tare originelle dont ils ne peuvent se dégager que par le baptême. De cette première proposition s'ensuivent automatiquement l'inutilité d'une rédemption pour le salut du genre humain aussi bien que l'absence de nécessité du baptême. L'échafaudage du christianisme s'effondre ainsi. La divinité de Jésus par la même occasion, puisqu'il n'y a pas de rédemption, donc d'action divine de la part du Christ. Le canon I du Concile de Carthage confirmera ce point de départ de toute l'argumentation : « Quiconque dit qu'Adam, le premier homme, a été créé mortel, en sorte que, pêchât-il ou non, il devait mourir corporellement, c'est-à-dire sortir du corps, non pas en punition du péché, mais par la nécessité de sa nature, qu'il soit anathème ». Ainsi est posée en principe premier la foi catholique qui s'oppose formellement à l'affirmation pélagienne selon laquelle l'homme est naturellement mortel. La mort fait partie de sa nature sans qu'il soit nécessaire d'en attribuer l'origine à un prétendu péché originel.
- 2° En pêchant, Adam s'est fait tort à lui-même, mais en aucune manière à

²⁸ Paris, Victor Palmé, 1868. Tome I^{er}, p. 166.

l'humanité. Le péché d'Adam n'a pas été transmissible. Autrement dit, il n'y a pas de péché originel. L'hérédité de la faute n'existe plus. L'homme est ainsi rétabli dans sa vérité fondamentale. Il n'est plus un être endommagé irréversiblement, mais un individu participant de sa liberté et de sa grandeur. La thèse est profondément antichrétienne. Elle rejoint la pensée religieuse de l'Antiquité, tant occidentale que méditerranéenne.

- 3° Les enfants sont indifférents au péché d'Adam. Ils naissent dans l'état qui était celui d'Adam avant le péché. Il s'ensuivra de là que le baptême est inutile, tout au moins dans la perspective chrétienne qui est d'effacer le péché originel. Le canon II du concile de Carthage affirme quant à lui : « Quiconque nie qu'il faille baptiser les enfants nouveau-nés, ou dit que, les baptisât-on pour la rémission des péchés, ils ne tirent d'Adam aucun péché originel, qui ait besoin d'être purifié par l'eau régénératrice ; d'où il suit que la forme du baptême, pour la rémission des péchés, est fausse et sans vérité à leur égard, qu'il soit anathème. » L'affirmation pélagienne conduit à supprimer l'institution du baptême tel qu'il était fait dans l'église chrétienne. Il semble sous-tendu par le texte que le concile attribue aux pélagiens qu'un autre baptême, qui ne serait pas « pour la rémission des péchés », reste, quant à lui, possible. Le canon III envisage l'existence, au royaume des cieux ou ailleurs, d'un lieu intermédiaire où vivraient heureux les enfants morts sans baptême.
- 4° Si le péché d'Adam n'est pas la cause de la mort des hommes, la résurrection de Jésus n'est pas la raison de la résurrection des hommes. La résurrection existe indépendamment de Jésus et de sa prétendue rédemption. D'ailleurs qu'est-ce que les Celtes avaient à faire de la rédemption et de la résurrection de Jésus, puisqu'ils croyaient déjà à la vie éternelle, avant que ne fût prêché l'Évangile ? La « Bonne nouvelle », qui était celle de la résurrection, était ici sans force : elle ne faisait que rejoindre des croyances bien antérieures. Le message évangélique perdait une grande partie de sa valeur. Pélagie se trouve donc ici dans le droit fil du druidisme. On peut se demander quelle était l'attitude de Pélagie à l'égard de la divinité de Jésus. L'admettait-il ou non ? Si Jésus n'est pas rédempteur, il perd beaucoup de sa grandeur. Il n'est pas nécessaire qu'il soit Dieu. il n'est pas Dieu.
- 5° Le baptême n'est pas nécessaire aux enfants pour acquérir la vie éternelle. *Voir ci-dessus.*
- 6° Les riches doivent renoncer à leurs biens s'ils veulent bénéficier de leurs mérites. Leurs œuvres ne leur sont imputées qu'à cette condition. Cette

notation anarchisante ou communisante est assez inattendue. Elle retrouve à travers les siècles certaines hérésies du moyen âge.

- 7° La grâce n'est pas nécessaire à nos actes. Elle se confond avec le libre arbitre ou avec la loi.
- 8° La grâce est gagnée par le mérite.
- 9° Les seuls enfants de Dieu sont ceux qui sont exempts de péché.
- 10° La nécessité de la grâce détruit le libre arbitre.
- 11° Nous vainquons nos passions par notre libre arbitre et non par la grâce.
- 12° Le pardon n'est pas une grâce, mais une récompense en conséquence de la pénitence faite.

Jacques Deschamps a bien souligné les conséquences de la doctrine de Pélage, dans le texte qu'il lui a consacré dans le *Dictionnaire des philosophes*²⁹ : « Si le Juste peut gagner le salut, écrit-il, par le seul effort de sa volonté et la rectitude de sa connaissance, alors, en rejetant la fatalité du péché originel, l'affirmation d'une pleine liberté de la créature entraînait le rejet, d'abord du sens profond du sacrifice du Christ, et donc de l'Incarnation, et, ensuite, celui de la prière et des sacrements, bref l'orthodoxie tout entière dans ses dimensions liturgiques et rituelles. »

Le pélagianisme chez les Celtes

En 640, le pape Jean IV, selon Bède, écrivit au clergé de l'Irlande du Nord pour lui demander d'adopter la Pâque orthodoxe, mais aussi de rejeter l'hérésie pélagienne.

VIII^e et IX^e siècles : le commentaire de Pélage sur les Épîtres de saint Paul est lu et utilisé en Irlande.

1079 : Marianus Scottus en fait encore usage.

²⁹ Paris, PUF, 1984.

CHAPITRE XVI: LES PLOU

Qu'est-ce qu'un plou?

Le problème posé par l'existence des *plous* rejoint plus ou moins celui des *lann* et des *tre*.

Le mot *lann* est d'origine antique. La preuve en est apporté par l'existence à l'époque romaine de la cité appelée Mediolanum, en Italie du Nord, qui est devenue depuis Milan. *Mediolanum* signifie en gaulois le sanctuaire du milieu. Le même mot a donné Meslan en breton.

Le mot *lann* est donc d'origine celtique ancienne et se trouve attaché à la réalité armoricaine d'avant l'occupation romaine. Les nombreux *lann* de la péninsule ont donc beaucoup de chances de traduire un état de fait préchrétien et préromain.

Le mot «*tre*» se retrouve en pays cymri et chez les Corniques. La communauté existant entre les trois peuples laisse à penser qu'il est donc lui aussi à faire remonter à une lointaine origine commune.

Quant au mot *plou*, il offre la particularité de n'exister qu'en Bretagne armoricaine. Ni le pays de Galles, ni la Cornouaille n'en possèdent en quantité, non plus que l'Irlande ni l'Écosse. C'est donc que les *plous* ont été propres au continent. Ils ne sont institués qu'à l'ouest du Couesnon et à partir de la Vilaine vers l'Occident. Il s'agit donc d'établissements purement limités à la péninsule. La motivation qui les a créés est à rechercher uniquement dans ce pays.

Le mot «*plou*», si fréquent dans la toponymie bretonne armoricaine, a pour origine le mot latin «*plebs*», dont le sens est peuple, et même petit peuple, voire populace.

Il s'agit donc de fondations d'origine populaire et non seigneuriale ou comtale.

On a voulu en faire des fondations ecclésiastiques, dues à des «*saints*» venus d'outre-mer avec des populations en fuite devant les Saxons.

On a parlé aussi de créations civiles faites par des clans obéissant à un chef qui leur aurait donné son nom.

Toujours l'établissement est rapporté à l'émigration bretonne, qu'elle soit cel-

le des troupes de Conan Mériadec ou celle des très nombreux émigrants bretons que l'on voit débarquer au V^e et VI^e siècle sur les côtes armoricaines.

Il pourrait s'agir, bien sûr, de bourgades fondées par les émigrants bretons. Mais outre le fait que cette émigration nous paraît assez mythique, il faut noter qu'aucun plou ne conserve le souvenir d'avoir été fondés par des gens d'Outre-Mer, à l'exception peut-être de Ploufragan. Quant à Plouneventer, ce n'est guère, comme d'ailleurs à Ploufragan, que la fondation d'un homme isolé et tout au plus de sa famille.

Quelle autre cause aurait pu, historiquement, intervenir pour provoquer la création des plou ?

Deux raisons, qui se recoupent d'ailleurs, viennent à l'esprit.

La première, c'est la nécessité de défendre la côte contre les pirates saxons et nordiques qui l'infestent à partir du II^e siècle de notre ère. Les plous seraient des groupes d'auto-défense constitués contre eux.

La seconde serait l'appartenance de ces communes aux Bagaudes, sorte de jacquerie, dirigée contre les villes romanisées, mais aussi contre les envahisseurs saxons et francs, voire Alains. Les Bagaudes auraient pu installer leurs établissements, principalement au nord et à l'ouest où les pirates étaient le plus virulent et aux alentours des cités romaines de Vannes, Rennes et Nantes.

À l'est, il semble très clair que les derniers plous coupent les routes qui conduisent des villes vers le reste du pays. Ils constituent comme une frontière, en compagnie des pays appelés *de Bretagne*. Ils occupent par ailleurs la côte et les embouchures des rivières.

Reste une hypothèse. Il ne s'agirait pas des *plous*, mais du *Plou*. C'est non pas l'implantation locale, mais l'organisation générale qui se serait appelée le *Plou*, c'est-à-dire le Peuple. Le mot en effet désigne aussi bien l'un et l'autre. Les châteaux, la ville de Carhaix, les établissements fortifiés, la magie elle-même auraient été ceux du Peuple dans son ensemble, peuple « breton », peuple debout contre les envahisseurs.

L'époque ? Postérieurement aux débuts de l'invasion saxonne, au II^e siècle de notre ère. L'Armorique est abandonnée par les Romains qui n'enverront des troupes qu'au III^e siècle. Elle est appelée à se défendre par elle-même, peut-être avec l'aide de Tetricus, peut-être sans les Empereurs gaulois.

Voilà un mot qui de prime abord, est bien embarrassant. On y voit généralement la désignation d'une paroisse, établissement chrétien constitué lors de l'émigration bretonne par des groupes d'immigrants, installés sous la direction de « saints », c'est-à-dire en somme de moines ou d'abbés chefs de clan.

Il est cependant curieux qu'aucun des grands personnages ecclésiastiques de

la péninsule, aucun des sept saints fondateurs de la Bretagne, n'ait bénéficié de tels toponymes. Pas de Plougorentin, ni de Ploubrieg. En revanche, on trouve Saint-Malo et Saint-Brieuc.

Le rôle de déterminant dans les noms de *plou* est réservé à d'obscurs individus, généralement représentés coiffés d'une mitre et revêtus d'une chape, et dont on ne sait strictement rien si ce n'est un pouvoir guérisseur très constant. C'est là plutôt une attribution druidique qu'une puissance chrétienne.

Mais, si l'on examine plus avant la toponymie, l'on s'aperçoit que la plupart des vocables comporte comme deuxième terme très commun, nullement une appellation d'homme, mais un nom commun.

Les noms d'hommes eux-mêmes ont besoin d'être revus pour distinguer des véritables prénoms des significations plus banales. Ainsi Ploermel ou Plouarzel sont-ils des *plous* d'un individu nommé Armel ou d'un Prince Arthur, ou bien sont-ils à rapporter à une Grande Pierre qui se trouve sur leur territoire ? La question est évidemment insoluble.

Nous serons plutôt tentés, il est vrai, dans notre recherche de mettre en évidence la deuxième hypothèse, pour la simple raison que personne n'en a encore fait état et qu'elle est complètement négligée.

Quant au terme « *plou* » lui-même, quel est donc son sens ? Les gens, le plus souvent des membres du clergé ou de pieux paroissiens, y ont vu généralement « la paroisse », s'attachant à une valeur du mot qui aurait été la sienne à partir de l'émigration bretonne, c'est-à-dire au VI^e siècle minimum.

Outre le fait que nous contestons la réalité d'une émigration de quelque importance en Bretagne, bien incapable en tout cas de couvrir de *plou* la plus grande partie du pays, il nous apparaît que le terme est utilisé bien antérieurement à cette époque. Le plus ancien constaté, dont on ne peut controuver la réalité, date, selon les sources d'Albert le Grand d'un certain Neventer, gallois de passage en Bretagne, en 320.

A cette date, nous sommes dans l'Empire romain, sous l'autorité de Constantin le Grand. Le mot latin « *plebs* » qui a donné notre *plou*, ne signifie pas paroisse, mais « peuple » et même « bas peuple », « prolétariat ».

Le *plou* est donc une commune, au sens qu'on lui donnera au XII^e siècle, c'est-à-dire une communauté populaire, hors l'autorité des seigneurs et des ecclésiastiques.

Quelle est l'origine des *plou* ?

On a tout lieu de penser que l'origine des *plou* est postérieure à la conquête romaine, puisque le mot, d'ordre administratif, est latin.

Il n'existe nulle part en Grande-Bretagne. Il est donc postérieur à l'arrivée des Bretons dans ce pays, hypothétiquement vers le V^e siècle avant notre ère. Il est antérieur à l'«émigration» que nous entendons, nous, comme la circulation des moines à l'intérieur de l'Église celtique : en effet, les saints personnages n'ont pu amener en Bretagne ce qu'ils n'avaient pas chez eux. Eux-mêmes créent des Saint-Brieuc, des Saint-Malo, des Saint Pol de Léon, mais pas de plou.

On peut se demander s'il ne s'agirait pas, au début de la décadence de l'Empire romain d'une institution de communes populaires, établissements d'auto-défense contre les Saxons et les Hommes du Nord en même que communautés anti-romaines et anti-citadines.

La date de 320 donnée par Albert Le Grand pour le début de la construction de l'église de Plouneventer par un voyageur gallois qui revenait de Terre Sainte, correspond assez bien à l'époque où, le pouvoir romain s'affaiblissant de jour en jour, il devient nécessaire d'installer en Armorique, un système de défense des populations.

Il est remarquable que dans cette légende qui met en scène un « ultramarinus », il n'est nullement question d'un groupe de Gallois l'entourant et participant à l'édification du sanctuaire. Sans doute le travail s'inscrit-il dans un mouvement d'ensemble de la population armoricaine au IV^e siècle.

Rien n'empêche évidemment qu'il n'ait débuté plus tôt.

Les Bagaudes ont commencé d'exister dès le I^{er} siècle de notre ère et ont continué leur action jusqu'au V^e siècle. Et nos bâtisseurs de Plouneventer et autres plous ne manquent pas de présenter des analogies avec ces représentants de l'autogestion politique.

Nous allons examiner le nom des différents plous et analyser le sens de leurs déterminants pour essayer de comprendre, d'après leur signification, les buts mêmes des installations communales.

Examen raisonné des « plou »

Quinze noms pourraient être chrétiens, mais rien ne permet de l'affirmer. En dehors d'eux, aucun nom de saint très connu (Pol, Brieuc, Corentin, Malo, Paterne) n'est présent. Examinons les un à un :

Audren : Audroen figure comme quatrième roi de Bretagne (V^e siècle) sur la liste du *Chronicon Briocense*. A Plouarzel, il existe une croix archaïque que l'on nomme Kroaz Aodren.

Cadoc : « saint » connu, venu d’Outre-mer. Cf. l’île de la rivière d’Etel et ses inscriptions. Cf. également saint Cadou.

Daniel : nom connu en Galles sous la forme Denyol. Cependant un Daniel Drem ruz devint roi en Bretagne en 405. Un autre, Daniel II Unva, régna de même un peu plus tard.

Fracan : connu comme seigneur venu d’Outre-mer, père de saint Briec.

Dider : viendrait du latin Desiderius. Cf. Saint-Didier en Ille-et-Vilaine.

Igerna : mère du roi Arthur, mythologique.

Konwal :

Lac’h : beau-frère du roi Arthur, mythologique.

Meven : un moine Meven, tardif, à Saint-Méen.

Meliaw : roi à Lanmeur.

Pezre : père du roi Arthur (Uter), mythologique.

Riganos : nom gaulois connu comme tel. Cf. Riwanon, fille de Fracan.

Ri = le roi.

Rivod : roi à Lanmeur. Cf. Meliaw, son neveu. Ri = le roi.

Teliaw :

Tudgwall : l’un des sept saints fondateurs de la Bretagne, évêque de Tréguier.

Voilà guère plus de cinq « saints », dont un seul, Tudwall revêt quelque importance au regard de l’histoire.

Les déterminatifs, par ailleurs, sont extrêmement divers. L’examen attentif de la liste des plou rend difficilement compte des théories que nous avons formulées. Nous avons en effet pu classer ces prétendues paroisses de la façon suivante :

1° Plou en rapport avec des éléments naturels : 30 noms, soit 17,44 %.

* Soleil, Anse de mer, Canal ou Goulet, Flux, Montagne, Croissance, Ruisseau, Marécage, Nid, Porte : 10.

* *Plou* en rapport avec des végétaux : 10

Bois, Arbres, Chênes, Genêt, Balais, Bruyère (2), Ronces.

* *Plou* portant des noms d’animaux : 7

Cormoran, Colombe, Vanneau, Vipères, Corne

* *Plou* en rapport avec la pierre : 3

Arzh = 2, Men = 1

2° Plou en rapport avec la guerre : 26 noms soit 15,11 %.

— défensifs : 6 > château, manoir, ville, combat, citadelle, muraille, guet.

— offensifs : 15 > magie, armées, fer, feu, combat, course.

—pacifiques: 5

3° Plou portant le nom de dieux: 23 soit 13,37 %

* *Plou* portant le nom d'Ahès: 17

—de façon quasi certaine: 2

—de façon hypothétique: 12

—Dahud, la Gwrac'h: 3

* portant le nom d'autres divinités: 6

Lugos, Edern.

4° Plou portant un nom d'homme certain: 18 soit 10,46%

Audren, Cadoc, Daniel, Fracan, Dider, Igerna, Konwal, Lac'h, Meven, Meliaw, Pezre, Riganos, Rivod, Teliaw, Tudgwall.

5° Plou en rapport le sacré: 18 soit 10,46 %

—Sanctuaire (Lan): 3

—Bois sacré (nemeton): 8

—Homme du sanctuaire: 1

—Rite: 1

—Secret: 2

—*Plou* dits blanc: 3

6° Plou en rapport avec les sentiments: 9 soit 5,23 %

Colère, sagesse, douceur, expression, Grande âme, amis

7° Plou du maillet ou du merlin (Merlin): 7 soit 4,07 %

8° Plou marquant leur importance: 7 soit 4,07 %

—Petit: 1

—Grand: 4

—Grands compagnons: 1

—Joli: 1

9° Situation du plou: 6 soit 3,49 %

Milieu, Près du sommet, Talus du milieu, Kabaïon, lieu du chef.

10° Plou et symboles: 3 soit 1,74 %

Mot, Lien, Argent.

11° Plou portant le nom d'une partie du corps : 1 soit 0,58 %

12° Plou du Roi : 1 soit 0,58%.

13° Plou au nom actuellement incompris : 22 soit 12,80 %.

soit 150 noms interprétés et 22 actuellement incompris. 12 sont d'interprétation hypothétique (Ahès).

14° Plou en rapport avec des éléments naturels : 30 noms, soit 17,44 %.

La relation du peuple breton avec la nature est ici bien marquée. En outre, plusieurs des noms qui suivent pourraient être classés dans le rapport au sacré. Ce sont : Soleil, Bois, Arbres, Chêne, Genêt, Pierre (Art et Men), soit six appellations (non chrétiennes).

* Soleil, Anse de mer, Canal ou Goulet, Flux, Montagne, Croissance, Ruisseau, Marécage, Nid, Porte : 10.

Le soleil. Plussulien; FA: Ploesusulian 1161 < *Plou Sulian* = le Peuple de Sulian ou le Peuple du Soleil

L'anse de mer. Pleboulle; FA: Plubolle < *Plou Poul* = le Peuple de l'anse (ou des ruines?)

Le Pouliguen; FA: Poulguen, 1476; *Poulig gwenn*: La petite anse bénie.

Le canal, le goulet: Plouzané; FA: Ploesanae, 1330; Ploesaunay, 1406 < *Plou Sane* = le peuple du Canal (*Sane* < *Sanacos*? évol. romane).

Le flux. Plélauff; FA: Plelauff, 1283; Ploelanv, 1289 < *Plou Lanw* = le Peuple du flux.

La Montagne. Ploenez; FA: Plebs Montis alias Locquirec, 1368 < *Plou Menez* = le Peuple de la Montagne

Plouzélambre. FA: Ploeselembre, 1440 < *Plou Sell an Bre* = le peuple à la vue du Mont (à la vue du *Bre*). Cf. Menez Bre.

La croissance. Plougrescant; FA: Ploegresquent, 1330 < *Plou Grescans* = le Peuple en croissance.

Le ruisseau. Plouguenast; FA: Ploingonnas 1273; Plogonoas, 1279 < *Plou gon was* = les compagnons du ruisseau.

Le marécage. Poulgoazec; FA: Poulgouasec, 1328 < *Poul Gwazheg* = l'anse marécageuse.

Le nid. Plounez; FA: Pleniz, 1237 < *Plou Neiz* = le Peuple du Nid. Ploneis; *Plou Neiz* = le Peuple du Nid. Cf. Porniz (Pornic)

La porte. Pouldouran ; FA: Plodoran 1427 < Pouldoran = l'anse de la petite porte

*Plou en rapport avec des végétaux : 10

Bois, Arbres, Chênes, Genêt, Balais, Bruyère (2), Ronces.

Le bois. Plancoët ; FA: Plancoit, 1220 < Plan Koet = le Plan du bois

L'arbre. Plouvien ; FA: Plebe Vyon, 1206, Guilcher Pluguian, 1255. Cf. Pléguien : FA: Pluguian, 1224.

Guidien? Guidianos? Le peuple de celui de l'arbre, le peuple de celui qui sait.

Pléguien. FA: Pluguian, 1224.

Guidien? Guidianos? Le peuple de celui de l'arbre, le peuple de celui qui sait.

Les chênes: Ploudiry ; FA: *Plou Dir* = le Peuple des chênes.

Genêt: Plobannalec < *Plou balaneg* = le peuple du genêt (le peuple des balais). On en rapprochera Bannalec.

Ploubalay. FA: Ploballeio, 1163, Ploubalay, 1348 < *Plou Balaenn* = le Peuple du Balais? Le mot est à rapprocher de Plobannalec et de Bannalec, en tenant compte de la métathèse courante Balan/banal.

Ploubazlanec. FA: Ploibanazlec, 1224 < *Plou Banalec*: le Peuple de la genêtaie (ou des balais). Métathèse Balan/Banal.

Bruyère. Plouhinec (Kernew), FA: Ploehinec, 1264. Plouhinec (Gwened), FA: Ploihinoc, Ploehidinuc, 1037

Ronces. Pouldreuzic ; FA: Ploedresig, 1368 < *Plou Dreseg* = le Peuple des ronces (du roncier).

*Plou portant des noms d'animaux : 7 (Cormoran, Colombe, Vanneau, Vipères, Corne).

Trois oiseaux figurent parmi les totems des *plou*: le cormoran, la colombe et le vanneau.

Cormoran. Plédran ; FA: Pludran, 1304 ; Pledren, 1371. On peut penser à un *Plou Tren*: le Peuple du cormoran (Trenenn).

Colombe. Plougoulm ; FA: Plebs Columbe, 1019 < *Plou Koulm* = le peuple de la Colombe. La forme de 1019 est manifestement une traduction latine, qui ne change apparemment rien au sens, mais qui rapproche le mot breton Koulm du nom de saint Colomban, apôtre irlandais de la Bretagne.

Vanneau. Plouguernével ; FA: Ploekerneguell, 1246 < *Plou Kernevel* = le Peu-

ple du Vanneau. Le nom du vaneau, *kornigel* ou *kornevaleg*, est très voisin de celui de la corne. Cet oiseau est en effet un échassier huppé et sa silhouette montre une petite « corne » de plumes sur le crâne. Il rejoint donc le symbolisme de la corne et de la Cornouaille.

Vipères. Pluneret; FA: Ploneret, 1259 < *Plou Naered* = le Peuple des Vipères. La notion de vipères rejoint les vocables guerriers offensifs dans une imagerie terrible. Elle rappelle également les nombreuses représentations de cet animal qui figurent sur les mégalithes, dont la région de Pluneret est très riche. On sait de reste que les alignements de Carnac ont la forme sinueuse de serpents.

Corne. La corne est revêtue en Bretagne d'un symbolisme tout particulier, en raison de la forme même de la péninsule armoricaine qui évoque très précisément la « Corne de la Gaule » ou Cornouaille (*Cornu Galliae*). Le taureau et le cerf sont des animaux très vénérés de longue date.

Plougourvest. FA: Plebe Gornest, 1260 < *Plou Korn-est* (= -ez < -acta) = le peuple de la « Cornitude »

Plouguerneau: Plou Kernew = le Peuple de Cornouaille. Ce mot tendrait, parmi d'autres arguments, à montrer que le nom de Cornouaille avait jadis une acception beaucoup plus étendue qu'aujourd'hui et recouvrait toute l'actuelle Bretagne.

Plouvorn. FA: Ploevaorne, 1282; Ploemahorn, 1330 < *Plou Ma horn* = le Peuple du lieu de la corne (?)

Plouvorn est situé en haut-Léon, entre Landivisiau et Saint-Pol-de-Léon. Cela correspond, comme Plouguerneau, à la partie supérieure de la « Corne ».

* Plou en rapport avec la pierre: 3 (Arzh = 2, Men = 1)

Art (la pierre sacrée)

Ploërmel. FA: Plebs Arthmael, 835 < *Ploe Arth Mael* = le Peuple de la Grande Pierre.

Plouarzel. FA: Ploearzmel, 1330 < *Ploe Arth Mael* = le Peuple de la Grande Pierre.

Men. Plougouven; FA: Plebs Gonveni, 1330. Les compagnons de la pierre

2° Plou en rapport avec la guerre: 26 noms, soit 15,11 %.

Les noms de *plou* en relation ou en opposition avec la guerre sont très nombreux. Cette constatation même fournit un élément de poids pour contester la théorie officielle des *plou*, paroisses chrétiennes fondées par des « saints » au moment de l'émigration bretonne prétendue.

Le but premier de ces établissements aurait été de créer des postes militaires ou des communes chargées d'une mission de guerre, probablement défensive.

Défensif: le château (*kastel*, châtel)

Le château est l'élément défensif par excellence, à toutes les époques. Dès l'époque de l'indépendance préromaine, il désigne en particulier des éperons barrés comme Kastel Beuzeg en Beuzec-Cap-Sizun ou Kastel Meur en Clédén, mais il signale également, à l'intérieur des terres, certains enclos fortifiés comme Kastel Gibel en forêt de Huelgoat. On notera de même Kastel Nin (Châteaulin) ou Trégastel en Tregor, ainsi que Kastel Pol ou Saint-Pol-de-Léon (Caer-Leon?)

Le mot *kastel*, d'origine vraisemblablement latine (*castellum*), à moins qu'il ne s'agisse d'un terme celtique analogue au latin, désigne d'ordinaire en Bretagne les installations militaires protohistoriques et en particulier, les éperons barrés du Cap Sizun.

Si l'on admet l'origine latine du terme, il faudrait ramener le début des *plou* dans la période postérieure à l'installation de l'occupation romaine.

Pléchâtel. FA: Ploucastellum, 1052; Ploicastel, 1086. Coteau rive gauche de la Vilaine en aval de Messac. *Plou Kastel* = le Peuple du Château.

Plogastel-Saint-Germain. FA: de Plebe Castelli in Kemenet; Ploegastel, 1368. A proximité de Quimper, base du Cap Sizun. *Plou kastel* = le Peuple du château.

Plougastel-Daoulas. FA: Ploecastel; 1172. A proximité de Brest, presque avançant dans la rade. *Plou kastel* = le Peuple du château.

Défensif: le manoir (*sal*). *Sal*, ou son pluriel *salou*, le français les Salles, est appliqué à des châteaux de médiocre importance, des manoirs en somme. Le mot peut être confondu avec une forme ancienne du mot sel, *sal*, aujourd'hui *holen*.

Ploëzal. FA: *Plou Sal* = le Peuple du manoir

Défensif: la ville ou quadrature (*caezr*, *ker*)

La ville (*ker*, anciennement *caezr*) est un mot qui n'est guère employé à l'époque antique, si ce n'est pour Carhaix (Plouguer) ou pour Locmariaker, qui signifie la ville des eaux de Mari.

Plouguer. FA: Ploeker, 1591 < *Plou ker* = le peuple de la ville (Carhaix). Plouguer est une localité accolée à la ville de Carhaix et dans sa dépendance, à moins qu'elle ne soit au contraire un poste de surveillance de la cité. Il semble y avoir

manifestement ici une différenciation très nette entre la population du *plou* et celle de Carhaix. Plouguer au demeurant, est évidemment postérieur à Carhaix.

Dans la théorie de l'émigration, c'est là un peuplement breton insulaire, chargé de surveiller le site gallo-romain de Carhaix. Mais ce peut être aussi bien une installation de la paysannerie locale en face des « bourgeois » de la capitale osisme. Il y aurait eu une phase de prise de possession du territoire par des bagaudes anti-romains, tenant en suspicion la population acquise à une certaine romanité.

Défensif: la citadelle

« *Dunum* » est un ancien mot celtique qui signifie la citadelle de hauteur. Les tenants de l'émigration en font un terme bien antérieur à celle-ci, où la forme « *din* » aurait prévalu. Nous sommes donc repoussés ici encore à la période antérieure au V^e siècle.

Pluduno. FA: Pludunou, 1330 < *Plou Dunum* = le Peuple de la citadelle.

Pluzunet. FA: Ploezunet, 1371 < *Plou Duneton*.

Défensif: la muraille

Magoar, magor, macoer sont des formes de breton ancien de l'actuel moger, le mur. On a voulu y voir des ruines gallo-romaines découvertes par les Bretons arrivant dans un pays dépeuplé. Il ne s'agit absolument pas de ça, mais bel et bien, dès cette époque, de murs et même de palissades de bois formant un enclos fort autour d'un terrain, d'une commune. Ce sont donc des villages fortifiés. Contre qui? Ce ne peut être que des garanties d'autonomie appliquées à une bourgade qui se défendait soit contre les Romains, soit contre les Danois, les Saxons, les Normands.

Pour une raison qui nous échappe, ces toponymes sont rapportés par les partisans de la théorie classique à des établissements gallo-romains. Les murailles dont il est question ici seraient des ruines gallo-romaines. Mais rien de tel n'apparaît dans ces noms. Aucun dictionnaire, y compris celui de Du Cange, qui est très attentif aux valeurs armoricaines, ne laisse entrevoir un tel sens.

Le mot est latin d'origine: *maceria*. On l'emploie pour désigner une muraille ou une palissade de bois qui fait le tour d'un enclos. Ce sont donc ici des plou enceints de fortifications, peut-être légères, mais complètes.

On en rapprochera Magoar, qui a le même sens.

Ploumagoar. FA: Plomagor, Ploetmagoer, 1190 < *Plou Moger* = le Peuple de la muraille. Ploumagoar est situé près de Guingamp sur le Trieux. Cf. Magoar.

Ploumoguier. FA: Plebs Macoer XI^e s.

Plou Moger (Maceria) = le Peuple de la muraille. Cf. Porzmoguier.

Ploumoguier se trouve au bord de la mer. Il lutte contre une agression potentielle venue de mer.

Défensif: le guet.

Pléhédél. FA: Plohedel, 1245 < *Plou Ged-el* = le Peuple du guet.

Pourrait être, à peu de distance de la côte, une bonne installation pour la guette.

Offensif: la course. Plorec-sur-Arguenon. FA: Ploredéc, 1167 < *Plou Redeg* = le Peuple de la course

Offensif: le combat. Sept noms de communes concernent le combat. C'est en dire l'importance dans la société ancienne de la Bretagne armoricaine. Ce type de noms définit le peuple des plous comme des combattants.

Plouagat. FA: Ploeadgat 1239 < *Plou ad Gat* = le Peuple au combat.

Plouégat-Guerrand. FA: Ploeagat, 1453. *Plou ad gat* = le Peuple au combat

Plouégat-Moysan. FA: Ploeazgat Moysan, 1371 < *Plou ad gat* = le Peuple au combat.

Plougasnou. FA: Ploicathnou, XI^e siècle. *Plou Cat nou* = le Peuple connu au combat.

Plumaugat. FA: Plebe Maelcat, 863 < *Plou Mael Cat* = le peuple du Grand combat.

Plumergat. FA: Plomorcat, 1045 < *Plou Mor Gat* = le Peuple du Grand Combat.

Pouldergat. FA: Plodergat, 1118 (*Plebis sancti Ergardi*) < *Plou Der Gat*: le peuple du combat des chênes.

Offensif: la magie

Plouaret. FA: Ploearvet, Plebe Barbata < *Plou Aruuart* = le Peuple de la fascination (conjuración magique). La magie est un instrument de combat. Voir à ce sujet l'assaut de Mona par les troupes d'Agricola dans Tacite³⁰.

Offensif: les armées

Encore une fois, la priorité donnée au combat dans la société. Il y a là trois armées dans le petit pays de Tregor.

³⁰ Cf. le chapitre « Musique et parole », dans: Gwenc'hlan Le Scouëzc, *Les états modifiés de conscience*, arbredor.com, 2006.

Ploulandreger. FA: Ploulentreguier < *Plou Lan Treger* = le peuple du sanctuaire de Tricor (les trois armées).

Offensif: le fer

Pluherlin. FA: Plebs Huiernim, 833; Plebs Hoiernin, 866 < *Plou Hoiarn-in (isarnos)* = Le Peuple du Fer.

Offensif: le feu

Plumaudan; FA: Plomauden, 1122; Plomaldan, 1124 < *Plou Mael tan* = le Peuple du Grand Feu (Cf. Plumaugat).

Paix

La paix en contre-partie de la guerre, c'est affirmer les déchirures qui se trament autour des communes, des «peuples» qui se battent pour leur indépendance.

Pleugriffet. FA: Pluhuduc, 1066; Plou hezwc'h (Cf. gall. *heddwch*)

Ploeuc-sur-Lié. FA: Ploehuuc, 1162 < *Plou heddwch*?

Plouëc-du-Trieux. FA: Plohozec, 1184 < *Plou heddwch* (gall.) = le Peuple de la paix.

Plouézec. FA: Plohozec Goilou, 1184 < *Plou heddwch* = le Peuple de la paix.

Plouézoc'h. FA: Plebehezac, 1130 < *Plou* + gall. *heddwch*: le Peuple de la Paix.

3° Plou portant le nom de dieux: 23, soit 13,37 %.

Ahès

Le nom d'Ahès, est celui d'une divinité des Osismes, qui a donné son vocable notamment à Carhaix (Ker-Ahès). Le mot est court, facilement déformable, surtout lorsqu'on veut le faire disparaître. Il semble avoir évolué en *s-* et en *-es*. Eguiner Baron au XVI^e siècle lui donnait la forme Aha, ou du moins celle d'un génitif Ahae. Il pourrait venir d'un Artissa > Artes > Ahès.

Plouha. FA: Ploeaza 1198, Ploaha, 1202 < *Plou Aha* = le Peuple d'Ahès (Cf. Eguiner Baron: Aha)

Plovan. FA: Ploezven 1325, Ploezguan 1330, Ploezvan 1516 < *Plou Ahès Wenn*: le Peuple d'Ahès la Blanche

Plouneour-Trez. Le terme de Ploneour Ystrez (1422) attire l'attention sur plus de données que l'actuel Ploneour-Trez qui signifie seulement Plouneour de la Grève. *Ystrez*, c'est la grève d'Ys ou la grève d'Ahès, vraisemblablement les deux.

Noms en *-s* ou *-es* (Ahès)

Plescop. Plou Escob = Plou Ahès Kabaïon ? Plou Eskop ? = Plou de l'évêque Plesder. FA : Pleeder 1197.

Plésidy. FA : Ploezidi, Ploesidi 1371.

Pleslin. FA : Pleli 1330, Pleslin XVI^e s.

Plessala. FA : Ecclesia de Sala XI^e s. < *Plou Sala* = le peuple du Sel.

Plessé. FA : Sei, 854 ; Ploissiac, 1062 < *Plou Isac* = le peuple de l'Isac (rivière de Plessé). L'Isac serait-elle la rivière d'Ahès, Ahèsacos ?

Plestan. FA : Plestan, 1198 < *Plou Ahès tan* ?

Plestin-les-Grèves. FA : Plegestin, 1086 < *Plou Gestin* = le peuple de Gestin ?

Pleurtuit. FA : Pleurestuit, 1181 < *Plou Ahès tuit* ?

Pleyben. FA : Pleizben, 1267 < *Plou Ahès Ben* = le Peuple de la femme Ahès.

Plouescat. FA : Ploeresgat, 1282 < *Plou Ahès gat* = le peuple du combat d'Ahès ?

Plusquellec. FA : Ploescalec, Ploiscallet, 1267 < *Plou Ahès Kellec* ou *Kalet*.

Plou portant le nom d'un dieu

Dahud.

Pouldavid. FA : Pouldavid, 1536 Br. Pouldaud < *Poul Dahud* = l'anse de Dahud.

Lugos

Plélo. FA : Plelou, Ploilou, 1202 < *Plou Lugos*, *Plou Loug* = le Peuple de Loug ; ou *Plou Loc'h* = le Peuple du Lac ?

Poullaouen. FA : Ploe Louan, 1330 < *Plou-Lugan* = Le peuple de Lug (Cf. Lugano).

Edern

Plouédern. FA : Ploe Odern, 1330 ; Plebe Ederni, 1337. *Plou Edern* = le Peuple d'Edern (Cf. Edern mab Nuz, kroaz Nuz h.a.)

En relation sans doute avec le centre sacré de Lesneven

La Gwrac'h

Plougras. FA : Plebe crucis, 1330 ; Ploegrois, 1425 ; Ploegrea, 1428 < *Plou Groazh* = le Peuple de la Croix ? ou *Plou Grwac'h* = le peuple de la Sorcière ? ou *Plou Greac'h* = le peuple de la Colline ?

Plourac'h. FA: Ploegruch, 1329 < *Plou Gwrac'h* = le Peuple de la Sorcière.

En fait, les deux communes de Plougras et de Plourac'h, à cheval sur les crêtes de montagne, semblent le dédoublement d'une seule et même entité. On voit mal que celles-ci relèvent de la croix (ce serait d'ailleurs le seul plou de ce type) ou de la colline, désignation vague et banale pour un haut-lieu. En revanche, la Gwrac'h, la déesse des Osismes est bien ici, juchée sur les hauteurs.

La grande Ame (Enemor)

Ploneour-Lanvern. FA: Plueu Eneuer XI^es.

Plounéour-Ménez. FA: Ploeneoul 1172

Plounéour-Trez. FA: Plebs Enemori XII^es., Ploeneour in Littore 1330, Plouneour Ystrez 1422 < *Plou Ene Mor* = le peuple à la grande âme

Ce nom qui évoque l'indien Mahatma, ressemble plus à un nom d'homme qu'à la désignation d'un saint chrétien. Le terme de Ploneour Ystrez (1422) attire l'attention sur plus de données que l'actuel Ploneour-Trez qui signifie seulement Plouneour de la Grève. Ystrez, c'est la grève d'Ys ou la grève d'Ahès, vraisemblablement les deux.

4^o portant un nom d'homme ou de femme certain

Audren: Plaudren. FA: Plaudren 1387. *Plou Audren* = le Peuple d'Audren. Cf. Châtelaudren, commune près de Plouagat. Audroen figure comme quatrième roi de Bretagne (V^e siècle) sur la liste du *Chronicon Briocense*. A Plouarzel, il existe une croix archaïque que l'on nomme Kroaz Aodren.

Cadoc: Pleucadeuc. FA: Plebs condita Cadoc, 826. *Plou Cadoc* = le peuple de Cadoc. « Saint » connu, venu d'Outre-mer. Cf. la chapelle dans l'île de la rivière d'Etel et ses inscriptions. Cf. également saint Cadou (Léon).

Daniel: Pleudaniel. FA: Ploudaniel, 1516 < *Plou Deniol* = le Peuple de Deniol; *Plou Tanol* = le Peuple enflammé. Il ne s'agit sans doute pas du personnage biblique. Le nom est en effet connu anciennement en Galles sous la forme Denyol. Un Daniel Drem ruz devint roi en Bretagne en 405. Un autre, Daniel II Unva, régna de même un peu plus tard. Ploudaniel. FA: Ploudaniel, 1310 < *Plou Deniel* = le Peuple de Deniel (Cf. gall. dyniol). *Plou Tanol* = le Peuple enflammé. Cf. Pleudaniel.

Fracan: Ploufragan. FA: Plofragan, 1167 < *Plu Fracan* = le peuple de Fracan.

Fracan était un Breton insulaire, un transmarinus. Connue comme seigneur venu d'Outre-mer, père de saint Briec.

(D)ider: Plouider. FA: Plebs Desiderii XII^e s.; Ploedider, 1330. Viendrait du latin *Desiderius*. Cf. Saint-Didier en Ile-et-Vilaine.

Igerna: Plouër-sur-Rance. FA: Ploerno, Ploerno < *Plou Igerna* = le peuple d'Igerne. Mère du roi Arthur, mythologique. Cf. Audierne (Aod-Igerna).

Plouyé. FA: Ploie, 1289 < *Plou Igerna*? Cf. Plouër-sur-Rance.

Konwal: Planguenoual. FA: Plogonoal, 1138 < *Plou Konwal*.

Lac'h: Ploulec'h. FA: Plebe Loci, 1330; Ploelach, 1461 < *Plou Lac'h* = le Peuple de Lac (= Lac'h). Beau-frère du roi Arthur, mythologique.

Meven: Ploéven. FA: Ploemeuguen, 1330 < *Plou Ma Gwen, Plou Meven* (Plou Neven?). Un moine Meven, tardif, à Saint-Méen.

Meliaw: Ploumilliau. FA: Plouemiliau < *Plou Miliaw* = le Peuple de Milliau (roi). Roi à Lanmeur. Subit un supplice rituel. Pluméliau. FA: Plemelieu, 1066 < *Plou Meliaw* = le Peuple de Miliaw (roi)

Pierre: Ploubezre. FA: *Plebe Petri vel Plebeello. Plou Ber* = le Peuple des poires? *Plou Bezr* = le peuple de Pierre? Plou berr = le Peuple du Court? Considéré comme le Père du roi Arthur (Uter) par une Triade galloise, mythologique. Il existe un Coat Arzhur à Ploubezre. Aucun autre Pezr n'est connu.

Riganos: Plurien. FA: Plurien, 1167 < Plurien évoque le gaulois *Riganos*: Plou-Riganos. Le mot contient la particule *ri-* ou *rig-* = roi. Cf. Riwanon, fille de Fracan. *Ri* = le roi.

Rivod: Plourivo. FA: Plerivou, 1198. Rivod était un roi usurpateur à Lanmeur. Cf. Meliaw, son neveu. *Ri* = le roi.

Teliaw: Plédéliac. FA: Pledeliau, 1219 < *Plou Teliaw* = le peuple de Teliaw. Ou Plou-teliac = le peuple de la douane (taxe)

Tudgwal: Pludual. FA: Pludua 1330, Pludual, 1516 < *Plu Tual*? = le peuple de Tudgwal; L'un des sept saints fondateurs de la Bretagne, évêque de Tréguier. Il aurait été pape (Pabu). On peut toutefois se demander si ce nom ne signifie pas autre chose: le Plou de l'autre côté, *Plou-tu-all*.

5° Plou en rapport avec le sacré: 18 soit 10, 46 %

— Sanctuaire (Lan): 3

— Bois sacré (nemeton): 8

— Homme du sanctuaire: 1

— Rite: 1

— Secret: 2

— *Plou* dits blancs: 3

Le sanctuaire (*Lan*)

Plélan-le-Grand. FA: Pluilan 834 < *Plou Lann* = le Peuple du sanctuaire.

Plélan-le-Petit. FA: Ploelan 1121 < *Plou Lann* = le Peuple du sanctuaire.

Poullan-sur-mer. FA: Pluilan 1162 < *Plou Lann* = le peuple du sanctuaire.

Le bois sacré (*nemeton*)

L'on est facilement induit en erreur par la coïncidence de deux mots « *nevez* » de « *neguez* », nouveau et de « *nevet, nevez* » qui signifie le bois sacré, d'après la forme ancienne « *nemeton* ». Plusieurs observations permettent de s'orienter. D'abord, il faut noter qu'il existe bien des *Plou-nevet*, soit plus anciennement *Plou-nemeton*, « le peuple du bois sacré ». Ce sont Pléneuf (Pleunevet, en 1516), mais aussi sans doute Plénée-Jugon (Pleneet, en 1231).

Ensuite, les Plonevez ou Plounevez méritent d'être examiné avec soin.

Plonevez-Porzay est situé juste à côté du site traditionnel de Locronan, où les rites païens se déroulent encore aujourd'hui et possède sur son territoire la chapelle de Sainte-Anne la Palud, dont le culte paraît bien remonter à l'Antiquité. Or des formes anciennes caractéristiques doivent être notées : Plebs Nevez Porzoët au XI^e siècle, Ploe neueth en 1203. Ceci est en faveur d'une étymologie en *nemeton* et non pas en « *neguez, nevez* ».

On notera de surcroît les toponymes suivants au voisinage de Plonevez-Porzay :

— la forêt de Nevet en Locronan.

— le Nevet, ruisseau du Ri.

— Kernevet, lieu-dit près de Cos Maner.

Plénée-Jugon. FA: Pleneet, 1231 < *Plou Nemeton*?

Pléneuf. FA: Pleunevet 1516 < *Plou Nevet* = le Peuple du Bois sacré.

Plonévez-du-Faou. FA: Plueu Neugued in Pou < *Plou Nemeton* = le peuple du Bois sacré.

Plonévez-Porzay. FA: Plebs Nevez Porzoet XI^e s., Ploe Neueth, 1203 < *Plou Nemeton* = le peuple du Bois sacré. On notera les toponymes suivants :

— la forêt de Nevet en Locronan.

— le Nevet, ruisseau du Ri.

— Kernevet, lieu-dit près de Cos Maner.

Plounévez-Lochrist. FA: Ploe neguez 1330, Parrochia Nova, 1371 < *Plou Neved (nemeton)* = le Peuple du Bois sacré. Lochrist : il s'agirait bien d'un *Loc-rit* ou gué des eaux (ou du lac?).

Plounévez-Moëdec. FA: Plebe Nova 1330; Ploenevez, 1516 < *Plou Neved*

(*nemeton*) = le Peuple du Bois sacré. On notera l'existence des lieux-dits suivants :

— an Nevez (< *Nevet*), en Plouaret, à quelques centaines de mètres de Plounévez-Moëdec. Ce mot ne peut signifier que le Bois Sacré.

— Kernevez en Le Vieux-Marché, à quelques centaines de mètres de Plounévez-Moëdec.

— Hent nevez et La Ville Neuve en Louargat

— Kernevez en Loguivy-Plougras à 2 km environ de Plounévez-Moëdec.

— La Poste Neuve et Park Nevez en Plounérin, à 2 et 3 km environ de Plounévez-Moëdec.

— enfin Plounévez lui-même.

Par ailleurs :

— la chapelle de la Trinité en Le Vieux-Marché.

— Kernoteriou en Tregrom.

Plounévez-Quintin. FA: Plebs Nova in Quintin 1368, Ploenetz Quintin 1407 < *Plou Neved* (*nemeton*) = le Peuple du Bois sacré.

Plounévél. FA: Ploeneguezell XIV^e s., Ploenevern, 1516 < *Plou Neved -al*: le Peuple du Bois sacré. On en rapprochera le nom de Nevez en Cornouaille.

L'homme du bois sacré: Plounéventer. FA: Ploeneventer, 1330 < *Plou Nevent -er* = *Nemetarios* = l'homme du sanctuaire. Plaintel < Pleneventer.

Le rite: Plozevet. FA: Vicario Demett XI^e s., Ploethevet 1260. < *Plou Devet* = le Peuple du Rite. Cf. gall. *dyfod*. Demetii?

Le secret: Plourin-lès-Morlaix. FA: Plurin, 1128 < *Plou Rin* = le peuple du Secret.

Plourin-Ploudalmezeau. FA: Ploerin, 1330 < *Plou Rin* = le Peuple du Secret.

Blanc

Pleuven. FA: Ploeguen, 1402 < *Plou Gwenn* = le Peuple béni. On admet ici le sens ancien du mot Gwenn qui est « béni », « sacré ».

Plévenon. FA: Plevenino, 1214 < *Plou Gwenin*. On rapprochera ce nom de celui de Guénin en pays vannetais. En ce dernier endroit se trouve le Mane Gwenn, la montagne sacrée des Vénètes. Egalement Kil-winning, en Écosse.

Plévin. FA: Pleguin 1368, Plezvin, 1371. Il s'agirait d'un *Plou-guin* ou peut-être d'un Plou-Ahès-Wenn.

6° Plou en rapport avec les sentiments: 9 soit 5,23 %

Colère, sagesse, douceur, expression, Grande âme, amis.

La colère: Plouvara. FA: Plevara, 1184 < *Plou bara* = le Peuple de la colère.

La sagesse: Plufur. FA: Plefor, 1330; Ploefur, 1516 < Plou = le peuple sage.

La douceur: Pluguffan. FA: Ploecuvan, 1220 < *Plou Kunv -an* = le Peuple doux.

L'expression: Pluvigner. FA: Ploevigner, 1387 < *Plou Gwigner* = le peuple qui fait des clins d'œil.

Famille, amis

Amis: Plerguer. FA: Plebs Argar IX^es. < *Plou are gar* = le peuple près des amis

Plougar. FA: Ploegar, 1429 < *Plou Gar* = le Peuple des amis

7 ° Plou du maillet ou du merlin (Merlin): 7 soit 4,07 %.

Maillet — Merlin

Pleumeleuc. FA: Plomeloc, 1122 < *Plou Meleg* = le Peuple du Maillet.

Plumelec. FA: Ploemeloc, 1121.

Ploemel: FA: Pluemel, 1287 < *Plou Mel* = le Peuple du Maillet

Plomelin. FA: Ploemerin, 1330; Plomelin, 1516 < *Plou Melin* = le Peuple de Merlin.

Plumelin. FA: Plemelin, 1280 < *Plou Melin* = le Peuple de Merlin

Plougonvelin. FA: Ploeconvelen, 1330 < *Plou Con Melen* = le peuple des compagnons de Merlin.

Plougoumelen. FA: Parrochia de Cumelen, 1219 < *Plou Con Melen* = le peuple des Compagnons de Merlin. Cf. Plougonvelin.

8° Plou marquant leur importance: 7 soit 4,07 %.

—Petit: 1

—Grand: 4

—Grands compagnons: 1

—Joli: 1

Petit: Pleubian. FA: Plubihan, 1031 < *Plou bihan* = le petit Peuple

Grand

Le problème des Plomeur est particulièrement intéressant. Les quatre communes qui portent ce nom sont situées au bord de la mer, à l'estuaire d'une rivière susceptible d'être utilisée comme voie de passage pour traverser la péninsule armoricaine, de la Manche à la côte sud ou vice-versa.

Pleumeur-Bodou. FA: Plebe Magna Podou, Plebe Boudou, 1330; *Plou Meur* = le Peuple principal.

Pleumeur-Gautier. FA: Plebis Magne Galteri < *Plou Meur* = le Peuple principal

Ploemeur. FA: Plueumur XII^e s. *Plou Meur* = le Peuple principal.

Plomeur. FA: Ploemur, 1284 < *Plou Meur* = le Peuple principal.

Plougouven. FA: Ploegommet, 1450; Plouegouven, 1516 < *Plou Con veur* = les grands compagnons.

Joli: Plouguin. FA: Ploueguen, 1172; Ploeken, 1330 < *Plou ke*.

9° Situation du plou: 6 soit 3,49 %

Milieu, Près du sommet, Talus du milieu, Kabaïon, lieu du chef.

Le milieu: Plémet. FA: Ploemet, 1246 < *Plou Medio* = le Peuple du milieu

Près du sommet: Pleugueneuc. FA: Plogonoio, 1095. Cf. Connac du Tarn. *Plou Conneg* (comme Plogonnec) = le Peuple près du sommet. Plogonnec se trouve en effet à proximité de Plas ar C'horn, sur la montagne de saint Ronan en Locronan. La commune monte jusqu'à la ligne de crête.

Plogonnec. FA: Plue Gunuc XIII^e s. < *Plou Connec* = le peuple près du sommet

Le Talus du milieu: Ploudalmezeau. FA: Plebs Telmedovia, 884 < *Plou Tal Meadow*.

Le Kabaïon, Plogoff. FA: Ploegomff 1330 < *Plou Kabaïon* = le Peuple du Kabaïon (le lieu du Forgeron). Cf. Strabon Kabaïon akrotirion. Il faut noter que le mot Kabaïon semble s'être transformé en Cap. Le Cap Sizun est couramment appelé de nos jours le Cap, et ses habitants Kaperien, Capistes. On peut admettre que Plogoff provienne d'un Plou Cap.

Le lieu du Chef: Plomodiern. FA: Ploemadiern < *Plou Ma Tiern*: le peuple du lieu du chef.

10° Plou et symboles: 3 soit 1,74 %

Mot, Lien, Argent.

Le mot: Pléhérel. FA: Pleherel, 1092 < *Plou Ger-el* = le Peuple du Verbe (du mot).

Le secret: Plérin. FA: Plerin, 1215 < *Plou Rin* = le Peuple du Secret.

Le lien: Ploeren. FA: Ploeren < *Plou Ere* ou *Plou Ereen* = le Peuple du Lien.

L'argent : Ploudiner. FA : Plebs denarii XI^e siècle ; Plebsdiner 1252, Ploudiner, 1371 < *Plou Denarii*? Le Peuple du denier

11° Plou portant le nom d'une partie du corps : 1 soit 0,58 %

Plabennec. FA : Parrochia Abennoca XI^e s. < *Plou Aveneg* (Abeneg) = le Peuple à la forte mâchoire.

12° Plou du Roi : 1 soit 0,58 %.

Plorivel. FA : Ploerimael, 1338 < Plou Ri Mael = le peuple du Roi-Prince, du Grand Roi

Plou au nom actuellement incompris : 22 soit 12,80 %. soit 150 noms interprétés et 22 actuellement incompris. 12 sont d'interprétation hypothétique (Ahès).

13° Noms incompris

Plémy. FA : Plemic, 1132. Cf. Sant Mik (Saint Nic). Vx-br. *mic* = brillant.

Plerneuf. FA : Ploharnoc, 1233. Cf. Plouharnel.

Pleudihen. FA : Pludihen, 1272.

Pléven. FA : de Pleveno, 1083. *Plou Gwenn*?

Pleyber-Christ. FA : Ploeyberrinaut ; Ploeyberr, 1310.

Pligeaux. FA : Pleiaut, 1160.

Ploaré. FA : Ploerle, 1022 ; Elre, 1160. Cf. Douarnenez : Ploulouarnec? > ploularnec > plouarlec. Cf. Alre (Auray) qui pourrait venir de Louarnec = Locarno.

Ploërdut. FA : Ploerdut, 1285 < Plou Art -ut? Art-tud?

Plombelles. FA : Poubels, 1037. Il ne semble pas s'agir d'un plou.

Plouasne. FA : Ploasne, 1064 < *Plou asen* = le Peuple de l'âne?

Plouay. FA : Ploezay, 1281 < Plouday? C. à d. Plou de(iz). Cf. Coat an hay.

Plouénan. FA : Plebs Menoen, 1150 < *Men wenn*? Le peuple de la pierre blanche?

Plouguiel. FA : Ploeguyel, 1160. Cf. v.br. *guil*, veille, surveillance.

Plouharnel. FA : Ploarnael, 1262. Cf. Plouharnoc. *Plou-art-naer*?

Plouigneau. FA : Parrochia Iunau XII^e s.

Plouisy. FA : Ploeizi, 1371.

Ploujean. FA : Plebe Joannis 1154, Ecclesia Christi de Pleian, 1190. Plou Iehan. Cf. Fleuriot « iecol » < yek (iez). A rapprocher peut-être de Jan(us), le Jean des compagnons. Cf. Cosquer Jehan. Mais aussi de Jouan.

MYTHES ET TERRITOIRES

Plounérin. FA: Ploenerin, 1425. Le Peuple qui pullule?

Plouray. FA: Ploerae, 1291 ; Ploerac, 1291. Il semble y avoir eu là une évolution romane *-acos* > *-ay*. Les deux formes coexistaient en 1291. Pourrait venir de *Plou-er-acos* (aigle)

Plourhan. FA: Plorhan, 1233.

Plouzévédé. FA: Ploeteuede, 1330.

Plumieux. FA: Plumiuc, 1066. Cf. *mic*, brillant et Plémy.

CHAPITRE XVIII: LES SOUVERAINS

Bristok, roi de Brest

S'il faut en croire Albert le Grand, à l'époque où Elorn tenait le château de la Roche, sur la rivière Elorn, régnait à Brest un nommé Bristok, qui semble bien être l'éponyme imaginaire de la cité, à moins qu'il n'en soit le dérivé. Cela peut se situer, d'après le texte, vers 320. A cette époque-là, la ville de Tolente, entre Brest et Plouneour-Trez, appartenait, nous dit-on, au Prince Jugonus, père d'un certain Jubault ou Jubaltus. Voilà l'ébauche d'une généalogie seigneuriale au IV^e siècle de notre ère.

C'est le premier roi connu de Bretagne.

Les souverains dits « Comtes de Cornouaille »

Dans les « Preuves pour servir à l'histoire de Bretagne » de dom Morice, figure une liste intitulée « Comtes de Cornouaille », extraite des cartulaires régionaux, Landévennec, Quimper et Quimperlé. Ces textes n'ont été écrits que vers le XI^e siècle, mais évidemment à partir de documents plus anciens.

La succession des princes commence par un certain Riwelen Mur Marchou, complètement ignoré par ailleurs. Le troisième à être après lui « comte de Cornouaille » est le roi Gradlon, bien connu des traditions de Quimper et des environs.

Le roi Gradlon a été généralement accepté par les historiens. Il mourut, selon d'Argentré, en 405, date qui figurait sur son tombeau à l'abbaye de Landévennec. Albert Le Grand la vit au XVII^e siècle et il la consigna dans sa *Vie de saint Guenolé*. Le personnage serait devenu roi en 389. De là on peut inférer des dates approximatives pour ses prédécesseurs. Congar serait devenu roi vers 370, Riwelen Marchou vers 350 et Riwelen Mur Marchou en 330.

L'Empereur Constantin mourut en 337, et après lui, l'Empire fut partagé dans le plus grand désordre. On peut penser en fait que c'est à cette époque, vers 337, que Riwelen Mur Marchou secoua la tutelle romaine et prit le pouvoir en Bretagne. Il portait le titre de roi qui figure dans son nom *Ri-welen*. Son fils

également. Si le titre princier de Congar n'est pas connu, en revanche, Gradlon est universellement tenu en Bretagne pour le roi Gradlon.

Les Riwelen appartenaient à la famille, ou à la dynastie des Marchou. Ce nom semble être un pluriel régulier de Marc'h. Il s'agirait là tout à la fois du Cheval et de ce Marc mythologique qu'on retrouve tant dans la légende de Tristan et d'Yseult que dans une abondante toponymie du Finistère. Il ne serait pas non plus sans rapport avec le cheval qui figure sur les monnaies des Osismes et autres armoricains des premiers siècles avant notre ère. Peut-être faut-il donc chercher assez loin l'origine des Marc'h, au moins antérieurement au III^e siècle avant J.C., où l'on commence à frapper le « marcos » au revers des pièces osismiennes.

On peut reconnaître dans le titre de comte, celui reconnu aux Bretons par les Francs, comme l'exprime bien Grégoire de Tours au V^e siècle. Il fut employé très longtemps après lui et en tout cas à l'époque de la rédaction des cartulaires de Kemper et de Landevennec, au XI^e siècle. Que durant tout ce temps, sous la plume de moines devenus romains, on trouve le vocable de comte, n'a rien que de normal.

Comte signifiait en fait un légat de l'Empereur pour un territoire ou une fonction donnée. Comme Clovis, désigné comme consul de Rome pour l'Occident, par l'Empereur de Byzance, tient le prince de Bretagne pour le subordonné de l'Empire, donc de lui Clovis, roi des Francs, il l'appelle comte pour marquer sa sujétion. Il est évident que le pouvoir de Clovis est nul sur d'anciens citoyens romains qui ne veulent pas le reconnaître et qui existent en place depuis bien longtemps avant l'arrivée des Francs.

Quant à la Cornouaille, nous l'avons dit, il s'agit probablement de la Bretagne tout entière, la *Cornu Galliae* telle qu'elle existe physiquement.

La dynastie des Marc'h et de leurs successeurs seraient donc les rois d'une « Bretagne » qu'on appelle aussi Cornouaille et il faudrait faire remonter à 337 au moins l'instauration d'un royaume en Létavie. Il s'agirait donc bien d'un fait antérieur à la prétendue « émigration bretonne », puisqu'antérieur, en tout état de cause, à l'équipée de Maxime et de Conan Mériadec. Pour les auteurs qui sont les tenants de cette théorie, Conan aurait été le premier roi de Bretagne et son premier successeur aurait été Gradlon. On court-circuite ainsi, sans aucune raison, l'existence des deux Riwelen et de Congar.

Voici maintenant la liste desdits rois, extraite des Cartulaires, avec les dates données au XVII^e siècle par Albert le Grand et celles que nous déduisons :

Riwelen Mur-Marc'hou

Ri-welen Mur Mar-chou (*Cartulaire de Quimper*) est appelé Mur Marthou par le Cartulaire de Quimperlé et celui de Landévennec. C'est le troisième prédécesseur de Gradlon. Il est donc roi vers 337, date de la mort de Constantin. Il faut remarquer qu'à cette époque, aucun contingent quelque peu important n'est encore arrivé d'Outre-mer, selon quelque tradition que ce soit.

Nous l'appellerons Riwelen I^{er}.

Riwelen Marc'hou

Ri-welen Mar-chou (ou Marthou selon Landévennec et Quimperlé). Il régnait dans le courant du IV^e siècle, sans doute à partir de 357 environ.

Nous l'appellerons Riwelen II.

Congar

Congar : Il est cité par les trois cartulaires, sous les formes Congar, Concar, Cungar, sans aucun commentaire. Il régnait lui aussi dans le courant du IV^e siècle, vers 377.

Ce serait Congar I^{er}.

Gradlon Mur (388-405)

Gradlon Mur, encore appelé Gradlen Mur et Cradlun Mur par les cartulaires, où il est abondamment cité.

Il serait devenu roi en 388 et mourut, avons-nous dit, en 405. Les historiens qui croient à la fable de Conan Mériadec en font le successeur de ce roi à la royauté d'Armorique, mais plus justement sans doute les écrits monastiques en font le descendant de Congar et des Riwelen.

Il est connu également par la légendaire submersion de la ville d'Ys. Il en aurait été le souverain, avant l'invasion des eaux et s'en serait enfui sur les injonctions de Gwenolé, abbé de Landevennec. Mais l'affaire est délicate, car il y passe pour le père de Dahud, qui est un personnage parfaitement mythologique. Il est vrai que le fait de porter le même nom n'oblige pas à considérer qu'il s'agit d'un même personnage : il y a de nombreux Gradlon dans l'histoire — le plus anciennement connu est un évêque de Lexobie en 121-123 —, même s'il n'y a, à notre connaissance, qu'un seul Gradlon le Grand (Gradlon Mur). Pour Chrétien de Troyes, qui écrivait au XII^e siècle, Greslemuef (entendez Gresle, c'est-à-dire Gradlon, et Muef, Mur, grand) était seigneur d'Estre-Poterne, c'est-à-dire du Finistère. Son frère est Guingamar, roi de l'île d'Avallon et mari de Morgane, sans

doute non sans rapport avec Guyomarc'h, comte de Léon au XI^e siècle. Nous sommes ici de nouveau en pleine mythologie.

Il y eut certainement d'autres Gradlon. En effet, après Gradlon le Grand, la liste des « comtes de Cornouaille » en contient deux autres, Gradlon Plueneor et Gradlon Flam. Rien n'empêche qu'il y en ait eu encore d'autres, avant Riwelen Mur Marc'hou, voire au temps de l'indépendance, dont le plus ancien, ou l'un des plus anciens, serait devenu le prince mythologique de l'Occident osismien.

Gradlon eut certainement un pouvoir plus étendu que celui du territoire de l'actuelle Cornouaille. En 401, on le voit intervenir sur la Loire où il s'attaque aux Aquitains qui veulent franchir le fleuve et il les défait, en tuant, dit-on, vingt mille en une journée.

Nous l'appellerons Gradlon I^{er}.

Daniel Drem ruz

Daniel Drem-Rud, en français « au visage rouge », était, nous disent les cartulaires, roi d'Alamanie. Ce Daniel s'était donc entendu avec les Alamans. Ceux-ci se trouvaient sur la rive droite du Rhin, à hauteur de Strasbourg. Ils s'étaient affronté à plusieurs reprises avec les Romains et en 378 encore, ils avaient attaqué l'empereur Gratien. La royauté d'un Armoricaïn sur les Alamans, 27 ans plus tard, laisse donc supposer une alliance contre les Romains.

Il existe un Ploudaniel, au sud de Lesneven, et un Pleudaniel, sur l'estuaire du Trieux en Tregor, dont on ne saurait dire s'ils entretiennent un rapport quelconque avec le roi de Bretagne de ce nom.

Ce serait Daniel I^{er}.

Budic et Maxence

Budic et Maxence (Budic et Maxenti). C'était là deux frères, manifestement les fils de Daniel. Budic, rentrant du pays des Alamans, avec son frère Maxence, tua un usurpateur qui s'était installé sur le trône de Bretagne, un certain Marcellus et, nous disent deux cartulaires, « récupéra le consulat de son père ». Ceci signifie bien qu'il retrouva le pouvoir souverain. Il n'est pas ici question de comtes, mais de consuls. La différence est d'importance si l'on considère le comte comme un subordonné de l'Empereur et le consul comme le détenteur d'un pouvoir souverain.

Budicus est le cinquième roi donné par le *Chronicon Briocense*, selon la lignée de Conan Mériadec. Nous le rencontrerons plus loin.

On peut se demander si les deux sites de Cornouaille, Beuzec-Cap-Sizun et Beuzec-Cap-Caval, seraient des fondations de l'un ou l'autre des rois Budic.

Nous l'appellerons Budic I^{er}.

Jahan Reith

Jahan Reeth (ou Reith). Le cartulaire de Landévennec attribue à ce roi, le « retour » et le meurtre de l'usurpateur Marcellus.

Daniel Unva

Daniel Unva (ou Unna). Ce Daniel, comme Daniel Drem ruz, peut avoir un rapport avec Ploudaniel et Pleudaniel, mais il est difficile d'en dire plus. On remarquera toutefois que la commune est proche de Lesneven, ainsi que de Saint Méen, Sant Neven en breton, qui portent elles aussi le nom d'un roi de Bretagne, Neven, ou Nominoë.

Ce serait Daniel II.

Gradlen Flam

(Gradlon Flain, Gradlun Flam)

Ce serait Gradlon II.

Congar Keroenuc

(Concar Cheroenoc, Cungar Keroenuc)

Ce serait Congar II.

Budic Mur

Peut-être est-ce de lui, puisqu'il est « Grand », que les Beuzec tirent leur nom.

Budic II.

Feraval Fradleuc

(Fragual Fradleoc, Fraugual Fradleuc)

Gralen Ploeneor

(Gradlon Pluenevor, Gradlon Plueneur).

Ce Gradlon est distingué par le fait qu'il est de Plouneour, sans que l'on puisse préciser s'il s'agit de Plouneour-Lanvern, de Plouneour-Traez ou de Plou-

neour-Menez. Comme il s'agit d'un « comte de Cornouaille », on pourrait penser plutôt à Ploneour-Lanvern.

Ce serait Gradlon III.

Aufret Alefrondon

(Aulfred Alesrudon, Alfret Alesrudon)

Diles Hergu Kembre

(Diles Heir-guer Ehebre, Diles Heergur Kembre)

Budic Castellin

(Budic Bud-Berhuc)

Ce Budic était évidemment de Châteaulin. C'est Budic III.

Budic qui fuit Episcopus et Comes

(Binidic)

C'est Budic IV.

Alanus Chaniart

(Alan Canhiart, Alain Cainart), *qui construxit Abbatiam in honore sanctae crucis apud Kemperle*.

Alain Canhiart ou Alain I^{er}.

Hoël

Houel, filius ejus (Hoel), filius ejus ex Judit Comitissa.

Le duc Hoel I^{er} de la liste en usage.

Alanus Hir Anger

Ce serait Alain II.

Conanus Sunnoc, Dux Britanniae

Le duc Conan I^{er} de la liste officielle (982-992). On remarquera qu'il est le premier à être qualifié de Dux. Le changement de titulature daterait de la fin du X^e siècle.

Hugues Capet, roi de France en 987.

Ce serait Conan I^{er}.

Alan Fergan

Alan, cognomento Fergan. Alan Fergan. C'est Alain III Fergeant (1084-1119)

Les douze rois du « Chronicon Briocense »

Nous nous plaçons ici dans le cadre d'une histoire initiée par le passage de Maxime et de son adjoint, Conan Mériadec de Grande-Bretagne en Bretagne, lequel n'est pas admis généralement par les historiens. Elle est évidemment postérieure à la publication de l'*Historia Regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth et se ressent de son influence.

En 377, selon ce dernier, Maximien César passe sur le continent. Vainqueur de ses adversaires, il donne l'Armorique à Mériadec pour s'y installer de façon définitive avec ses troupes.

D'après les dates, il est manifeste que son successeur Grallon est le même que le quatrième de la liste des rois de Cornouaille qui serait mort en 405.

01 Conan Mériadec; ici introduit pour suivre Geoffroy.

02 Grallon. Dans la conception du *Chronicon Briocense*, Grallon devient le fidèle et le successeur de Conan Mériadec. Il correspond au Gradlon Mur (I^{er}) de la liste des Cartulaires.

03 Salomon. Ce serait Salomon I^{er}. Salomon n'existe pas dans la liste des cartulaires.

04 Audroen. Audroen n'existe pas dans la liste des cartulaires.

05 Budicus. Il y a quatre Budic dans la liste des Cartulaires. Le principal serait Budic II Mur.

06 Hoël le Grand, son fils (I^{er}). Il n'y a qu'un seul Houel dans la liste des cartulaires, fils d'Alain Canhiart et de la comtesse Judit.

07 Hoël II, son fils. Il n'y a qu'un seul Houel dans la liste des cartulaires, fils d'Alain Canhiart et de la comtesse Judit.

08 Alain, son fils. Il ya plusieurs Alain dans la liste des cartulaires, Alan Canhiart et après lui Alan Hir Anger et Alan Fergan.

09 Hoël III, son fils. Il n'y a qu'un seul Houel dans la liste des cartulaires, fils d'Alain Canhiart et de la comtesse Judit.

10 Salomon II, son fils. Salomon n'existe pas dans la liste des cartulaires. Il pourrait s'agir à cette place de Salomon, roi de Bretagne, de la dynastie de Nomoë.

11 Alain le Grand, neveu de Salomon. Ce pourrait être Alan Hir Anger de la

liste des cartulaires. Il correspond au roi Alain le Grand, mentionné par Le Baud et d'Argentré, vainqueur des Normands à Questembert.

Hors compte : Rival Murmaczon

On ne saisit pas très bien ce que vient faire là Rival Murmaczon, qui est évidemment le Riwelen Mur Marc'hou de la liste des cartulaires. Mais là, ce roi apparaît en tête des comtes de Cornouailles et pourrait avoir vécu vers 337.

12 Conobert, roi des Létaviens et des Armoricaains

Conobert, le dernier de la liste, postérieur à Alain le Grand et à Salomon qui sont des personnages des IX^e et X^e siècle, porte, pour cette époque une titulature bien curieuse : « roi des Létaviens et des Armoricaains ». Les Létaviens, qui rappellent le vieux nom de Létavie, donné à la Bretagne, sont ici distingués des Armoricaains. Les Létaviens seraient-ils les Bretons et les Armoricaains, cette « grande partie de la Gaule » dont le roi Salomon était gratifié au IX^e siècle ?

La liste d'Albert le Grand (1636)

La liste donnée par Albert le Grand, au XVII^e siècle, ressemble de près à celle du *Chronicon briocense*.

- 01 Conan Mériadec (383-388)
- 02 Grallon (388-405)
- 03 Salomon I^{er} (405-412)
- 04 Audren (412-438)
- 05 Budik (438-448)
- 06 Hoël I^{er} le Grand, son fils (448-484)
- 07 Hoël II le Fainéant (484-560)
- 08 Allain I^{er} (560-594)
- 09 Hoël III (594-640)
- 10 Salomon II (640-660)
- 11 Allain II le Long (660-690)

Albert place ici un « interrègne de 161 ans », c'est-à-dire qu'il ne possède pas de données concernant cette période. Puis il ajoute :

- 12 Neomene (851-859). Nous l'appelons aujourd'hui Nominoë.
- 13 Heruspee (859-866). Plus connu sous l'appellation d'Erispoë.
- 14 Salomon (866-874)

La famille de Judicaël

« Quidam homo regalis ex genere principali ortus fuit in regione britonum, Jonas nomine, qui habuit filium nomine Judwalum, Et ipse Judwalus genuit filium, quem appellavit Judaelum... »

« Un homme royal de race princière naquit dans la région des Bretons. Il avait nom Jonas, et il eut un fils du nom de Judwal, et ce même Judwal engendra un fils qu'il appela Judael... »

Ce Judael tenait de son père la principauté de Domnonée. Il épousa Pritella, fille d'Ausoch de Treflez, de la race du roi Hispertitus. Il en a un fils nommé Judicaël.

Un roi ancien nous est ici signalé, alors qu'il ne l'est nulle part ailleurs. C'est Hispertitus, qui devait régner antérieurement au VII^e siècle.

Généalogie de Judicaël

(vers 643)

Gerenton

Caton

Urbien

Guitholi

Deroch

Rivalus Murmaczon

Deroch et Caburium

Riatan et Jonas, fils de Deroch

Judual ou Judhual, qui tue Conomer ou Comore

Judhaël, qui épouse Moronoë

Judicaël, Loë, Emmaël, Judganoë, Doethumal, Morchael, Largael, Rimas (ou Riwas), Ridwal, Judworet, Haelon, Juelon, Guenor, Gueniam, Guemaill et Judhael. Filles : Curiella, Omienna, Bredaeguen et Deorpuist. En 643, selon le *Chronicon Britannicum*, paix entre Dagobert et Judicael.

Selon les *Actes de saint Judicael*, celui-ci avait épousé Pritella, fille d'Ausoch.

Rois domnonéens ou de Basse-Bretagne

01. Rivallon Murmaczon, prince insulaire, ayant chassé les barbares du Leonnois, s'en intitula Roi et établit sa demeure en la ville de Brest, l'an 499.

02. Derokh étendit sa domination en Treguer et Goelo.

03. Riathan ajouta à son petit état la Cornouaille et partie du Vennetois.

04. Iona tué à la chasse par Comorre, qui s'empara des comtés de Léon et Cornouaille.

05. Judwal, réfugié en la cour de Childebert Roi de France, rétabli en ses terres par les mérites de saint Samson.

06. Juhael paisible possesseur des États de ses prédécesseurs, épousa une belle princesse nommée Pritella, fille aînée d'Auscho prince au comté de Léon, duquel elle eut grand nombre d'enfants...

07. Saint Judicaël, qui se fit religieux au monastère de saint Méen de Gaël.

Les enfants de Juhaël

Selon la Généalogie de Judicaël Selon Albert le Grand

Judicaël	Judicaël
	Josse
	Winokh
Loë	Leor (fille)
Emmaël	Gamael
	Hamael
	Glazran
Judganoë	
Doethumal	Doëttwald
Morchael	
Largael	Largaël
Rimas (ou Riwas)	Rhimas
Ridwal	
Judworet	Judganokh
Haelon	Heblon
	Hoël
Juelon	Judunahel?
Guenor	
Gueniam	Gueman
Guemaill	
Judhael	Iuhaël
Filles :	
Curiella	Ourelie

Omienna
Bredaeguen
Deorpuist

Ouenne
Bredakh

Guenn

Généalogie de saint Winnoch (Codex de Saint-Vedaste)

Gerenton
Cathov
Urbien
Witholi
Deroch

Riwal, duc de Bretagne. Venu d'Outre-Mer avec de nombreux navires, il posséda toute la Petite Bretagne au temps du roi des Francs Chlotarius, fils de Chlo-doveus.

Voilà encore un « Riwelen ». Quelle relation a-t-il avec les Riwelen de la liste des « comtes de de Cornouaille » ? Clotaire I^{er} fut seul roi des Francs de 558 à 561 et c'est sous son règne que son fils Chramne se réfugia chez les Bretons et y fut brûlé par Clotaire avec sa femme et son fils. c'est sans doute cet évènement qui permet à l'auteur de la Généalogie de saint Winoch de rattacher Riwal à Clotaire.

En tout état de cause, nous sommes ici en présence d'un passage de Gallois en Létavie. La qualification de duc de Bretagne est curieuse pour cette époque qui ne connaît guère que les rois et les comtes, selon le peuple qui utilise le nom. Mais le duc est bien postérieur et ne se retrouve pas avant le XI^e siècle.

Famille de Salomon III (Chronicon Britannicum)

Salomon était le fils de Rivallon, le père de Rivallon et de Wagon. Voici encore le nom de Riwelen, qui paraît avoir été fort répandu avant le X^e siècle.

Chroniques annaulx

593 Weroch, fils de Macliav
837 Les Normands dévastent la Bretagne

Ermold le noir
Mormon (Morvan) au temps de Louis Le Pieux.

PIERRE LE BAUD

Conan Mériadec
Grallon
Salomon (I^{er})
Auldroan et Constantin
Budicius
Hoël (I^{er}), fils de Budicius (au temps d'Arthur)
Hoël (II), fils de Hoël I^{er}
Alain (I^{er}), fils de Hoël II
Hoël (III)
Salomon (II)
Alain le Long (II) mort vers 690 environ
Daniel Dremruz, mort en 720
Sept
Budicius et Maxentius, qui tue Marcellus

LA DYNASTIE DE NOMINOE (IX^e siècle)

Nominoë (818-851), qui fut vainqueur de Charles le Chauve à Ballon.
Erispoë (851-857)
Salomon III (857-)

LA LISTE DES ROIS

SELON LE BAUD ET D'ARGENTRÉ

Alain I^{er} le Grand
Alain II Barbetorte

Tentative de synthèse

Cartulaires de Quimper, de Quimperlé et de Landévennec :
Ri-welen Mur Mar-chou (vers 337)

Riwelen Marc'hou (vers 357)

Congar (vers 377-388)

Gradlon Mur (388-405)

Chronicon Briocense et Albert le Grand :

03 Salomon I^{er} (405-412)

04 Audren (412-438)

05 Budik (438-448)

06 Hoël I^{er} le Grand, son fils (448-484)

07 Hoël II le Fainéant (484-560)

08 Allain I^{er} (560-594). 593 Weroch mab Macliav (*Chroniques annaux, Chronicon Br.*)

09 Hoël III (594-640)

10 Salomon II (640-660). 643 Judicaël : traité avec Dagobert

11 Allain II le Long (660-690)

12 Conobert

Ermold le Noir et *Chronicon Britannicum* :

Mormon (Morvan) 817

La dynastie de Nominoë (IX^e siècle)

Nominoë (818-851)

Erispoë (851-857)

Salomon III (857-874), mab Riwalon

Selon Le Baud et d'Argentré

Alain I^{er} le Grand

Alain II Barbetorte

Les rois d'origine insulaire

Conan Mériadec

Rivallon Murmaczon, prince insulaire, ayant chassé les barbares du Leonnois, s'en intitula Roi et établit sa demeure en la ville de Brest, l'an 499 (selon Albert le Grand, 1636)

Riwal, duc de Bretagne. Venu d'Outre-Mer avec de nombreux navires, il posséda toute la Petite Bretagne au temps du roi des Francs Chlotarius, fils de Chlodoveus.

Voilà encore un « Riwelen ». Quelle relation a-t-il avec les Riwelen de la liste des « comtes de de Cornouaille » ? Clotaire I^{er} fut seul roi des Francs de 558 à 561

et c'est sous son règne que son fils Chramne se réfugia chez les Bretons et y fut brûlé par Clotaire avec sa femme et son fils. C'est sans doute cet événement qui permet à l'auteur de la *Généalogie de saint Winoch* de rattacher Riwal à Clotaire.

En tout état de cause, nous sommes ici en présence d'un passage de Gallois en Létavie. La qualification de duc de Bretagne est curieuse pour cette époque qui ne connaît guère que les rois et les comtes, selon le peuple qui utilise le nom. Mais le duc est bien postérieur et ne se retrouve pas avant le XI^e siècle.

Table des matières

PREMIÈRE PARTIE PRÉHISTOIRES DE LA BRETAGNE

CHAPITRE I^{er} : L'HOMME DE LA PIERRE ANCIENNE

L'Armorique il y a 300 millions d'années	5
Les sédiments de la mer des faluns	6
Le premier outil à double face à Saint-Malo de Phily	6
L'homme qui fit du feu à Menez Dregan	6
Les galets de Menez Dregan	7
Les divisions archéologiques	8
Le Paléolithique inférieur après 450 000	9
Les grottes du Paléolithique moyen ou les débuts de l'inhumation	10
Les fouilles du Mont-Dol	11
Les Néanderthaliens ont disparu	12
Le Paléolithique supérieur ou la naissance de l'art	13
La Ville d'Ys à l'époque mésolithique	15
Le tsunami et la pécheresse	16
Un âge intermédiaire : le Mésolithique	16
Les ramures de cerf et la vie éternelle	17

CHAPITRE II : L'HOMME DE LA NOUVELLE PIERRE

Le monde des mégalithes	19
Le monde des mégalithes au néolithique	19
Les Alignements de Carnac et d'Erdeven	20
Les hauts menhirs	21
Les grands espaces mégalithiques	21

CHAPITRE III : L'HOMME DE L'ÂGE DU BRONZE

La période du Bronze en Bretagne	23
Ouessant à l'âge du Bronze	24
Les tumulus de l'âge du Bronze et de l'âge du Fer	24
Les haches et les dépôts du Bronze	25
Les haches à douille armoricaines	26

CHAPITRE IV : L'HOMME DE L'ÂGE DU FER

Le domaine des stèles	27
Les souterrains	28
Les éperons barrés	29

MYTHES ET TERRITOIRES

Les monnaies de la « fédération armoricaine »	29
CHAPITRE V : LETAVIA	
Arthur le Vénète	31
Le domaine d'Ahès	32
Les limites de la langue bretonne	33
La ligne des « Bretagne »	35
La ligne des derniers <i>plou</i>	37
Les croix archaïques bretonnes	37
La frontière politique	39
CHAPITRE VI : LA LÉGENDE DANS L'HISTOIRE	
Brutus chez Geoffroy de Monmouth	43
L'œuvre de Pierre Le Baud	44
L'épopée de Brutus	44
Conan Mériadec	46
D'après le Livre des faits d'Arthur le Grand	47
Les Onze mille vierges	48
CHAPITRE VII : LES DRUIDES	
Qui étaient les druides ?	49
D'Asklepios à Hippocrate	51
La médecine des druides	52
CHAPITRE VIII : LES DIEUX	
Le triple Salomon	55
La princesse Ahès	55
La Keban	69
La Marie du Cap	71
Ana, grand-mère des Bretons	71
Le roi Arthur	72
Les personnages armoricains du cycle arthurien	79
Géographie bretonne de la Table Ronde	85
Le roi Marc'h	88
Le Gawr	98
Le géant Gargan ou Gargantua	99
Kronan, le dieu Cernunnos	100
La fille des Forges : Keben au Kabaïon des Kabires	104
Autres divinités au Nemeton des Osismes	106
Le dieu Lugos	107
L'anguille	109
Gradlon et le Graal	110
L'Ankou	118

MYTHES ET TERRITOIRES

CHAPITRE IX: QU'EST-CE QUE LA GAULE?	
Les Commentaires de la Guerre des Gaules	122
Mais... qu'est-ce que l'Armorique?	122
Qu'est-ce donc que la Gaule?.....	123
La Gaule n'existe pas	124
Les fédérations.....	126
CHAPITRE IX: LA BRETAGNE DE 72 À 879	
Premier siècle.....	127
Deuxième siècle	128
Troisième siècle.....	129
Quatrième siècle.....	131
Cinquième siècle	135
Sixième siècle.....	137
Septième siècle	138

DEUXIÈME PARTIE LA NAISSANCE DE LA BRETAGNE

CHAPITRE X: DE QUAND DATE LA BRETAGNE?.....	141
Les Bretons sont venus du continent	142
CHAPITRE XI: LES BRETAGNES?	
Le texte de Parthenius	145
La Ville Britannique.....	145
Toutes les Bretagnes (Pline l'Ancien)	147
Le silence de César	149
Les Bretons chez Ausone.....	151
Jusqu'où s'étendait la Cornouaille?	153
Les Cornouailles.....	154
La Letavia dont les Gallois ont fait Llydaw	155
CHAPITRE XII: L'ÉMIGRATION	
Conan Mériadec? Une émigration?	157
Les fuyards de Gildas	157
Quelques textes.....	158
Les Bretons n'ont aucun souvenir de l'émigration	159
Il n'y a qu'une seule langue bretonne	161
D'où viennent les différences?.....	162
CHAPITRE XIII: LES ORIGINES DE LA MAÇONNERIE	
Kilwinning en Écosse (1150)	164
Les druides du III ^e siècle.....	164

MYTHES ET TERRITOIRES

Les francs-maçons de la préhistoire	165
3456: Le triangle de Pythagore	165
La cathédrale de Brug na Boinne	166
La première loge.....	167
Le Goban Saer, premier franc-maçon.....	168
La Pointe du Raz et les Cabires de Samothrace	169
Jean et la Bretagne.....	170
Pélagiens et Culdées	170
Salomon III, roi de Bretagne et d'une partie de la Gaule.....	171
Le Temple au Gué de Plélan.....	171
La Bretagne et l'Écossisme.....	172
Le roi Arthur en 1150	173
La Communauté des Mages (1510)	173
La Grande Loge d'Angleterre et le Druid Order	174
Un certain Thomas Paine.....	174
 CHAPITRE XIV : LES SORCIERS ET LA DIVINATION	
Les sorciers et les dieux	177
Le concile des Essinnes (743).....	178
Les rituels	179
Les dieux	182
Les lieux de culte	184
La divination	185
Les maléfices.....	189
Les usages des sorcières	190
 CHAPITRE XV: LES CROIX.....	
La croix du Christ	193
La croix à partir du IV ^e siècle	193
Les croix archaïques bretonnes.....	194
L'âge des croix	197
En dehors de Bretagne.....	198
Les croix archaïques marquent les limites de l'Église celtique	198
La doctrine de Pélage	200
 CHAPITRE XVI: LES PLOU	
Qu'est-ce qu'un plou?	203
Quelle est l'origine des plou?	205
 CHAPITRE XVIII: LES SOUVERAINS	
Bristok, roi de Brest	225
Les souverains dits « Comtes de Cornouaille »	225
Les douze rois du « Chronicon Briocense »	231

MYTHES ET TERRITOIRES

La liste d'Albert le Grand (1636)	232
La famille de Judicaël	233
Rois domnonéens ou de Basse-Bretagne	233
Les enfants de Juhaël	234
Généalogie de saint Winnoch (Codex de Saint-Vedaste)	235
Famille de Salomon III (Chronicon Britannicum)	235
Chroniques annaulx	235
Les rois d'origine insulaire	237



© Arbre d'Or, Genève, janvier 2008
<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : plus ancien que les pyramides, le cairn géant de Barnenez.
Photo © J.-R. Masson.

Composition et mise en page : © ATHENA PRODUCTIONS